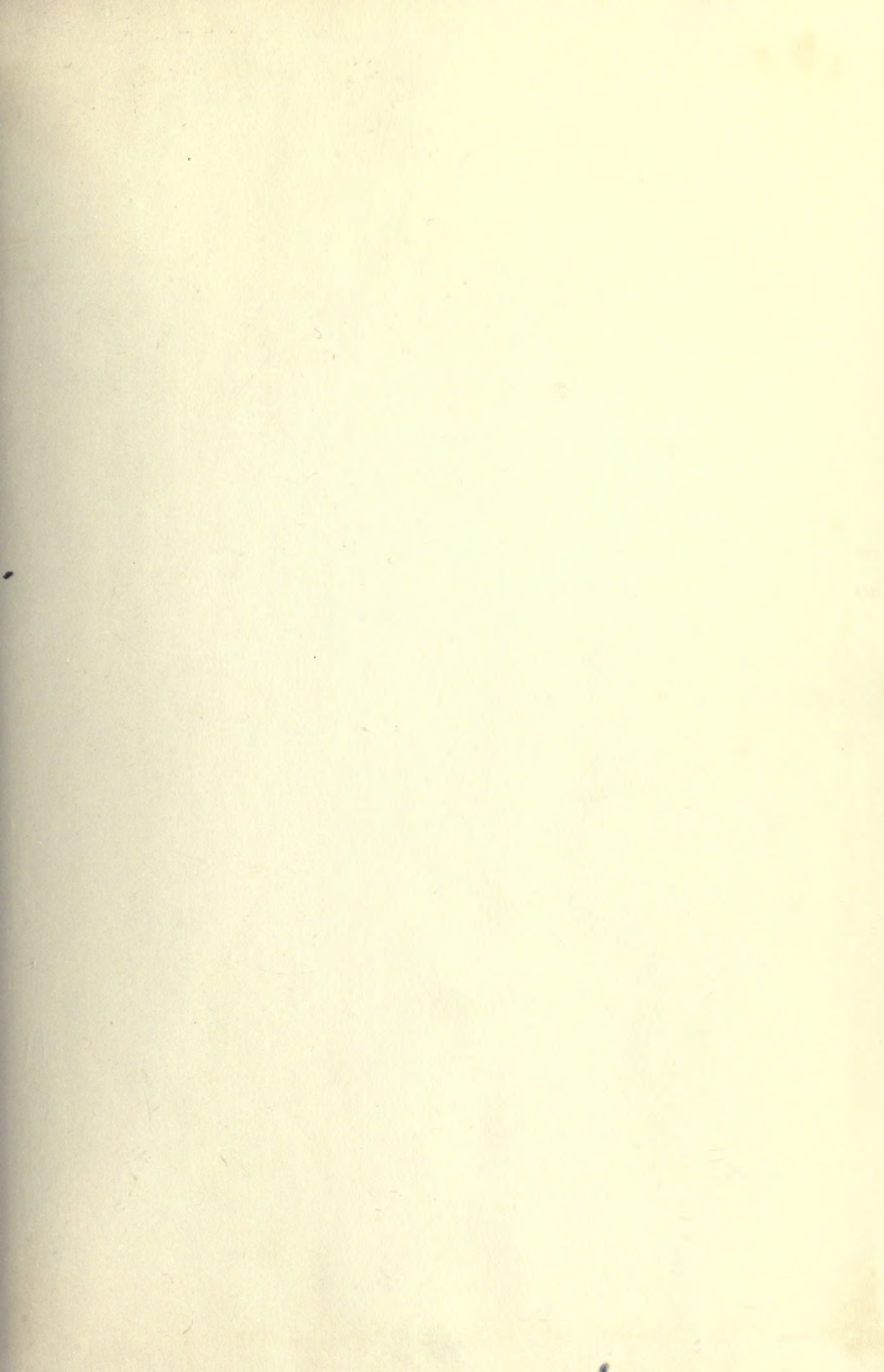


UNIVERSITY OF TORONTO

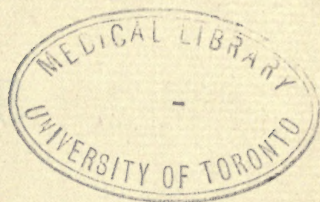


3 1761 00473926 4



829m.

3



CENTENAIRE
DE
L'ACADÉMIE
DE MÉDECINE

1820-1920

L'ACADÉMIE

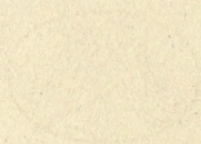
CENTENAIRE

DE

L'ACADÉMIE

DE MÉDECINE

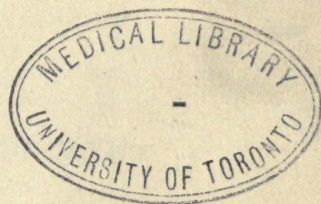
1820-1920



CENTENAIRE
DE
L'ACADÉMIE
DE MÉDECINE

1820 - 1920

*PUBLIÉ PAR LES SOINS
DU BUREAU DE L'ACADÉMIE*



248957.
19. 11. 30.

PARIS
MASSON & C^{ie}, ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 120

1921

*Tous droits de reproduction,
de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.*

R
45
A25A3

1820-1920

ORDONNANCE PORTANT CRÉATION

DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

Au Château des Tuileries, le 20 décembre 1820.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE,
A TOUS CEUX QUI CES PRÉSENTES VERRONT, SALUT.

Notre intention étant de donner le plus tôt possible des règlements propres à perfectionner l'enseignement de l'art de guérir et de faire cesser les abus qui ont pu s'introduire dans l'exercice de ses différentes branches, nous avons pensé qu'un des meilleurs moyens de préparer ce double bienfait était de créer une Académie spécialement chargée de travailler au perfectionnement de la Science Médicale, et d'accorder à cette Académie une protection particulière. Nous nous sommes d'ailleurs rappelé les services éminents qu'ont rendus, sous le régime de nos prédécesseurs, la Société Royale de Médecine et l'Académie Royale de Chirurgie, et nous avons voulu en faire revivre le souvenir et l'utilité en rétablissant ces compagnies célèbres sous une forme plus appropriée à l'état actuel de l'enseignement et des lumières.

A CES CAUSES,

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire d'État au Département de l'Intérieur,

NOUS AVONS ORDONNÉ ET ORDONNONS CE QUI SUIT :

ARTICLE PREMIER

Il sera établi à Paris, pour tout notre Royaume, une Académie Royale de Médecine.

ARTICLE II

Cette Académie sera spécialement instituée pour répondre aux demandes du Gouvernement sur tout ce qui intéresse la santé publique, et principalement sur les épidémies, les maladies particulières à certains pays, les épizooties, les différents cas de médecine légale, la propagation de la vaccine, l'examen des remèdes nouveaux et des remèdes secrets, tant internes qu'externes, les eaux minérales naturelles ou factices, etc.

Elle sera en outre chargée de continuer les travaux de la Société Royale de Médecine et de l'Académie Royale de Chirurgie : elle s'occupera de tous les objets d'étude ou de recherches qui peuvent contribuer au progrès des différentes branches de l'art de guérir. En conséquence, tous les registres et papiers ayant appartenu à la Société Royale de Médecine ou à l'Académie Royale de Chirurgie, et relatifs à leurs travaux, seront remis à la nouvelle Académie et déposés dans ses Archives.

ARTICLE III

L'Académie sera divisée en trois sections, une de Médecine, une de Chirurgie et une de Pharmacie.

ARTICLE IV

Elle sera composée d'honoraires, de titulaires, d'associés et d'adjoints.

ARTICLE V

Il y aura trente honoraires dans la section de Médecine, vingt dans la section de Chirurgie et dix dans la section de Pharmacie, tous pris hors de la classe des titulaires, et choisis par voie d'élection. Indépendamment de ces honoraires élus, tout titulaire âgé de soixante ans accomplis pourra devenir, de droit, honoraire, sous la seule condition d'en faire la demande par écrit.

ARTICLE VI

Les titulaires seront au nombre de quarante-cinq dans la section de Médecine, de vingt-cinq dans la section de Chirurgie et de quinze dans

la section de Pharmacie. Cinq titulaires de la section de Médecine seront nécessairement choisis parmi les médecins vétérinaires.

ARTICLE VII

Il y aura trois classes d'associés : des associés libres, des associés ordinaires et des associés étrangers.

Le nombre des associés libres sera de trente : ils seront choisis parmi les personnes qui cultivent avec succès les sciences accessoires à la médecine, ou qui auront contribué d'une manière quelconque à leur progrès, ou enfin qui, dans les divers établissements consacrés au soulagement de l'humanité, l'auront servie avec zèle et distinction. Ils devront résider à Paris.

Les associés ordinaires seront au nombre de quatre-vingts, dont vingt seulement résidant à Paris; ils seront pris parmi les médecins, les chirurgiens, les pharmaciens et les savants du Royaume qui se sont fait connaître d'une manière avantageuse, soit par leurs écrits, soit par leurs succès dans la pratique ou dans l'enseignement.

Le nombre des associés étrangers est fixé à trente : ils seront choisis parmi les médecins, chirurgiens, pharmaciens et savants étrangers les plus célèbres.

Les associés de toutes les classes appartiendront au corps de l'Académie, et ne seront attachés à aucune section en particulier.

ARTICLE VIII

Les adjoints seront choisis de préférence parmi les médecins, chirurgiens, officiers de santé et pharmaciens qui auront présenté ou envoyé à l'Académie des observations ou des mémoires, et qui auront montré le plus de zèle pour contribuer à ses travaux. Ceux qui résideront à Paris prendront le titre d'adjoints résidants; ceux qui résideront dans les départements ou à l'étranger prendront le titre d'adjoints correspondants.

Le nombre des adjoints résidants pourra égaler celui des titulaires de la section à laquelle ils seront attachés; le nombre des adjoints correspondants est indéterminé.

ARTICLE IX

Chacune des trois sections de l'Académie élira ses membres honoraires, ses membres titulaires et ses adjoints. Les associés seront élus par l'Académie entière. Toutefois, l'élection des honoraires, titulaires et associés, ne sera définitive que lorsqu'elle aura été approuvée par Nous.

Quant à l'élection des adjoints, elle devra être confirmée par l'Académie entière.

ARTICLE X

L'Académie s'assemblera ou en corps ou par sections. Les séances générales se tiendront une fois tous les trois mois; et les séances des sections deux fois chaque mois.

ARTICLE XI

Les séances générales auront pour objet, d'une part, l'administration et les affaires générales de l'Académie; et, de l'autre, les matières de science dont la discussion exigera le concours de toutes les sections.

Les séances des sections seront consacrées aux objets de science et d'étude dont chacune d'elles devra spécialement s'occuper. Lorsqu'il se rencontrera des matières qui intéressent à la fois deux sections, ces deux sections se réuniront pour les discuter en commun. Ces mêmes matières seront toujours renvoyées à des commissions mixtes.

ARTICLE XII

Les honoraires et les titulaires d'une section assisteront quand ils voudront aux séances des deux autres sections. Les associés et les adjoints pourront assister à toutes les séances, soit générales, soit de section.

Les honoraires, les titulaires et les associés auront voix délibérative en matière de science.

Les diverses nominations et les affaires générales de l'Académie seront exclusivement réservées aux titulaires.

ARTICLE XIII

Indépendamment de ces séances privées, soit générales, soit particulières, l'Académie tiendra annuellement trois séances publiques, une pour chacune de ses sections.

Ces séances seront principalement destinées :

- 1° A rendre compte des travaux de la section qui occupera la séance;
- 2° A faire connaître, par des éloges ou des notices historiques, les membres que cette section aura perdus;
- 3° A annoncer les sujets de prix qu'elle proposera pour l'année courante;
- 4° Enfin, à proclamer les noms de ceux qui auront remporté les prix proposés antérieurement.

ARTICLE XIV

Le Bureau général de l'Académie sera composé d'un Président d'honneur perpétuel, d'un Président temporaire, d'un Secrétaire et d'un Trésorier. Notre premier médecin en titre sera, de droit, Président d'honneur perpétuel de l'Académie. Le Président temporaire, le Secrétaire et le Trésorier seront élus par l'Académie entière, et nécessairement choisis parmi ses Membres titulaires; ils pourront être pris indifféremment dans l'une ou dans l'autre des trois sections. Le Président ordinaire et le Secrétaire seront en fonctions pendant une année et le Trésorier pendant cinq.

ARTICLE XV

Le Bureau particulier de chaque section sera composé d'un Président, d'un Vice-Président et d'un Secrétaire, tous choisis parmi les titulaires de cette section. Les Présidents et Secrétaires ne seront en fonction que pendant une année.

Il pourra être, dans la suite, nommé des Secrétaires perpétuels pour les sections dont les travaux rendraient cette disposition nécessaire. Leur nomination devra être soumise à notre approbation.

ARTICLE XVI

L'Académie aura un Conseil d'administration composé du Président d'honneur perpétuel, du Président temporaire et du Trésorier de l'Académie, des Présidents et des Secrétaires des trois sections, et du Doyen de la Faculté de Médecine de Paris, lequel sera toujours de droit Membre de l'Académie.

Ce Conseil sera spécialement chargé d'administrer les affaires de l'Académie, et de répartir entre les trois sections les matières dont chacune d'elles devra s'occuper. Il s'assemblera une fois par semaine; il aura le droit de convoquer des Assemblées extraordinaires, soit générales, soit de section, toutes les fois qu'il le jugera nécessaire ou utile.

ARTICLE XVII

Il sera ultérieurement statué sur les dépenses de l'Académie et sur les moyens d'y pourvoir.

ARTICLE XVIII

L'Académie royale de Médecine pourra accepter, en se conformant aux lois et règlements, des legs et donations destinés à favoriser les progrès de la science.

ARTICLE XIX

Des règlements rédigés par l'Académie détermineront son régime intérieur, la tenue de ses assemblées, le mode qu'elle suivra dans ses nominations, l'ordre et la direction de ses travaux, les formes de son administration, les obligations de ses différents membres, et en général tout ce qui n'aurait pas été prévu ou réglé par la présente ordonnance. Ces règlements seront soumis à l'approbation de notre Ministre Secrétaire d'État au département de l'Intérieur.

ARTICLE XX

Pour la première formation de l'Académie, nous nous réservons de nommer une partie des honoraires, des titulaires et associés.

ARTICLE XXI

Notre Ministre Secrétaire d'État au Département de l'Intérieur est chargé de l'exécution de la présente ordonnance qui sera insérée au *Bulletin des Lois*.

Donné en notre Château des Tuileries, le vingt Décembre de l'an de Grâce mil huit cent vingt, et de notre règne le vingt-sixième.

LOUIS

Par le Roi :

LE MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT
AU DÉPARTEMENT DE L'INTÉRIEUR

SIMÉON

CENTENAIRE

DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

LE 20 décembre 1920, au jour de l'anniversaire de sa fondation, l'Académie célébrait son centenaire.

Elle y avait voulu quelque apparat⁽¹⁾. Elle conviait à cette cérémonie le Président de la République, les représentants des Pouvoirs publics, les représentants de l'Institut, des Facultés et des Écoles de Médecine et de Pharmacie, des Écoles vétérinaires, des grandes Sociétés médicales de France. Elle avait tenu à réserver une large place aux Universités, aux Académies, aux grandes Sociétés étrangères avec lesquelles elle est en rapport de collaboration scientifique; celles-ci, avec un empressement qui fut très remarqué, acceptèrent l'invitation qui leur avait été faite et nombreux vinrent les délégués, choisis parmi les plus éminents, de ces Sociétés des pays étrangers. Ils apportèrent de précieux témoignages de sympathie qui n'allaient pas seulement à l'Académie, centre de travail et de science, mais aussi à la France, gardienne fidèle des principes de Justice et de Liberté pour lesquels elle venait, une fois de plus, de lutter victorieusement.

1. Le 11 novembre 1919, sur la proposition de son président, M. DELORME, l'Académie constituait « pour étudier la question de la célébration du Centenaire et établir un programme », une commission composée : 1° du Conseil de l'Académie; 2° de six membres élus : MM. GARIEL, PINARD, CHAUFFARD, BARRIER, P. MARIE et WALTHER.

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

La célébration du Centenaire dura trois jours. La première journée fut consacrée à la séance solennelle d'inauguration. Les deux journées suivantes furent occupées par les conférences, par la réception à l'Hôtel de Ville et par un banquet d'adieu.

MÉDAILLE

UNE médaille, œuvre de M. Paul RICHER, a été frappée pour commémorer la célébration du centenaire. Sur une face, l'Académie du siècle qui finit, représentée sous les traits de la déesse Hygie, est assise, entourée de livres et d'instruments, dans une pose de méditation. Sur l'autre face, l'Académie du nouveau siècle se lève et se dirige vers l'avenir, prête à l'action.



LA SÉANCE DU CENTENAIRE
Présidence de M. MILLERAND

SÉANCE INAUGURALE

M. Alexandre MILLERAND, Président de la République, ouvrit, le 20 décembre à 3 heures, la séance inaugurale; il était assisté des membres du bureau de l'Académie: MM. LAVERAN, président; RICHELLOT, vice-président; ACHARD, secrétaire annuel; HANRIOT, trésorier.

AU NOMBRE DES INVITÉS FIGURAIENT :

MM. HONNORAT, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts; BRETON, ministre de l'Hygiène, de l'Assistance et de la Prévoyance sociales; LE CORBEILLER, président du Conseil municipal de Paris; AUTRAND, préfet de la Seine; RAUX, préfet de Police; le général BERDOULAT, gouverneur militaire de Paris; le médecin inspecteur général TOUBERT, directeur du Service de Santé au ministère de la Guerre; le médecin inspecteur général GOUZIEN, des troupes coloniales; le médecin inspecteur général ROUGET, directeur du Service de Santé du Gouvernement militaire de Paris; COVILLE, directeur de l'Enseignement supérieur; DESMARS, directeur de l'Hygiène; MOURIER, directeur de l'Administration générale de l'Assistance publique; P. APPELL, recteur de l'Université de Paris; H. GAUTIER, doyen de la Faculté de Pharmacie, etc.

Les délégués des Gouvernements, des Universités, des Académies, des principales Sociétés médicales des nations étrangères :

Argentine (République) : ARCE, CHUTRO.

Belgique : GRATIA (Académie royale de médecine); BORDET, BRACHET (Université de Bruxelles); HENRIJEAN, WILLEMS (Université de Liège);

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Séance inaugurale

VAN DURME, HEYMANS, LEBRUN, H. FRÉDÉRICQ (Université de Gand);
DELREZ, HAVET (Université de Louvain).

Bolivie : ARTEAGA.

Brésil : OSWALDO DE OLIVEIRA.

Grande-Bretagne et Irlande : Sir Almroth WRIGHT (Société royale de Londres); sir HUMPHREY ROLLESTON, MOON (Collège royal des médecins de Londres); sir John LYNN THOMAS, sir d'ARCY POWER, Ch. RYALL (Collège royal des chirurgiens d'Angleterre); Lorrain SMITH, Alexis THOMSON (Université d'Edimbourg); sir Robert PHILIP, FOWLER (Collège royal des médecins d'Edimbourg); Geo. MACKAY, Alex. MILES (Collège royal des chirurgiens d'Edimbourg); Conway DWYER, sir William DE COURCY WHEELER (Collège royal des chirurgiens d'Irlande); NESBITT (Collège royal des médecins d'Irlande).

Chili : L. CORDOVA, M. DONOSO, O. LUÇO, L. SIERRA.

Colombie : MACHADO, ESGUERRA.

Danemark : EHLERS, SCHMIEGELOW, CHRISTIANSEN, Knud FABER.

Espagne : RECASENS.

Équateur : A. VILLAMAR, L. CUEVA.

États-Unis d'Amérique : WILLIAMS (Académie de Médecine de New-York); Lawrence HENDERSON (Université de Harvard); BAUDRY (Université de Boston).

Grèce : KALLIONTZIS, BENSIS, SOTIRIADES.

Guatemala : ROBLES, MURGA.

Haïti : CASSEUS.

Italie : LUCATELLO, PATRIZZI, DONAGGIO.

Japon : TSUCHIYA, ITO.

Luxembourg : PRAUM.

Norvège : BRANDT, BARTH.

Panama : AMADOR.

Pays-Bas : Van RYNBERK, NOORDENBOS (Université d'Amsterdam); van den BROECK, QUIX (Université d'Utrecht); NOLEN (Université de Leyde); KOCH (Université de Groningue).

Pérou : ARBULU, JAWORSKI.

Pologne : PAWINSKI, MOTZ.

Séance inaugurale

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Portugal : DOMINGUES D'OLIVEIRA.

Roumanie : JONNESCO.

Salvadora : SILVA.

Suède : HUNO HYLIN.

Suisse : DE QUERVAIN, STRASSER, D'ESPINE, MARTIN, ZAUGGER.

Tchéco-Slovaquie : HLAVA.

Uruguay : ZAMORA, CAPURRO.

Vénézuéla : RINCONES, FONSEGA, CARLOS, VELASQUEZ, TEJERA, RISQUES,
PERDOMO.

Yougo-Slavie : SOUBBOTTITCH, JONOVITCH.

Les délégués des Facultés et des Écoles de Médecine et de Pharmacie, des Écoles vétérinaires, des grandes Sociétés médicales et des Sociétés scientifiques françaises.

M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, *après avoir
déclaré ouverte la séance, donne la parole à*
M. LAVERAN, *président de l'Académie.*

DISCOURS DE M. LAVERAN, président de l'Académie.

APERÇU HISTORIQUE
SUR L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MONSIEUR LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS,
MESDAMES, MESSIEURS,

L'ORDONNANCE royale qui a créé l'Académie de médecine est du 20 décembre 1820; c'est donc avec raison que nous sommes réunis aujourd'hui pour célébrer le centenaire de cette Académie; toutefois il importe de constater que notre Compagnie est intimement apparentée à deux Sociétés qui existaient plus d'un siècle avant elle : l'Académie de chirurgie et la Société royale de médecine. L'Ordonnance du 20 décembre 1820 le constate, elle parle des services éminents rendus par l'Académie de chirurgie et la Société royale de médecine et de la nécessité qu'il y avait à rétablir ces Compagnies. L'article 2 prescrit que la nouvelle Académie sera chargée de continuer les travaux des deux Sociétés anciennes, et que tous les registres et papiers ayant appartenu à ces Sociétés et relatifs à leurs travaux seront remis à la nouvelle Académie et déposés dans ses Archives. Les membres de l'Académie de médecine ont donc été les héritiers et les continuateurs des Sociétés de médecine et de

chirurgie qui, en 1793, alors qu'elles étaient en pleine prospérité, avaient été dissoutes par la Convention, probablement comme suspectes d'incivisme. Les membres de ces Sociétés durent s'estimer heureux de n'avoir pas le sort de notre grand Lavoisier.

En 1804, le nom d'Académie de médecine apparaît, mais l'existence de la Société qui prend ce nom est éphémère. Le célèbre D^r Guillotin est un de ses présidents.

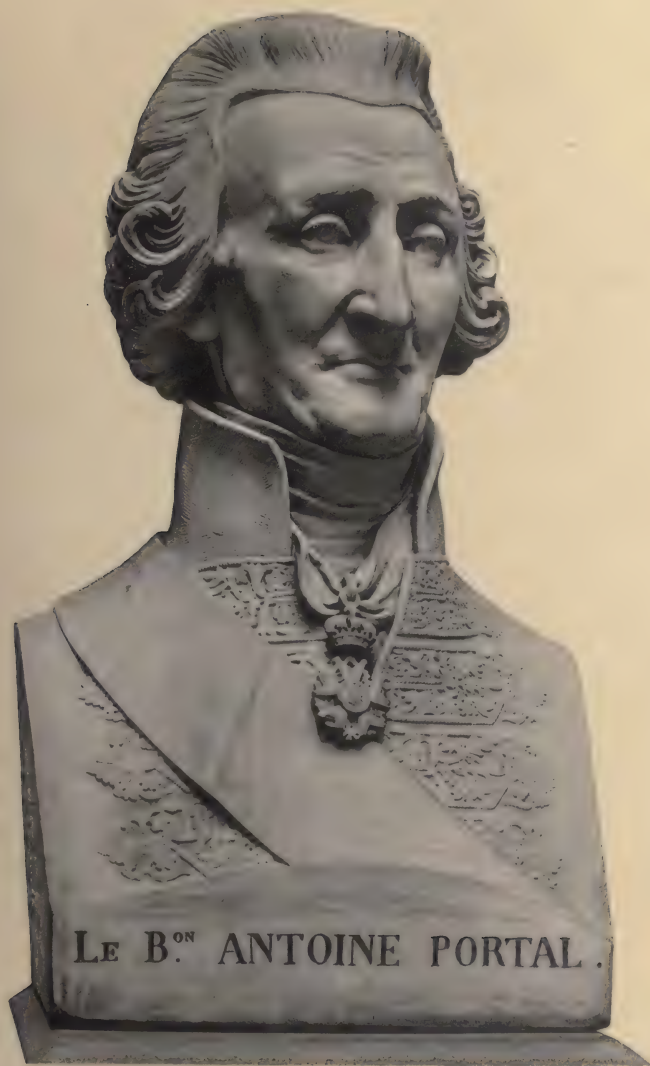
C'est au roi Louis XVIII que revient l'honneur d'avoir créé l'Académie de médecine dont nous célébrons le centenaire.

L'Ordonnance du 20 décembre 1820 définit bien (art. 2) le rôle de la nouvelle Académie qui est instituée spécialement « pour répondre aux demandes du Gouvernement sur tout ce qui intéresse la santé publique et principalement sur les épidémies, les maladies particulières à certains pays, les épizooties, les différents cas de médecine légale, la propagation de la vaccine, l'examen des remèdes nouveaux et des remèdes secrets tant internes qu'externes, les eaux minérales naturelles ou factices, etc.... »

L'Académie, divisée en 3 sections : Médecine, Chirurgie et Pharmacie, se composait d'Honoraires, de Titulaires, d'Associés et d'Adjointes; elle s'assemblait en corps ou par sections; les séances générales se tenaient tous les 3 mois, les séances des sections 2 fois par mois. Indépendamment de ses séances privées, l'Académie tenait annuellement 3 séances publiques, une pour chacune de ses sections. Le Bureau général de l'Académie était composé d'un président d'honneur perpétuel, d'un président temporaire, d'un secrétaire et d'un trésorier. Le premier médecin en titre du Roi était de droit président d'honneur. Chaque section avait, en outre, son Bureau particulier. Le baron Portal fut le premier président d'honneur. •

Pour la première formation de l'Académie, le Roi nomma directement une partie des membres.

L'inauguration de l'Académie n'eut lieu que le 6 mai 1824, date de la première séance publique; Pariset, qui avait été nommé directement Secrétaire perpétuel, prononça un long discours dans lequel il insista sur les progrès réalisés par l'Ordonnance de 1820. Ces progrès étaient réels : pour la première fois on organisait des réu-



nions communes à l'élite des médecins, des chirurgiens et des pharmaciens, et on faisait une place aux vétérinaires dans la section de médecine. Parmi les sujets d'étude prescrits à l'Académie, figuraient avec raison : les épidémies, les endémies et les épizooties, la propagation de la vaccine, les remèdes nouveaux ou secrets, les eaux minérales; enfin le Gouvernement prenait l'engagement moral de consulter l'Académie sur toutes les questions intéressant la santé publique.

Bien entendu, l'organisation de l'Académie telle qu'elle ressortait de l'Ordonnance du 20 décembre 1820 n'était pas parfaite. La pratique démontra que la division en 3 sections, qui, le plus souvent, s'assemblaient séparément, était mauvaise; que les réunions générales étaient bien préférables aux réunions partielles, au point de vue de l'autorité des décisions prises par l'Académie, et qu'il y avait lieu d'organiser la publication du compte rendu des séances. Le tome premier des *Mémoires de l'Académie de médecine* parut en 1828; le tome premier du *Bulletin de l'Académie* (rédigé par Pariset) ne parut qu'en 1836; jusqu'alors le compte rendu des séances n'avait été publié que d'une façon très irrégulière, et très abrégée, dans quelques journaux de médecine.

Une des circonstances qui nuisirent le plus au développement de l'Académie fut l'absence de locaux convenables pour ses séances et pour ses différents services. Plusieurs séances privées eurent lieu à la Faculté de médecine, des séances publiques furent tenues au Palais du Louvre; l'Académie occupa ensuite des locaux situés 8, rue de Poitiers. Malheureusement ces installations provisoires et défectueuses se prolongèrent encore longtemps.

A plusieurs reprises l'Académie a été réorganisée.

L'Ordonnance du Roi du 18 octobre 1829 réalise les modifications suivantes : aux 3 classes de Médecine, de Chirurgie et de Pharmacie, elle substitue 11 sections plus spécialisées qui ont pour titres : Anatomie et Physiologie, Pathologie médicale, Pathologie chirurgicale, Thérapeutique et Histoire naturelle médicale, Médecine opératoire, Anatomie pathologique, Accouchements, Hygiène publique, Médecine légale et Police médicale, Médecine vétérinaire, Physique

et Chimie médicales, Pharmacie; c'est là encore aujourd'hui le sectionnement réglementaire de l'Académie.

D'après l'Ordonnance du 18 octobre 1829, l'Académie ne doit plus s'assembler qu'en corps, les assemblées de classes sont supprimées; le nombre des Académiciens est réduit, les titres d'Honoraires et d'Associés non résidants sont supprimés; le titre d'Associé non résidant est remplacé par celui plus simple et plus compréhensible de Correspondant, qui a été conservé; le Conseil d'Administration de l'Académie est chargé exclusivement des intérêts matériels de l'Académie.

Une Ordonnance du Roi du 15 septembre 1833 accorde aux membres de l'Académie de médecine un costume qu'ils peuvent porter dans les cérémonies publiques.

L'Ordonnance du Roi du 20 janvier 1835 décide qu'il n'y aura plus à l'avenir, dans le sein de l'Académie de médecine, qu'une seule classe de membres résidants jouissant tous des mêmes droits et prérogatives.

Un arrêté ministériel du 8 avril 1835 indique comment les membres titulaires de l'Académie de médecine, au nombre de 100, seront répartis dans les 11 sections créées par l'Ordonnance du 18 octobre 1829, répartition qui est encore aujourd'hui réglementaire.

Un arrêté ministériel du 15 mars 1856 confirme la répartition en 11 sections des membres titulaires de l'Académie; il fixe le nombre des Associés libres, celui des Associés et Correspondants nationaux et étrangers; les Correspondants nationaux et étrangers sont répartis en 4 divisions qui ont été conservées.

Le Règlement de l'Académie a été révisé à plusieurs reprises depuis 1856, mais il n'a plus subi que des modifications légères.

On a vu plus haut qu'après plusieurs pérégrinations l'Académie s'était installée rue de Poitiers; en 1850, par suite de refus de renouvellement du bail, elle dut quitter ces locaux, d'ailleurs incommodes et insuffisants, et demander asile à l'Assistance publique, qui mit à sa disposition l'ancienne chapelle de l'hôpital de la Charité et des annexes en mauvais état, qui se prêtèrent fort mal à leur nou-



ACADÉMIE DE MÉDECINE
67, Rue des Saints-Pères
1850-1902

velle affectation. Ce provisoire dura 52 ans; encore, à deux reprises, l'Académie fut-elle sur le point d'être expulsée de ces locaux (*).

En 1887, l'Académie élut comme Secrétaire perpétuel le D^r Bergeron; ce choix fut très heureux; pendant 13 ans, la préoccupation constante du nouveau Secrétaire perpétuel fut d'installer dignement l'Académie de médecine, il y réussit à force de persévérance et grâce à de puissants concours.

En 1891, M. Léon Bourgeois, alors Ministre de l'Instruction publique, aujourd'hui vénéré président du Sénat, après avoir visité les locaux si défectueux de la rue des Saints-Pères, fait mettre à l'étude la réinstallation de l'Académie de médecine; la nécessité de cette opération n'est pas perdue de vue par ses successeurs.

En 1895, le Conseil municipal, sous l'impulsion du Président de sa Commission de l'Assistance publique, M. Paul Strauss, aujourd'hui sénateur et Membre de l'Académie de médecine, met le plus louable empressement à faciliter un échange de terrains jugé indispensable au bon choix de l'emplacement de l'Académie.

En 1897, à la Chambre des Députés, notre éminent collègue Lannelongue décrit si éloquemment l'état lamentable des locaux de la rue des Saints-Pères que le Ministre des Finances prend l'engagement de déposer, à bref délai, un projet de loi relatif à la construction d'une Académie de médecine.

Le projet de loi est soumis le 21 mars 1898 à la Chambre, qui le vote d'urgence le 2 avril, puis au Sénat, qui le vote le 4 avril; la loi est promulguée le 7 avril 1898 sous le titre de : *Réinstallation de l'Académie de médecine*.

Les plans étaient prêts; la construction commença sous l'habile direction de M. Rochet, Architecte du Gouvernement; malheureusement il ne fut pas donné au D^r Bergeron de voir l'achèvement de la nouvelle Académie à l'édification de laquelle il avait tant contribué; il mourut le 5 décembre 1900.

Malgré les déficiences des locaux de la rue des Saints-Pères, pendant les 52 ans passés dans ces locaux, l'Académie a poursuivi

1. Riche. Discours prononcé à l'inauguration de l'Académie, *Mémoires de l'Académie de Médecine*, t. XL, p. 32.

ses travaux avec une grande régularité, parfois avec un grand éclat. Le D^r Jaccoud, qui avait succédé au D^r Bergeron comme Secrétaire perpétuel, dans un discours intitulé : *Un adieu à la rue des Saints-Pères*, prononcé le 17 décembre 1901 à la séance annuelle de l'Académie, a fait un tableau magistral des séances mémorables dans lesquelles Villemin apporta les preuves de l'inoculabilité de la tuberculose, et au cours desquelles Pasteur exposa les résultats de ses géniales recherches sur la vaccination anticharbonneuse, sur le choléra des poules et l'atténuation des virus transformés en vaccins, sur la vaccination contre le rouget des porcs et sur le traitement préventif de la rage.

Le 25 novembre 1902, l'Académie de la rue Bonaparte fut inaugurée en présence de M. le Président de la République Loubet, par M. Chaumié, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. M. Chaumié, M. Riche, Président de l'Académie, et M. Jaccoud, Secrétaire perpétuel, prononcèrent d'excellents discours auxquels j'ai fait plus d'un emprunt; on pouvait se congratuler des résultats obtenus pour l'installation de l'Académie de médecine dans des locaux appropriés à son fonctionnement, l'opération avait été seulement un peu lente.

On a vu au début de cet historique que l'Académie de médecine avait été créée spécialement pour combattre les épidémies et les épizooties, pour propager la vaccine, pour étudier la valeur des remèdes nouveaux ou secrets et celle des eaux minérales naturelles ou artificielles; des Commissions permanentes dites des Épidémies, de la Vaccine, des Remèdes secrets, des Eaux minérales, n'ont pas cessé de s'occuper de l'étude de ces questions. Un décret du 27 juillet 1903 a modifié seulement le Service de la vaccine; un Institut supérieur de vaccine, dont le siège est à l'Académie, est chargé de l'entretien des meilleures semences vaccinales, du perfectionnement de la production du vaccin et des épreuves scientifiques que comporte le contrôle des établissements qui préparent et qui distribuent le vaccin.

A côté des Commissions anciennes, l'Académie a été amenée à



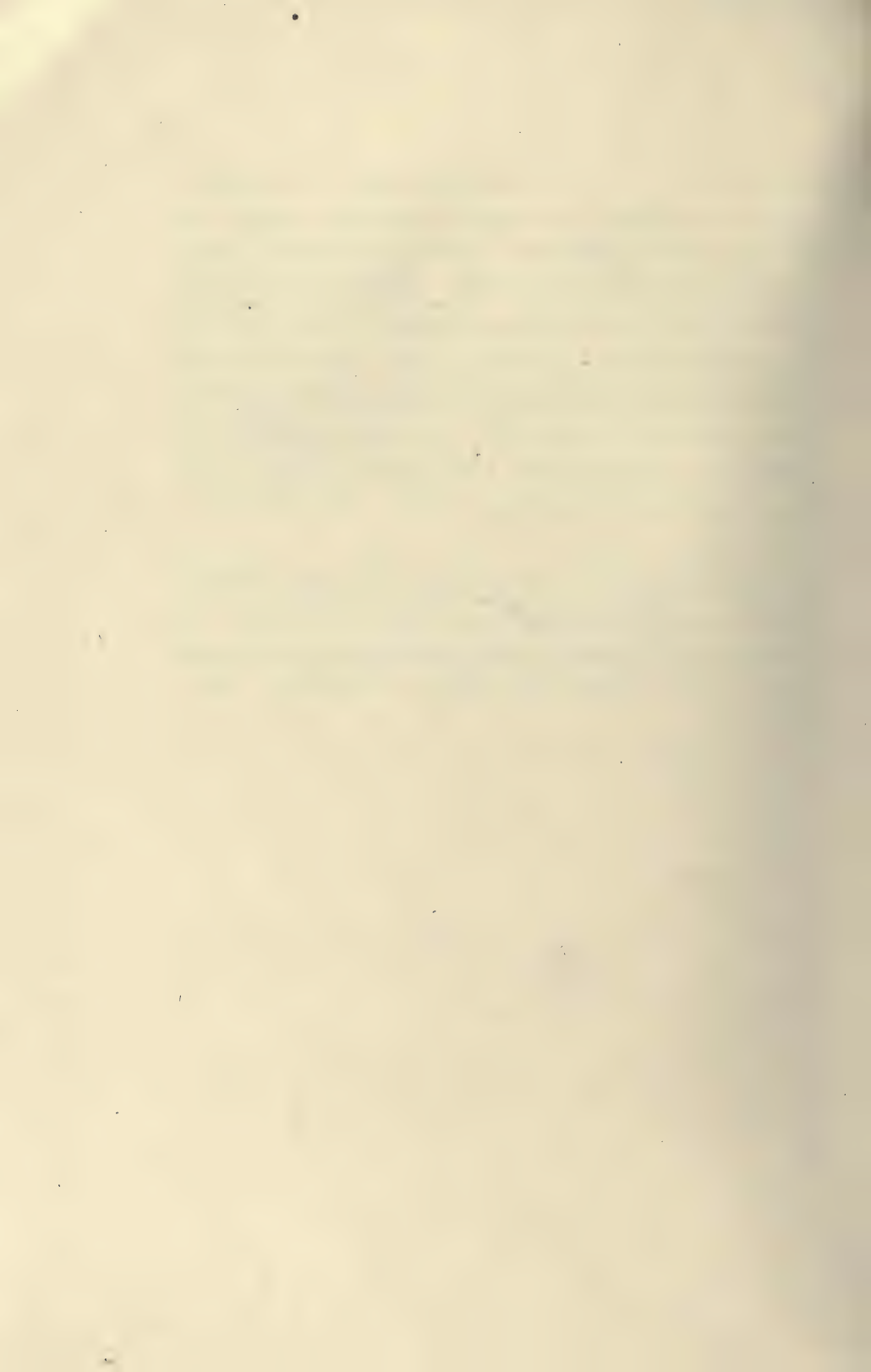
ACADÉMIE DE MÉDECINE

16, Rue Bonaparte

1902

créer des Commissions permanentes nouvelles pour l'Hygiène de l'enfance et pour la Tuberculose. L'énoncé du titre de ces Commissions suffit pour justifier leur création : l'Hygiène de l'enfance, la puériculture et la lutte contre la Tuberculose sont des questions d'hygiène sociale d'une importance primordiale. Je laisse à ceux de nos collègues qui ont été chargés de faire des conférences sur l'hygiène et sur la pathologie médicale le soin d'exposer les progrès qui ont été réalisés par l'Académie dans l'étude de ces grands problèmes et de beaucoup d'autres. J'ai la conviction qu'une conclusion s'imposera : c'est que l'Académie a bien rempli le rôle qui lui avait été assigné à sa création, et que ce rôle elle l'a encore élargi pour le plus grand bien de l'intérêt public.

Il me reste à m'excuser d'avoir retenu trop longtemps l'attention de l'auditoire imposant qui m'a fait l'honneur d'écouter avec une grande bienveillance l'exposé historique que je viens de faire et à remercier M. le Président de la République qui a fait à l'Académie le grand honneur d'accepter la présidence des fêtes de son Centenaire.



M. LE PRÉSIDENT *invite les délégués étrangers à
présenter leurs adresses.*

ADRESSES, LETTRES ET DÉPÊCHES
REÇUES PAR L'ACADÉMIE

ARGENTINE (RÉPUBLIQUE)

Hommage de l'Académie de Médecine de Buenos-Aires.

JOSÉ ARCE, Académicien, Conseiller et Professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Buenos-Aires, au nom de l'Académie de médecine de Buenos-Aires, présente à l'Académie de médecine de Paris, à l'occasion de la célébration de son premier Centenaire, l'hommage de sa cordiale admiration et fait des vœux pour que la grande œuvre de Science de la savante Compagnie se poursuive à travers les temps.

BELGIQUE

*Adresse de la Classe des Sciences
de l'Académie Royale de Belgique.*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS,

J'AI LE GRAND HONNEUR de porter la parole au nom de la Classe des Sciences de l'Académie Royale de Belgique, et d'apporter à votre Compagnie, en cette circonstance solennelle, son salut fraternel, son admiration pour

la gloire qu'elle s'est acquise pendant le premier siècle de son existence, ses vœux cordiaux pour le somptueux avenir qui s'ouvre devant elle.

La glorieuse armée française a vaincu son ennemi héréditaire et lavé l'outrage que les Barbares lui avaient infligé il y a cinquante ans. La nation française, libre désormais de toute entrave, sûre d'elle-même, consciente de sa force et de son immense prestige, va pouvoir, dans les œuvres fécondes de la paix, donner libre essor à son clair génie. Dans le passé, l'humanité lui fut redevable de ses plus précieuses conquêtes; le monde attend de la France, pour l'avenir, de nouvelles directives en vue de son perfectionnement, mais nous savons bien que les espoirs qu'on fonde sur elle ne sont jamais déçus.

C'est avec un grand sentiment de fierté que je prononce ces mots parce qu'ils rejaillissent un peu sur mon propre pays. La Belgique, en effet, n'est qu'un prolongement de la France; Français et Belges sont frères de race, nous parlons la même langue et nos cœurs en toutes choses battent à l'unisson.

Aussi, en formulant à l'Académie de Médecine de France notre confiance en son avenir, c'est comme si nous lui disions : continuez à travailler pour le bien du monde et à projeter sur la Belgique en particulier la lumière de vos découvertes et de votre génie!

BRACHET.

*A l'Académie de Médecine de France. Hommage
de fervente sympathie de l'Académie Royale de
Médecine de Belgique.*

MESSIEURS ET TRÈS HONORÉS COLLÈGUES,

EN CETTE SOLENNITÉ commémorative d'un glorieux centenaire, l'Académie Royale de Médecine de Belgique est heureuse et fière de venir présenter à son illustre sœur, l'Académie de Médecine de France, ses plus chaleureuses félicitations et ses vœux les plus ardents, en témoignage de sa profonde admiration et de sa fraternelle affection.

Pendant le cycle d'années qui s'achève, votre Compagnie n'a cessé d'être un foyer de lumière et de progrès, qui a rayonné d'un vif éclat sur la médecine de tous les pays.

Toujours aux avant-postes et foncièrement imprégnée du génie fran-

çais, si prodigieux de clarté dans la conception et dans l'expression des choses, elle a contribué d'une manière puissante à l'avancement et à la diffusion des sciences médicales à travers le monde.

Toutes les découvertes qui font date dans l'histoire de la médecine en ce dernier siècle, toutes les applications qui en sont sorties pour le rétablissement et pour la conservation de la santé, ont été exposées à votre tribune et y ont été soumises à de sévères discussions; toutes y ont reçu leur consécration définitive.

Dans aucun des domaines de la science médicale, rien de grand, rien de durable, pendant ce long espace de temps, n'a été accompli sans votre généreux concours, sans vos précieux encouragements.

De cela, jamais l'humanité ne pourra assez se dire reconnaissante!

Mais, aux titres acquis à la gratitude universelle par vos prédécesseurs et par vous-mêmes, s'en ajoutent encore d'autres pour tous les membres de la grande famille médicale, sur lesquels s'est étendu le lustre de votre prestige scientifique.

Plus peut-être que ceux des autres pays, les médecins belges, grâce à leurs affinités scientifiques et morales qui les attachent à leurs confrères français, ont subi l'influence de votre autorité et se sont sentis entraînés par votre puissant exemple.

C'est un devoir particulier pour leurs représentants, pour les délégués de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, de le rappeler à cette mémorable fête jubilaire.

Lorsque, au lendemain de notre indépendance nationale, naissait notre Académie, c'est auprès de sa grande aînée qu'elle a rencontré le premier et le meilleur appui.

Depuis et de tout temps, dans la poursuite du même idéal et dans le même esprit de progrès, nous sommes restés associés à vos luttes et à vos triomphes; nos rangs vous ont été largement ouverts et nous avons été accueillis confraternellement dans les vôtres. Et maintenant plus que jamais, nous voulons être à vos côtés pour mener la lutte contre la maladie et la mort. Nous voulons y rester pour que se réalise la pensée d'un des vôtres — de celui qui fut grand parmi les grands — et y demeurer jusqu'au jour où, comme le disait Pasteur, « les peuples s'entendront non plus pour détruire, mais pour édifier et où l'avenir appartiendra à ceux qui auront le plus fait pour l'humanité souffrante ».

Puisse la France immortelle hâter ce jour heureux en travaillant encore à l'avènement de la loi d'humanité que ce maître illustre opposait à la loi de sang et de mort naguère triomphante!

Puisse l'Académie de Médecine de France, obéissant à cette loi de paix et de salut, s'efforcer toujours de « reculer les frontières de la vie » et de

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Séance inaugurale

tenir plus haut et plus ferme l'étendard de la science bienfaisante, de la science civilisatrice!

POUR LE BUREAU DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE
DE BELGIQUE :

LE SECRÉTAIRE PERPÉTUEL : VAN ERMINGEN.

LE PRÉSIDENT : D^r GRATIA.

Université de Bruxelles; délégué : D^r J. Bordet.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESDAMES ET MESSIEURS,

L A FACULTÉ DE MÉDECINE de l'Université de Bruxelles est heureuse d'apporter, à l'Académie de Médecine de France, qui célèbre aujourd'hui son centenaire, le juste tribut de son admiration et de sa reconnaissance. Votre illustre Compagnie, incarnation la plus haute de la pensée médicale française, poursuit en ce moment, avec une vigueur et une fécondité toujours renouvelées, le cours de sa longue et glorieuse histoire. Dans cette enceinte, où vibre encore l'écho de la parole de tant de Maîtres qui apportèrent à la science l'incalculable appoint de leurs incomparables découvertes, se révèlent aujourd'hui, et s'affirmeront avec le même éclat dans l'avenir, ces précieuses qualités d'invention, de lucidité et de mesure, qui, de l'avis unanime des autres Nations, caractérisent le génie français.

Notre Université se flatte, Messieurs, de se trouver au nombre des institutions qui, hors de France, ont, avec le plus de ferveur et de constance, proclamé et montré leur amour pour la culture française, qui nous a profondément imprégnés, qui fut le facteur décisif de nos progrès. Nous vous sommes fidèles et vous le resterons, non seulement parce que la part de la France dans l'édification de la science moderne est énorme, non seulement parce que notre enseignement n'est en somme que le reflet, discret, de l'enseignement français, mais aussi parce que, si nous sommes médecins, nous sommes Belges, et que la pénétration de plus en plus profonde, dans l'ensemble de notre pays, de votre influence intellectuelle et de la langue française représente, pour la Belgique, un élément de progrès, de civilisation, et, laissez-moi l'ajouter, de sécurité nationale, d'une incalculable valeur.

Au nom de l'Université de Bruxelles, je vous apporte, Messieurs, nos félicitations, nos vœux et l'affection de nos cœurs.

L'Université de Liège.

L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE s'associe au monde savant pour adresser à l'Académie de Médecine l'expression de son admiration pour les services immenses qu'elle a rendus à l'humanité.

Elle lui renouvelle ses sentiments de profonde et d'inaltérable amitié.

DÉLÉGATION DE L'UNIVERSITÉ DE LIÈGE.

L'Université de Louvain.

L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN et spécialement les membres de la Faculté de Médecine s'associent de tout cœur aux fêtes du centenaire de l'Académie de Médecine de Paris. Ils rendent un hommage ému à ce grand Corps académique français, qui, depuis cent ans, a compté dans son sein les hommes les plus illustres par leur science et par leur action bienfaisante sur la santé et les conditions de la vie de tous les peuples.

Ils font des vœux pour que l'Académie de Médecine, fidèle à son passé, à ses traditions, continue d'éclairer de ses belles clartés françaises la voie si ardue des sciences médicales.

PROF. D^r J. HAVET, DÉLÉGUÉ DE L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN.

L'Université de Gand à l'Académie de Médecine de France.

L'UNIVERSITÉ DE GAND adresse ses plus chaleureuses félicitations à l'Académie de Médecine à l'occasion de la commémoration de son Centenaire.

Elle est heureuse de pouvoir apporter à l'illustre Compagnie un hommage d'admiration pour la gloire dont ses membres l'ont auréolée, de gratitude pour les services rendus à la Science et à la Médecine.

La Faculté de Médecine de Gand, plus particulièrement, salue

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Séance inaugurale

l'Académie. Elle forme des vœux pour sa prospérité, pour la fécondité de ses travaux, pour l'extension toujours croissante de son influence scientifique.

AU NOM DU CONSEIL ACADÉMIQUE DE L'UNIVERSITÉ
DE GAND : D^r PAUL VAN DURME, DOYEN DE LA
FACULTÉ DE MÉDECINE, PIRENNE, RECTEUR.

BOLIVIE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESSIEURS LES ACADÉMICIENS,

JE SUIS HEUREUX d'apporter ici, au nom des Universités Boliviennes, le témoignage de l'estime et de l'admiration dans lesquels nous tenons la science française et les savants éminents qui, par leurs travaux et leurs découvertes, ont rendu des services si éclatants à l'humanité tout entière.

Dans cet espace de cent ans dont nous célébrons aujourd'hui le terme, votre illustre Compagnie n'a cessé de donner à la science médicale des directions qui lui ont valu un essor brillant, dont la France a tiré la gloire la plus pure et dont tous les peuples ont été appelés à recueillir les bienheureux bénéfices.

Puisse l'Académie de Médecine de Paris continuer longtemps encore à propager l'esprit qui l'anime, afin de porter au plus haut point les progrès déjà accomplis, d'en susciter de nouveaux et diminuer ainsi de plus en plus le fardeau des souffrances qui pèsent sur l'humanité! C'est là, Messieurs, le vœu que j'ai l'honneur de vous transmettre de la part des Universités boliviennes en y ajoutant leurs plus profonds et plus chaleureux hommages.

ARTEAGA.

BRÉSIL

Rio de Janeiro. 12-22, 5 h. 20. S. Eastern.

Félicitations Académie de Médecine Brésil.

COUTO, PRÉSIDENT.

GRANDE-BRETAGNE

*To the President, Council and Members
of the Académie de Médecine of Paris.*

THE PRESIDENT, COUNCIL AND FELLOWS OF
THE ROYAL SOCIETY OF MEDICINE, GREETING.

WE ARE HAPPY to have been given an opportunity of offering our most sincere congratulations to a sister Society on its Centenary, and while we are sure that it will receive many cordial greetings on the occasion, we are convinced that none can be more sincere, more cordial or more sympathetic in the fullest sense of these words than ours, for, apart from yours and ours, there are few, if any, other Medical Societies or organisations that have had a like experience.

Your activities have been well known and greatly valued by the Medical profession throughout the world for the successful advances you have made in the study of scientific medicine, and we are happy in believing that, having proved the soundness of the foundations upon which your founders builded, you will go on from strength to strength, and in firm faith that in 2020 our two Societies will be able to congratulate each other on two centuries of beneficent work.

We thank you for asking us to share in your celebration in the person of our representative Sir Almroth Wright, Fellow of the Royal Society, who bears to you this greeting, and will personally express to you the warmth of our feelings on this occasion.

JOHN BLAND-SUTTON, PRESIDENT.

*Au Président, au Conseil et aux membres
de l'Académie de Médecine de Paris.*

LE PRÉSIDENT, LE CONSEIL ET LES MEMBRES DE
LA SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE, salutations.

Nous sommes heureux que l'occasion nous soit donnée d'offrir nos plus sincères congratulations à une société sœur au sujet de son centenaire, et bien que nous soyons certains qu'elle recevra beaucoup de compliments cordiaux à cette occasion, nous sommes convaincus qu'aucun ne sera plus sincère, plus cordial ou plus sympathique au sens le plus large de ces mots, que les nôtres, car, exception faite pour

*Décembre 16-1920. Au Président de
l'Académie de Médecine de Paris.*

MONSIEUR ET CHER COLLÈGUE,

COMME PRÉSIDENT DU COLLÈGE ROYAL DES MÉDECINS DE LONDRES, j'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations les plus chaleureuses, ainsi que celles de notre Collège, d'avoir atteint votre centenaire.

En effet, c'est une chose bien noble qu'une société d'hommes ait pu collaborer pour l'augmentation de la science et pour le secours de l'humanité pendant un siècle.

A mon invitation, deux médecins distingués, comme représentants de notre Collège, assisteront à vos fêtes commémoratives; ces Messieurs sont Sir Humphry Davy Rolleston K.C.B. et Dr Robert Oswald Moon.

Sir H. D. Rolleston, de l'Université de Cambridge, est le fils du célèbre Professeur Rolleston d'Oxford; ainsi son nom a été honorablement connu en science naturelle et en médecine depuis plus d'un demi-siècle à Oxford, à Cambridge et à Londres où ce Monsieur a tenu la position de médecin en chef de l'hôpital de Saint-George. Pendant la guerre, Sir H. D. Rolleston servit avec distinction dans la marine royale comme médecin consultant, en tenant le rang d'amiral.

Le Dr R. O. Moon, qui provient de l'Université d'Oxford, est un médecin très savant, qui pratique à Londres. Il est érudit en grec, comme les médecins de la Renaissance, dont certains fondèrent, il y a quatre siècles, notre Collège; il n'est pas moins passionné pour la médecine moderne.

Je vous présente donc ces deux savants membres de notre Collège, qui

vous et pour nous, il y a peu, s'il en existe même, de sociétés médicales ou d'organisations qui aient eu un semblable sort.

Vos travaux sont bien connus et hautement appréciés de la profession médicale dans le monde entier, pour les progrès pleins de succès que vous avez réalisés dans l'étude de la science médicale, et nous sommes heureux de penser que, ayant prouvé la solidité des fondations sur lesquelles vos fondateurs ont construit, vous avancerez de mieux en mieux, et avec cette foi inébranlable qu'en 2020 nos deux sociétés pourront se féliciter l'une l'autre de leurs deux siècles de travaux bienfaisants.

Nous vous remercions de nous avoir appelés à participer à votre centenaire dans la personne de notre délégué, sir Almroth Wright, membre de la Société royale, qui vous portera nos compliments, et vous exprimera personnellement la chaleur de nos sentiments à cette occasion.

LE PRÉSIDENT, JOHN BLAND SUTTON.

sont chargés, je vous l'assure, de vous remettre tous nos vœux les plus amicaux pour le bonheur et la prospérité de votre Académie.

Je vous prie, cher Collègue, de croire à l'expression de mes sentiments les plus cordiaux.

NORMAN MOON.

*To the President and members of
the French Academy of Medicine.*

WE, THE PRESIDENT and Council of the Royal College of Surgeons of England, send greeting to the French Academy of Medicine on the occasion of its centenary meeting on December 20th 1920.

The long and unbroken series of the Bulletin, the noble collection of books and the portraits adorning the walls testify to the large share taken by the French Academy of Medicine in the advancement of every branch of medical science, whilst the illustrious roll of officers shows the high esteem in which it has ever been held by the most enlightened members of the profession.

May the second hundred years of its existence prove as fruitful and as useful to mankind as that which has now passed.

In witness whereof we have caused the common seal of the College to be hereunto affixed this 9th day of December 1920.

ANTHONY A. BOWLBY, PRESIDENT.

*Au Président et aux membres de
l'Académie française de Médecine.*

Nous, le Président et le Conseil du Collège Royal des Chirurgiens d'Angleterre, envoyons nos compliments à l'Académie française de Médecine à l'occasion des fêtes de son centenaire le 20 déc. 1920.

La série longue et ininterrompue du Bulletin, la magnifique collection d'ouvrages et les portraits qui ornent les murs, attestent l'importante contribution apportée par l'Académie française de Médecine dans l'avancement de chaque branche de la science médicale, pendant que la liste illustre des membres de son Conseil témoigne de la haute estime dans laquelle elle a toujours été tenue par les membres les plus instruits de la profession.

Puisse le second siècle de son existence être aussi fructueux et aussi utile au genre humain que celui qui vient de se terminer maintenant.

En témoignage de quoi nous avons décidé que le sceau du Collège serait apposé ci-dessous le 9 déc. 1920.

ANTHONY A. BOWLBY, PRÉSIDENT.

*Medicinae Academiae Parisiensi
Universitas Edinensis S. P. D.*

MEDICINAE ACADEMIAE PARISIENSI quae centum jam annos doctorum alumnorumque maximo cum honore salutiferas artes provexit salutem dat plurimam Universitas Edinensis. Vos, o fratres, in urbe patriae necnon orbis terrarum umbilico Apollinis Aesculapiique servatis mysteria, beneficia promulgastis; Delphos cepere Galli. Nos quoque, ut scitis, qui gentibus Imperio britannico natis et propioribus et longinquis pandimus sacrarium vetustate majus, sub caduceo alumnos semper plures educamus, emittimus; quorum quidem haud pauci inter vos artis absolvendae incitamenta, artem absolutam invenerunt. Ut enim nuper in bello victorum, sic semper in pace cum nostris sociati, liberale collegium, humanae genti consulistis; quibuscum nunc centum illos annos feriis rite et hospitio patrio testantibus una et nos Astraeam in terras redeuntem, et nos laetissima augurantes pacis novae natales, aevi et salutis celebremus incrementum.

Dabamus Edini, die quindecima mensis Decembris, anno salutis MCMXX.

WILSON, SECRETARIUS. J. A. EWING, PRAESES.

*A l'Académie de Médecine de Paris,
l'Université d'Edimbourg.*

A l'Académie de Médecine de Paris qui a déjà, pendant cent ans, pourvu avec grand honneur de leur art salubre ses docteurs et ses élèves, l'Université d'Edimbourg adresse toutes ses salutations. Vous, ô frères, dans la capitale de votre patrie et aussi l'ombilic du monde, vous avez cultivé les mystères d'Apollon et d'Esculape et en avez répandu les bienfaits; les Gaulois ont pris Delphes. Nous aussi, vous le savez, qui ouvrons aux nations, proches et lointaines, nées dans l'Empire Britannique, un sanctuaire plus ancien, nous instruisons sous le caducée et nous répandons des élèves toujours plus nombreux; et, parmi ceux-ci, il n'en est pas peu qui ont trouvé parmi vous, comme raison d'achever leur art, un art achevé. Comme naguère dans la guerre victorieuse, de même toujours dans la paix unis aux nôtres, libérale compagnie, vous servez l'humanité. Dans ces fêtes qui commémorent ces cent ans suivant les formes nationales des traditions et de l'hospitalité, célébrons ensemble le retour d'Astrée sur la terre et, pressentant les plus heureux effets de la paix renaissante, un accroissement d'âge et de santé.

Donné à Edimbourg, le quinzième jour du mois de décembre de l'an de grâce MCMXX.

J. A. EWING, PRÉSIDENT. WILSON, SECRÉTAIRE.

ACADEMIAE MEDICORVM GALICAE
+ FERIAS CENTENARIAS AGENTI +

OLLEGI REGII EDINBURGENSIS MEDICORVM
PRAESES SOCIQVE TOFO CORDE GRATVLATVR

Eodem namque tempore et condita est Societas vestra et novum quasi
saeculum inauguratum est Clinicae quae dicitur Medicinae: quorum initiorum
causa erant et origo vestrae potissimum Societatis conditores.

per speculum hocce auspiciis tam felicibus peractum, regna Medicinae multis
beneficiis auxit Academia vestra, et inter suos numeravit multos Medicinae
hodiernae magistros maxime laudandos.

"Fortes creantur fortibus et bonis": si qui vestrorum illustrissimorum de loco
secesserunt horum locum hodie occupant alii non minus illustres.

Gallia cum Scotia longis et admirationis et amicitiae vinculis est conjuncta:
Gallicos Medicinae Magistros inter paucos pauculum reveretur Scriptorum
studiosos juvenis.

Qua re Gallicae Academiae Medicorum, saeculum suum secundum nunc
inevanti, cum "post longa bella madribus detestetur." Pax denique terris arrisit
et vestrorum fratrum et nostrorum sanguine redempta, dum pia vota offert
Academiae Scotiae, ut floreat Academia Gallica et in volentes annos magis
magisque floreat, ex animo comprehenditur.

Nomine et auctoritate Collegii Regii Medicorum.

A. R. J., Praeses.
L. H. J., Secretarius

Mense Decembr. Anno Salutis MCMXX.



Academiae Medicorum Galliae Ferias Centenarias Agenti,

COLLEGII REGII EDINBURGENSIS MEDICORUM PRAESES SOCIQUE TOTO CORDE GRATULATUR.

Eodem namque tempore et condita est Societas vestra et novum quasi saeculum inauguratum est Clinicae quae dicitur Medicinae; quorum initiorum causa erant et origo vestrae potissimum Societatis conditores.

Per saeculum hocce, auspiciis tam felicibus peractum, regna Medicinae multis beneficiis auxit Academia vestra, et inter suos numeravit multos Medicinae hodiernae magistros maxime laudendos.

« Fortes creantur fortibus et bonis »; si qui vestrorum illustrissimorum de loco secesserunt horum locum hodie occupant alii non minus illustres.

Gallia cum Scotia longis et admirationis et amicitiae vinculis est conjuncta; Gallicos Medicinae Magistros inter paucos jamdudum reveretur Scotorum studiosa juvenus.

Qua re Gallicae Academiae Medicorum, saeculum suum secundum nunc ineunti, cum, « post longa bella matribus detestata », Pax denique terris arrisit et vestrorum fratrum et nostrorum sanguine redempta, dum pia vota offert Academia Scotica, ut floreat Academia Gallica et in volventes annos magis magisque floreat, ex animo comprecatur.

Nomine et auctoritate Collegii Regii Medicorum.

PRAESES, SECRETARIUS. MENSE DECEMBR.
ANNO SALUTIS MCMXX.

A l'Académie de Médecine célébrant son centenaire,

Le Président et les membres du Collège Royal des Médecins d'Edimbourg adressent de tout cœur leurs félicitations. De la même époque datent la fondation de votre Compagnie et l'inauguration de ce qu'on peut appeler le nouveau siècle de la clinique médicale, dont les fondateurs de votre Compagnie ont été la cause et l'origine principales.

Pendant un siècle, accompli sous de si heureux auspices, votre Académie a accru de nombreux bienfaits le domaine de la médecine et a compté parmi les siens beaucoup de maîtres de la médecine d'aujourd'hui, très dignes d'éloges.

« Les forts sont engendrés par les forts et les bons ». Si quelques-uns de vos plus illustres membres ont disparu, leur place est aujourd'hui occupée par d'autres non moins illustres.

La France est unie à l'Ecosse par d'anciens liens d'admiration et d'amitié : les maîtres français de la médecine sont, entre tous, depuis longtemps révéés par la jeunesse studieuse d'Ecosse.

Aussi, au moment où l'Académie de Médecine de France commence son second

Collegium regium Chirurgorum edinense.

A MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET AUX MEMBRES
DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE FRANCE.

LE COLLÈGE ROYAL des Chirurgiens d'Edimbourg, fondé en 1505, la plus ancienne Corporation chirurgicale de Grande-Bretagne, saisit avec joie l'occasion de présenter à Monsieur le Président et aux Membres de l'Académie de Médecine de France ses salutations fraternelles et ses félicitations les plus cordiales à l'occasion de son Centenaire.

En rappelant les liens plusieurs fois séculaires d'amitié qui ont uni la France et l'Ecosse, le Collège Royal des Chirurgiens est heureux de pouvoir, en ce jour favorable, témoigner à la célèbre Académie de Médecine sa profonde admiration pour l'œuvre qu'elle accomplit non seulement en France, mais qu'elle se propose d'étendre pour le bien-être de l'humanité.

Le Collège Royal désire rendre hommage aux hommes illustres du passé et du temps présent qui, malgré mille difficultés, malgré les changements politiques et sociaux, ont rempli avec tant de succès la noble tâche assignée en 1820 à l'Académie par le Gouvernement de la France.

* A ceux qui maintiennent si dignement, à l'heure actuelle, les grandes traditions de cette glorieuse Institution, le Collège Royal a déjà montré, sur terre, sur mer, dans les hôpitaux, dans les tranchées, pendant la guerre, son affectueuse sympathie pour la France. C'est à eux aussi et à leurs successeurs, en ces jours de paix, que les « Fellows » du Collège Royal désirent affirmer leur adhésion aux mêmes aspirations idéales, à la même recherche de la Science bienfaisante et au sentiment du devoir public, qui animent les membres de l'Académie de Médecine de France. Vie et prospérité à l'Académie ! Vive l'Entente cordiale !

GEORGE MACKAY, PRÆSES. ALEXANDER MILES, SECRETARY.

siècle, alors que « après les longues guerres détestées des mères » la paix sourit enfin au monde, achetée par votre sang fraternel et celui des nôtres, c'est le vœu le plus sincère de l'Académie écossaise, que l'Académie de France soit florissante et dans le cours des années de plus en plus florissante.

Au nom et avec l'approbation du Collège Royal des Médecins.

PRÉSIDENT, SECRÉTAIRE.

AU MOIS DE DÉCEMBRE DE L'AN DE GRACE MCMXX.

The Royal College of Physicians of Ireland.

TO THE PRESIDENT AND MEMBERS OF
THE ACADEMY OF MEDICINE OF FRANCE.

THE PRESIDENT and Fellows of the Royal College of Physicians of Ireland desire to offer to you their warmest congratulations on the auspicious occasion of the one hundredth anniversary of the foundation of your illustrious Academy.

Since your first meeting in 1820 great advances have been made in all branches of human knowledge, and in the knowledge of medicine. Such advance has not only been wonderful, but has brought with it help and solace to the suffering as well as the preservation of health to the people by the prevention of disease.

All through these years your Academy has been in the forefront of the fight against sickness, and by the labours of its members it has helped others to extend the boundaries of knowledge.

In recent years we have watched with deep sorrow the ravages of your country by our common foe, we have extended what help we could to alleviate your sufferings, and now with you we rejoice in the triumph which the brave soldiers of both our nations have won for humanity.

A common danger and a common sorrow have bound us close to you in the bonds of friendship and we extend to you our most sincere wishes for the future welfare of your Academy and of your country.

JAMES GRAIG, PRESIDENT,
J. PERCY C. KIRKPATRICK, REGISTRAR,

*Le Collège Royal des Médecins d'Irlande au Président
et aux membres de l'Académie de Médecine de France.*

Le Président et les membres du Collège Royal des Médecins d'Irlande désirent vous offrir leurs plus chaleureuses congratulations à l'occasion mémorable du centième anniversaire de la fondation de votre illustre Académie.

Depuis votre première séance en 1820, une grande avance a été faite dans toutes les branches du savoir humain et du savoir médical. Cette avance n'a pas été seulement étonnante, mais a apporté aide et soulagement à la souffrance, ainsi que la préservation de la santé par la prévention de la maladie.

Pendant ces années, votre Académie a été à l'avant-garde de la lutte contre la maladie et, par les travaux de ses membres, a aidé les autres à étendre les frontières de la science.

Dans ces dernières années, nous avons vu avec un profond chagrin les ravages de

To the French Academy of Medicine.

DEAR MR PRESIDENT.

WE THE PRESIDENT, Vice-President and Council of the Royal College of Surgeons in Ireland desire to express our admiration of the glorious traditions of the French Academy of Medicine and our warmest and most earnest wishes that its future may be one of glory and of greatness, that it may continue the eminent services it has rendered in the past in the threefold cause of the advancement of learning, the progress of science, and the improvement of mankind.

France has always held a high position in the affections of the Irish people, and it is hoped that our meeting today will be the means of binding the men of France and Ireland in closest bonds of sympathy.

May the Academy continue to act as a radiant light far beyond its frontiers, to rank high in the general realm of intellect, and in the world of science. May we be allowed in conclusion to pay our tribute of heartfelt gratitude to the members of this illustrious Academy for the extreme kindness and the perfect courtesy which the delegates have met with on this memorable occasion and which has left and indelible impression on our minds.

We are yours sincerely.

EDWARD H. TAYLOR, PRESIDENT. W. DE COURCY WHEELER,
KNT., VICE-PRESIDENT. CHARLES A. CAMERON, KNT., C. B.,
SECRETARY. ALFRED MILLER, O. B. E., REGISTRAR.

vosre pays par notre commun ennemi, nous avons cherché l'aide que nous pourrions apporter pour alléger vos souffrances, et maintenant avec vous nous nous réjouissons dans le triomphe que les braves soldats de nos deux nations ont remporté pour l'humanité.

Un commun danger et une commune douleur nous ont unis étroitement à vous dans l'amitié et nous vous manifestons nos vœux les plus sincères pour la prospérité future de votre Académie et de votre pays.

JAMES GRAIG, PRÉSIDENT. J. PERCY C. KIRKPATRICK, SECRÉTAIRE.

A l'Académie de Médecine de France.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Nous, Président, vice-président et Conseil du Collège Royal des chirurgiens d'Irlande, vous exprimons notre admiration pour les glorieuses traditions de l'Académie de Médecine de France et nos vœux les plus ardents et les plus vifs pour

CHILI

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MESDAMES, MESSIEURS,

APRÈS la glorification du soldat qui défendit le droit et la justice de l'humanité pendant le siècle d'angoisses qui s'écoula de 1914 à 1918; après la célébration du cinquantenaire du Gouvernement républicain et démocratique qui prépara la défense de ces principes, nous voici rassemblés aujourd'hui, les délégués de presque tous les pays du monde, pour nous associer à nos Collègues français dans la commémoration d'un siècle de vie scientifique de l'Académie de Médecine.

Rien n'est plus juste, Messieurs, puisque la savante corporation compte parmi ses membres des hommes dont les travaux ont eu une grande répercussion mondiale. Je n'en veux rappeler que deux : ceux du chercheur sagace qui, suivant le sentier découvert par Pasteur, nous a appris à dépister la cause et à maîtriser les effets de la malaria, un des grands fléaux du monde, découverte admirable qui a permis d'élargir d'une manière bien appréciable la superficie habitable de la terre, et ceux de l'homme qui, avec un amour immense pour les petits, avec une conviction et une ténacité tout à fait exemplaires, nous a appris à préserver et cultiver le capital humain, j'ai nommé le père de la puériculture.

La République du Chili, géographiquement assez éloignée de la France, suit pourtant de très près et avec le plus vif intérêt les progrès

qu'elle ait un avenir de gloire et de grandeur et qu'elle puisse continuer les éminents services qu'elle a rendus dans le passé à la triple cause de l'avancement de l'instruction, du progrès de la science et du bien de l'humanité.

La France a toujours tenu une place élevée dans l'affection du peuple irlandais et nous souhaitons que notre réunion d'aujourd'hui contribue à resserrer entre les hommes de France et d'Irlande ces liens de sympathie.

Puisse l'Académie continuer de rayonner sa brillante lumière au delà de ses frontières, d'occuper un haut rang dans le domaine général de l'intelligence et dans le monde de la science. Puisse-t-il enfin nous être donné de payer notre tribut de cordiale reconnaissance aux membres de cette illustre Académie pour l'extrême amabilité et la parfaite courtoisie que nos délégués ont trouvées en cette mémorable occasion et qui a laissé dans nos esprits une impression ineffaçable.

Nous sommes très sincèrement vôtres.

EDOUARD H. TAYLOR, PRÉSIDENT. W. DE COURCY WHEELER,
VICE-PRÉSIDENT. CHARLES A. CAMERON, SECRÉTAIRE. ALFRED
MILLER, ARCHIVISTE.

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Séance inaugurale

scientifiques de cette grande nation. C'est au nom de son Gouvernement et de la délégation qui le représente dans cette assemblée que j'ai l'honneur de formuler mes meilleurs vœux et souhaits pour la prospérité scientifique et glorieuse de l'Académie de médecine.

D^r LUCAS SIERRA, DÉLÉGUÉ DU CHILI.

COLOMBIE

LA délégation de la République de Colombie, au nom de son Gouvernement, a l'honneur de présenter le plus enthousiaste salut de félicitations à l'Académie de Médecine de Paris, le jour de son centenaire, laps de temps pendant lequel cette illustre Assemblée a conservé la tradition scientifique, a conduit le progrès médical à la hauteur où il se trouve actuellement et préparé un brillant avenir à la science française.

D^r MACHADO. L. ALFONSO ESGUERRA.

DANEMARK

A l'Académie de médecine, le 20 décembre 1920.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

LA Société de Médecine de Copenhague désire saisir l'occasion d'exprimer aujourd'hui sa reconnaissance la plus profonde et la plus sincère pour l'influence importante qu'a exercée l'Académie de Médecine sur le développement de la science médicale pendant les cent ans qui viennent de s'écouler.

Les médecins danois ressentent une vive gratitude envers nos confrères français pour la cordialité avec laquelle on nous a toujours reçus quand nous sommes venus nous instruire auprès des grands maîtres savants des cliniques françaises.

A cette expression de gratitude nous voudrions encore ajouter le vœu que la science médicale française puisse garder à l'avenir sa haute posi-

tion et continuer à donner des contributions importantes au développement de la médecine pour le bien de l'humanité souffrante et à l'honneur de la France.

Cette France dont la magnanimité envers le Danemark pendant les dernières années ne sera jamais oubliée par la nation Danoise.

E. SCHMIEGELOW, PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ
DE COPENHAGUE, DÉLÉGUÉ PAR LA SOCIÉTÉ DE
MÉDECINE DE COPENHAGUE.

M. LE PRÉSIDENT,

Au nom de la Faculté de Médecine de l'Université de Copenhague, j'ai l'honneur de présenter au Centenaire de l'Académie de Médecine mes félicitations sincères.

Je viens comme représentant d'un pays qui a toujours admiré, je peux dire qui a toujours aimé la France et qui dans ce moment est profondément reconnaissant à la France.

Cela vous le savez, Mesdames et Messieurs, notre roi vous l'a dit, je suis ici pour remercier la science médicale française de tout ce qu'elle a fait pour l'humanité souffrante dans le siècle passé.

C'est en France que la médecine moderne est née et c'est dans le printemps de son évolution que l'Académie a été fondée dans les jours glorieux de Laënnec et d'Andral.

C'est à l'Académie que plus tard les grands médecins du siècle, les Claude Bernard, les Trousseau, ont porté la parole. C'est à l'Académie que Pasteur a fait ses communications retentissantes sur la vaccination et sur la rage.

C'est toujours ici que les grandes questions brûlantes de la médecine et de l'hygiène de nos jours sont traitées.

L'Académie de Médecine a toujours été le centre du mouvement scientifique de la médecine française si éminente. Pour cette cause, nous la remercions et nous prononçons les vœux les plus chaleureux pour son avenir.

KNUD FABER, PROFESSEUR DE CLINIQUE MÉDICALE,
MEMBRE DE LA FACULTÉ.

ESPAGNE

Adresse du Prof. Recasens, délégué par l'Espagne.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESDAMES, MESSIEURS,

S. M. LE ROI, et en son nom le Ministre de l'Instruction publique, m'a désigné délégué de l'Espagne dans les fêtes du Centenaire de l'Académie française de médecine.

Le grand intérêt que notre monarque a pour tous les progrès scientifiques se manifeste d'une façon plus éclatante quand ceux-ci appartiennent aux sciences médicales, et partant, dans la célébration du Centenaire de cette Académie qui toujours a été placée au lieu le plus avancé du progrès, on peut compter sur son adhésion plus enthousiaste.

Je dois en même temps vous communiquer que la *Real Academia de Medicina de Espana* m'a confié sa représentation, désirant correspondre au plus humble de ses membres, qui a l'honneur dans ce moment de vous adresser la parole. Au nom de l'Académie espagnole de médecine, je vous souhaite la continuation de votre histoire, avec la même splendeur que vous avez eue depuis l'époque de sa fondation.

La Faculté de Médecine de Madrid, dont je suis le Doyen, s'associe à cette fête de la Science française, qui est une fête mondiale par sa signification, et vous exprime les sentiments de sa plus haute considération.

Au nom de toute l'Espagne, depuis l'auguste personnalité de notre Roi, de son Gouvernement, de l'Académie et des Facultés de Médecine, jusqu'au plus modeste des collègues de ce noble pays, je rends le témoignage d'adhésion et sympathie à cette Académie et à toute la France représentée dans cette séance solennelle par son premier magistrat, M. le Président de la République.

La Faculté de Médecine de Barcelone.

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BARCELONE a bien voulu me charger de présenter à l'Académie de médecine, à l'occasion de son Centenaire, l'expression de toutes ses félicitations pour l'œuvre qu'elle a accomplie durant le siècle qui vient de s'écouler.

Elle joint celle de tous ses vœux pour son œuvre future que les temps nouveaux laissent pressentir si importante.

PROF. MARFAN.

De Valencia, 20 11 h. 45.

LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE VALENCE salue M. le Président et le Conseil de l'Académie à l'occasion des fêtes du Centenaire en élevant ses vœux pour la gloire de l'Académie, au bien de la France et de l'humanité.

DOCTEUR GOMEZ FERRER, DOYEN.

ÉTATS-UNIS

The President and Fellows of Harvard College.

TO THE ACADEMIE DE MÉDECINE DE FRANCE,
GREETING.

HARVARD UNIVERSITY sends its heartiest congratulations to the Académie de Médecine de France upon the celebration of its one hundredth anniversary in December, nineteen hundred and twenty.

Gladly availing themselves of the kind invitation to be represented at the ceremonies, the President and Fellows of Harvard College have appointed Lawrence Joseph Henderson, A. B., M. D., Professor of Biological Chemistry, as their delegate and have charged him to convey their felicitations.

Given at Cambridge on the fourth day of December, in the year of Our Lord the nineteen hundred and twentieth, and of Harvard College the two hundred and eighty-fifth.

A. LAWRENCE LOWELL, PRESIDENT.

*Le Président et les membres du Collège de Harvard
à l'Académie de Médecine de France.*

SALUT.

L'Université Harvard envoie ses plus cordiales félicitations à l'Académie de Médecine de France à l'occasion de la célébration de son centenaire en décembre 1920.

Profitant avec plaisir de l'aimable invitation d'être représentés aux cérémonies, le Président et les membres du Collège Harvard ont désigné Lawrence Joseph Henderson A. B. M. D., professeur de chimie biologique, comme leur délégué et l'ont chargé de présenter leurs félicitations.

Fait à Cambridge, le 4^e jour de décembre, de l'an 1920 de Notre Seigneur, et de la 285^e année du Collège Harvard.

A. LAWRENCE LOWELL, PRÉSIDENT.

L'Université Harvard.

L'ÉCOLE DE MÉDECINE de l'Université Harvard est heureuse de présenter à l'Académie de Médecine de Paris, à l'occasion de son centenaire, ses félicitations et ses vœux de prospérité.

Puisse le travail des membres de cette illustre Société être aussi fructueux dans l'avenir qu'il a été dans le passé!

Le Secrétaire de l'Académie de Médecine.

MONSIEUR ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,

Il y a quelques semaines, j'ai reçu du Secrétaire de l'Académie de Médecine de New York une communication me priant de représenter l'Académie de Médecine de New York au centenaire de l'Académie de Médecine de Paris.

Je présente les plus chaleureuses félicitations de mon pays à l'Académie de Médecine de Paris, en lui souhaitant dans l'avenir autant de succès qu'elle en a eu dans le passé. Je vous prierai de bien vouloir exprimer à l'Académie la haute estime que les Académies de Médecine des États-Unis ont pour elle, et, en particulier, celle de New York dont j'ai l'honneur d'être membre.

Veuillez agréer, Monsieur et très honoré Confrère, l'expression de ma considération la plus distinguée.

LINSLEY R. WILLIAMS, DIRECTEUR DE LA COMMISSION POUR LA
PRÉVENTION DE LA TUBERCULOSE EN FRANCE (FONDATION ROCKEFELLER).

Amsterdam, 19 décembre 1920.

LE SECRÉTAIRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE.

Je reçois à l'instant un mot du doyen en exercice du Collège de Médecine de l'Université de Cincinnati (États-Unis d'Amérique), qui m'apprend que j'ai été désigné pour représenter ce Collège à Paris à l'occasion du centenaire de l'Académie de Médecine. C'est avec le plus

grand regret, en raison d'engagements antérieurs pour des leçons qui doivent être faites ici, qu'il ne me sera pas possible d'aller en personne vous exprimer et faire exprimer par votre intermédiaire, à l'Académie, les félicitations et les compliments du Collège de Médecine de l'Université de Cincinnati. Je suis, Monsieur, votre très respectueux

MARTIN H. FISCHER, PROFESSEUR DE PHYSIOLOGIE.

GRÈCE

Ο Πρυτανις καὶ ἡ Συγκρατος τῶν Ἀθηνησι
Πανεπιστημίων καὶ ἡ τοῦ ἐθνικοῦ πανεπισ-
τημίου ἱατρικὴ Ἐχολὴ τῷ Προεδρῷ καὶ τοῖς
ἐν Γαλλίᾳ Ἀκαδημεικοῖς χαιρεῖν.

Ἀσμεναιτάτα κομισάμενοι τὰ τῆς γαλλικῆς ἐν Ἀθῆναις πρεσβείας γραμμάτια οἱς
ἡμᾶς καλεῖτε κοινωνοὺς γενέσθαι ὧν μελλετέ αἰεὶ εορτῶν, ἀγαλλομεθα τε σφοδρὰ
τῇ κλησειζῶντες γὰρ ἐνθαπερ τὸ ἀγλαόν δένδρον τῆς Ἀσκληπιοῦ καὶ Ἱπποκράτους
τεχνῆς τὸ πρῶτον γήθησεν ἐν ἰσμεν ἡλικῶν ἀγαθῶν πασὶν ἀνθρώποις αἰτία ἡ
ὑμετέρα περιπυστος Ἀκαδημία γεγόνε — καὶ πανυ προθυμῶς τῶν ἡμετέρων καθή-
γηθῶν. Καλλιοντζὴν Εὐαγγέλιον καὶ Μπενσὴν Βλαδιμηρόν πεμπομεν οἱ καὶ τῶν
παρ' ὑμῖν εορτῶν προσηκόντως μεθεξοῦσι καὶ μεγάλῃς χάριτος τεκμηρίον μικρόν
τόνδε χαιρετισμόν κομιοῦσιν ἐρρωσθε.

Ἐγένετο τοῦδε μηνὸς νοεμβρίου εἰκοστὴ εἰτε χίλιστῷ ἐννακοσίοστῳ εἰκοστῷ.

Ο ΠΡΥΤΑΝΙΣ, ΜΑΛΑΝΔΡΙΝΟΣ. Ο ΚΟΣΜΗΤΩΡ ΤΗΣ ΙΑΤΡΙΚΗΣ ΕΧΟΛΗΣ, Ι. ΓΕΩΡΓΙΑΔΗΣ.

*Le Président et le Conseil des Universités d'Athènes et
la Faculté de Médecine de l'Université nationale au
Président et aux membres de l'Académie de France,*

SALUT.

C'est avec plaisir que nous avons reçu la lettre de la Légation de France par laquelle vous nous invitez à prendre part à la cérémonie que vous préparez. Nous nous réjouissons beaucoup de cette invitation, car c'est ici que fleurit en premier le bel arbre de l'art d'Esculape et d'Hippocrate. Nous connaissons bien les grands bienfaits que votre célèbre Académie a procurés à tous les hommes et c'est avec grand empressement que nous vous envoyons deux de nos professeurs, E. Calliontzis et W. Bensis, qui prendront part très volontiers à vos fêtes et qui apporteront, comme témoignage de notre grande reconnaissance, ce petit salut cordial.

Fait le 20 novembre de l'an mil neuf cent vingt.

LE RECTEUR, MALANDRINOS. LE DOYEN DE
LA FACULTÉ DE MÉDECINE, I. GEORGIADIS.

*Discours de M. le Professeur Kalliontzis, délégué officiel
et représentant des Universités d'Athènes (Grèce).*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,
MONSIEUR LE MINISTRE,
MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,
MESSIEURS,

EN ma qualité de délégué officiel et représentant des Universités d'Athènes, j'ai le grand honneur de vous saluer, et de remercier avec gratitude les infatigables organisateurs de cette grandiose manifestation pour leur obligeante invitation à cette fête solennelle du centenaire de l'illustre Académie de Médecine de Paris.

La France, dont le nom seul fait battre tant de cœurs chez nous, centre et foyer d'irradiation des nobles initiatives, a toujours aidé à l'avancement de la science de la médecine, par son génie inépuisable, marchant toujours à la tête et tenant le sceptre dans le mouvement médical international.

L'Académie de Médecine de Paris, dont nous fêtons si solennellement le centenaire, et dont le rayonnement scientifique éclaire l'Univers, s'est toujours attiré, à juste titre, le respect et l'admiration du monde entier, par son influence bienfaisante, par ses résolutions, par ses enseignements et par son retentissement sur l'opinion publique et les classes dirigeantes.

Je m'estime particulièrement heureux d'avoir été choisi comme le porte-parole des Universités d'Athènes pour apporter ici, devant cette auguste assemblée, leur modeste mais très sincère tribut de profonde admiration à l'Académie de Médecine, de présenter les lettres de félicitations votées par M. le Recteur et le Conseil Universitaire à l'occasion de son centenaire, et de former les vœux les plus chaleureux pour sa gloire éternelle et pour la prospérité de la France, de la douce France, de la France immortelle!

*Allocution du professeur W. Bensis, délégué
de la Faculté de Médecine d'Athènes.*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Au nom toujours de la Faculté de Médecine d'Athènes, que j'ai l'honneur de représenter aujourd'hui, je prie votre illustre Assemblée de bien vouloir agréer l'expression de son hommage et de sa gratitude,

hommage admiratif à la science universelle, gratitude à sa science toute française. Pour n'avoir encore qu'âge d'homme elle ne synthétise pas moins l'évolution entière de la médecine moderne. Quel que soit son glorieux avenir, ce premier siècle de vie comptera pour le plus beau, celui vers qui on se retourne avec l'impérissable chaleur du printemps où l'on a le plus aimé. C'est, comme dans la vie de l'homme, l'étape qui décide de son sort et de son bonheur.

Plus que jamais maintenant, après ce colossal remou des consciences ébranlées et égarées par le choc de mentalités si diverses et d'intérêts si divergents, l'homme libre ne peut chercher à recouvrer l'équilibre de sa morale désaxée que dans les sciences naturelles et surtout les sciences biologiques. C'est le seul conducteur qui saura le guider à travers le labyrinthe des passions humaines, le dégager de l'individualisme rongeur, pour le ramener à la vérité, origine et but du bonheur collectif, cette vérité qui, se traduisant par la justice, doit être la monnaie morale des relations humaines. La vérité absolue n'existe que dans la science, car la science n'a d'autre but que la vérité et n'est autre chose que l'effort organisé pour y parvenir.

Notre devise actuelle est « Par la science vers la vérité et la justice » qui conduiront l'homme à la consécration de sa liberté effective, sa liberté morale, dégagée de l'étreinte de l'espace et du temps.

Lorsqu'on a l'occasion de fêter le premier centenaire d'une Assemblée aussi illustre, il n'est pas inutile d'étendre ses réflexions au delà des limites que chaque science se reconnaît, surtout lorsque ces limites sont aussi étendues que la vie dont elles sont l'expression et la synthèse.

GUATEMALA

Délégation du Guatemala : D^r Rodolfo Robles, D^r F. Murga.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

C'EST avec une grande joie que j'ai accepté l'honneur que m'a fait le Gouvernement de mon pays, en me désignant pour le représenter aux fêtes du centenaire de l'Académie de Médecine de France.

Permettez-moi, à cette occasion, de rappeler un souvenir qui m'est cher. Jeune étudiant, j'ai été accueilli avec la plus grande sollicitude par les maîtres de la Faculté de Médecine de Paris; je n'oublierai jamais avec

quelle condescendance, avec quelle patience, des maîtres illustres me prodiguèrent leur enseignement. Il en fut de même pour beaucoup d'étudiants étrangers qui se firent plus tard un devoir et un plaisir, non seulement de répandre autour d'eux ce qui leur avait été enseigné, mais encore de fortifier cette sympathie à l'égard de la France, qui s'est manifestée en groupant les peuples autour d'elle, alors qu'elle luttait pour le droit et la liberté.

La France avait semé : elle récolte et récoltera !

Voilà pourquoi, en me faisant, en cette circonstance solennelle, l'interprète des sentiments et des félicitations de mon pays, je tiens à rappeler cette dette de reconnaissance qui, j'en suis sûr, affermira le lien qui unit le Guatemala à la France, amie et alliée.

HAÏTI

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESSIEURS,

Nous sommes heureux d'avoir eu l'honneur d'être chargé par le Gouvernement de la République d'Haïti, à l'occasion du centenaire de l'Académie de Médecine, d'apporter à l'illustre et savante société le salut et l'expression de l'admiration du corps médical Haïtien. Haïti qui, par son origine, par ses traditions et par la communauté du langage est la fille spirituelle de la France et vit de sa vie scientifique, sait les immenses services que votre illustre Compagnie a rendus à l'hygiène publique et à la science. Votre prestige et l'autorité de vos décisions font loi.

Il est une place enviée qu'aucune concurrence n'a pu jusqu'ici disputer à la France : son influence intellectuelle sur le monde. Cette place, elle la doit au clair génie de ses savants, au premier rang desquels il faut placer ses grands médecins ; ceux-là surtout qui ont fait du xix^e et du xx^e siècle, si féconds en découvertes étonnantes, les deux plus belles époques dans l'histoire de la Médecine. Nous n'oublions pas le tribut de reconnaissance que nous devons à leurs devanciers du siècle précédent : Bichat, qui a transformé l'anatomie ; Corvisart, qui a fait faire à l'étude des maladies du cœur des progrès si considérables ; Laënnec, qui a découvert l'auscultation ; Pinel, qui a trouvé des moyens nouveaux pour traiter les aliénés et a fait renoncer aux méthodes de violence jusque-là de pratique courante. Mais voici que se produit une véritable révolution. Les recher-

ches de Pasteur sur les fermentations viennent fournir à la pathogénie des maladies des bases inébranlables. On connaissait les maladies infectieuses et contagieuses; on sait maintenant, grâce aux découvertes inaugurées par le génie de Pasteur, que l'agent de la virulence, de l'infection, de la contagion, c'est le *microbe*. On recueille, on isole, on cultive les différentes variétés de germes rencontrées dans les maladies; on les inocule aux animaux et on reproduit la maladie primitive. Une science nouvelle est créée : la bactériologie. Les résultats en sont surprenants non seulement au point de vue de l'étiologie, mais encore de la prophylaxie et du traitement. La rage, le croup, la diphtérie en sont des exemples. La fièvre typhoïde en est un autre. Les disciples et les continuateurs de Pasteur poursuivent et complètent son œuvre par des travaux dignes du grand maître et par un ensemble de connaissances contrôlées et systématisées par l'application de la sérothérapie. A ces savants, à ces bienfaiteurs de l'humanité dont les plus célèbres siègent aujourd'hui dans cette imposante Assemblée, nous adressons un hommage particulier de respect et de reconnaissance.

La notion de l'infection des plaies par les germes a conduit à la pratique de l'antisepsie et de l'asepsie. En épargnant aux blessés et aux opérés le danger résultant des complications infectieuses, elle a permis de sauver l'existence de bien des blessés, voués autrefois à une mort certaine. La chirurgie française, qui a réalisé si pleinement les espérances et la confiance de la nation, vient d'en donner la preuve dans la lutte effroyable et sans précédent dans l'histoire dont la France est sortie victorieuse et grandie. La pratique de l'asepsie, disions-nous, a élargi considérablement le champ des opérations chirurgicales en les rendant pour ainsi dire inoffensives. Ce sont là des conquêtes magnifiques et définitives qui, par delà les frontières et les mers, sont allées répandre les bienfaits de la science française et forcer l'admiration universelle.

L'Académie de Médecine, gardienne vigilante et éclairée de la santé publique, soleil d'où rayonne la pure et lumineuse clarté de la science médicale française, peut être fière, à juste titre, de fêter son glorieux Centenaire.

D^r CASSEUS, DÉLÉGUÉ D'HAÏTI.

ITALIE

*Conseil Académique et professeurs du Collège
de Padoue.*

SENATUS ACADEMICUS ET PROFESSORES GYMNASII
PATAVINI PRAESIDI ET SODALIBUS ACADEMIAE
MEDICAE PARIENSIS SAL. PLUR. DIC.

CUM LITTERAS uestras accipissemus, nostrum illud solemne seruandum putauimus, ut quondam e nobis legatum non sine litteris mitteremus qui uobiscum festum istum diem nostro nomine ageret qui centesimus Academiae enim uestra inter cetera sodalitia medicorum praestat et multis ac magnis in uniuersam artem meritis et clarorum uirorum fama ac monumentis, inter quos Claudium Bernardum, Iohannem Martinum Charcotum, denique illum Aloisium Pastorem nominabimus, qui microbiorum immensae subtilitatis quae difficiles morbos efficiunt, subtilissimus inquisitor, rationalem medicinam magna ex parte mutauit.

Itaque Excellentissimum D. Aloisium Lucatellum, huius antiquissimi Gymnasii Magnificum Rectorem eundemque uirum medendi scientia insignem, ad uos misimus qui salutem uerbis nostris uobis nuntiaret.

Quem uos quin omni comitate complexuri sitis, non dubitamus. Nam et Francogallorum gens humanitatis laude floret et, Pataui nomine audito, statim ante oculos uestros illi illustres uiri obseruabuntur qui in Gymnasio nostro istam artem et disciplinam docuerunt, quorum industria et studio salutaris ista professio increuit: ut Andreas Vesalius, Hieronymus Fabricius, Iohannes Baptista Morgagnius, cui pauci pares putantur, dissecandorum corporum peritissimi, denique Bernardus Ramazzinus qui XVIII saeculo ineunte de morbis artificum princeps accurate disputauit.

Valete.

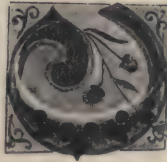
PATAUI : PRIDIE KAL. DEC. A. MDCCCCXX.

LE CONSEIL ACADEMIQUE ET LES PROFESSEURS DU COLLEGE DE PADOUE
ADRESSENT TOUTES LEURS SALUTATIONS AU PRESIDENT ET AUX MEMBRES
DE L'ACADEMIE DE MEDECINE DE PARIS.

LORSQUE nous auons reçu votre lettre, nous auons pensé que nous deuions conseruer notre tradition de ne pas envoyer sans une lettre le délégué qui assisterait, en notre nom, à ce jour de fête, qui est le centième de la création de votre Académie.



Enatul Academicus et Professores
Gymnasi Palauini Praesidi
et Sociabus Academiae
Medicae Parisiensis sal. plur. dic.



um litteras uestras accepisse-
mus, nostrum illud sollempne
seruandum putauimus, ut
quondam e nobis legatum
non sine litteris mitteremus
qui uobiscum festum istum
diem nostro nomine ageret qui cente-
simus Academiae uestrae natalis
esset. Academia enim uestra inter cetera
sodalitia medicorum praestat et multum
ac magnam in uniuersam artem meritis et
clarorum uirorum fama ac monimentis,
inter quos Claudium Bernardum, Iohan-
nem Martinum Charcotum, denique il-
lum Aloisium Pastorem nominabimus, qui

microbiorum immentae subtilitatis quae dis-
ficiles morbos efficiunt, subtilissimus inquisi-
tor, rationalem medicinam magna ex parte
mutauit.



Itaque Exc^{mum} D. Aloisium Luca-
telum, huius antiquissimi Gymnasi
Magnificum Rectorem eundemque uirum
medendi scientia insignem, ad uos misimus
qui salutem uerbis nostris uobis nuntiaret.
Quem uos quin omni comitate complexuri
sitis, non dubitamus. Nam et Francoallo-
rum gens humanitatis laude flores et
Palatū nomine audito, statim ante oculos
uestros illi illustres uiri obuersabuntur qui
in Gymnasio nostro istam artem et disci-
plinam docuerunt, quorum industria et
studio salutaris ista professio increuit;
ut Andreas Vesalius, Hieronymus Fabri-
cius, Iohannes Baptista Morgagnius, cui
pauci pares putantur, dissecandorum cor-
porum peritissimi, denique Bernardus Ra-
marinus qui XVIII saeculo ineunte de mor-
bis artificum princeps accurate disputauit.
Valete.

Patoui : pridie Kal. Dec. A. MDCCCCXX

*Camerino 10 15/15. Au Prof. Mariano Patrizi,
Université de Modène.*

QUESTO CORPO ACADEMICO prega vostra signoria alto decoro scienza italiana onore marche rappresentare nostro Ateneo celebrazione centenario Academia Medicina Francia a cui consta ella partecipara. Ossequi.

RETTORE MALLERANI.

Université de Palerme, 22 Décembre 1920.

L'UNIVERSITÉ DE PALERME, qui m'a prié de la représenter à cette commémoration, est heureuse de présenter ses félicitations et ses vœux de prospérité à l'Académie de Médecine.

Elle souhaite que l'illustre Compagnie soit aussi active dans l'avenir que par le passé aux progrès des sciences médicales.

POUR LE RECTEUR : PROF. SPALITTA.

E. GLEY.

Votre Académie, en effet, prédomine parmi les autres compagnies médicales, à la fois par des travaux nombreux et importants dans la science tout entière et aussi par la renommée et les travaux des hommes illustres, parmi lesquels nous citerons Claude Bernard, Jean Martin Charcot, et enfin le célèbre Louis Pasteur, lequel, par les recherches les plus ingénieuses sur la ténuité considérable des microbes qui provoquent les maladies dangereuses, a changé en grande partie la médecine théorique.

C'est pourquoi nous envoyons vers vous, pour vous présenter nos compliments, l'excellent D. Louis Lucatello, le distingué Recteur de cette Ecole si ancienne et lui-même célèbre par sa science médicale. Nous ne doutons pas que vous ne l'accueilliez avec la plus grande bienveillance. Car, d'une part, la nation française est célèbre par son renom de bienveillance; d'autre part, au seul nom de Padoue se présenteront aussitôt devant vos yeux ces hommes illustres qui, dans notre Ecole, ont enseigné cet art et cette science, dont la pratique et l'étude salutaire ont rendu plus grande notre profession. Ces hommes illustres tels qu'André Vesale, Hieronymus Fabricius, Jean-Baptiste Morgagni, auxquels on doit estimer qu'il y a peu d'égaux dans l'art de disséquer les corps, et enfin de Bernardin Ramazzini qui, au début du XVIII^e siècle, se montra digne d'occuper le premier rang parmi les médecins.

Salut.

Padoue, la veille des calendes de décembre de l'an 1920.

Camerino. Au Prof. Mariano Patrizi, Université de Modène.

Notre corps académique prie Votre Seigneurie de représenter notre Compagnie à la célébration du Centenaire de l'Académie de Médecine française à laquelle elle désire prendre part.

Respects.

RECTEUR MALLERANI.

Napoli, 19, 12, 17 h. 52. Prof. A. Pinard.

REALE Accademia Medico chirurgica di Napoli prega vossignoria suo eminente socio emerito rappresentarla celebrazione centenario Accademia Parigi. Ringraziamenti Collegiali saluti.

PRESIDENTE PROF. GAETANA CORRADO.

LUXEMBOURG

*Adresse présentée à l'Académie Française de Médecine
par le Docteur A. Praum, délégué du Grand-Duché de
Luxembourg.*

J'AI L'HONNEUR de vous apporter les cordiales félicitations du Gouvernement et de l'Institut médical du Grand-Duché de Luxembourg.

Il y a un demi-siècle, le cinquantenaire de l'Académie se présentait dans des conditions douloureuses : Paris assiégé, la France humiliée ! Aujourd'hui, le Centenaire retrouve la France victorieuse, en pleine gloire !

Nous nous réjouissons sincèrement du triomphe remporté par le Droit et la Justice sur la Force et l'Arbitraire ; et, en même temps, nous sommes fiers d'une autre victoire médicale, gagnée sur les pires ennemis de l'Humanité entière : les maladies de guerre. Cette fois, les blessés ne succombaient plus fatalement à leurs plaies, et les épidémies, qui jadis accompagnaient et suivaient les conflagrations entre les peuples, nous ont épargnés.

Dans ce succès prodigieux, une large part revient aux générations de savants qui se sont succédé à l'Académie. Un travail opiniâtre, des

*Au Professeur Pinard, Académie de Médecine de Paris.
Naples, 19 décembre, 7 h. 52.*

L'Académie Royale de Médecine et de Chirurgie de Naples prie Votre Seigneurie, membre éminent et émérite de sa compagnie, de la représenter à la célébration du centenaire de l'Académie de Paris.

Remerciements et saluts des collègues.

PRESIDENT, PROF. GAETANA CORRADO.

investigations laborieuses leur avaient révélé l'origine et la prophylaxie des maladies évitables ; leurs découvertes ont été pleinement confirmées par la guerre mondiale. Et, déjà, ces vaillants artisans de la science se sont remis au travail ; ils développent l'expérience acquise et en tirent les déductions qu'ils appliqueront désormais aux œuvres et au régime de la Paix.

C'est donc pleins de reconnaissance pour le passé et remplis d'espoir pour l'avenir, que le Gouvernement et l'Institut médical Luxembourgeois présentent leurs meilleurs vœux à l'illustre Académie française de médecine.

PARIS, CE 20 DÉCEMBRE 1920. D^r PRAUM.

Rumelange (Luxembourg), le 13 Décembre 1920.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE DE MÉDECINE.

NE POUVANT voyager actuellement en suite d'une maladie survenue récemment, le soussigné a l'honneur de remercier profondément Monsieur le Président de l'Académie Française de Médecine de l'insigne honneur d'avoir bien voulu admettre notre petit pays, si grand ami de la France, à se faire représenter à la haute solennité médicale du 20 courant.

Cet honneur aurait permis au soussigné d'approcher les grands maîtres de la science médicale, qu'il ne connaît que par leur littérature. Le soussigné, bien confondu de ne pouvoir assister à cette solennité émotionnante du Centenaire et de ne pouvoir, à son âge avancé, non plus entendre une dernière et unique fois la bonne parole des maîtres de la science, en présente ses vifs regrets à M. le Président de l'Académie de Médecine, qu'il remercie de toute la bonté dont le soussigné a été l'objet en cette occurrence.

D^r HESCH, PRÉSIDENT DU COLLÈGE MÉDICAL.

NORVÈGE

Paris, 20/12 1920.

AU NOM de la Faculté de Médecine de l'Université de Frédéric et de la Société des Savants à Christiania, j'ai l'honneur de féliciter l'Académie de Médecine, la toujours jeune centenaire, qui toujours a combattu pour la science libre et qui toujours le fera dans l'intérêt de l'humanité, sous le beau tricolore, battant au vent, chantant : Liberté, Égalité et Fraternité.

D' BRANDT, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE.

Paris, 20/12 1920.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

COMME DÉLÉGUÉ de la Société de Médecine de Christiania, Norvège, j'ai l'honneur de vous remercier de l'invitation si honorable de venir ici au centenaire de l'Académie de Médecine, et je vous apporte les compliments les plus respectueux et aimables de notre Société de Médecine, et je vous prie, Monsieur le Président, d'accepter l'expression de notre admiration pour votre si illustre Académie, et vous remercie de toutes les idées géniales dont vous avez enrichi non seulement notre Norvège, mais aussi tout le monde scientifique médical pendant un siècle.

JUSTIN BARTH.

PAYS-BAS

Utrecht, 19 h. 30.

FACULTÉ DE MÉDECINE Université d'Utrecht, regrettant impossibilité de se faire représenter, offre ses félicitations chaleureuses et exprime ses meilleurs vœux pour l'Académie, son œuvre et ses membres.

KOUWE, PRÉSIDENT; VANDENBROEK, SECRÉTAIRE.

Egsgteest, 19-20, 2/42.

FÉLICITATIONS sincères de la Faculté de Médecine de Leyde.

LE DOYEN : TENDELO.

Leyde, 20, 11 h. 23.

FÉLICITATIONS sincères à l'occasion de la fête de votre célèbre Académie, meilleurs vœux pour l'avenir.

PROFESSEUR DE JONG, FACULTÉ DE MÉDECINE
DE LEYDE (PAYS-BAS).

POLOGNE

*20 décembre 1920, Dr Joseph Pawinski,
membre correspondant de l'Académie.*

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE A PARIS,
MESSIEURS LES MEMBRES,

C'EST pour la première fois depuis un siècle et demi que la science polonaise peut être officiellement représentée sous son propre nom.

Pendant de longues années de joug et de silence imposé à nous, nos oppresseurs n'ont pas réussi à accabler notre vie intellectuelle et scientifique. Nous avons suivi sans cesse les progrès de la science de l'Europe occidentale.

Nous prenions vivement part à tous les congrès universels, mais, malheureusement, démembrés par trois empires envahisseurs, nous n'avons pas pu nous présenter autrement que sous leurs étendards.

On ne nous connaissait pas autrement en Europe que sous les noms de Russes, d'Autrichiens, d'Allemands. Les uns n'ont pas pu, les autres n'ont pas voulu nous reconnaître sous notre propre nom. La tragédie nationale était à son apogée pendant la dernière guerre, quand les Polonais des trois empires devaient combattre au front, frère contre frère.

Mais, grâce à la guerre et surtout en première ligne grâce à la noble et généreuse France, la Pologne a récupéré sa liberté et réuni ses territoires.

Je suis heureux, au delà de toute expression, que l'honneur me soit dévolu d'être ici le premier représentant de la science polonaise justement en France, dans l'illustre Académie, comme membre correspondant et délégué de plusieurs grandes institutions scientifiques de Pologne, notamment de la Société de Médecine de Varsovie, des Universités de Varsovie et de Poznan, de la Société scientifique de Varsovie et de Poznan et de la Société d'hygiène de Varsovie, ainsi que de la Société médicale de Cracovie et du Comité médical franco-polonais.

Je rends hommage à l'Académie de Médecine de Paris à l'occasion de son centenaire. C'est elle qui attirait l'élite des hommes illustres en France, c'est elle qui depuis son origine rayonnait dans tout le monde médical, en répandant de vrais principes de notre science, de grandes idées humanitaires et morales.

Permettez, honorés Messieurs, que je consacre quelques mots à chacune des Institutions que j'ai l'honneur de représenter.

La Société médicale à Varsovie célèbre également cette année son centenaire. C'est d'elle que je parlerai tout d'abord.

Elle mérite d'être distinguée entre toutes, car elle fut l'unique institution où dominait exclusivement la langue polonaise, dans toutes les conférences et discussions, malgré les obstacles politiques, malgré toutes les persécutions de notre science et de la langue nationale.

Les statuts de la Société médicale, fondés à l'instar des principes de l'Académie, permettaient de tenir haut la science dans notre Société, où se répercutait tout ce qui se passait dans le monde scientifique de l'Europe. De cette manière elle pouvait bien à certaines époques suppléer pour les jeunes étudiants le manque d'Université polonaise.

L'Université de Varsovie date à peu près de la même époque que l'Académie parisienne.

Son existence ne fut pourtant pas de longue durée : elle fut fermée aussitôt après l'insurrection de 1831.

Après la guerre de Crimée on a fondé à Varsovie l'Académie de Médecine et de Chirurgie, qui a été remplacée plus tard par la « Haute École » (Szkota Glowna), correspondant au point de vue de son programme aux Universités de l'Occident. Malgré sa courte durée elle était d'une grande importance pour notre vie intellectuelle.

Elle donna un grand nombre d'hommes de mérite scientifique et de vrais patriotes.

Malheureusement cette excellente École fut transformée plus tard en

L'Université russe, très médiocre, dont les professeurs étaient élus principalement non pour leurs connaissances scientifiques, mais grâce à leurs opinions politiques hostiles à notre Patrie.

En 1915, l'Université de Varsovie fut ressuscitée et notre jeunesse eut enfin la liberté d'études dans la langue maternelle.

Il faut ajouter que toujours dans toutes les époques de notre assujettissement, nos étudiants de l'Université, ainsi que ceux de toutes les Écoles supérieures, prenaient vivement part à la vie politique et luttaienent avec persistance pour la liberté et la langue nationale.

La suivante Institution, la Société scientifique de Varsovie, était créée en 1907 par l'initiative privée pour compenser les différentes insuffisances de l'Université russe et en même temps pour développer les études expérimentales dans divers laboratoires. La Société d'hygiène est créée ainsi, grâce à l'initiative privée; son but est de répandre les principes d'hygiène parmi le peuple.

Pour faciliter cette propagande, elle organise des expositions, des conférences, édite des brochures, crée des établissements correspondants.

L'Université de Poznan fut organisée tout de suite après la retraite des Allemands. La Faculté de Médecine sera ouverte bientôt après le nouvel an. Il fallait beaucoup d'efforts et d'énergie pour organiser en peu de temps une École supérieure avec toutes les Facultés. Le gros de cette tâche appartient au Prof. Dr Swizcicki, un homme de grande valeur et de mérite.

La Société des Amis de Sciences de Poznan date de 1857. Pendant la plus grande oppression la Société déploya une vive activité et elle était le centre unique de science et s'opposa vivement aux efforts de germanisation.

Comme le Gouvernement n'autorisait pas une Société médicale spéciale, celle-ci ne formait qu'une section de ladite Société.

Le Comité médical Franco-Polonais de Varsovie est une récente création. Le but que s'est proposé une élite de médecins polonais et français est d'étudier les moyens pratiques de faciliter entre les corps médicaux des deux pays des relations scientifiques et professionnelles de plus en plus étroites, cordiales et continues.

Excusez, honorés Messieurs, d'avoir abusé peut-être de votre patience par un trop long compte rendu de nos efforts visant au développement de nos sciences dans des circonstances politiques tout à fait exceptionnelles et si peu connues en Europe. Je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé votre attention et je souhaite en mon propre nom et au nom de toutes nos institutions scientifiques le développement progressif

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Séance inaugurale

de l'Académie de cette France qui a si généreusement stimulé nos cœurs et nos âmes, de cette France qui nous a tellement réconfortés pendant des jours de grandes épreuves en ces derniers temps.

D^r JOSEPH PAWINSKI.

Varsovie, le 7 décembre 1920.

SECRÉTARIAT ACADEMIE DE MÉDECINE, PARIS.

LA FACULTÉ de Médecine de l'Université de Varsovie s'unit avec tout le monde médical dans son hommage aux inoubliables mérites de l'Académie, rendus à la médecine pendant le siècle écoulé de sa glorieuse existence.

Nous souhaitons sincèrement à l'Académie qu'elle reste dans son deuxième centenaire le même sanctuaire du génie français, appliqué aux sciences médicales, comme elle l'était jusqu'à présent.

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE :
GLUZINSKI.

Varsovie, le 15 décembre 1920.

LE JOUR de la fête centenaire de l'illustre Académie de Médecine, la Société polonaise d'ophtalmologie a l'honneur de présenter son hommage le plus respectueux.

PRÉSIDENT : B. P. GEPNER,
SECRÉTAIRE : STRANKOWSKA.

Varsovie, 20, 15 h. 45.

L'ACADÉMIE des sciences médicales de Varsovie, fondée nouvellement, a l'honneur d'envoyer à l'Académie de Médecine de Paris le jour de son centenaire l'expression de son hommage. Nous souhaitons que le génie

Séance inaugurale

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

français rayonnant de l'Académie porte dans le deuxième siècle de son existence le même secours pour l'humanité souffrante et la même gloire pour la France.

PRÉSIDENT : BADZYNSKI.

Warszawa, 15 décembre 1920.

A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS.

LE CONSEIL de la Société d'Hygiène de Varsovie exprime les sentiments de profond hommage pour le travail centenaire dans le domaine de la science médicale mondiale et française.

LE PRÉSIDENT DU CONSEIL : J. POLAK.

LE SECRÉTAIRE : D^r W. DOBROWSKI.

Varsovie, le 6 décembre 1920. Le Professeur Mazurkiewicz, Président de la Société Médicale Franco-Polonaise de Varsovie, à Monsieur le Président de l'Académie de Médecine de Paris.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

LES MEMBRES de la Société Médicale Franco-Polonaise, réunis le 2 décembre à Varsovie, ont décidé à l'unanimité d'adresser à l'Académie de Médecine leurs félicitations, à l'occasion du Centenaire de cette savante institution.

Je me fais l'interprète de tous mes Collègues pour vous exprimer, à cette occasion, notre admiration et nos souhaits les plus sincères pour la prospérité de la docte assemblée, dont vous êtes le Président.

Les travaux médicaux français dont nous nous sommes proposé la diffusion en Pologne, et particulièrement ceux de l'Académie de médecine, sont une des sources scientifiques les plus précieuses pour les médecins polonais.

Nos sympathies ne vont pas seulement à nos confrères français; qu'il

me soit permis de les exprimer aussi à la nation française entière par l'intermédiaire de son élite. Ces sympathies, qui lui sont acquises depuis des siècles, n'ont fait que se raffermir au cours des jours d'épreuves que nous avons vécus l'été dernier.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'hommage de ma haute considération.

MAZURKIEWICZ.

Cracovie, le 15 décembre 1920.

MESSIEURS,

LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE CRACOVIE, une des plus anciennes sur nos terres de Pologne, comptant à son actif plus d'un demi-siècle d'existence, a l'honneur d'adresser à l'illustre Académie de médecine de Paris, ses plus chaleureux souhaits de prospérité à l'occasion de son jubilé si plein de célèbre réminiscence.

C'est à notre grand regret que nous nous voyons privés de l'honneur de participer officiellement à la fête si mémorable et nous aurions confié l'expression de nos sentiments à notre délégué spécial choisi entre nous. Mais l'invitation nous a été transmise au dernier moment, ce qui nous a décidés à profiter de la complaisance de M. le D^r Pawinski, qui s'est chargé bien volontiers de nous représenter auprès de vous.

Notre confrère de Varsovie se fera donc l'interprète de l'adhésion chaleureuse de nos membres à la manifestation de triomphe si bien mérité en ce jour solennel.

Le passé magnifique de votre Académie de Paris fait augurer de l'avenir tout aussi haut. Les pages glorieuses de votre histoire ne cesseront de se couvrir de noms méritoires : respect et admiration du monde médical.

Gloire à Votre France immortelle entre autres encore sur ce champ de génie laborieux, de patience sans défaut. Que ce génie nous mène comme il nous a éclairés et guidés au milieu d'autres nations et sur des secteurs si divers.

Voilà ce que nous souhaitons à votre Académie, et à votre chère France, nous, médecins polonais de la Société de Cracovie, réunis ce jour pour vous assister, ne fut-ce que de loin, de toutes nos sympathies.

Aussi bien nous prenons la liberté de remarquer que notre nation vous

a suivis et admirés toujours, qu'elle s'est abreuvée dans ses tristes jours de l'exemple de votre travail, de votre pensée lumineuse, et aujourd'hui plus que jamais, nous vous adressons notre gratitude pour les grandes actions de vos armes et les nobles œuvres de votre esprit.

PROF. POSNEN, PRÉSIDENT.

Cracovie, le 15 décembre 1920.

C'E N'EST MALHEUREUSEMENT qu'aujourd'hui, le 15 décembre, que la Faculté de Médecine de Cracovie a reçu l'invitation — dont elle a été hautement honorée — à prendre part aux fêtes du Centenaire de l'Académie de Médecine. Vu l'impossibilité absolue d'envoyer notre représentant à Paris à cause du temps trop court qui nous sépare du jour de la fête, il ne nous reste qu'à exprimer par écrit les sentiments très élevés que nous inspire le jubilé de la plus haute et la plus illustre Institution médicale de la France, notre puissante Alliée et notre grande Amie.

L'Académie de Médecine peut avec une légitime fierté scruter son passé, un siècle rempli de labeur scientifique de ses membres parmi lesquels Elle compte nombre de savants d'une réputation mondiale. De même, Elle peut envisager l'avenir avec pleine assurance. Le siècle nouveau qui s'ouvre devant son incomparable et féconde activité marquera de nouveaux progrès et consacrera les glorieuses traditions de l'École médicale française en étendant son rayonnement par tout le monde civilisé.

Notre Faculté, s'inclinant devant le prestige scientifique sans pareil de l'Académie de Médecine, forme les vœux — le jour de son Centenaire — pour sa plus grande prospérité : *Quod felix, faustum fortunatumque sit!*

DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE CRACOVIE : MAJEWSKI.

PORTUGAL

Lisboa, 18, 15.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT ACADEMIE MÉDECINE, PARIS.

INVITÉ par Facultés Médecine Lisbonne et Porto à les représenter fête Centenaire, je serais heureux cet honneur, mais regrette pouvoir pas me rendre à Paris ce moment. Adresse mes salutations noble Académie qui depuis un siècle a fait de si puissants efforts pour le progrès scientifique et pour le rayonnement mondial de la pensée française.

DIRECTEUR GÉNÉRAL SANTÉ, PROFESSOR RICARDO JORGE.

Université de Coïmbra.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,
16, RUE BONAPARTE, PARIS.

LA FACULTÉ de Médecine de l'Université de Coïmbra vous prie, Monsieur le Président, d'accepter ses hommages et de vouloir bien transmettre à l'Académie de Médecine de Paris ses salutations les plus cordiales.

LE DIRECTEUR, D' LUIS PEREIRA DA COSTA.

ROUMANIE

Bucarest, décembre 1920.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'AI reçu avec profonde reconnaissance votre gracieuse invitation de participer au centenaire de l'Académie de Médecine dont je suis un des plus anciens et actifs correspondants étrangers.

Ma satisfaction pour cette distinction est d'autant plus grande qu'elle

me prouve que certaines des calomnies répandues sur mon compte parmi les membres distingués de l'Académie n'ont pas atteint leur but.

Depuis plus de trente ans la plupart de mes travaux et découvertes bactériologiques et anatomo-pathologiques ont été publiés et démontrés d'abord à l'Académie de Médecine, laquelle avec la plus grande libéralité a mis à ma disposition les pages de son Bulletin.

Si j'ai sollicité de publier ces travaux et de démontrer les résultats obtenus, à l'Académie de Médecine, je l'ai fait en appréciant à sa juste valeur, l'importance mondiale de l'Académie de Médecine et l'esprit critique qui préside à ses travaux dans l'examen par des Commissions de haute compétence des faits avancés.

Mais mes modestes publications ont été en même temps un hommage apporté au génie français et à la science française, à laquelle je garde une admiration et une reconnaissance sans bornes et à laquelle j'ai voué toute mon activité scientifique.

J'aurais désiré de tout cœur pouvoir assister aux fêtes données à l'occasion du centenaire de l'Académie; cependant ma faible santé et d'autres empêchements insurmontables m'ont empêché de satisfaire tant à la délégation de notre Académie Roumaine qu'à votre aimable invitation.

Je dois donc me résigner à vous envoyer mes vœux fervents pour la manifestation et le progrès continu et toujours croissant de votre œuvre si noble pour la plus grande gloire de la France, pour le bonheur de l'humanité et pour le soulagement de la misère et de la maladie.

Si, après l'année 1870, l'Académie de Médecine et la science française ont pu se relever au-dessus des résultats obtenus avec tant de sacrifices et d'efforts de la part des adversaires de la France, maintenant après cette guerre glorieuse, après la libération des opprimés de la France et du monde entier, à quoi ne peut s'attendre le monde civilisé de la part du génie français!

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'expression de ma haute considération.

PROF. DR V. BABES.

Iassy (Roumanie), le 8 Décembre 1920.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

LA FACULTÉ de médecine de Iassy (Roumanie) ne pouvant pas se faire représenter, à son grand regret, aux fêtes du Centenaire de l'Académie de Médecine de Paris, ne veut pas laisser passer cet anniversaire sans vous envoyer son hommage de sympathique cordialité et de respectueuse admiration.

L'Académie de Médecine de Paris a été, depuis un siècle, le portendrapeau de la science médicale française, dont les bienfaits se sont reflétés sur l'humanité entière.

Aussi, en ce jour solennel, la Faculté de Médecine de Iassy s'incline avec respect devant votre savante Compagnie, lui souhaitant pour l'avenir la même énergie et le même dévouement pour la science médicale.

La France sera toujours à la tête du mouvement scientifique pour le progrès de l'humanité, et la Roumanie n'oubliera jamais sa grande sœur aînée, à laquelle elle doit le meilleur de son enseignement médical, ses doctrines et sa méthode.

Au nom de la Faculté de Médecine de Iassy,

D^r C. BACALOGU et PROF. D^r G. BOGDAN.

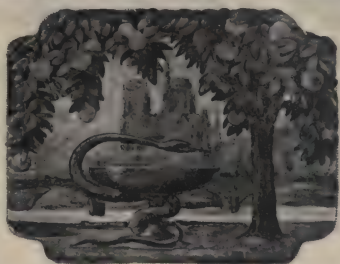
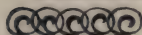
SALVADOR

20 Décembre 1920.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

LES éloquentes paroles que Monsieur Honnorat et Monsieur Achard ont adressées à tous les délégués étrangers venus pour commémorer le Centenaire de l'Académie de Médecine Française, nous ont profondément touchés, et je me permets, en ma qualité de Délégué du Gouvernement de Salvador, de remercier vivement, bien convaincu que les éminents et savants professeurs français ont accompli un immense pas dans la voie de la science médicale; nous comptons sur leur précieuse

À L'ACADÉMIE DE MÉDECINE PARIS



LE COLLÈGE DES PROFESSEURS DE L'INSTITUT
CAROLIN DE MÉDECINE ET DE CHIRURGIE

ADRESSE À

L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

SES FÉLICITATIONS LES PLUS VIVES ET LES PLUS SINCÈRES
À L'OCCASION DU CENTENAIRE

Quand l'ACADÉMIE commença ses travaux d'une si haute importance et d'une si vaste étendue, la science médicale française était la prépondérante, les pathologistes et les cliniciens français étaient les premiers. Paris était le centre scientifique du monde médical.

Les cent années que L'ACADÉMIE a accompli sont pleines d'œuvres admirables, pleines de conquêtes et de victoires scientifiques.

Or, nous avons l'espérance et la conviction certaines que la science médicale française gardera sa place au premier rang et continuera les nobles traditions du glorieux passé. Nous souhaitons à L'ACADÉMIE DE MÉDECINE un grand et heureux avenir, pour la gloire de la science française, pour la prospérité du genre humain.

Stockholm le 10 décembre 1920.



F. Lennman

M. S. S. S.

collaboration et nous acceptons de tout cœur leur concours dans la grande poursuite de la vérité.

J'adresse mes plus respectueux hommages à Monsieur le Président de la République Française, à Monsieur le Président de cette Assemblée et à tous les éminents collaborateurs, et je présente les meilleurs vœux du Gouvernement de la République du Salvador à l'Académie de Médecine Française, ainsi que son admiration pour son magnifique labeur qui l'a rendue si grande aux yeux du monde entier.

LE DÉLÉGUÉ DU SALVADOR, ERNEST SILVA.

SUÈDE

Stockholm, le 10 Décembre 1920.

A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE DE PARIS,

LE COLLÈGE des Professeurs de l'Institut Carolin de Médecine et de Chirurgie adresse à l'Académie de Médecine ses félicitations les plus vives et les plus sincères à l'occasion du Centenaire.

Quand l'Académie commença ses travaux, d'une si haute importance et d'une si vaste étendue, la science médicale française était la prépondérante, les pathologistes et les cliniciens français étaient les premiers. Paris était le centre scientifique du monde médical.

Les cent années que l'Académie a accomplies sont pleines d'œuvres admirables, pleines de conquêtes et de victoires scientifiques.

Or, nous avons l'espérance et la conviction certaines que la science médicale française gardera sa place au premier rang et continuera les nobles traditions du glorieux passé. Nous souhaitons à l'Académie de Médecine un grand et heureux avenir, pour la gloire de la science française, pour la prospérité du genre humain.

F. LENNMALM.

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Séance inaugurale

Lund, 63-21, 17 h. 50.

LA FACULTÉ de Médecine de Lund, regrettant de n'avoir pu assister aux fêtes du Centenaire, vous adresse, à cette occasion, ses plus sincères remerciements pour l'œuvre admirable que vous avez accomplie au cours de ce siècle pour notre commune science et vous souhaite un avenir aussi brillant que le passé.

PROFESSEUR PETREN, DOYEN.

Stockholm, le 10 Décembre 1920.

A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE, PARIS.

A L'OCCASION de la célébration solennelle du centième anniversaire de la fondation de l'Académie de Médecine, la Société de Médecine de Suède tient à honneur de venir prendre place parmi les Sociétés savantes qui présentent aujourd'hui leurs hommages à l'Académie.

La Société de Médecine exprime à l'Académie ses félicitations les plus chaleureuses pour les brillants résultats obtenus jusqu'ici et sa confiance absolue en un avenir de progrès et de succès dans le domaine du travail commun pour le bien de l'humanité souffrante.

En même temps, le corps des médecins suédois témoigne à l'Académie son respect et sa reconnaissance pour ces travaux de tout un siècle au développement et à l'application de la science médicale, travaux si bien connus et si hautement estimés en Suède.

AU NOM DE LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE
SUÈDE, LE PRÉSIDENT : FRITZ BAUER.
LE SECRÉTAIRE : J. NILSON.

SUISSE

Adresse lue par le Professeur Ad. D'Espine.

JE VIENS APPORTER aujourd'hui, au nom de la Délégation Suisse, un témoignage d'admiration pour le vénérable Centenaire, dont l'activité bienfaisante s'est étendue, pendant un siècle, bien au delà des limites de la France.

L'Académie de Médecine réunit dans son sein toutes les illustrations médicales de la France ; son histoire est celle de la médecine française.

Permettez-moi de rappeler ici l'auréole qui entoura, dès le début, l'Académie, l'époque des Bouillaud, des Louis, des Trousseau, des Nélaton, époque glorieuse où les étudiants du monde entier venaient s'initier, à Paris, à la médecine.

Genève en a profité largement. Ce sont des internes des hôpitaux genevois, Bazor, D'Espine, Maunoir, qui fondèrent la Société Médicale d'observation, sous la présidence de Louis. Je rappellerai encore les noms de Rilliet, le collaborateur de Barthez, et celui de Chossat, ce premier membre correspondant genevois de l'Académie.

La tradition des internes des hôpitaux genevois à Paris a continué jusqu'à nos jours, grâce à l'hospitalité généreuse de la France, qui ouvre aux étrangers toute large la porte du concours.

C'est donc un tribut de reconnaissance envers la France que je viens payer aujourd'hui, au nom de mes compatriotes, dans la personne auguste de l'Académie de Médecine.

*ZAUGGER, délégué de l'Université et de la Faculté
de Médecine de Zurich, Suisse.*

COMME délégué de l'Université de Zurich et comme ancien Doyen de la Faculté de Médecine de Zurich, j'ai l'honneur de féliciter l'Académie de Médecine de Paris pour son Centenaire.

Nous avons toujours été et nous sommes de fervents admirateurs de la science française, dont beaucoup de savants de mon pays sont, comme moi, des élèves reconnaissants.

ZAUGGER, DOYEN DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE ZURICH.

Zurich, 20, 12 h. 20.

A LA VÉNÉRABLE Académie de Médecine qui fête son centenaire, un vivat! crescat! floreat! Puissent des Maîtres aussi illustres que les Bichat, Briquet, Broca, Trousseau, Charcot et tant d'autres du siècle passé, sortir à l'avenir de son sein!

C. DE MONAKOW.

SYRIE

*Faculté de Médecine de Beyrouth.
Beyrouth, le 11 décembre 1920.*

LE CHANCELIER et Messieurs les Professeurs de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Beyrouth sont très touchés de la délicate attention qu'on leur a témoignée en les invitant à participer aux fêtes de l'Académie de Médecine à l'occasion de son centenaire.

Ils prient Monsieur le Président et le Conseil de l'Académie d'agréer tous leurs remerciements pour ce souvenir qui leur est sensible et toutes leurs félicitations à l'occasion de l'anniversaire de cette fondation qui fait la gloire et l'honneur de notre corps médical scientifique français.

Ils demandent à Monsieur le Président et au Conseil de l'Académie de vouloir bien les excuser, si, vu le manque de temps et la distance, il leur est impossible de se rendre à leur invitation et même de déléguer l'un d'eux de la part de la Faculté française de Beyrouth.

Mais ils seront très unis de cœur aux belles solennités du centenaire si heureusement patronné par celui dont la sage et ferme direction rayonne de France jusque sur ces pays d'Orient où nous travaillons à répandre l'influence et le bon renom de notre Patrie.

POUR LES PROFESSEURS DE LA FACULTÉ DE BEYROUTH,
LE CHANCELIER: G. DE MARTINPREY.

TCHÉCO-SLOVAQUIE

Prague, 16/12 1920.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE,

D'ÉLÉGUÉ par le Gouvernement de la République tchéco-slovaque, par toutes nos associations scientifiques : l'Université tchèque de Charles à Prague (Bohême), ses jeunes sœurs l'Université de Masaryk à Brna (Moravie), l'Université de Kamensky à Bratislava (Slovaquie), l'Académie tchèque des Sciences et des Arts, et toutes les sociétés de médecins tchèques, j'ai l'honneur de présenter nos hommages à l'Académie de Médecine à l'occasion des fêtes centenaires.

L'Académie de Médecine, qui a rassemblé tous les grands esprits depuis Magendie jusqu'à Laveran, toujours fidèle à l'idéal de la vraie science, à la vérité et à l'humanité, est une des gloires de la France; les comptes rendus de l'Académie de Médecine, c'est l'histoire non seulement de la médecine française, mais de la médecine entière. Les travaux de l'Académie de Médecine méritent l'admiration et les remerciements de l'univers. Permettez, maîtres illustres, que nous, Tchéco-Slovaques, nous portions toujours notre admiration à vous et à la science médicale française. Nous vous prions de tenir la gloire pour toujours.

HLAVA, MEMBRE CORRESPONDANT ÉTRANGER.

URUGUAY

Montévidéo, 17/9 20 M., Via Eastern.

A CONFERENCIA sanitaria internacional republicas Americanas presenta su homenaje ilustre Academia en centenario de su fundacion-

ERNESTO FERNANDEZ ESPIRO.

La Conférence sanitaire internationale des Républiques américaines présente ses hommages à l'illustre Académie pour le Centenaire de sa fondation.

ERNEST FERNAND ESPIRO.

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Séance inaugurale

Faculté de Médecine de Montévidéo (Uruguay).

HOMMAGE d'amitié et d'admiration à l'Académie de Médecine de Paris à l'occasion de son Centenaire.

RAFAEL CAPURRO, MÉDAILLE D'OR 1917. ZAMORA, MEMBRE
DU CONSEIL DIRIGEANT DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTÉVIDÉO.

VENEZUELA

LE GOUVERNEMENT et l'Académie de Médecine du Vénézuéla présentent leurs hommages à l'illustre Académie de Médecine de Paris à l'occasion de son premier centenaire, et souhaitent que ce corps vive plusieurs siècles pour la plus grande gloire et le plus grand profit de la Médecine universelle.

UNION DES MÉDECINS ARMÉNIENS

Paris, le 15 décembre 1920.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

L'UNION DES MÉDECINS arméniens de Paris me prie de vous exprimer la gratitude de tous les médecins arméniens pour l'œuvre immense que l'Académie de Médecine a accomplie depuis un siècle dans le monde entier.

Conscients de leurs devoirs, les médecins arméniens rendent hommage à la science française et aux grands maîtres qui l'ont illustrée.

Monsieur le Président,

L'Union des Médecins arméniens vous prie de bien vouloir agréer, avec sa reconnaissance, l'assurance de sa haute considération.

LE PRÉSIDENT, COLOLIAN.

*Le Président donne ensuite la parole à M. ACHARD,
secrétaire annuel de l'Académie qui prononce le
discours suivant :*

DISCOURS DE M. ACHARD, secrétaire annuel.

MESSIEURS LES DÉLÉGUÉS DES NATIONS AMIES,
MESSIEURS LES SAVANTS ÉTRANGERS,

qui nous faites le grand honneur d'assister à cette cérémonie et qui venez de glorifier magnifiquement l'Académie de Médecine de Paris, je vous adresse en son nom le témoignage de sa profonde reconnaissance.

Messieurs les Associés et Correspondants étrangers, collègues illustres, au delà de nos frontières vous la représentez avec éclat et vous en êtes la parure. Votre présence à cette exceptionnelle solennité la remplit d'une joie mêlée de fierté.

Pendant les années de guerre, la fraternité du sang répandu pour une cause sacrée a noué entre les nations alliées des liens qui ne se relâcheront pas. Unis pour notre défense commune, nos mains, nos cœurs, nos esprits ne cesseront plus de s'unir pour une autre lutte, la plus noble de toutes. Hier soldats du droit, aujourd'hui soldats de la vérité scientifique, toujours nous nous retrouverons soldats du bien.

Aux nations préservées de la tourmente, c'est une autre fraternité, celle du sang épargné par l'aide infiniment touchante de leurs

œuvres secourables, qui nous a liés par la reconnaissance. Ces liens non plus ne se dénoueront pas.

Aujourd'hui, la paix tant désirée, la paix chèrement achetée, la paix qui n'est pas le repos, la paix n'allège pas notre tâche, mais la rend à sa vraie destination. C'est maintenant aux bonnes volontés de tous les peuples qu'elle nous convie à faire appel, pour combattre sans répit, tous ensemble, l'ennemi avec qui nulle paix ne saurait jamais être signée. Contre la maladie, plus meurtrière que la plus sanglante des guerres, formons notre Ligue des Nations qui, sans requérir aucune force matérielle, connaîtra l'heureuse fortune de voir ses arrêts bienfaisants s'imposer à l'humanité par la seule splendeur du vrai ! (*Applaudissements unanimes.*)

DISCOURS DE M. A. HONNORAT, Ministre de l'Instruction publique.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE,

Lorsque vous avez, le 11 novembre dernier, célébré l'œuvre de la République, vous n'avez pas oublié de rappeler la part qui revient dans cette œuvre à la science française. Vous ne serez pas surpris que l'écho de vos paroles se retrouve dans les discours que nous avons à prononcer aujourd'hui pour commémorer le centenaire d'une des plus anciennes et des plus nobles institutions scientifiques de notre pays. En faisant à l'Académie de Médecine l'honneur de fêter avec nous son anniversaire, vous avez voulu confirmer ses titres de noblesse ; le Ministre de l'Instruction publique a à cœur de vous en dire, au nom de tous les savants français assemblés ici, sa profonde et respectueuse gratitude.

Votre présence à cette cérémonie n'est pas seulement pour eux le gage le plus précieux de votre sollicitude. Elle a une portée plus haute. Elle atteste, de la façon la plus solennelle aux savants étrangers accourus de tous les points du monde, la haute estime et la reconnaissance affectueuse que la France éprouve à leur égard.

Non seulement nous sommes touchés de leur empressement amical à se rendre à notre appel, mais nous tenons à leur dire, au lendemain de la grande épreuve de la guerre, que la fierté de la victoire n'a pas diminué en nous le sentiment de ce que la France doit à ses Alliés, à ses Amis, à ce consentement de l'opinion de presque tout l'univers qui fut notre réconfort aux heures les plus tragiques.

Plus que jamais, nous croyons, en effet, qu'une nation à elle seule, quoi que soit son génie, est comme désarmée devant l'immensité de

la tâche que les progrès mêmes de la science imposent aux penseurs et chercheurs : plus que jamais nous comptons sur la collaboration des autres peuples et nous leur offrons de tout cœur notre concours pour la poursuite de la vérité. Les corps savants ont toujours travaillé à cette entente scientifique internationale; ils la voudront demain plus méthodique et plus précise encore; mais je crois pouvoir vous affirmer, Messieurs les Délégués étrangers, que l'Académie de Médecine de France se fera, en toutes occasions, dans l'orgueil même de sa grande œuvre française, la plus modeste et la plus dévouée servante des serviteurs de l'humanité.

MESDAMES, MESSIEURS,

M. Laveran vous rappelait tout à l'heure les termes mêmes de l'ordonnance par laquelle, le 20 décembre 1820, fut fondée l'Académie de Médecine.

Jamais programme de travaux scientifiques ne fut plus nettement et plus sagement délimité, jamais non plus il ne fut mieux rempli. Si vous jetiez les yeux sur les premières communications faites à l'Académie en 1824, vous seriez certainement frappés d'y retrouver les mêmes questions qui nous préoccupent encore aujourd'hui. Esquirol traitant de la folie, Villermé de la mortalité en France, Lévêillé de l'alcoolisme, ne nous rappellent pas seulement que, malgré les efforts acharnés des plus belles intelligences, certains douloureux problèmes restent, hélas! toujours ouverts. — Ils nous font comprendre aussi que votre Compagnie, dans sa haute sagesse, a su ne pas perdre de vue, à travers la foule grandissante et sans cesse renouvelée des menues recherches et découvertes techniques, les grandes lignes d'un programme qui a pour objet les fondements essentiels de la vie humaine.

Vous excuserez un ministre, qui n'est et ne peut être qu'un homme d'action, de s'attacher moins à ce qui, dans votre œuvre salubre, relève du domaine de la science pure qu'à ce qui concerne l'amélioration de la santé publique. J'admire chez les savants que vous êtes le sens de la réalité pratique qui vous conduit à vous appliquer, plus

passionnément qu'à l'art de guérir, à celui plus nécessaire encore de prévenir la maladie. Vous savez considérer l'homme moins comme un insensible sujet d'expériences que comme un être vivant, délicat et précieux, duquel il faut écarter dans toute la mesure du possible la souffrance et la mort; vous savez voir au delà de l'individu la société; vous concevez comme l'aboutissement de la découverte scientifique non seulement des améliorations de la technique thérapeutique ou chirurgicale, mais des innovations dans l'ordre administratif ou législatif. Vous avez voulu être et vous êtes en effet une sorte de Conseil d'État pour la santé publique. Je le dis avec autant plus de liberté qu'on ne saura tout ce que vous avez fait pour le pays que quand on dépouillera, je ne dis pas seulement vos bulletins qui pèchent trop souvent par modestie, mais vos archives où se révèle le secret de vos relations continues avec les Pouvoirs publics et des avis infiniment utiles que vous leur avez toujours prodigués.

Votre action pendant la guerre a été celle qu'on pouvait attendre de vous. Vous avez, dès les premières semaines des hostilités, pris l'initiative des plus utiles discussions sur les soins à donner aux blessés et sur les mesures à prendre pour mettre nos soldats à l'abri des épidémies. En 1915, vous étudiez les problèmes de la protection de l'enfance, dans le camp retranché de Paris, vous vous entreteniez de la rééducation professionnelle et de la réadaptation au travail des estropiés ou mutilés, vous entendiez un mémoire sur l'emploi de cette calotte sphérique protectrice qui devait devenir dans la suite le casque, casque bienfaisant et si longtemps attendu. Entre temps, vous répondiez avec un zèle inlassable aux questions que vous posaient tantôt le Ministère des Affaires étrangères sur l'état sanitaire des nations belligérantes, tantôt celui du Ravitaillement sur les qualités nutritives de la farine ou sur l'emploi possible de la saccharine en remplacement du sucre, tantôt celui de l'Intérieur sur les produits médicamenteux d'origine étrangère, tantôt celui du Commerce sur la composition de telles ou telles eaux minérales. Je n'ai garde d'oublier, dans cette brève énumération, que c'est vous qui, à la demande du Ministère de la Guerre, avez rédigé, à l'usage des troupes, une notice sur la prophylaxie des maladies vénériennes,

qui reste un chef-d'œuvre de propagande sanitaire et morale ; et, puisque je parle de propagande, pourquoi ne dirais-je pas que c'est vous également qui, le 9 mai 1916, avez si heureusement entrevu la possibilité de contribuer, par le cinématographe, au développement de l'hygiène dans toutes les classes de la population et particulièrement chez cette jeunesse des écoles, qui doit être l'objet des constantes préoccupations du Ministre de l'Instruction publique, qu'il importe par tous les moyens de protéger contre la mortalité, de porter au plus haut degré du développement physique et intellectuel. Ce n'est pas seulement comme médecins et comme Français, Messieurs les Membres de l'Académie, que vous avez connu l'étendue des pertes douloureuses que nous avons faites. Mais les deuils individuels qui vous frappaient comme tant de pères de famille, et dont vos bulletins ont fait trop souvent une pieuse et discrète mention, n'ont qu'excité votre courage et votre foi patriotique ; vous avez travaillé dans l'ardeur de la souffrance et de l'espoir, et cela même confère à votre œuvre de guerre un caractère de sainteté ; avec ceux du front, vous avez communiqué dans l'effort, la douleur et la foi ; avec eux, vous avez triomphé dans cette grande joie intellectuelle de la justice victorieuse, du sacrifice noblement et utilement consenti, de la croyance définitive en cette force immanente des idées généreuses dont la France et ses savants se sont toujours inspirés.

Messieurs, c'est à dessein que je prononce ce mot sacré d'idéalisme, dont il semblerait d'abord que vous tiennent éloignés vos études, tout entières penchées vers la matière, vers la douloureuse matière corporelle. Souvenons-nous que Descartes disait des problèmes de la médecine : « qu'ils sont ceux qui intéressent le plus la grandeur et le bonheur de l'humanité ». Il n'est pas ici question seulement de cet axiome, que la santé est la condition du bien-être, que le progrès matériel est la condition du progrès intellectuel. S'il est une vérité qui se dégage des découvertes sur le corps humain faites depuis un siècle, et qu'il est bon de rappeler dans cette cérémonie centennale, c'est que, dans notre corps, la matière et la pensée se mélangent en une intimité qu'on est tenté d'appeler moléculaire.



ACADÉMIE DE MÉDECINE : SALLE DES PAS-PERDUS

De plus en plus, les problèmes de l'âme apparaissent à travers les infinies complications de l'organisme. Et sur un autre terrain, lorsqu'il s'agit de faire accepter par les collectivités humaines les préceptes de la science médicale, c'est à l'intelligence et à la volonté des hommes que le savant s'adresse ; les progrès de l'hygiène sont en étroit rapport avec ceux de l'éducation nationale ; ici, l'on peut dire, en renversant la formule de tout à l'heure, que le progrès physique est conditionné par le progrès spirituel. C'est un complexe idéal de perfection que l'homme doit concevoir et vouloir, pour que les efforts de notre science réalisent leur plein effet : ici apparaît le sens profond de la parole de Descartes : « La grandeur et le bonheur de l'humanité ! » Messieurs les médecins, quel programme est le vôtre ! Il promet à notre grande et chère Académie, après les cent années, si justement fêtées aujourd'hui, des siècles encore d'un labeur magnifique et jamais achevé !

*A cinq heures, M. LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE
lève la séance. — Après la séance d'inauguration,
LES INVITÉS sont reçus dans la Salle des Pas-Perdus.*

CONFÉRENCES

EN CÉLÉBRANT son Centenaire, l'Académie a tenu à rappeler ce qu'elle avait fait dans le Siècle écoulé. Son rôle dans l'évolution des sciences médicales et de l'hygiène publique, et aussi l'histoire des grandes Commissions de la Vaccine et des Eaux minérales, ont été tracés dans une série de Conférences qui ont occupé les journées du mardi 21 et du mercredi 22 décembre.

MARDI 21 DÉCEMBRE		MERCREDI 22 DÉCEMBRE	
<i>Matin</i>	<i>Soir</i>	<i>Matin</i>	<i>Soir</i>
M. VAILLARD : Rôle de l'Académie dans l'évolution de l'hygiène publique.	M. CHAUFFARD : Un siècle de Médecine à l'Académie.	M. CAMUS : La Vaccine à l'Académie de 1820 à 1920.	M. DELORME : La Chirurgie à l'Académie (1820-1920).
M. HANRIOT : Les Bienfaiteurs de l'Académie.		M. MEILLÈRE : Un siècle d'Hydrologie à l'Académie.	
Le texte <i>in extenso</i> de ces cinq conférences est publié à la fin du présent volume.			

RÉCEPTION A L'HÔTEL DE VILLE

LA MUNICIPALITÉ DE PARIS, voulant s'associer à la célébration du Centenaire de l'Académie, avait organisé une cérémonie à l'Hôtel de Ville. Le mardi 21 décembre, à cinq heures et demie de l'après-midi, les Membres de l'Académie et les invités étrangers et nationaux furent reçus à l'Hôtel de Ville, dans le Salon des Lettres, des Sciences et des Arts, par MM. LE CORBEILLER, Président du Conseil Municipal, AUTRAND, Préfet de la Seine, RAUX, Préfet de Police, LE BUREAU et LES MEMBRES DU CONSEIL MUNICIPAL.

ASSISTAIENT A CETTE CÉRÉMONIE :

M. le Professeur agrégé RICHELOT, Vice-Président de l'Académie de Médecine;

M. le Professeur ACHARD, Secrétaire annuel de l'Académie de Médecine;

M. le Professeur ROGER, Doyen de la Faculté de Médecine;

MM. le Professeur BRUMPT, le Professeur DESGREZ, le Professeur GABRIEL, le Professeur DE LAPPERSONNE, le Professeur JEANSELME, le Professeur MARFAN, Membres de l'Académie de Médecine;

M. Paul STRAUSS, Sénateur de la Seine, membre de l'Académie de Médecine;

M. le Médecin Inspecteur général VAILLARD, membre de l'Académie de Médecine;

MM. les Professeurs D'ARCY POWER, CONWAY DWYER, DE COURCY WHEELER, FOWLER, PHILIP, délégués de Grande-Bretagne et d'Irlande;

MM. les Professeurs BORDET, BRACHET, DELREZ, Van DURME, délégués de Belgique;

M. le Professeur RECASENS, délégué d'Espagne;

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

A l'Hôtel de Ville

MM. les Professeurs BAUDRY, HENDERSON, délégués des États-Unis d'Amérique;

MM. les Professeurs Himans Van den BERG, KOCH, QUIX, délégués de Hollande;

MM. les Professeurs ALESSANDRI, LUCATELLO, PATRIZZI, délégués d'Italie;

MM. les Professeurs BLOCH, BLEULER, D'ESPINE, délégués de la Suisse, etc., etc.

Les honneurs de la réception ont été faits par :

M. LE CORBEILLER, Président du Conseil Municipal; M. A. AUTRAND, Préfet de la Seine; M. RAUX, Préfet de Police;

MM. GUILLAUMIN, Vice-Président; DE FONTENAY, Secrétaire; AUCOC, Syndic du Conseil Municipal;

MM. ALPY, BEAUD, BESOMBES, CALMELS, CÉSAR CAIRE, CHAUSSE, LOUIS DAUSSET, LOUIS DELSOL, DE CLERCQ, DESLANDRES, René FIQUET, Paul FLEUROT, GARCHERY, Marcel HÉRAUT, Alfred LALLEMENT, René LAMBERT, Florent MATTER, Michel MISSOFFE, Georges POINTEL, Maurice QUENTIN, Camille RENAULT, Ambroise RENDU, Barthélemy ROBAGLIA, Conseillers Municipaux; BONAL, BRISSON, FOURQUEMIN, Auguste MOUNIÉ, Conseillers généraux;

M. AUBANEL, Secrétaire général de la Préfecture de la Seine; M. LIARD, Secrétaire général de la Préfecture de Police; M. MOURIER, Directeur de l'Assistance publique.

*Les discours suivants ont été
prononcés :*

DISCOURS DE M. LE CORBEILLER, président du
Conseil Municipal :

MESSIEURS,

UNE coutume qui n'a rien d'arbitraire, mais qui tient aux racines mêmes de notre nature, veut que nous nous plaisions, à certaines dates fixées d'avance, à arrêter l'instant qui passe, à nous dégager du flot des événements qui nous entraîne, à nous réjouir, individus ou institutions, d'avoir duré, à faire enfin le bilan de nos efforts, de nos travaux et de nos succès. Dans une époque où il n'est pas rare que les institutions durent moins que les individus, nous n'apprécions que plus profondément, Messieurs, le privilège de pouvoir fêter le centenaire d'un Corps comme le vôtre; et si nous essayons, nous profanes, de nous rendre un compte même superficiel de l'immensité des services que représente ce siècle de vie, nous nous sentons pénétrés de respect et de reconnaissance, et nous sommes vivement touchés du grand honneur que vous nous faites en étant aujourd'hui nos hôtes et en nous donnant l'occasion de nous associer à votre fierté et à votre joie.

Joie et fierté entre toutes légitimes, Messieurs! Car quelle Compagnie est plus illustre que la vôtre, quelle mission est plus noble et plus féconde que celle que vous avez assumée? C'est une Ordonnance royale du 30 décembre 1820 qui vous a donné votre forme définitive, mais à bien voir vous pouvez vous réclamer d'une plus antique origine. Vos débuts se confondent avec ceux de l'âge positif de la science médicale. Le XVIII^e siècle avait vu naître tour à tour, en

1731 une Académie royale de Chirurgie, en 1772 une Commission royale des remèdes particuliers et des eaux, en 1776 une Commission royale des Épidémies et Épizooties, en 1778 une Société royale de médecine, toutes institutions qui, à la veille de la Révolution, étaient en plein éclat. Sans doute un Décret de la Convention, rendu en 1793, ordonnait l'abolition de ces divers Corps. Mais les nécessités dont ils étaient issus étaient si impérieuses qu'en dépit du discrédit dont l'individualisme révolutionnaire frappait tous les organismes collectifs, on voyait reparaitre, dès 1797, une « Société libre de Santé de Paris » qui essayait, dès 1804, de relever le titre d'Académie de Médecine.

Elle devait y renoncer provisoirement devant l'hostilité du Gouvernement impérial et se contenter de l'appellation plus modeste de « Cercle médical », mais la chaîne était renouée; la tradition n'attendait pour être reprise que des circonstances plus favorables qui ne devaient pas tarder à se présenter. L'ordonnance royale de 1820, en vous chargeant de continuer les travaux des Académies, Sociétés et Commissions que je viens d'énumérer, et auxquelles il faut joindre le Comité central de Vaccine créé en 1809, n'a fait que grouper et fondre en un tout harmonieux les créations spontanément surgies des progrès successifs de votre art.

Depuis 1820, Messieurs, votre organisation a pu s'étendre et se diversifier selon la complexité des problèmes et les nouvelles acquisitions du savoir; dans l'esprit de son institution et dans les grandes lignes de sa structure, elle est demeurée immuable, preuve évidente de sa parfaite adaptation à son objet. (*Très bien!*)

Vous formez une de ces Académies qui sont parmi les expressions les plus caractéristiques du génie français, une de ces institutions où l'indépendance nécessaire à l'invention et à la recherche se tempère heureusement de discipline et de sociabilité. Le Français, né malin, et volontiers frondeur, au moins en paroles, peut bien plaisanter les Académies; les confrères que vous n'avez pas jugés dignes d'être des vôtres peuvent vous accabler de critiques, très promptes d'ailleurs à se changer en compliments dès qu'ils ont quelque espoir d'être accueillis par vous. (*Rires.*) Il n'est personne qui ne se rende

compte du surcroît d'autorité qui s'attache à cette réunion d'hommes, éminents par le savoir autant que par le caractère, et qui mettent en commun leurs lumières et leurs dévouements au double service de la science et de la patrie; il n'est personne qui ne s'enorgueillisse de l'éclat qu'ajoutent vos savants travaux et votre activité généreuse au rayonnement de la pensée et de l'humanité française. (*Applaudissements.*)

Car c'est là, si je ne me trompe, Messieurs, le caractère particulier de votre Académie. Groupant les représentants de la chimie, de la physique et de l'histoire naturelle, de l'anatomie et de la physiologie, de la chirurgie et de la médecine, de la pharmacie et de l'art vétérinaire, elle touche par un côté aux recherches théoriques de la science pure, par l'autre au pratique souci de l'hygiène individuelle et sociale. Chacun de vous, dans la voie qu'il s'est tracée, contribue pour sa part à l'avancement du savoir, et combien parmi vos devanciers, pour ne rien dire des vivants, se sont illustrés par des découvertes immortelles! Mais lorsque vous siégez en corps, toute autre préoccupation cède à celle du bien public. Vous devenez le Grand Conseil de la santé française, et, conformément à votre statut, vous dressez, vous tenez constamment à jour la carte des périls qui nous menacent; vous proposez aux Pouvoirs publics les mesures à prendre pour enrayer les épidémies, pour prévenir la propagation des maladies contagieuses, pour protéger l'enfance, pour lutter contre l'alcoolisme, bref, pour écarter de la race les causes de diminution et de dépérissement, pour en préserver la vitalité, pour en accroître la beauté et l'énergie. (*Applaudissements.*)

Non contents de vous adresser au Gouvernement, vous saisissez l'opinion, vous essayez de l'éduquer, d'inculquer au grand nombre les éléments de l'art de se bien porter, de lui apprendre à résister aux tentations avilissantes, à se gouverner soi-même et à user sagement de sa liberté. Vos exhortations sont toujours accueillies avec toute la déférence imaginable; elles sont quelquefois suivies.

La guerre vous a fourni l'occasion d'étendre encore votre activité bienfaisante. A la tête de formations hospitalières, vous avez prodigué à nos blessés et à nos malades des soins aussi éclairés que

dévoués; vous avez, dans vos laboratoires, étudié et mis au point les moyens d'attaque et les moyens de défense nécessaires pour répondre aux diaboliques inventions de la chimie germanique; vous avez approfondi le difficile et délicat problème de l'alimentation de guerre; en un mot, il n'est pas une des grandes questions intéressant la défense nationale à la solution de laquelle vous n'avez pris une part importante, parfois décisive. (*Vifs applaudissements.*)

De tels états de services, Messieurs, vous ont valu l'admiration et la gratitude universelles. Et aussi, pour fêter votre centenaire, voyez-vous se presser autour de vous les représentants des pouvoirs publics, les délégués de l'Université, des Facultés et des Écoles de médecine, des grandes Sociétés médicales de notre pays. De nombreux gouvernements étrangers, de nombreuses universités et sociétés médicales étrangères ont également tenu à se faire représenter, et la présence de leurs délégations, que nous avons été heureux de convier et que nous sommes heureux de saluer à vos côtés, élève cette solennité nationale aux proportions d'un événement mondial. A tant d'hommages, Paris ne pouvait pas ne pas joindre son hommage; nous vous l'apportons, Messieurs, en toute simplicité, de toute notre pensée et de tout notre cœur. (*Applaudissements répétés.*)

DISCOURS DE M. AUTRAND, préfet de la Seine.

MESSIEURS,

Votre visite à l'Hôtel de Ville continue dignement l'une de nos plus brillantes traditions. Cette Maison a eu maintes fois le privilège de recevoir des personnalités illustres. Elle a fêté des souverains dont la présence était le gage de leur sympathie pour notre grande Cité. Si l'ampleur de nos cérémonies doit se mesurer à la qualité de nos hôtes, la réception d'aujourd'hui ne saurait être moins solennelle, puisqu'il nous est donné de saluer en vous les princes de la science médicale. (*Très bien ! Applaudissements.*)

La célébration du Centenaire de l'Académie de Médecine nous procure l'occasion unique d'attester la dette de reconnaissance que Paris a contractée envers elle. Le renom de la Capitale, l'autorité morale qu'elle exerce ne sont-ils pas dus, pour une bonne part, à la réputation universelle de ses corps savants? (*Très bien.*) Entre tous, le vôtre a constamment tenu une place d'honneur. Dans l'espace d'un siècle, il a successivement compté dans ses rangs les meilleurs serviteurs de la science française, ceux dont le nom restera attaché aux plus belles des conquêtes faites sur l'erreur et la souffrance humaine. Votre Compagnie peut s'enorgueillir d'un somptueux héritage de gloire. Des noms, chacun dans un domaine différent, le symbolisent : ceux de Dupuytren, de Laënnec, de Claude Bernard, de Pasteur, qui lui ont donné un éclat incomparable. (*Vifs applaudissements.*)

Du tribut d'admiration payé par le Monde entier à tant de grands maîtres dont le souvenir impérissable plane sur vos travaux, Paris a bénéficié largement. Il est encore, à d'autres titres, le débiteur de l'Académie de Médecine, ou, plus spécialement, d'une catégorie de ses membres qui a toujours eu chez elle une représentation proportionnée à leur éminente notoriété professionnelle. Je veux parler des médecins et des chirurgiens de nos hôpitaux. A toutes les époques, notre administration hospitalière a trouvé en eux des collaborateurs d'un talent hors de pair et d'un dévouement à l'épreuve des plus rudes sacrifices. Ils n'ont pas seulement employé les ressources de leur art pour le soulagement et la guérison des malades. A la pratique thérapeutique ou opératoire, ils ont joint l'enseignement le plus lumineux, le plus fécond. Par leurs leçons et leurs conseils, ils ont préparé des générations d'élèves à soutenir la brillante renommée de notre corps médical. (*Applaudissements.*)

La part que nous prenons à votre anniversaire s'explique donc suffisamment. S'il était nécessaire de la justifier davantage, il nous serait facile de rappeler des souvenirs qui ont créé des liens particuliers entre l'Académie de Médecine et la Municipalité parisienne. Nous évoquerions, par exemple, la mémoire de Jean-Baptiste

Dumas qui a jeté sur l'une et sur l'autre un lustre inoubliable. Sans pour cela désertier vos séances, Jean-Baptiste Dumas a, pendant onze années, présidé le Conseil municipal où figuraient aussi ses confrères Segalas et Tardieu; en même temps il secondait activement Haussmann dans la transformation de Paris. Il a imprimé sa marque personnelle à l'effort immense accompli alors et, assisté de Belgrand, il a conduit cette campagne d'assainissement qui s'est traduite par les premières adductions d'eau potable dans la Métropole.

Ainsi a été réalisé l'un des progrès essentiels qui devait permettre à Paris, au point de vue de l'organisation urbaine, de tenir un rang prééminent parmi les capitales modernes. Cette œuvre magnifique est due au génie créateur d'un membre de l'Académie de Médecine. (*Applaudissements.*)

Tout ce passé rappelle nos obligations envers vous. Et après les avoir reconnues, je me demande si nous n'avons jamais manqué à notre devoir de gratitude. Je dois faire un aveu pénible pour nos prédécesseurs. Lorsqu'ils ont reconstruit l'Hôtel de Ville et dressé sur ses murs les statues de célébrités parisiennes, ce n'est pas l'un de vos plus illustres devanciers qu'ils ont choisi pour personnifier la médecine, c'est un ancêtre du xvii^e siècle, le vénérable Fagon. Son seul titre, bien fragile, à l'immortalité, est d'avoir soigné ce malade difficile et exigeant qu'était le Roi soleil. Vous absoudrez cette erreur, en considération des hommages que notre édilité a décernés à la mémoire d'un grand nombre des vôtres, quand elle a mis des rues ou des places publiques sous le patronage de leurs noms glorieux. (*Vifs applaudissements.*)

Aussi bien, n'est-ce point par des manifestations purement matérielles que se sont exprimés et que continueront de s'affirmer dans toute leur profondeur nos sentiments de respect et de reconnaissance pour votre grande institution. Paris est fier du prestige qui n'a cessé d'entourer l'Académie de Médecine. Il s'associe à votre commémoration d'un siècle de patients et d'admirables travaux dont la France et l'Humanité ont recueilli les résultats bienfaisants. Il met son espoir en vous pour confirmer, dans l'ordre intellectuel, la Victoire

de nos armes, pour maintenir et développer dans le Monde la réputation et la suprématie de la science française. (*Applaudissements prolongés.*)

DISCOURS DE M. LE P^R RICHELOT, vice-président
de l'Académie de Médecine.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MONSIEUR LE PRÉFET,

L'Académie de Médecine est une personne âgée, mais, au contraire de beaucoup de personnes dans le même cas, elle ne cache pas son âge, elle le proclame, elle s'en vante. Elle sait que pour elle les années n'ont pas été une cause d'affaiblissement et de décrépitude. Loin de là. Plus elle approchait de la centaine, plus elle se sentait grandir et prendre des forces. (*Applaudissements.*)

Or, quelle était la cause de ces progrès constants, à qui les devait-elle? Sans doute à sa vie intérieure, au labeur de ses membres que les vagues de paresse n'ont jamais effleurés; mais aussi à des causes extérieures qu'elle connaît bien et dont elle sait la valeur.

L'Académie de Médecine a toujours été encouragée dans ses travaux par la Municipalité parisienne. L'Académie prêche l'union, l'entente cordiale entre les citoyens pour lutter contre les fléaux qui nous déciment, pour secourir nos malades, protéger nos femmes, empêcher nos enfants de mourir; elle cherche à persuader, à discipliner les esprits trop insoucieux des règles de l'hygiène, trop ignorants des magnifiques progrès que la médecine a faits depuis cent ans, des bons conseils qu'elle leur donne.

Eh bien! pour cette tâche ardue, l'Académie a toujours trouvé en vous des collaborateurs généreux et clairvoyants; toutes vos œuvres bienfaisantes sont là pour en témoigner. Aussi, Messieurs, l'Académie de Médecine vous est-elle reconnaissante. Elle aime son Paris qui la connaît, qui sait qu'en accueillant et en aidant la science française, il remplit une des plus belles parties de sa mission. Si

nous sommes ici, aujourd'hui, c'est pour affirmer cette fraternité, cette solidarité entre ceux qui travaillent, qui cherchent, qui observent et ceux qui emploient leur activité intelligente à rendre les recherches possibles et les travaux fructueux. (*Vifs applaudissements.*)

Vous représentez, Messieurs, une ville aimée des étrangers et adorée de ses enfants. Je vous en parle en vieux Parisien. Et cette affection commune n'est due principalement ni à son climat ni à ses monuments, qui ont bien aussi leur part, elle est due surtout à cette atmosphère de bonté, de cordialité, d'humanité vraie qu'on respire ici. (*Bravos, vifs applaudissements.*)

Messieurs, l'Académie de Médecine vous remercie d'avoir voulu, à l'occasion de son Centenaire, joindre vos félicitations à celles de nos confrères étrangers. Et je voudrais que ceux-ci, en retournant dans leur pays, emportent la conviction que l'Académie de Médecine et la Municipalité parisienne sont plus que jamais disposées à collaborer étroitement, à marcher la main dans la main, qu'il s'agisse d'accueillir nos amis du dehors, leurs avis et leurs exemples, ou de travailler ensemble à la diffusion de la pensée française et au bon renom de la Patrie. (*Bravos et applaudissements répétés.*)

DISCOURS DE M. LE P^R D'ESPINE, délégué de la Faculté de Médecine de Genève.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL MUNICIPAL,
MONSIEUR LE PRÉFET DE LA SEINE,
MESDAMES, MESSIEURS,

Permettez-moi d'ajouter quelques mots aux éloquentes paroles qui viennent d'être prononcées, pour vous exprimer tout le bonheur que nous éprouvons à participer aux fêtes du Centenaire de l'Académie de Médecine.

Vous savez qu'à Genève, depuis longtemps, nous nous tournons vers Paris et que nous sommes heureux d'y venir nous initier aux

mystères de la science et, en particulier, de la science médicale. C'est une tradition presque séculaire qui veut que nos internes des hôpitaux genevois soient reçus avec empressement par nos confrères parisiens. Cette tradition s'est perpétuée grâce à l'hospitalité généreuse de la France qui nous ouvre largement ses frontières quand il s'agit de la science. Nous sommes heureux de l'en remercier à l'occasion de ces belles fêtes auxquelles nous sommes touchés infiniment d'avoir été conviés par la Ville de Paris. (*Vifs applaudissements.*)

Les invités ont assisté ensuite à un Concert au cours duquel se sont fait entendre Mme Vallandri et M. Charles Friant, de l'Opéra-Comique, M. Dominique Bonnaud, poète-chansonnier, et l'Orchestre des Concerts Colonne, sous la direction de M. Édouard Buisson.

A sept heures, la cérémonie était terminée.

BANQUET

La série des fêtes du Centenaire fut clôturée le mercredi soir par un banquet au Palais d'Orsay, suivi d'une réception et d'une soirée artistique.

Les délégués et les invités furent reçus par le bureau de l'Académie.

A la table d'honneur, M. Laveran présidait; ayant à sa droite le représentant du Président de la République, MM. Wright (de Londres), Richelot, Ehlers (de Copenhague), Lucatello (de Parme), Pawinski (de Varsovie); à sa gauche MM. Henrijean (de Bruxelles), Achard, Jonnesco (de Bucarest), etc.

Des toasts furent portés par M. Laveran, président de l'Académie, par les délégués étrangers et par M. Achard, secrétaire de l'Académie.

TOAST DE M. LAVERAN

MESDAMES, MESSIEURS,

Pour fêter dignement le centenaire de notre Académie, de nombreux concours nous étaient nécessaires. Je me propose de remercier tous ceux qui nous ont aidés dans cette tâche.

J'adresse de respectueux remerciements à M. le Président de la République qui a grandement rehaussé l'éclat de nos fêtes en acceptant de les présider.

ACADÉMIE DE MÉDECINE



MÉDAILLE DU CENTENAIRE

Je remercie M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts qui, dans la séance du 20 décembre, a fait un si bel éloge de l'Académie de Médecine, et des services éminents qu'elle rend au Gouvernement.

Je remercie le Conseil municipal de Paris qui a organisé une charmante réception en l'honneur des médecins étrangers.

Depuis plusieurs mois, une commission travaille de concert avec le Conseil d'administration de l'Académie à organiser les fêtes du Centenaire; je remercie les membres de cette commission, et, en particulier, M. le député Pinard, M. Hanriot qui a été la cheville ouvrière de la commission, et M. Achard qui a dû remplacer notre très regretté secrétaire perpétuel, le professeur Debove, et qui s'est si bien acquitté de cette tâche.

Je remercie ceux de nos collègues qui ont bien voulu se charger de faire les conférences sur la pathologie interne et externe, sur l'hygiène, sur la vaccine, sur les eaux minérales, sur les bienfaiteurs de l'Académie. MM. Chauffard, Delorme, Vaillard, Hanriot, Camus, Meillière, se sont acquittés, avec grand succès, de tâches qui étaient difficiles.

Notre collègue, M. Richer, mérite tous nos remerciements; la médaille du Centenaire, qui est son œuvre, lui fait grand honneur.

Je remercie enfin les représentants des pays étrangers, venus souvent de fort loin, pour nous apporter, avec leurs souhaits, le témoignage de leur cordiale sympathie pour la France.

Je porte un toast aux confrères étrangers présents à ce banquet et à leurs dames.

TOAST DE M. ARCE,

DÉLÉGUÉ DE LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES, MESSIEURS,

QUOIQUE je parle très mal français, je me lève, à mon tour, comme représentant de l'Académie de Médecine de Buenos-Aires, pour former des vœux ardents pour l'incessant progrès et la splendeur de l'Académie de Médecine de Paris, et comme Argentin, pour saluer la France, foyer de notre culture intellectuelle et morale.

TOAST DU PROF. HENRIJEAN (de Liège),

DÉLÉGUÉ DE BELGIQUE

MES collègues de Belgique avaient désigné, pour prendre la parole en leur nom, notre collègue et ami M. Bordet. Rappelé au pays par des devoirs universitaires qu'il avait momentanément négligés pour faire une série de conférences aux États-Unis, Bordet m'a délégué le soin de dire à nos chers amis de France notre reconnaissance affectueuse. L'autorité de Bordet aurait donné à ses paroles un poids que ne peuvent avoir les miennes; bien qu'il soit un point où je me sens son égal, c'est celui de mon attachement à votre noble pays. J'aurais voulu mettre dans les paroles que je vous dirai comme il l'eut fait tout ce que nos sentiments ont de sincérité et de dévotion.... Ceux qui, au 4 août 1914, ont vu déferler aux pentes des montagnes de l'Ardenne, comme je les ai vues, les armées innombrables de Teutonie peuvent seuls comprendre ce qu'a mis d'espérance et de joie au cœur des nôtres l'arrivée de vos soldats.... Et nos fils arrêtés aux rives boueuses de l'Yser nous ont dit l'inoubliable allégresse qu'éveilla en eux la sonnerie des clairons des fusiliers marins aux jours sombres de la guerre, lorsque l'angoisse était au cœur des

hommes et que l'horizon se faisait plus noir. Nous nous surprenions à dire comme une prière :

O ma France; tout va crouler si tu chancelles
Ta parole a des étincelles
Sans quoi tout n'est qu'obscurité
Et si tu gardes le silence
Un rayon de fer de ta lance
Eclaire encore l'Humanité

Vous êtes, chers Collègues, un rayon de cette lumière.

Aujourd'hui en me rendant à l'Hôtel d'Orsay sur l'emplacement duquel j'ai vu les ruines de la Cour des Comptes; en traversant la splendeur de cette cour du Louvre où j'ai vu les ruines du palais de vos rois... mes yeux se tournant vers l'Ouest ont vu dans l'or du soleil couchant l'Arc de Triomphe sous lequel dort le Héros inconnu qui symbolise votre glorieuse armée. Je me suis incliné religieusement devant lui et dans les tristesses de l'heure, j'ai vu, en une vision d'avenir la France plus grande et plus belle que jamais... La Nation qui a traversé de tels cataclysmes et réparé de tels désastres est la première parmi les nations... car elle ne connaît ni la laideur des politiques intéressées, ni les lâches compromis des économies inquiètes... Frères nous sommes et Frères nous resterons, dans la religion de beauté que vous nous avez apprise...

TOAST DU PROF. SIR D'ARCY POWER,

DÉLÉGUÉ DE GRANDE BRETAGNE ET D'IRLANDE

SIR d'Arcy Power K. B. E., F. R. C. S. Eng. a delegate from the Royal College of Surgeons of England, speaking in English, said :

« Mr. President, It is a great pleasure, in this large assemblage of delegates from all countries who have met to honour the centenary of the Académie de Médecine, to be asked to speak on behalf of England, Scotland, Ireland, Wales and the British Colonies overseas. From each and all I bring you very hearty good wishes on the completion of your first hundred years and the sincere hope that the next hundred years may see an equal advance in every branch of medical science. We know that the Académie will take the same active and important part in all future advances as she has done in the past. I should also like to thank you on behalf of my brother delegates for the very beautiful medal which

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Toast du Prof. Sir d'Arcy Power

we have received. It will be a lasting memorial of our visit and it confirms, what we have long recognized, that both in the design and execution Art in France is far in advance of any other country. Mr. President, I thank you.

Sir d'Arcy Power, délégué du Collège royal des Chirurgiens d'Angleterre, parlant en anglais, s'est exprimée ainsi :

M. le Président. C'est avec un grand plaisir, dans cette nombreuse réunion de délégués de tous les pays qui se sont rencontrés pour honorer le centenaire de l'Académie de Médecine, d'être prié de parler au nom de l'Angleterre, de l'Ecosse, de l'Irlande, du Pays de Galles et des colonies britanniques au delà des mers. De la part de chacun de ces pays et de tous, je vous apporte de tout cœur les bons souhaits pour votre première centaine d'années et la sincère espérance que les prochains cent ans verront un progrès égal dans chaque branche de la science médicale. Nous savons que l'Académie prendra une part aussi active et importante que par le passé à tous les progrès futurs. J'ai plaisir aussi à vous remercier au nom de mes confrères délégués pour la très belle médaille que nous avons reçue. Elle sera un souvenir durable de notre visite et confirme, ce que nous avons depuis longtemps reconnu, que tant dans la conception que dans l'exécution, l'Art en France est beaucoup en avance sur tout autre pays.

M. le Président je vous remercie.

TOAST DU PROF. OSVALDO DE OLIVEIRA

(de Rio de Janeiro), DÉLÉGUÉ DU BRÉSIL

MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET TRÈS HONORÉ CONFRÈRE,
MESSIEURS,

COMME délégué du Brésil aux fêtes du Centenaire, c'est un très grand honneur pour moi de prendre la parole et de présenter les plus cordiales salutations de la classe médicale de mon pays, à l'Académie de médecine, en lui souhaitant un nouveau siècle de prospérité pour l'agrandissement de la science et la gloire de la France.

TOAST DU PROF. CHRISTIANSEN,

DÉLÉGUÉ DU DANEMARK

MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET TRÈS HONORÉS CONFRÈRES,

C'EST une loi psychologique commune que chaque fois qu'un orage a passé au-dessus de nos têtes; chaque fois qu'une personne, qu'un peuple, qu'une nation que nous aimons a échappé à un grand péril, tous

nos sentiments d'amitié et d'amour deviennent plus vifs qu'autrefois. C'est comme si le danger et l'angoisse nous avaient unis par une affection plus tendre et plus riche que nous ne l'avons connue dans les jours de calme.

J'ai visité votre belle patrie une vingtaine de fois. J'ai vu cette merveilleuse ville au bord de la Seine tantôt en fête, tantôt en habit de tous les jours. Mais quand je l'ai revue en février mille neuf cent dix neuf la France avait pris le deuil de tous les cœurs d'or qui avaient répandu leur sang pour la patrie. Et jamais je ne l'ai trouvée plus belle. Jamais je n'ai senti plus profondément combien je l'aimais. Rien ne peut faire frémir notre cœur comme la douleur d'un être que nous aimons.

Malgré la victoire, malgré les espérances de l'avenir, les yeux de la France étaient pleins de larmes. Mais elle a porté son deuil avec une dignité silencieuse et muette, en même temps que sublime et touchante. Elle le porta comme une nation d'une vieille culture et dans l'âme de laquelle brûlait la conviction qu'elle avait lutté pour l'idéal le plus sacré de l'humanité.

Je vous aime, vous autres Français, pour vos arts, pour votre littérature, pour vos sciences, pour vos vertus et même, je crois, pour vos défauts, mais surtout pour votre cœur si fier, si facilement ému et pourtant si fort.

Messieurs! La France! La patrie de notre civilisation! L'espoir de l'humanité! La France!

TOAST DU PROF. RECASENS, DÉLÉGUÉ D'ESPAGNE

MESDAMES, MESSIEURS,

PERMETTEZ-MOI de profiter de cette occasion pour remercier les membres de l'Académie de Médecine de Paris, qui ont eu la bienveillance de m'élire Membre correspondant étranger dans le dernier mois d'avril. A cet honneur, je réponds à tous les membres de l'Académie et spécialement à mon parrain le Prof. P. Bar avec un seul mot : merci.

Le gouvernement de mon pays m'a chargé de vous témoigner la haute considération que lui mérite cette Académie et vous rend son hommage pour la part si active et si brillante que dans tous les progrès scientifiques a prise cette admirable Corporation.

La Academia Nacional de Medicina de Madrid qui, par son organi-

sation très semblable à la vôtre et aussi par son ancienneté, peut se considérer comme sa sœur cadette, vous témoigne l'expression de sa grande admiration et gratitude pour vos travaux qui lui ont servi de guide en de très nombreuses occasions; de même que la Faculté de Médecine de Madrid, elle vous souhaite que le second siècle de votre existence soit aussi glorieux que l'a été le premier.

La fête que nous célébrons aujourd'hui doit servir pour établir des liens d'amitié qui aient un caractère définitif d'ordre spirituel, tandis que les liens du caractère commercial ou industriel s'ébranlent aussitôt que s'y mêlent des questions d'argent. Je lève ma coupe en vous exprimant le désir de mon pays d'affirmer nos relations spirituelles qui seront sûrement la garantie d'une amitié durable.

TOAST DU PROF. KALLIONTZIS, DÉLÉGUÉ DE GRÈCE

MESDAMES, MESSIEURS,

IL faut d'abord savoir gré à M. le Président et au Conseil de l'Académie de Médecine de nous avoir invités aux fêtes du centenaire de l'illustre compagnie.

Quelle dette l'humanité ne doit-elle pas aux grands esprits de l'Académie, dont les recherches merveilleuses ont porté la lumière à tous les départements de la science médicale pendant ces cent ans écoulés!

La présence ici des représentants savants de tous pays, qui ont accouru pour présenter leur tribut de profonde admiration, en est la plus grande preuve!

De votre aimable et gracieux accueil, Monsieur le Président et Messieurs les Académiciens, nous emporterons un précieux et inoubliable souvenir, en quittant ce beau Paris, la Ville-Lumière, le cœur de la grande et belle France!

Je lève mon verre à la gloire éternelle de l'Académie de Médecine et à la prospérité de la France immortelle!

TOAST DU PROF. ROBLES, DÉLÉGUÉ DU GUATEMALA

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

S'IL est, à mon avis, un devoir impérieux auquel nul ne devrait jamais tenter de se soustraire, c'est la gratitude envers ceux qui nous ont aidés, qui nous ont formés, qui nous ont faits ce que nous sommes. Exprimer cette gratitude est pour moi une joie ; c'est pourquoi j'ai accepté avec grand plaisir l'honneur que m'a fait mon gouvernement en me désignant pour le représenter à cette fête de la science française qu'est le centenaire de l'Académie de Médecine.

J'ai en effet le plaisir de revoir ici tous les maîtres à qui je dois tant. Je les vois toujours aussi jeunes et toujours aussi ardents à la tâche si noble qui consiste à diminuer sans cesse les maux de l'humanité ; c'est à leur labeur incessant que la France doit l'éclat de sa science médicale, sorte de flambeau qui éclaire le monde.

Permettez-moi de lever mon verre en l'honneur de tous ces savants qui honorent si brillamment leur patrie et particulièrement en l'honneur de leur président, M. Laveran, que je remercie au nom de l'humanité tout entière et du Guatemala en particulier, car, sans lui, c'est à peine si les pays tropicaux auraient droit de vie.

Je bois aussi à la belle France amie et alliée, toujours si grande et si généreuse.

TOAST DU D^r CASSEUS,

DÉLÉGUÉ DE LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

PERMETTEZ-MOI d'exprimer devant vous la joie que je ressens de l'honneur qui m'est échu d'être chargé par le Gouvernement de la République d'Haïti de participer en son nom et au nom du corps médical haïtien aux fêtes du Centenaire de l'Académie de Médecine. Je suis particulièrement heureux de transmettre à l'illustre Compagnie leur salut

respectueux et l'hommage de leur admiration. Haïti dont les origines, l'histoire, les aspirations, la langue font, de l'ancienne Saint-Domingue, comme un prolongement de la plus grande France dans la mer lointaine des Antilles, sait dans quelle mesure puissante l'Académie de Médecine a contribué à la sauvegarde de la santé publique, à la diffusion des idées nouvelles, non sans avoir discuté celles-ci et les avoir fait passer au creuset de l'expérience avant de les lancer dans le monde. C'est ainsi qu'elle a acquis une si large part dans cette expansion universelle qui fait de la France la première puissance intellectuelle du monde. Si, dans les progrès accomplis dans l'art de guérir, le xix^e et le xx^e siècles, si féconds en découvertes étonnantes, dominant toute la science médicale et doivent être considérés comme les deux plus belles périodes de son histoire, nous devons ces progrès immenses dont l'humanité a bénéficiés dans une si grande mesure au génie incomparable des savants et des grands médecins français. En jetant un regard en arrière on reste frappé de stupéfaction et d'admiration devant la grandeur de l'œuvre accomplie par l'Académie de Médecine dans le double domaine de l'hygiène générale et de la science. L'Académie de Médecine, temple vénéré de la science médicale française, a le droit d'être heureuse et fière de recevoir, en ce jour de solennel et glorieux anniversaire, l'hommage des savants venus de tous les points du globe lui apporter l'expression de leur reconnaissance et de leur admiration.

TOAST DU PROF. LUCATELLO, DÉLÉGUÉ D'ITALIE

Au nom de mes confrères les délégués d'Italie, j'aime à vous dire que nous garderons toujours le souvenir reconnaissant de la cordiale et fastueuse hospitalité dont vous nous avez gratifiés.

Aux vœux déjà si ardemment exprimés, j'ai le très grand honneur de joindre les vœux de mon Pays, qui a marché uni à votre noble Nation dans le chemin victorieux de la guerre et marchera toujours uni dans le chemin de la Paix et de la Science.

La coopération internationale, que la science nous demande après une si longue et tragique détente peut contribuer au retour désiré à cette pacification, à cette fraternité des peuples, que la France, fière de sa liberté, mais respectueuse de celle des autres pour son compte n'aurait jamais interrompue.

Au printemps de 1922 l'Université de Padoue va célébrer son septième

centenaire! Et nous serions bien heureux si vous vouliez honorer de votre présence les fêtes qui seront données à cette occasion dans ma petite ville qui est grande dans l'histoire des sciences par les génies de Galilée, de Vésale, de Fabricius — le maître d'Harvey — de Morgagni et de Ramazzini. — Oh! notre ancienne Ecole est bien digne de vous accueillir! Et vous y trouverez aussi l'agréable souvenir d'un savant d'autrefois qui fut vôtre, *Carolus Patinus Lutetiae Parisiorum natus illius Guidonis filius qui fuit medicus et magister et Riolani successor*, Charles Patin « le beau » *qui in Gymnasio nostro in hora tertia matutina chirurgiam ordinariam docuit*, le maître célèbre que la République de Venise créa chevalier de Saint-Marc.

Agréez donc, Messieurs, mon fraternel et cordial : au revoir! Maintenant, à votre santé, Monsieur le Président; à votre santé, Messieurs les Membres de la glorieuse Compagnie, et à vous aussi, Mesdames, *che rappresentate i pochi, ma vaghi fiori, che spuntano sul sentiero della scienza e dell'arte*.

TOAST DU D^r PRAUM, DÉLÉGUÉ DU LUXEMBOURG

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESSIEURS,

JE suis chargé de l'agréable honneur de vous apporter les félicitations du Gouvernement et de l'Institut du Grand-Duché du Luxembourg.

Le Luxembourg est un pays petit par sa superficie et par le nombre de ses habitants. Mais il est grand par son amour pour la France. Aussi ses enfants qui ont pu s'échapper de l'étreinte de l'envahisseur sont-ils accourus verser leur sang avec les soldats de l'Entente.

Il y a un demi-siècle, le cinquantenaire de l'Académie tombait en pleine année terrible; aujourd'hui le centenaire retrouve la France à l'apogée de la gloire! Et à la victoire remportée sur les champs de bataille s'en ajoute une autre sur laquelle nous, médecins, avons le droit d'être fiers : le triomphe de la Médecine sur les fléaux de guerre; les combattants ne succombaient plus fatalement à la suite de leurs blessures et il n'y avait plus les épidémies qui jadis accompagnaient et suivaient les conflits mondiaux et qui étaient plus meurtrières que la guerre même!

Ce succès miraculeux, nous le devons au travail inlassable des générations de savants qui se sont succédé à l'Académie française de Médecine;

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

Toast du Prof. Quix

ces savants infatigables se sont déjà remis à la besogne pour appliquer au régime de la paix les expériences acquises pendant la guerre.

C'est donc pleins d'admiration et de reconnaissance pour le passé, et remplis d'espoir vers l'avenir que le Gouvernement et l'Institut grand-ducal présentent à l'Académie Française de Médecine leurs sympathiques vœux.

TOAST DU PROF. QUIX, DÉLÉGUÉ DES PAYS-BAS

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

LA Faculté de Médecine de l'Université d'Utrecht a chargé ses délégués de l'honneur de vous présenter ses meilleures félicitations à l'occasion du centenaire de l'Académie de Médecine de Paris.

En nous acquittant de cet ordre nous nous sentons obligés de dire que le monde médical de la Hollande a toujours considéré votre Académie comme une étoile des plus rayonnantes au ciel de la médecine. La Hollande doit aux grands maîtres français de la médecine les progrès les plus brillants dans toutes les branches de notre science.

Nous sommes très heureux et très honorés de pouvoir donner en ce moment expression à nos sentiments les plus vifs de reconnaissance, de sympathie et d'amitié et à nos vœux profondément sincères pour la prospérité de votre illustre Académie.

TOAST DU PROF. PAWINSKI, DÉLÉGUÉ DE POLOCNE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE,

MESDAMES ET CHERS COLLÈGUES,

H^{AEC} *ciconia ex Polonia*. — C'est pour la première fois depuis un siècle et demi, que la science polonaise peut être officiellement représentée sous son propre nom à l'occasion du centenaire de l'illustre Académie et justement en cette noble et généreuse France, grâce à laquelle surtout, la Pologne, la vieille République Polonaise, a récupéré sa liberté et réuni ses territoires.

Pendant de longues années de joug et de silence imposé à nous, nos

opresseurs n'ont pas réussi à accabler notre vie intellectuelle et scientifique.

Nous avons suivi sans cesse les progrès de la science de l'Europe occidentale, nous avons pris vivement part aux Congrès universels et surtout aux Congrès du monde médical français. Mais, malheureusement, démembrés par trois empires envahisseurs, nous n'avons pas pu nous présenter autrement que sous leurs étendards.

On ne nous connaissait en Europe que sous les noms de Russes, Autrichiens et Allemands. Les uns n'ont pas pu, les autres n'ont pas voulu nous reconnaître sous notre propre nom.

Nous avons été, comme la Muette de Portici, qui souffrait douloureusement et ne pouvait exprimer ses sentiments.

La tragédie nationale était à son apogée pendant la dernière guerre, quand les Polonais des trois empires devaient combattre au front, frère contre frère.

Je suis heureux au delà de toute expression que l'honneur me soit dévolu d'être ici le premier représentant de la science polonaise et de rendre à l'Académie de Médecine à Paris l'hommage de presque toutes nos institutions scientifiques, notamment des Sociétés médicales de Varsovie, de Cracovie et de Posnanie, des Universités de Varsovie et de Posnanie, de la Société d'Hygiène de Varsovie, ainsi que des Sociétés scientifiques de Varsovie et de Posnanie.

La Société Médicale de Varsovie célèbre également cette année son centenaire; c'est pourquoi je me permets de lui consacrer quelques mots.

Elle mérite d'être distinguée, car elle fut l'unique institution, où dominait exclusivement la langue polonaise, dans toutes les conférences et discussions, malgré les obstacles politiques, malgré toutes les persécutions de notre science et de la langue nationale.

Les statuts de la Société, fondés à l'instar des principes de l'Académie, permettaient de tenir haut la science et de représenter dans les discours tout ce qui se passait dans le monde scientifique de l'Europe. De cette manière elle pouvait bien dans certaines époques suppléer pour les jeunes étudiants en médecine le manque d'université polonaise.

L'Université de Varsovie date à peu près de la même époque que l'Académie parisienne et la Société Médicale de Varsovie.

Son existence n'était pourtant pas durable; elle fut fermée et renouvelée quelquefois, selon les circonstances politiques.

Les conditions à l'Université étaient très pénibles pour les jeunes gens; ils ne pouvaient pas tirer assez de profit des études, mais ils prenaient, ainsi que les étudiants de toutes les écoles supérieures, vivement part à

la vie politique et ils luttèrent avec persévérance pour la liberté et la langue maternelle.

Je suis de même chargé d'exprimer des souhaits cordiaux de la part du jeune Comité Médical franco-polonais, dont je suis membre.

Le Comité a pour but d'étudier les moyens pratiques de faciliter entre les corps médicaux des deux pays des relations scientifiques et professionnelles de plus en plus étroites, sincères et continues.

Le Comité à Varsovie a été fondé grâce à l'initiative de la Faculté de Médecine de Paris et principalement de Monsieur le doyen Roger, le professeur Latulle et le D^r Babinski, qui ont d'abord créé un Comité semblable à Paris. M. le D^r Hufnagel, secrétaire du comité parisien, s'entretient avec beaucoup de zèle dans nos mutuelles relations.

Je vous remercie beaucoup, Mesdames et Messieurs, de m'avoir accordé votre attention et je souhaite au nom de tout notre monde médical un avenir brillant à l'Académie et à la France, qui a stimulé si généreusement nos cœurs et nos âmes, à cette France glorieuse qui nous a secondés si vaillamment pendant les jours de grandes épreuves; surtout pendant l'offensive de l'armée rouge. Je lève mon verre à la gloire et à la prospérité de la France, de l'Académie, et à la santé de son noble et vénérable Président.

TOAST DU PROF. THOMAS JONNESCO,

DÉLÉGUÉ DE ROUMANIE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES ET MESSIEURS.

Nous venons d'assister au développement de toute votre activité d'un siècle, et les rapporteurs ont donné une image complète et fidèle de tout ce siècle de travail, qui a ennobli la science médicale française, et, je puis dire, la science médicale mondiale. Il y a pourtant une chose que vos rapporteurs ne pouvaient pas dire, parce qu'ils ne pouvaient pas la connaître : c'est l'empreinte indélébile de vos travaux scientifiques, élaborés à ce foyer si éclatant qui a été et qui est toujours l'Académie de Médecine de Paris, sur l'âme et sur la science médicale des différents pays du monde. C'est à nous, étrangers de fait, mais non d'âme, de vous dire combien notre mentalité, notre conception ont été modelées sur les vôtres, et combien notre science médicale a subi cette influence bienfaisante qui a fait que la science médicale de beaucoup de pays, et du mien

en particulier, s'honore de se dire la sœur cadette de la science médicale française.

Puisque je veux parler surtout de mon pays, permettez-moi de vous dire les causes réelles de l'action de la science médicale française sur la nôtre. Jetés si loin de vous au milieu de races différentes de la vôtre, mais ayant la même pensée et la même mentalité que vous, dans notre avidité de nous instruire et de contribuer à notre tour à l'édifice scientifique mondial, il était tout naturel que nous saisissions avec empressement les rayons si puissants qu'ont jetés à travers le monde la civilisation et la science françaises. Notre mentalité, forgée à la même trempe que la vôtre, ne pouvait accepter qu'une conception de la vérité : celle de votre esprit de synthèse et de clarté. Pendant près d'un demi-siècle, on a voulu brutalement substituer à la science médicale française, à l'esprit et à la méthode française, une autre science faite d'une mentalité et d'une conception qui ne pouvaient qu'être imposées, et non acceptées. On a voulu ternir l'influence de la science française, sans se rendre compte que cet effort était inutile, car il ne pouvait pas être admis par des peuples d'origine latine ayant une mentalité commune.

Maintenant que, grâce à cette guerre, la France a repris sans contesté la place qui lui est due dans le monde politique comme dans le monde intellectuel, la science médicale française, grâce à vous, ses dignes représentants, peut déployer librement ses ailes et s'envoler à travers le monde, pour lui porter, en même temps que les grandes conceptions de la véritable démocratie, de la liberté, du droit et de la justice, cette science française sortie de son génie qui a toujours cherché la vérité.

En reprenant votre rôle de conducteurs de l'intellectualité humaine, vous trouverez un champ d'opérations d'une utilité incontestable, pour assurer la paix future dans ces pays nouvellement nés ou agrandis grâce au sang versé en commun. N'oubliez pas que, parmi ces pays nouveaux, il y en a beaucoup qui gardent encore l'empreinte d'une civilisation qui n'était point la leur, mais leur fut imposée par une oppression séculaire. Ce sera l'œuvre de l'avenir, que vous avez le droit et le devoir d'accomplir : infuser le génie français dans les âmes de ceux qui ne demandent qu'à l'accepter, pour remplacer jusqu'à la dernière parcelle de la culture allemande. Vous aurez ainsi, d'une part, servi la noble cause de la civilisation, et, d'autre part, assuré les jalons de la paix future.

Je lève mon verre à l'Académie de Médecine de Paris, qui entre dans son deuxième centenaire sous les plus beaux auspices, et lui souhaite de remplir aussi dignement que par le passé son rôle de répandre par le monde la science médicale française, et cela pour la gloire de la France et l'intérêt de l'humanité.

TOAST DU PROF. DE QUERVAIN, DÉLÉGUÉ DE SUISSE

VEUILLEZ me permettre de vous apporter un modeste hommage au nom de la Suisse. Ce n'est pas un corps constitué dans le sens d'une académie que je représente, notre petit pays n'en possédant pas. Je parle au nom de la médecine suisse tout court, et ma seule éloquence sera celle de la sincérité.

Nous avons à vous remercier, avant tout, d'avoir bien voulu nous associer à la célébration de ce grandiose anniversaire, qui — fête de famille pour vous — n'en réunit pas moins des représentants du globe entier. Ce que je me sens pressé de vous exprimer ensuite, c'est la reconnaissance de mon pays pour tout ce qu'il doit à la Science française. C'est grâce aux recherches d'un Pasteur, pour ne citer que lui, que nos notions médicales ont été transformées, comme celles de la science médicale tout entière. De plus, en tant que voisins, nous avons toujours suivi vos débats d'un intérêt tout particulier.

De tout temps, nos médecins, jeunes et vieux, sont allés se retremper chez vous dans cet esprit de clarté, d'élégance et de probité qui caractérise la science française. Nos étudiants sont reçus dans vos laboratoires et vos hôpitaux avec une bienveillance qui vous assure notre reconnaissance toute spéciale.

Un mot encore, il m'est suggéré par la belle médaille que nous emportons, avec des souvenirs inoubliables, des fêtes de ce centenaire. Nous y voyons, à l'avant, la science plongée dans la méditation. Elle coordonne les faits que lui a révélés l'observation exacte, le microscope. Le revers nous la montre scrutant l'horizon, comme à l'affût des données nouvelles qui l'aideront à accomplir sa tâche humanitaire. L'artiste me semble avoir symbolisé ainsi les deux grandes préoccupations de l'Académie, qui sont de discerner les faits nouveaux et d'en faire la synthèse. Puisse l'avenir vous assurer toujours les uns et les autres : ceux qui trouvent et ceux qui coordonnent, et, au moment voulu, l'autorité qui ordonne. Tel est le vœu que vous apporte, avec ses remerciements chaleureux et le tribut de son admiration, votre petite voisine de l'Est.

TOAST DU PROF. HLAVA (de Prague),

DÉLÉGUÉ DE TCHÉCO-SLOVAQUIE

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

MESDAMES, MESSIEURS,

LES relations entre la France et la Bohême — dite aujourd'hui Tchéco-Slovaquie — datent depuis le ^{xiii}e siècle, époque à laquelle les étudiants tchèques ont fréquenté l'Université de Paris et de Montpellier. Depuis ce temps durent l'attachement, l'amour pour la France et l'admiration pour la science française. Nous avons tâché de prouver notre reconnaissance envers la France — je vous rappelle, par exemple, Jean de Luxembourg à Crécy, nos protestations en 1870, enfin la dernière guerre où nos soldats ont combattu l'ennemi commun.

La France nous a rendu mille fois notre attachement, la France nous a libérés, la France a rétabli notre Etat. Nous, Tchéco-Slovaques, sommes reconnaissants à la France de tout notre cœur, et nous ne pouvons que souhaiter toute gloire à la France et à la science française.

TOAST DU PROF. V. SOUBBOTITCH (de Belgrade),

DÉLÉGUÉ DE YUGO-SLAVIE

Au nom de l'Université de Belgrade et de la Société des Médecins serbes, j'ai l'honneur de présenter nos hommages respectueux et cordiaux à l'Académie de Médecine, à l'occasion de la fête de son premier centenaire.

Plus d'une fois pendant ce siècle d'activité, des impulsions sont parties d'ici qui ont fait vibrer le monde médical par la force des idées, par la grandeur des découvertes, par la vigueur de la science et de l'art médical, auxquelles le génie français a toujours si bien uni ce grand sentiment de responsabilité, qui est une des plus hautes qualités de la vraie civilisation. Puisse dans l'avenir aussi la lumière émanant de ce phare puissant de la science pénétrer dans les pays les plus lointains et dans les abîmes profonds et souvent bien sombres des âmes humaines, pour la gloire de la France, pour la joie de ses amis, pour l'honneur de la science et pour le bien de ceux qui souffrent.

TOAST DU PROF. ACHARD, SECRÉTAIRE ANNUEL

MESDAMES, MESSIEURS,

MES fonctions de secrétaire me font un devoir d'enregistrer le procès-verbal de cette exceptionnelle séance.

A l'ordre du jour, je vois figurer des sujets sur lesquels j'avoue quelque incompétence, mais qui pourraient fournir à nos collègues physiologistes et hygiénistes la matière de réflexions piquantes, voire de discussions savoureuses.

Le lieu de cette réunion est d'ailleurs particulièrement bien choisi, puisqu'il est à peu près exactement, à quelques mètres près, celui où notre Compagnie, au temps de sa jeunesse, a tenu pendant un quart de siècle ses séances ordinaires, dans cette partie de la rue de Poitiers qui disparut lorsque la gare et l'hôtel où nous sommes furent construits sur les ruines de la Cour des Comptes.

Mais je ne veux pas abuser de vos instants par un long retour sur notre passé. J'ai hâte de joindre mes remerciements à ceux que M. le Président vient d'adresser à tous nos invités et en première ligne à M. le Président de la République, qui a bien voulu se faire représenter à ce banquet.

Messieurs les Délégués étrangers, vous avez droit à toute notre gratitude pour l'empressement que vous avez mis à venir de tous les points du monde nous témoigner de si touchante façon votre estime et votre sympathie.

Les toasts que vous venez de porter en sont une preuve éclatante.

Laissez-moi vous dire nos regrets de n'avoir pu, à notre séance solennelle, entendre la lecture de vos admirables adresses, dont plusieurs sont de véritables œuvres d'art, qui brilleront parmi les plus précieux joyaux de nos archives.

Du moins, le silence qui vous fut imposé a-t-il préservé notre modestie d'un de ces chocs que tout sage praticien a le devoir d'interdire, même à des âges moins avancés que le nôtre.

Nous n'avons garde d'oublier, Messieurs, que nous sommes une vieille et austère personne, que son âge rend sans doute fort respectable, mais aussi bien dépourvue de tout moyen de séduction. Elle n'en est, je vous l'assure, que plus touchée de vos bienveillants égards.

Mesdames, qui êtes l'ornement de cette soirée, en nous prêtant vos grâces et vos attraits, vous masquez à merveille la sévérité de notre visage d'aïeule et l'outrage de ses cent ans.

C'est à vous, sans nul doute, que songeait notre éminent collègue Paul Richer lorsque, pour notre médaille, il silhouettait sous les traits de la jeunesse ce qu'on peut nommer, au propre comme au figuré, notre Académie.

Merci, Mesdames, mille fois merci, d'avoir accompli ce miracle, tant de fois réclamé, mais toujours impossible aux médecins, si ce n'est au docteur Faust qui appelait en consultation le Diable, de nous rendre à cent ans la jeunesse!

Mes chers collègues, le centenaire de notre Compagnie vient de lui donner l'occasion de faire son examen de conscience, acte qui n'est jamais sans profit, même aux consciences pures.

Vous avez entendu glorifier son œuvre, ce qui veut dire que la conscience de nos aînés est en repos. Ne prenons pas pour nous ces éloges. Sachons seulement que noblesse oblige. Travaillons à soutenir cette gloire dans le présent et à préparer pour ceux qui nous suivront un avenir non moins brillant.

Tout évolue autour de nous : il faut évoluer nous-mêmes, sous peine de mourir ou, pour le moins, de déchoir. Une activité nouvelle doit inaugurer notre nouveau siècle. Nos habitudes de travail gagneraient à se modifier quelque peu. Nos publications réclament des améliorations qui les rendent plus dignes de notre renom.

Mais ce n'est ni le temps ni le lieu de vous tracer tout un programme de réformes. Je tiens seulement, devant tous ceux qui nous témoignent quelque intérêt, à bien marquer notre ferme volonté de faire tous nos efforts pour remplir de mieux en mieux notre double mission, qui est de bien servir notre patrie dans les avis que nous sommes appelés à donner aux pouvoirs publics, et de bien servir l'humanité dans le soulagement de ses misères et dans la recherche de la vérité scientifique.

Je lève mon verre à la santé de tous nos invités, à l'honneur de la science et à la gloire de ceux qui, dans cent ans, fêteront notre second centenaire.

CONFÉRENCES

*ROLE DE L'ACADÉMIE
DANS L'ÉVOLUTION DE L'HYGIÈNE PUBLIQUE*

(1820-1920)

PAR M. VAILLARD

I

1820

1820 ! La France sort à peine de la période des guerres qui, de la Révolution à la fin de l'épopée Napoléonienne, ont ensanglanté le sol de l'Europe et fomenté parmi les belligérants et les peuples d'incessantes épidémies plus meurtrières que les batailles. Au cours de cette longue tourmente, ses armées avaient subi la peste en Egypte et en Syrie ; la fièvre jaune à Saint-Domingue, aux Antilles et en Espagne ; en Europe le typhus pétéchiâl, la dysenterie et ces fièvres de nature encore imprécise (putrides, malignes, adynamiques, etc.) que les troupes, après en avoir souffert aux lieux de leurs combats, ramenaient et disséminaient sur notre territoire. Lorsque la paix fut venue, le souvenir de ces fléaux à peine apaisés imposait au Gouvernement le devoir d'assurer à la Santé publique une protection plus efficace que par le passé. Mais l'organe propre à l'éclairer dans cette tâche n'existait pas. Il fut créé par l'Ordonnance royale du 20 décembre 1820, qui instituait l'Académie de médecine « spécialement pour répondre aux demandes du Gouver-

nement sur tout ce qui intéresse la Santé publique et principalement sur les épidémies, les maladies particulières à certains pays, les épizooties... ». L'Académie devenait ainsi un conseil légal dans l'État.

Cette fonction officielle eût été sans doute bien réduite si les manifestations en devaient rester subordonnées à une initiative préalable des pouvoirs publics. Peut-être en fut-il d'abord ainsi, car le règlement ne prévoyait que trois séances publiques par année et quelques rares réunions de sections. S'il faut même en croire les gazettes du temps, souvent malicieuses, les débuts de nos devanciers ne furent guère laborieux : la signature de la feuille de présence et l'adoption du procès-verbal résumèrent pendant plusieurs années les travaux de la nouvelle institution. Mais l'Académie ne tardait pas à s'affranchir de sa charte constitutive en s'attribuant la liberté d'éclairer l'opinion et les pouvoirs sur toutes les questions que lui paraissait soulever la sauvegarde des intérêts sanitaires. Par une convention tacite dont le Gouvernement ne prenait guère ombrage, elle s'instituait donc la gardienne naturelle de la santé publique et, pour y pourvoir, créait une Commission permanente des épidémies. Dans le champ d'action de l'hygiène publique, qui a pour objectif de préserver les populations contre toutes les causes de maladie, l'Académie pouvait donner libre carrière à ses inspirations et développer, à la mesure de ses moyens, une activité bienfaisante. Les témoignages de son œuvre au cours des temps sont inscrits dans les Bulletins de notre Compagnie, dont le premier volume porte la date de 1836 et qui furent depuis lors très régulièrement publiés.

Mais comment nos devanciers avaient-ils conçu le rôle qui incombait désormais à l'Académie de servir le progrès des connaissances médicales et leur application à la médecine publique ? Quelques-uns de nos anciens Présidents l'ont plusieurs fois spécifié. « Le rôle des Académies, disait Grisolle, n'est point de faire des découvertes, mais bien de les reconnaître, de les consacrer, d'avertir, de diriger parfois l'esprit d'innovation pour le préserver de ses écarts, l'empêcher de s'égarer, et prévenir de la sorte les grandes secousses, les

invasions brusques des systèmes qui, le plus souvent, retardent le progrès régulier. » — « Les Académies n'inventent ni n'enseignent; elles examinent, apprécient, discutent et sanctionnent. » (Tardieu.) — « Leur mission est remplie quand elles ont remué des idées et agité les esprits au sujet d'une vérité nouvelle. » (Bouley.) — « L'Académie de médecine, disait encore Barth, est une arène où les faits convergent, où les appréciations les plus variées se produisent, où les opinions contradictoires entrent en lutte. De ce choc jaillissent les lumières qui éclairent les questions et en préparent l'évolution. »

Le cadre de son activité étant ainsi défini, quelle a été la part de l'Académie de médecine dans le développement et les progrès de l'hygiène publique pendant le siècle révolu depuis sa fondation ?

L'œuvre de notre Compagnie appartient au jugement de la postérité, et je n'aurai pas la présomption de le devancer aujourd'hui. En retracer l'ensemble, et toute la diversité, dans un raccourci résumant cent années de travaux, serait d'ailleurs une tentative trop osée de ma part. Mieux vaut réduire mon ambition à une visée plus modeste, et limiter l'objet de ma lecture à cette période déjà lointaine de la vie académique comprise entre 1820 et 1885, afin d'en faire revivre certaines phases presque oubliées de nos jours et que l'on peut grouper autour d'un grand nom : Pasteur.

L'hygiène publique à l'Académie avant Pasteur, — La bataille des doctrines engagée sur ses immortelles découvertes, — La doctrine pastorienne et la genèse de la prophylaxie moderne : tels sont les souvenirs que je me propose d'évoquer en laissant le plus souvent la parole aux faits et aux hommes eux-mêmes. Ce regard sur le passé historique de notre Compagnie permettra de rappeler par quelle évolution des idées fondamentales elle s'est acheminée vers l'hygiène publique de notre temps où son rôle a été fécond en résultats pratiques; mon regret sera de m'arrêter au seuil de la période moderne de ses travaux.

II

1820 à 1865

On ne saurait dire que, pendant les 45 premières années de son existence, l'Académie a marqué d'une empreinte vivifiante la prophylaxie des maladies transmissibles, importables de foyers étrangers ou coutumières à notre pays; elle ne le pouvait pas.

Certes les motifs d'aviser et d'agir ne faisaient point défaut. La peste restait vivace en Orient, toujours menaçante pour le bassin de la Méditerranée. La fièvre jaune, endémique aux Antilles, avait ravagé Barcelone et touché quelques ports d'Italie. Un fléau jusqu'alors inconnu, le choléra, avait parcouru l'Europe et maintes régions de France. La fièvre typhoïde, la diphtérie, etc., s'entretenaient parmi nos populations avec une ténacité qu'on se bornait à subir comme une fatalité. Mais aucune lumière étiologique n'orientait nos devanciers dans l'œuvre de préservation à entreprendre. Réduits aux seules données de l'observation clinique, ils voyaient la genèse des maladies à travers des théories décevantes qui, éloquemment cultivées à cette tribune, entretenaient de dangereuses illusions dans l'esprit médical et portaient à dénaturer ou à méconnaître les quelques notions exactes recueillies par la tradition.

La doctrine de la contagion édifiée par Frascator s'était effondrée sous les coups de Broussais. La contagion avait perdu tout sens défini et paraissait d'ailleurs une croyance chimérique. Le progrès semblait marcher avec ceux qui ne l'admettaient plus; leur doctrine était considérée comme essentiellement *libérale*, en rapport avec les aspirations politiques et la dignité humaine, puisque, dans l'ordre sanitaire, elle portait à supprimer toute entrave aux personnes et au négoce. Et pour expliquer l'origine insaisissable des maladies épidémiques ou les plus nettement virulentes, on était conduit à croire qu'elles naissaient spontanément sous l'action de causes banales. Cette conception constituait la doctrine de l'*infec-*

tion, opposée à celle de la *contagion* et que Dubois (d'Amiens), l'un des Secrétaires perpétuels de notre Compagnie, célébrait en 1845 comme l'une des vues les plus profondes de la pathologie contemporaine, basée sur des faits hors de conteste.

Qu'enseignait donc cette doctrine nouvelle qui avait l'amplitude voulue pour donner asile à toutes les hypothèses? Les maladies les plus évidemment spécifiques peuvent naître de toutes pièces sous l'influence des causes locales d'insalubrité que réalisent les foyers quelconques de putréfaction animale ou végétale, l'encombrement d'individus sains, mais soumis à des fatigues exagérées, à une alimentation insuffisante, etc., etc. Suivant les lieux, les saisons, les climats et certaines circonstances indéterminées, les mêmes causes peuvent engendrer les espèces morbides les plus différentes, peste, fièvre jaune, typhus, choléra, fièvre typhoïde, etc., et les répandre aussi avec une rapidité qui donnera l'illusion de la contagion.

Ainsi naissaient dans leur foyer d'origine la peste et la fièvre jaune dont la contagiosité était généralement niée ou réduite à des éventualités négligeables. Sous la suggestion de ces idées, l'Académie faillit être induite par Chervin à demander la suppression totale des quarantaines. L'indifférence pour les règlements sanitaires pénétra dans le domaine administratif. Qu'en advint-il? Ceux-là le savent qui ont suivi les ravages de la fièvre jaune dans nos colonies sous le régime du *laissez-passer*. Cependant on admettait que peste et fièvre jaune étaient susceptibles de se transmettre hors du lieu de leur éclosion par *infection miasmatique*, c'est-à-dire par l'air chargé de *miasmes* exhalés des sujets atteints : une maladie non contagieuse pouvait donc être transmissible.

L'invasion et la marche du choléra avaient dérouté les esprits, sans troubler cependant la foi fervente dans les doctrines admises. Il paraissait certain que le « *génie épidémique* », « *l'épidémicité* », « *une constitution médicale spéciale* » suffisaient à tout expliquer, car tels étaient les mots creux dont on parait l'ignorance sur le fond. La propagation de la maladie ne pouvait-elle s'établir aussi, en quelques circonstances, par la migration des individus ou le transport de leurs hardes, c'est-à-dire autrement que par voie *épidé-*

mique? La question était débattue, et, au nom des doctrines, l'Académie repoussait avec véhémence une pareille hypothèse, malgré les observations qui affluaient vers elle, émanant des praticiens de la province et des campagnes. « La présence d'un cholérique, disait-on à la tribune, n'est nullement nécessaire à la propagation du choléra et n'ajoute rien à sa puissance d'expansion. » On y exprimait même le regret de voir des médecins réagir contre le dogme bien prouvé en médecine : *le choléra n'est pas contagieux*. En 1849, l'un de nos devanciers déclarait encore aux applaudissements de ses collègues : « Si l'opinion de la contagion du choléra pouvait s'accréditer au dehors de l'enceinte académique à la suite des débats qui s'y déroulent, ce serait un plus grand malheur que le fléau même de l'épidémie... Même si le choléra était contagieux, le devoir serait de le taire » ; et tel fut le mot d'ordre.

Seul, dans cette circonstance, un chirurgien illustre, Velpeau, instruit par les faits qu'il avait observés en 1832 et 1849, se levait du fauteuil présidentiel pour affirmer que le choléra est contagieux comme la fièvre typhoïde, comme le croup. « Il est même très contagieux, ajoutait-il, et je ne crains pas d'annoncer qu'avec le temps les médecins et l'Académie elle-même se rangeront à mon opinion. » Quelles pouvaient être, sous l'emprise de pareilles idées, les instructions prophylactiques inspirées par l'Académie? On le devine sans peine, et je n'insiste pas.

Cependant les faits de propagation par les malades devenaient tellement nombreux et si criants que la Commission chargée de l'étude du choléra demandait au Gouvernement, en 1850, l'autorisation de procéder elle-même à une enquête sur place pour vérifier leur authenticité. Après des démarches réitérées et pressantes, le Ministre compétent refuse d'autoriser une enquête susceptible de jeter l'alarme dans la population, exprimant même son regret de voir l'Académie s'occuper de la contagion du choléra! Singulière époque: l'Académie blâme les médecins qui reconnaissent la transmissibilité du choléra, et le Gouvernement vitupère cette Compagnie lorsqu'elle témoigne le désir d'élucider cette question! C'était la conspiration générale du silence et rien n'était fait pour enrayer la

propagation du fléau. Les conséquences d'un pareil abandon furent cruelles. En 1854, au moment de la guerre de Crimée, le choléra régnait dans les ports de la Méditerranée où s'embarquaient nos troupes dirigées vers l'Orient. Aucune précaution n'est prise. Le choléra est introduit sur les navires en même temps que les régiments; il débarque avec eux en Turquie et les suit dans leur marche : ce fut le désastre épidémique de la Dobrutscha et la dissémination du choléra en Crimée.

La fièvre typhoïde, par sa permanence et ses épidémies sans cesse renaissantes, constituait pour notre pays un fléau plus redoutable que le choléra. Les causes en étaient attribuées à des influences banales, suivant la doctrine de l'infection. Une notion exacte est apportée par les praticiens des petites villes et des campagnes : les malades atteints de fièvre typhoïde l'importent et la propagent dans les milieux indemnes; le rôle de la contagion familiale devient évident. A cette vérité capable d'éclairer la prophylaxie, l'Académie oppose le doute ou la négation. Les médecins éminents qui ne reconnaissent pas la propriété contagieuse de la fièvre typhoïde dans les hôpitaux de Paris déclarent qu'elle ne saurait l'acquérir à quelques lieues de la capitale et dans les campagnes. Encore une fois, les praticiens de province, s'affranchissant des doctrines de l'École, obéissaient à l'évidence des faits journaliers pour en déduire une vérité, tandis que nos devanciers, dominés par leurs préjugés dogmatiques, écartaient cette vérité. Cependant Louis avertissait ses collègues que si la contagion est moins évidente à Paris qu'ailleurs, c'est qu'elle y est plus difficile à suivre, surtout dans les hôpitaux.

Un exemple non moins impressionnant des erreurs de l'époque est fourni par l'histoire de la morve devant l'Académie. La nature contagieuse de la morve des solipèdes était anciennement connue et de sévères réglementations pour en prévenir la propagation avaient été édictées dès 1784 par le Conseil d'État du Roi. Mais au début du XIX^e siècle, par l'effet des doctrines régnantes, cette notion devenait caduque et l'opinion contraire à la contagion dominait en médecine vétérinaire : la morve était tenue pour spontanée. Les

mesures sanitaires furent dès lors négligées ou abandonnées et la maladie se disséminait sans frein, provoquant des cas fréquents, mais méconnus, de contagion humaine. En 1837, Rayet découvre et démontre à l'Académie que la morve du cheval est transmissible à l'homme. Un tel fait heurtait trop les doctrines admises pour ne pas soulever une opposition presque générale. Malgré l'évidence des faits, Rayet ne parvint pas à convaincre ses contradicteurs, et c'est en vain qu'il adjurait l'Académie « de conquérir cette vérité nouvelle si importante pour la science et la santé publique ». Du moins l'appel de Rayet fut-il entendu en haut lieu : devant la fréquence croissante des cas de contagion humaine, les pouvoirs publics, passant outre à la résistance des vétérinaires, se décidèrent à faire revivre les règlements sanitaires tombés en désuétude. Malgré la découverte de Rayet qu'il avait complétée par l'inoculation de la morve humaine au cheval, l'esprit doctrinaire ne désarmait pas. On le vit bien lors d'une importante discussion soulevée en 1860-61 par une communication de H. Bouley sur un cas de guérison de morve chronique chez l'homme. Non seulement la contagion des animaux à l'homme était mise en doute, mais des professeurs éminents affirmaient que la morve se crée de toutes pièces, à l'abri de toute contagion possible, en soumettant des chevaux sains à un travail épuisant, à l'encombrement et à une alimentation insuffisante. La morve des solipèdes était, pour les vétérinaires de l'Académie, le type de la maladie virulente que l'on fait naître à volonté par la misère physiologique. Au président Bouillaud, qui protestait contre cette action illusoire des causes banales, le professeur Sanson n'hésitait pas à porter un singulier défi. Il s'engageait à rendre rapidement morveux les deux beaux chevaux du landau du Président si ce dernier consentait à les lui confier pour être soumis à un excès de travail, avec alimentation insuffisante. La proposition en fut faite en séance par Bouley. Bouillaud se garda de répondre ; sa conviction scientifique n'allait pas jusqu'à risquer son équipage en pareille aventure, et son silence apparut comme une capitulation significative devant la doctrine des vétérinaires. Pasteur, assurément, eût relevé le défi en pareille occasion.

Rappellerai-je, pour en finir avec les erreurs du temps passé, qu'on admettait une rage spontanée du chien et de l'homme, plus fréquente que la rage communiquée par morsure. Spontané aussi était le charbon des animaux domestiques. Briquet s'efforçait même de montrer à cette tribune comment la syphilis a pu et peut encore naître spontanément par l'usage abusif des organes génitaux, et cela en 1864!

Avec de pareilles doctrines étiologiques l'Académie ne pouvait orienter dans des voies profitables la prophylaxie des maladies transmissibles. En vérité, la santé publique était livrée aux mains du destin.

Mais dans une autre direction l'œuvre de notre Compagnie fut méritoire et digne d'être rappelée.

Les règlements sanitaires du royaume, inspirés par la terreur de la peste, imposaient au commerce du Levant un régime de dures quarantaines et de lazarets barbares. L'Académie sut obtenir les atténuations compatibles avec la protection de la santé publique et, par une heureuse initiative, provoquait la création de médecins sanitaires délégués en Orient pour y surveiller les régions dangereuses. S'il importait de fermer nos ports à l'entrée de la peste, mieux valait encore l'empêcher de sortir de ses foyers en appliquant certaines mesures au départ des navires. Tel fut le rôle de ces médecins sanitaires qui délivraient les patentes et réglaient par avance les conditions du débarquement. C'est pour assurer l'avenir de cette institution que l'Académie confiait à l'un de ses membres, Pruss, le poste d'honneur d'Alexandrie.

Les marais salants de notre littoral étaient devenus par leur abandon ou leur mauvais entretien une cause redoutable d'insalubrité; la malaria décimait les populations du voisinage et faisait un désert de certains rivages autrefois prospères. Un beau rapport de Méliér sur les marais salants (1847-48) démontra les causes de leur insalubrité et fixa les règles auxquelles leur exploitation doit être soumise. Ces règles furent appliquées et un grand bien en résulta; il n'a pas été fait mieux ni plus depuis lors.

Une singulière aberration d'esprit d'origine étrangère avait pré-

tendu trouver dans la syphilisation, c'est-à-dire l'inoculation préventive de la vérole, la prophylaxie et même le traitement curatif de cette maladie. On proposait d'inoculer par avance *tous les sujets jeunes* et, par une syphilisation universelle, d'éteindre la vérole dans le monde. Cette insanité n'était pas sans passionner l'opinion médicale et le Gouvernement lui donnait comme un appui moral en instituant une Commission à ce sujet. Le péril pouvait être grand pour la santé publique. Sans être consultée par l'autorité, l'Académie n'hésita pas à signifier hautement au Ministre de l'Intérieur que la syphilisation préventive était une monstruosité scientifique exposant aux plus graves périls ceux qui auraient la folie de s'y soumettre; et l'insanité prit fin.

En 1861-62 se déroula une longue et superbe discussion sur la salubrité des hôpitaux dont bien des épisodes seraient à rappeler. Ce fut un cri d'indignation et de révolte contre l'insalubrité générale des hôpitaux de Paris, même les plus récents. Après avoir dénoncé les aberrations qui réunissaient dans ces lieux, dits hospitaliers, toutes les conditions propres à propager les maladies épidémiques et les grandes infections des opérés, l'Académie posait devant l'opinion médicale et les pouvoirs publics le problème de la future hygiène hospitalière. Elle demandait que la construction et l'aménagement des hôpitaux ne fussent plus livrés à l'incompétence; que médecins, chirurgiens et hygiénistes fussent désormais consultés, terminant par le vœu qu'une Commission prise dans son sein prêtât, pour cet objet, son concours à l'Administration. « Cette discussion, disait le président Bouillaud, constituera un véritable événement dans l'histoire de l'Académie. » Ses échos avaient, en effet, troublé les Tuileries et le Conseil des Ministres : un décret impérial institua un Comité consultatif d'hygiène et du service médical des hôpitaux où l'Académie était largement représentée. Mais ce ne fut qu'un geste. Que d'efforts, que de paroles, que de temps il a fallu depuis lors pour obtenir une très simple réforme : l'isolement des maladies contagieuses !

La syphilis vaccinale, trop souvent ignorée ou méconnue, commençait à devenir un péril public. En 1864, Depaul, directeur de la

vaccine, dénonça ses méfaits à l'Académie et, pour les prévenir, proposa d'encourager la substitution du vaccin animal au vaccin humain, demandant que son rapport soit transmis au Ministre de l'Intérieur. Ce document courageux et très démonstratif fut âprement combattu, non seulement sur le terrain doctrinal, mais même au point de vue de la réalité des faits et de l'opportunité de leur divulgation. L'Académie n'osa prendre la responsabilité de suivre son rapporteur ; elle se borna à lui adresser des remerciements pour ses utiles et importantes recherches tout en refusant de les transmettre au Ministre compétent. Depaul était obstiné. Inlassablement, par la suite, il étale à la tribune les faits lamentables de transmission de la syphilis par la vaccination de bras à bras et finit par imposer l'évidence de ce danger social. Mais il attendit près de 20 ans avant de voir la réalisation du progrès qu'il poursuivait.

Vraiment, l'Académie tardait trop parfois à sanctionner les vérités nouvelles applicables à la protection de la santé publique. Est-ce pour l'avertir à ce sujet que Nélaton terminait par ce sage conseil un discours où il faisait allusion aux traits malicieux dont l'Académie était souvent l'objet : « Il faut, disait-il, ne point tenir outre mesure aux doctrines et savoir les abandonner lorsque, ne cadrant plus avec les faits récemment acquis, elles deviennent stériles.... Rappelez-vous toujours cette pensée d'un de nos plus beaux et plus libres esprits, pensée qui prend vraiment une valeur absolue en matière de science : « La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne; on « est quitte envers elle quand on l'a roulée dans le linceul de « pourpre où dorment les dieux morts. »

Nélaton pressentait sans doute l'évolution scientifique qui allait conduire la médecine à la croisée des chemins et préparer de grands conflits académiques.

III

1865 à 1873

La sève des doctrines nouvelles est préparée ; elle commence à nourrir quelques esprits.

De 1859 à 1865, Pasteur a dévoilé le secret des fermentations, le rôle des organismes microscopiques dans leur évolution et la spécificité de ces ferments animés. Ses immortels travaux sur la *génération spontanée* ont établi que les ferments ne naissent jamais dans les milieux fermentescibles, mais y sont toujours introduits du dehors. Par cela seul Pasteur avait déjà illuminé la pathogénie des maladies infectieuses. Bientôt ses admirables recherches sur les *maladies des vers à soie* (1865-67) allaient fonder les assises inébranlables d'une pathologie nouvelle, éclaircir enfin le mystère de la contagion et de l'hérédité.

La lumière s'annonçait éclatante pour les esprits non prévenus.

En 1863, Davaine, suggestionné par une note de Pasteur sur le ferment butyrique, applique le premier la théorie des germes à l'étiologie du charbon : il émet l'idée que les agents essentiels de cette maladie sont les bâtonnets immobiles ou *bactéridies* que, en 1850, il avait vus avec Rayer dans le sang des animaux charbonneux. Ce sera l'honneur de Davaine d'avoir vu sur ce point plus loin que les hommes de sa génération.

C'est à ce moment, le 5 décembre 1865, qu'un jeune professeur agrégé du Val-de-Grâce, Villemin, venait lire à l'Académie une note désormais célèbre ayant pour titre : *Cause et nature de la tuberculose*. C'était la démonstration expérimentale de la virulence et de l'inoculabilité de la tuberculose. Je compte ne rien révéler à personne en disant que cette note si grosse de conséquences fut accueillie par l'indifférence et passa inaperçue. Villemin la confirme et la complète un an après, le 30 octobre 1866, par la lecture d'un deuxième mémoire intitulé encore : *Cause et nature de la tubercu-*

lose. Cette fois, l'Académie s'éveille et soumet les travaux de Villemin à une Commission composée de Louis, Grisolles, H. Bouley et Colin (d'Alfort). La Commission déposa son rapport en juillet 1867 après avoir confirmé tous les résultats expérimentaux de Villemin; « elle reconnaît que ces faits jettent un jour nouveau sur la nature de la phtisie et lui attribuent incontestablement une place dans le groupe des affections contagieuses ».

Alors commence une mémorable discussion (1867-68) qui marque le premier heurt violent entre l'observation clinique et l'expérimentation en marche vers la conquête de la vérité. Ce fut la révolte contre le fait nouveau, et, comme le dit Duclaux, la première salve de l'artillerie qui tonna plus tard contre Pasteur. Malgré le contrôle confirmatif de la Commission académique, l'inoculabilité de la matière tuberculeuse est contestée, niée même; et fût-elle possible, disait-on, ce fait ne jugerait ni la spécificité ni la contagion de la tuberculose. Pidoux, phtisiologue en renom, dans un langage enflammé qui aura des échos prolongés, s'efforce de réduire à néant la découverte de Villemin. La tuberculose maladie inoculable? Qu'importe. « Dans la tuberculose, maladie constitutionnelle, diathésique, c'est le terrain qui est tout, ce n'est pas la semence. La maladie se fait de toutes pièces; *elle naît en nous, de nous, par nous*. — paroles que Pasteur n'oubliera pas. — On n'a que faire d'un virus, doctrine désolante ne permettant pas d'espérer qu'on pourra diminuer un jour la fréquence de la tuberculose. C'est une maladie des moins virulentes, des moins spécifiques.... J'avoue, s'écriait Pidoux, que je me serai épouvantablement trompé dans mon pronostic si la certitude de la spécificité et de la virulence de la phtisie devait sortir des recherches actuelles sur ce sujet. Quel malheur ne serait-ce pas qu'un pareil résultat! L'économie sociale, l'hygiène publique et privée, la prophylaxie, la médecine condamnées d'avance dans leurs aspirations et leurs efforts; les pauvres phtisiques séquestrés comme des pestiférés; la tendresse et l'affection des familles en lutte avec la peur et l'égoïsme! Si la phtisie est contagieuse, il faut le dire tout bas! » Était-il possible d'être moins clairvoyant?

Seuls Hérard, N. Gueneau de Mussy, H. Bouley proclament l'importance de la découverte de Villemin pour la prophylaxie ; ils adjurent l'Académie de ne pas la méconnaître, de ne pas lui opposer un silence coupable qui, en inspirant une sécurité trompeuse, ferait rejeter toutes les mesures prophylactiques. « Les expériences de Villemin restent inébranlables, disait Bouley. La phtisie est transmissible par inoculation. Il est des esprits pusillanimes que cette conclusion effraye et qui ne voudraient pas la divulguer. On a dit pareille chose du choléra. C'est le rôle des Académies d'arracher tous leurs voiles à toutes les vérités et de les montrer à tous les yeux dans ce que j'appellerai leur noble impudeur. »

La discussion prend fin le 18 août 1868. Les conclusions de la Commission sont écartées. L'Académie estime qu'il ne lui appartient pas de voter des conclusions affirmatives sur un point de science et d'affirmer telle ou telle doctrine ; elle se borne à adresser des remerciements à Villemin. Ainsi fut clos ce débat !

Trois mois plus tard (novembre 1868), Chauveau apportait à la virulence de la tuberculose l'éclatante preuve de ses belles expériences d'inoculation par les voies digestives. Et Bouillaud niait encore la spécificité, la virulence de la tuberculose, protestant avec véhémence contre cette intrusion de la médecine expérimentale dans un domaine exclusivement réservé à la médecine clinique.

L'œuvre de Villemin pouvait patiemment attendre de meilleurs juges, car elle avait l'éternelle jeunesse des vérités fécondes.

En 1869, Barth lit son rapport sur les épidémies de choléra qui ont régné en France de 1854 à 1866. Quelle évolution dans les idées ! L'expérience de la guerre de Crimée avait déjà fait brèche dans les doctrines. L'épidémie de 1865 venait de montrer aussi comment le choléra, convoyé de l'Inde à la Mecque par les pèlerins musulmans, se propageait de là à l'Égypte et à la Turquie avec le retour des foules religieuses en leur pays d'origine, pour envahir ensuite les ports de la Méditerranée en relations avec le Levant. On ne peut plus croire à la spontanéité du choléra en Europe : il y est transporté par les courants humains. Sa transmissibilité devient désormais le dogme étiologique. Les déjections cholériques sont la source

et le véhicule de l'agent morbigène ; elles peuvent contaminer les sources, puits ou rivières utilisés pour l'alimentation et propager le fléau en infectant les voies digestives ; les linges et effets souillés, les déplacements de malades, isolés ou en masse, transportent et dispersent la contagion. De là découlent pour la première fois dans un document académique des mesures rationnelles et précises de prophylaxie individuelle ou publique auxquelles nous n'aurions guère à ajouter, sauf la vaccination anticholérique. Enfin il est fait appel à des mesures sanitaires concertées entre les nations.

En 1872, Davaine communique ses recherches sur la *Septicémie des animaux* où il montre l'incroyable puissance d'un virus nouveau qui persiste presque à l'infini dans les inoculations successives, jusque dans des dilutions exprimées par un trillionième de goutte. Mais Davaine était suspect d'hérésie pour avoir soutenu la nature parasitaire du charbon, et son travail, malgré les confirmations qu'il reçoit, est accueilli par des quolibets. On plaisante le trillionième de goutte de son virus exalté qui suffit à tuer l'animal, on le blâme de fournir ainsi des armes inopportunes à l'homéopathie. C'est motif à virulentes apostrophes contre les ferments et bactéries, contre les prétentions de ces expériences de laboratoire voulant imposer à la clinique des idées qui trébuchent à chaque pas. Davaine se borne à répondre en confessant sa foi.

« Les vibrioniens, disait-il, remplissent dans la nature une grande fonction, c'est une fonction de destruction. Mais ils ne l'accomplissent pas seulement dans la nature morte ; ils détruisent aussi les êtres vivants et l'homme a besoin de s'en défendre. Il nous importe donc de les connaître et d'encourager dans un sujet aussi obscur toutes les tentatives et toutes les recherches. »

Pasteur va entrer en scène.

IV

1873 à 1885

Le 23 mars 1873, Pasteur est élu dans la section des associés libres, non par acclamation, mais à une voix de majorité.

« Lorsque notre illustre collègue est entré dans cette Académie, devait bientôt dire le professeur Chauffard, il n'y est pas entré seulement avec son œuvre immortelle, avec la science des fermentations. Non, M. Pasteur, qu'il le veuille ou non, qu'il le sache ou qu'il l'ignore, est entré ici avec toute une pathologie, pathologie envahissante qui semble avoir conquis déjà la classe entière des maladies spécifiques, la plus vaste de la nosologie, et tend obscurément à gagner les affections internes qui jusqu'ici semblaient se dérober à la spécificité.... Substituer le parasitisme à la vieille conception de la maladie une, active, spontanée, le travail systématique du jour est là. »

Chauffard ne se trompait point, et Pasteur avait la claire vision du but vers lequel il marchait. « Je suis entré parmi vous, disait-il, avec un programme à suivre qui exige que tous mes pas soient assurés.... Mon programme, je puis vous le dire en deux mots : j'ai cherché pendant 20 ans, je cherche encore la génération spontanée proprement dite.... Si Dieu le permet, *je chercherai pendant 20 ans et plus la génération spontanée des maladies transmissibles*. Dans ces difficiles études autant je rejeterai toujours avec sévérité la frivolité dans la contradiction, autant j'aurai d'estime et de reconnaissance pour ceux qui m'avertiront que je suis dans l'erreur. »

Pasteur, comme l'écrivait naguère son disciple et continuateur parmi nous, notre collègue E. Roux, « Pasteur avait déjà révolutionné la médecine avant d'avoir entrepris l'étude d'aucune maladie. Chacune des propositions fondamentales établies pour les fermentations

tations devait s'appliquer avec la même exactitude aux maladies infectieuses.

« Le virus est un être vivant comme le ferment ; tous deux sont des microbes comme on dit aujourd'hui.

« Le virus en se multipliant dans le corps cause la maladie infectieuse, comme le ferment pullulant dans le milieu fermentescible produit la fermentation.

« A chaque maladie infectieuse correspond un virus spécifique, comme à chaque fermentation un ferment particulier.

« Le virus vient du dehors et, par conséquent, la contagion peut être évitée.

« Les travaux de Pasteur sur les fermentations donnaient à la médecine non seulement une doctrine, mais aussi une méthode de recherches et une technique d'une merveilleuse puissance. »

L'extension aux maladies des notions acquises sur les fermentations devait donc se poser devant l'Académie. Alors aussi, comme le prévoyait Chauffard, devait s'engager le choc nécessaire, grandiose et décisif entre les doctrines traditionnelles sur la spontanéité morbide qui dominaient l'esprit médical et les idées nouvelles échappées des cornues d'un chimiste, ainsi que cela se disait ironiquement à cette tribune. Ce n'est pas sans émotion qu'on revit aujourd'hui par la lecture de nos Bulletins cette longue et superbe bataille qui avait pour enjeu l'avenir de la médecine et de la prophylaxie. En retracer ici toute l'histoire serait impossible. Je me limiterai à quelques souvenirs épisodiques sans m'éloigner de mon sujet, car c'est réellement de ces temps héroïques que commencera à dater l'hygiène publique.

Dans les jours qui suivirent son entrée à l'Académie, Pasteur y pouvait prendre contact avec les doctrines étiologiques admises en ce milieu dirigeant. Il s'agissait du typhus exanthématique. A cette maladie transmissible, si hautement spécifique, on s'accorda à reconnaître comme uniques causes déterminantes la misère, la famine et l'encombrement. Chauffard protestait cependant contre cette action attribuée à des causes banales et démontrait leur impuissance à provoquer le typhus en France en dehors d'une importation. Fauvel,

épidémiologiste officiel et notoire, répond d'une manière péremptoire : « Le typhus est susceptible de se produire dans toute agglomération d'hommes épuisés par de longues privations, par les maladies qui s'en suivent, et accumulés dans un espace confiné. Après que la maladie est ainsi née de toutes pièces, apparaît un principe morbifique doué de propriétés contagieuses. Le typhus fournit donc l'exemple d'un principe virulent prenant spontanément naissance dans l'organisme humain. »

Pasteur garda le silence ; il ne s'aventurait pas sur le terrain de la pathologie qui n'était pas celui de ses expériences.

Mais presque aussitôt se pose la question des *urines ammoniacales*, puis de la *putréfaction* qui met en cause le rôle des germes animés et leur génération spontanée. C'est le domaine de Pasteur. Alors il entre dans le débat avec la rigueur, la précision et l'abondance de ses faits expérimentaux, démontrant qu'il n'existe ni fermentation, ni putréfaction sans organismes microscopiques, que les liquides fermentescibles restent inaltérés lorsqu'ils sont mis à l'abri des poussières de l'air. Et que lui opposent ses contradicteurs ? des présomptions, des doutes, des vues philosophiques sur les desseins insondables du Créateur, un flux d'éloquence ; arguments bien creux pour le grand expérimentateur.

Peu de temps après, en 1875, s'engage une mémorable discussion sur les fermentations où Colin (d'Alfort) et Poggiale remettent témérement en cause la génération spontanée. Quels beaux débats ! « Je suis vraiment surpris, déclare d'abord Pasteur, de voir tant de personnes aborder des questions qui, comme celles de la génération spontanée, sont grosses comme le monde avec des connaissances insuffisantes et si peu de préparation. » Sur les obscurités et les arguties de ses adversaires il déverse ses expériences qui sont des chefs-d'œuvre d'exactitude et de précision, des faits créant l'évidence ; et la discussion prend une ampleur sans égale par les magnifiques développements que lui donne Pasteur. Alors c'est une argumentation d'une superbe envolée, nuancée de vives apostrophes à ses contradicteurs, de rudes et fines critiques de la copieuse verbosité académique. Le maître était comme

enflammé par son sujet, car, derrière le principe général des fermentations, ce qui s'agissait dans l'esprit de son auditoire émerveillé c'était ce qu'on appelait les fermentations dans l'organisme à l'état normal et dans les conditions pathologiques, et plus spécialement encore la spontanéité morbide. Ce furent de belles séances et le président Bouillaud ne pouvait que s'écrier : « Je salue le triomphe que vient de remporter M. Pasteur à cette tribune ! » L'Académie avait été subjuguée sans doute, mais non pas convaincue par la clarté des faits, car il lui était trop demandé que de rompre désormais avec les traditions du passé.

Pasteur fréquentait volontiers notre Compagnie. Ce lui était une occasion de se familiariser avec les idées médicales, de propager aussi les siennes et d'ouvrir des horizons nouveaux aux esprits réfléchis. Faisant hommage à l'Académie, en 1876, de ses *Études sur la bière, ses maladies et les causes qui les provoquent*, il exprime sa confiance que les médecins liront ce livre avec utilité, bien qu'il n'y soit nullement question de médecine. « Je démontre, dit-il, que toutes les altérations un peu profondes de la bière sont produites par des organismes microscopiques qui trouvent dans ce liquide un milieu favorable à leur développement. Autrefois on disait que les altérations des vins et des bières étaient *spontanées*, dépendantes de la nature et de la composition de ces liquides. On aurait dit alors, suivant le langage médical, que toutes les maladies du vin et de la bière sont faites dans ces liquides, par ces liquides. Le caractère de la maladie, dit en effet M. Pidoux, est d'être faite *en nous, de nous, par nous*. Cette doctrine n'est plus applicable aux vins et aux bières. La cause des maladies de ces liquides ne leur est pas intérieure, mais extérieure. » Inviter les médecins à conclure des maladies des vins et des bières à celles de l'homme, quelle singulière hardiesse c'eût été pour tout autre que Pasteur !

La spontanéité des maladies spécifiques lui apparaissait une monstrueuse hérésie qui révoltait sa conscience scientifique. Ce dogme médical que savait toute son œuvre expérimentale ne cessait cependant de trouver à l'Académie d'éloquents défenseurs. Mais jamais peut-être n'y fut-il soutenu avec plus d'éclat qu'en 1877, au

cours d'une grande discussion sur l'étiologie de la fièvre typhoïde. Ce débat marque une date, car il oppose clairement la médecine du passé et celle de l'avenir, le fatalisme résigné de l'une devant son impuissance à préserver et les énergies vivifiantes de l'autre, pleine de confiance dans la prophylaxie des maladies transmissibles.

N. Gueneau de Mussy venait d'exposer les doctrines anglaises de Budd et de Murchison. Il affirmait la nature essentiellement contagieuse de la fièvre typhoïde et considérait comme douteux qu'elle puisse se propager en dehors de la contagion, celle-ci s'exerçant par l'intermédiaire des matières fécales, véhicules du poison typhique. Alors, l'un des esprits les plus éminents de l'Académie, le professeur Chauffard, développe ses conceptions pathogéniques où s'allient la spontanéité de la fièvre typhoïde et sa transmission par contagion. Avec une magnificence de langage et une sincérité de pensées qui captivent, il professe sa foi dans la spontanéité des maladies spécifiques et l'oppose « à ces doctrines suivant lesquelles la maladie ne naît plus de nous, en nous, mais entre en nous du dehors ; nous ne ferions que la supporter, nous serions la scène sur laquelle viendrait jouer un acteur nomade ». — « Si, ajoutait-il, la fièvre typhoïde relève d'une cause parasitaire, on peut nourrir le vague espoir d'en débarrasser l'humanité. Si au contraire elle sort de notre spontanéité vivante, si nous l'engendrons en nous-même, c'est de l'utopie et de la déclamation de croire et de dire que nous pourrions l'étouffer un jour. » Chauffard portait encore la chaîne de sa foi dogmatique, mais une chaîne prête à se rompre, et, comme s'il pressentait la fin de ses illusions doctrinales, ce grand esprit philosophique semait les fleurs somptueuses de son éloquence sur le linceul de pourpre où Pasteur avait enseveli la spontanéité morbide, un dieu mort.

Au moins la doctrine nouvelle trouve-t-elle un défenseur à l'Académie. Éclairé et convaincu par les études de Pasteur sur les maladies des vers à soie, Gueneau de Mussy affirme sa croyance en la théorie des germes et glorifie son influence sur nos doctrines médicales... « car elle fortifie l'espérance de ceux qui souhaitent sur la pathogénie des maladies spécifiques des résultats plus satisfaisants

que ceux qui nous sont offerts par la dialectique associée à l'hypothèse.... On pourra donc restreindre les ravages de la fièvre typhoïde ».

Cette joute oratoire devait avoir pour épilogue une intervention de Pasteur qui jetait dans la balance sa note célèbre « *Sur le charbon et la septicémie* » (17 juillet 1877)... « Je ne suis nullement autorisé, disait-il en terminant sa lecture, à porter un jugement sur les opinions qui ont été émises dans la discussion brillante à tant d'égards que l'Académie a ouverte récemment sur l'étiologie de la fièvre typhoïde. Pourtant je dois condamner sans réserve une théorie médicale déjà soutenue à diverses reprises dans cette enceinte et qui a fait une apparition nouvelle pendant la discussion que je rappelle ». Et Pasteur poursuit par cette page que je me reprocherais de ne point reproduire : « L'Académie sait pertinemment que l'hypothèse de la génération spontanée, qui a succombé dans le laboratoire sous toutes ses formes, cherche aujourd'hui un refuge dans les obscurités de la pathologie.

« Lorsque, dans une occasion récente, j'ai poussé à bout le D^r Bastian, je ne cherchais pas une satisfaction d'amour-propre. Ce que je voulais, c'est que ce savant ne pût invoquer une prétendue expérience de génération spontanée en faveur de la doctrine de la spontanéité des maladies. Je ne saurais mieux rendre ma pensée qu'en reproduisant un passage d'une lettre que je lui écrivais il y a peu de jours. « Savez-vous, lui disais-je, pourquoi j'attache un si grand prix à vous combattre et à vous vaincre, c'est que vous êtes un des principaux adeptes d'une doctrine médicale, suivant moi funeste au progrès de l'art de guérir, la doctrine de la spontanéité de toutes les maladies. Vous êtes de cette école qui inscrirait volontiers au frontispice de son temple, comme le voulait naguère un des membres de l'Académie de médecine de Paris : *la maladie est en nous, de nous, par nous*. Tout serait donc spontané en pathologie. Voilà l'erreur préjudiciable, je le répète, au progrès médical. Beaucoup de maladies ne sont jamais spontanées. Au point de vue prophylactique, comme au point de vue thérapeutique, il y a un abîme pour le médecin et le chirurgien suivant qu'ils prennent

pour guide l'une ou l'autre des deux doctrines. Après l'exposé que je viens de faire à l'Académie, toute discussion ne serait-elle pas superflue qui mettrait en doute l'impérieuse nécessité de compter désormais avec le rôle pathogénique des infiniment petits. »

Ainsi se forgeait lentement l'arme nouvelle et puissante que Pasteur devait mettre aux mains de l'hygiène publique.

Rappellerai-je les communications faites par Pasteur à notre Compagnie après le magistral résumé qu'en a donné notre collègue E. Roux dans sa notice sur l'*œuvre médicale* du Maître; elles sont dans la mémoire de tous et constituent le plus glorieux patrimoine de l'Académie.

C'est le *charbon de la poule* qui montre comment se crée la réceptivité à une maladie infectieuse. Le *choléra des poules*, l'*atténuation de son virus*, l'*explication de la non-récidive* et de l'*immunité acquise*, aboutissant à la *vaccination préventive* contre cette maladie. La *théorie des germes et ses applications à la médecine et à la chirurgie*. En 1879, c'est la cause de la *fièvre puerpérale* révélée dans une séance mémorable. Hervieux s'efforçait de prouver que ce fléau des Maternités échappait à la théorie des germes, exprimant sa crainte de mourir avant la découverte du vibrion qui la provoque. « Eh bien! s'écrie Pasteur, que l'Académie me permette de dessiner sous ses yeux le dangereux microbe auquel je suis porté en ce moment à attribuer l'existence de cette fièvre ». Il dessinait aussitôt au tableau le microbe en chapelets de grains sphériques (streptocoque) qu'il trouvait dans les lochies, les abcès, le sang des femmes malades, le pus du péritoine. Et il allait ajouter, animé par sa foi dans la vérité : « Je vous demande, dès après l'accouchement et jusqu'à complet rétablissement, d'empêcher l'apparition de ces infiniment petits. Puisque chez une accouchée dont l'état était irréprochable ces infiniment petits se sont trouvés absents, pourquoi ne pas essayer de placer dans les mêmes conditions toutes les accouchées sans distinction? Les soins cliniques, ceux de l'hygiène peuvent-ils être compromis? » Et il conseille les lavages antiseptiques. La prophylaxie de la fièvre puerpérale était fondée. Tarnier, convaincu depuis longtemps de sa contagiosité, pouvait poursuivre

son œuvre de jeunesse, la mener à bien et devenir ainsi un bienfaiteur de la maternité. N'était-ce pas de l'hygiène publique et de la meilleure!

Ce sont ensuite les notes successives sur l'*étiologie du charbon*, signées de Pasteur et de ses collaborateurs Chamberland et Roux, et dont on a pu dire que « jamais jusqu'ici la médecine n'avait connu une semblable perfection dans les expériences, une pareille rigueur dans les déductions, et une telle sûreté dans les applications ». Aussi Pasteur avait-il le droit de dire à ce moment : « J'imagine que l'Académie aura peut-être fait la remarque que la théorie des germes paraît prendre plaisir à se jouer de ses adversaires. Elle agrandit ses conquêtes et fortifie ses méthodes. On n'arrêtera sa marche, ni en France, ni à l'étranger : un souffle de vérité l'emporte vers les champs féconds de l'avenir. » — C'est l'*atténuation des virus et leur retour à la virulence*. La *vaccination contre le charbon* et la célèbre expérience de Pouilly le Fort qui confirme triomphalement l'une des plus grandes découvertes de la médecine au siècle passé. — C'est le *rouget du porc et la vaccination préventive contre cette maladie*. « Nouvelle preuve, disait Pasteur, à l'appui de la grande méthode de l'inoculation préventive; elle en élargit le champ et renforce l'espérance que le moment arrive où la médecine de l'homme pourra elle aussi bénéficier de cette méthode pour prémunir les populations contre les atteintes des maladies contagieuses. »

Pareille espérance ne semblait plus une chimère aux esprits qu'illuminait Pasteur. « Pourquoi, disait Bouley à la tribune, la science expérimentale ne s'emparerait-elle pas un jour de tous les virus pour les assujettir et faire bénéficier l'humanité de leur activité atténuée, devenue bienfaisante par les vertus vaccinales qu'ils auraient acquises ? » En 1882, au cours d'une discussion sur l'épidémie de fièvre typhoïde à Paris, Bouchardat, recherchant les moyens de préserver les populations, pouvait dire à l'Académie. « Il faut recueillir, cultiver et modifier le ferment de la fièvre typhoïde par les moyens que M. Pasteur a mis en usage pour atténuer la puissance du ferment de l'affection charbonneuse. C'est peut-être ambitieux, mais en jetant un regard en arrière, en considérant les pro-

grès accomplis, on doit beaucoup espérer de l'avenir. » Cet appel de Bouchardat à la vaccination anti-typhoïdique n'est-il pas d'une singulière prescience.

Tel est le cortège d'immortels travaux avec lequel Pasteur s'avancait vers la postérité, allant au-devant de la vénération des siècles; et le tout devait être bientôt couronné par ses *études sur la rage* ! Dès ce moment Pasteur avait fondé la prophylaxie et l'hygiène publique sur ses bases définitives. Toutes les découvertes dont peut s'enorgueillir la prophylaxie contemporaine des maladies infectieuses sont en germe dans l'œuvre géniale du Maître. Que dis-je, elles ont été prévues, préparées, réglées pour ainsi dire par ses recherches et sa pensée; elles n'en sont que le développement logique et harmonieux. Rappelons à ce propos l'épisode de la peste d'Astrakhan. C'était en 1879. L'épidémie surgie sur les bords du Volga suscitait un émoi de panique en Europe. L'Académie en discute et demande un programme de recherches méthodiques. Pasteur est interrogé. « Si, dit-il, j'étais appelé à étudier la peste là où elle règne, je supposerai tout d'abord que la peste est due à la présence et au développement chez l'homme d'un microphyte ou d'un microzoaire. Partant de là, je m'occuperai exclusivement de la culture du sang et des diverses humeurs du corps » ; et il développe par le menu le programme dont l'application devait plus tard conduire Yersin, l'un de nos associés nationaux, à découvrir le microbe qui porte son nom. Et Pasteur décrivait déjà le masque protecteur qui sera employé dans l'avenir pour préserver de la peste pneumonique.

Mais toutes ces communications, évangile des temps nouveaux, que nous relisons avec une admiration reconnaissante, soulevaient alors d'ardentes controverses. Parfois la polémique soufflait en bourrasques et déchaînait la tempête, car nombreux étaient les membres de notre Compagnie qui subissaient avec impatience l'emprise mordante des recherches de Pasteur sur le domaine de la médecine. Ces épisodes que relatent nos Bulletins marquent d'un trait trop saisissant la physionomie des débats pendant cette grande lutte des

idées, pour ne pas être rappelés au souvenir des présentes générations.

Les relations de la variole et de la vaccine étaient le sujet des méditations de Pasteur. Dans une discussion soulevée à ce propos en 1880, Depaul lui reprochait, non sans ironie, de prétendre à rénover la médecine avec quelques expériences de laboratoire. « Je n'ai rien à dire contre la culture des microbes ; j'accepte, me déclarant incompetent sur tout ce qui se passe dans les cornues. Mais quand M. Pasteur cesse d'être l'expérimentateur habile que nous savons, et qu'il s'engage dans les applications à la médecine, je lui demande la permission de ne plus être de son avis. » Et Pasteur de répondre avec une fierté indignée : « Que je sois ignorant des choses médicales et vétérinaires, je l'ai bien souvent confessé à cette place. Mais lorsque cette déclaration d'ignorance et d'incompétence est faite par des membres de cette Académie, sa gravité est bien différente ; elle signifie que je parle de choses que j'ignore et que je me mêle de médecine quand je n'y suis pas autorisé. Dans ces conditions, ma fierté de chercheur consciencieux se révolte et voici ma réponse : je me rends cette justice de n'avoir jamais pris la parole au milieu de vous, si ce n'est pour vous instruire. Le plus humble des écoliers, et d'où qu'il vienne, est un maître lorsque, devant une assemblée scientifique, il apporte des faits nouveaux, des vues nouvelles. Je me rends encore cette justice que je n'ai jamais empiété sur le terrain médical si ce n'est pour l'agrandir. »

Mais comment dépeindre, sans faire parler les interlocuteurs eux-mêmes, ces scènes épiques de 1883 où, dans un dernier et violent sursaut, la médecine traditionnelle se dressait contre Pasteur et ses doctrines. Au cours d'une discussion sur l'étiologie de la fièvre typhoïde, Peter n'avait pas ménagé ses sarcasmes aux travaux de Pasteur qu'il résumait sous le terme péjoratif de « *chimie* ». Bouley, qui, à suivre les découvertes de Pasteur, avait dès ce moment trouvé son chemin de Damas, intervient alors pour glorifier en un magnifique exposé les immenses progrès accomplis dans l'étiologie et la prophylaxie des maladies contagieuses depuis qu'on a pu les concevoir comme le produit d'un ensemencement de l'orga-

nisme par un germe vivant. C'est toute l'œuvre de Pasteur qu'il déroule ainsi en son éclatante majesté devant l'Académie. Peter se livre alors à une attaque passionnée contre la doctrine nouvelle des maladies infectieuses et contre Pasteur. « Son excuse, dit-il, est d'être un chimiste qui a voulu, inspiré par le désir d'être utile, réformer la médecine à laquelle il est complètement étranger.... (Assurément, Pasteur n'avait pas de diplôme médical ; il n'avait que du génie).... La découverte des éléments matériels des maladies virulentes ne jette pas les grandes clartés que l'on a dites sur l'étiologie, et surtout la prophylaxie des maladies virulentes. Ce sont là des curiosités d'histoire naturelle, intéressantes à coup sûr, mais à peu près de nul profit pour la médecine proprement dite et qui ne valent ni le temps qu'on y passe ni le bruit qu'on en fait. Après tant et de si laborieuses recherches, il n'y aura rien de changé en médecine, il n'y aura que quelques microbes de plus. » Après quoi Peter discute à sa manière, ou plutôt déchire l'atténuation des virus, les vaccinations préventives et toute la doctrine prophylactique de Pasteur, se félicitant d'avoir soulevé cette discussion sur la *microbiatrie* et combattu un véritable péril social : l'application hâtive et téméraire à la médecine humaine d'expériences de médecine vétérinaire.

Ces attaques passionnées avaient recueilli quelques applaudissements. Pasteur gardait le silence. Bouley, seul sur la brèche, y répond avec une verve enflammée et des traits acérés, « s'inclinant plein d'admiration et de respect devant le chimiste qui, pour n'être pas médecin, illumine la médecine et dissipe, à la clarté de ses expériences, des obscurités jusqu'alors impénétrables ».

Ces débats si émotionnants allaient le devenir encore plus. Dédaigneux d'une polémique plus irritée que scientifique, Pasteur se borne à lire à la tribune sa note sur « *Les doctrines microbiennes et la vaccination charbonneuse* ». Belle et fière réponse qu'il termine par ces mots à l'adresse de son détracteur : « Mon patriotisme à moi, monsieur, est de telle nature que je ne me consolerais pas que la grande découverte de l'atténuation des virus-vaccins ne fût pas une découverte française ! » Peter prend de nouveau la parole et

cette partie de la discussion laisse une amère tristesse à ceux qui la relisent : « J'ai voulu surtout combattre cette partie annexe de la chimie qui n'est autre que la doctrine des microbes, doctrine qui n'a pas trouvé non plus de défenseurs parmi les médecins de notre Académie.

« Monsieur, ce sera pour moi un grand honneur de lutter contre vous....

« Les applications de vos expériences à l'homme, cela regarde les médecins. Et je ne peux m'en désintéresser ; j'ajoute que je ne le dois pas.

« Là, en effet, se trouve un double péril : *péril social, l'homicide; péril intellectuel, la déraison.*

« J'ai trop souci de la vraie grandeur de mon pays pour le laisser, sans que j'y résiste, tomber dans la folie du microbe, c'est ma façon à moi d'avoir du patriotisme. » Quel blasphème !

Bouley était encore seul à se lever pour qu'un pareil discours ne s'achevât pas dans le silence de l'auditoire qui en eût été comme l'approbation.

Telle fut la dernière bataille sur les vérités définitivement conquises. Certes il y eut encore quelques combats d'arrière-garde dont les derniers coups de feu retentissaient non loin de l'époque actuelle. Mais l'Académie commençait à se faire comme une âme nouvelle, car la doctrine microbienne avait déjà accompli des miracles en chirurgie, en obstétrique, en hygiène, en thérapeutique, et force était bien aux plus incroyants de reconnaître qu'elle avait déjà conservé plus d'existences que toutes les théories et tous les systèmes de la vieille pathologie ; et ce n'était qu'un prélude dans l'épanouissement des plus riches conquêtes. Nombreux y devenaient les défenseurs de l'œuvre que quelques-uns de ses membres avaient si âprement combattue. On le vit bien lorsque Pasteur, mettant le sceau à sa gloire, apportait à l'Académie et au monde ébloui cette découverte de la *Prophylaxie de la rage après morsure* qui jetait sur la Science française un éclat incomparable. Alors encore la passion, la contradiction systématique, le dénigrement insidieux se déchaînent contre le traitement préventif de la rage pour le dénoncer

à l'opinion publique comme anti-scientifique, inefficace et dangereux. L'illustre vieillard qui avait répandu tant de bienfaits sur l'humanité et que la maladie tenait éloigné de son laboratoire était, suivant l'expression même de Brouardel, « traduit à cette tribune comme un accusé ». Mais l'Académie, soulevée par le verbe indigné de Vulpian, de Brouardel, de Villemain, de Charcot, se dresse presque tout entière contre ceux qui veulent ternir notre grande gloire nationale. Vulpian, dont la voix était près de s'éteindre, couvrait de son autorité scientifique la géniale découverte de Pasteur et terminait ainsi le dernier discours qu'il prononça dans cette enceinte : « Aussi je ne crains pas de dire à M. Peter : comme médecin, comme académicien, comme philanthrope, comme patriote, il a entrepris et poursuivi une campagne déplorable. » De vifs applaudissements soulignaient cette apostrophe cinglante. Aujourd'hui la seule réponse à faire serait de citer le dernier chiffre de la mortalité par rage après le traitement pastorien : 0,16 p. 100!

Peut-être me reprochera-t-on d'avoir trop complaisamment évoqué en ce jour des souvenirs qui ne sont pas tous à la louange de nos devanciers. Sachons cependant les entendre pour les méditer, et donnons une preuve de notre souci de la vérité en disant les erreurs et les faiblesses bien explicables de cette phase de la vie académique où s'enfantait un ordre nouveau.

Pourquoi cette âpre et longue résistance à l'évidence des faits? L'Académie, héritière et gardienne de la tradition, considérait comme sa mission de maintenir la médecine dans la voie de l'observation clinique, afin d'en assurer le progrès harmonieux et continu; la médecine était et devait rester une pure science d'observation. On n'admettait guère d'autre méthode. L'expérimentation ne pouvait être en faveur et la recherche d'une vérité par ce moyen semblait une curiosité presque inutile, sans application tout au moins à la médecine humaine. Dès lors pour expliquer les obscurités de l'étiologie, nos devanciers s'abandonnaient aux hypothèses, aux théories, aux systèmes prêtant ample matière à la dialectique et aux discussions oratoires. Les maîtres de l'heure, les grands cliniciens avaient trop conscience et fierté de ce qu'ils devaient de belles con-

quêtes à la méthode d'observation pour s'attarder aux notions basées sur les recherches de laboratoire, et l'on pouvait appliquer à la plupart d'entre eux ce que Cadet de Gassicourt disait ici même de Peter : « Les doctrines modernes l'effrayaient pour l'avenir de la médecine, et il mettait à les combattre sa passion de lutteur. Chaque découverte lui semblait une blessure à la sainte tradition. Chaque pas dans une direction nouvelle lui paraissait une apostasie et une ingratitude. » De là ces luttes vibrantes d'émotion quand un chimiste vint jeter les fermentations, les virus vivants, les virus atténués, les vaccinations préventives dans un milieu médical qui, fixant toujours ses regards vers le passé, se laissait bercer par la chanson des doctrines coutumières. Il fallut les secousses violentes des découvertes de Pasteur pour le faire descendre des nuées et prendre enfin contact avec le progrès qui révolutionnait la médecine à son insu, l'orientant vers un avenir dont nous ne voyons encore que l'aube naissante. Ne regrettons pas les tumultes oratoires d'autrefois. Les orageuses et magnifiques discussions dans le champ clos académique étaient utiles, nécessaires, heureuses même pour le but à atteindre. En martelant les idées et les vérités si âprement débattues, elles imposaient la doctrine nouvelle aux méditations des médecins et provoquaient l'émulation des recherches.

Entre temps, et avant que ces polémiques s'apaisent, vers la fin de 1880, un jeune médecin militaire, qui nous préside cette année, découvrait en Algérie un parasite nouveau dans le sang des malades atteints de fièvre palustre. C'était une grande découverte qui allait ouvrir un champ inattendu à la prophylaxie de la malaria ; mais à ce moment elle passait inaperçue. Depuis lors le nom de Laveran est devenu illustre.

V

1885 à 1920

La période moderne des travaux de l'Académie va commencer. L'hygiène prophylactique est née, en effet, du jour où la cause

première des maladies transmissibles est devenue matériellement saisissable, accessible à la recherche scientifique et à l'expérimentation; elle est donc sortie tout armée des travaux de Pasteur. « Il n'y a pas de constitution épidémique, de milieu épidémique, avait-il déjà dit en 1879. Ce qu'on appelle de ce nom correspond suivant moi, et je l'ai prouvé jusqu'à l'évidence pour la pébrine des vers à soie, à une abondance plus ou moins grande de germes de maladies. » On avait ainsi appris qu'un seul malade peut devenir redoutable par les germes innombrables qu'il est capable de répandre autour de lui; leurs voies de propagation et de dissémination ne demeuraient plus dans le domaine du mystère et devenaient décelables; l'hygiéniste avait le moyen d'en arrêter le plus souvent la diffusion. Sans utopie ni déclamation, la médecine avait le droit d'affirmer : la santé publique ne sera plus comme autrefois livrée au destin; elle est désormais entre les mains de ceux qui ont le souci et le devoir de la protéger.

Dans cette voie nouvelle qui s'ouvrait à la sauvegarde de la santé publique, l'Académie avait un grand rôle à remplir et n'y a point failli. Comme le constataient avec satisfaction plusieurs de ses présidents, témoins du passé, le temps ne fut plus aux joutes oratoires sur les questions doctrinales où un public avide de beau langage venait en foule entendre d'éloquents discours plus faits pour charmer un auditoire de lettrés que pour servir la science. Cette transformation graduelle des habitudes académiques se liait, d'une part, à la considération accordée aux faits expérimentaux; d'autre part, à l'indifférence profonde des hommes nouveaux pour les disputes scolastiques où les brillants aperçus de l'hypothèse se donnaient libre carrière. On rassemblait des faits pour avoir des idées et en déduire des applications pratiques : c'était le vœu de Pasteur.

Les plus importants problèmes de l'hygiène publique, urbaine, scolaire, alimentaire et de la médecine sociale ont été évoqués devant notre Compagnie. Je ne puis que les énumérer, et encore me faudra-t-il en omettre.

De 1889 à 1919, la tuberculose a fait l'objet de six grandes discussions qui ont définitivement orienté l'opinion et les pouvoirs publics

vers la prophylaxie sociale organisée sur des bases législatives. Si la route a été longue à parcourir depuis la découverte de Villemin, l'Académie peut avoir quelque fierté de son rôle. Les bons ouvriers ne lui ont pas manqué. Parmi ceux qui ne sont plus, saluons d'un souvenir reconnaissant la mémoire de Grancher et de Landouzy ; l'un et l'autre ont consacré la meilleure partie de leur vie à lutter contre le fléau tuberculeux.

Les nombreuses discussions soulevées par l'étiologie et la prophylaxie de la fièvre typhoïde ont abouti à des notions de première importance pour la santé des populations. Tel le rôle capital des eaux potables dans les endémies et les épidémies typhoïdiques, auquel s'attache le nom de Brouardel qui fut un grand serviteur de l'hygiène publique. Les beaux débats de 1909 resteront dans nos annales comme l'expression la plus complète des connaissances acquises sur l'étiologie de la fièvre typhoïde et le code véritable de la prophylaxie nouvelle, éclairée et guidée par les données scientifiques. Ils ont eu notamment pour conséquence la mise en valeur de la vaccination antityphoïdique dont deux des nôtres, Chantemesse et Widal, avaient établi les bases expérimentales, et que l'un des nôtres encore, le sénateur Labbé, faisait rendre légalement obligatoire pour l'armée dès 1912. Si l'immunisation active contre la fièvre typhoïde et les fièvres paratyphoïdes est devenue si rapidement en France un puissant moyen de préservation des collectivités, il est juste de dire qu'une grande part en revient à l'Académie.

J'abrège encore, à regret, le bilan des questions traitées. C'est le *choléra*, le rôle des eaux potables dans sa diffusion ; sa prophylaxie internationale ; — le *paludisme* dont notre Compagnie, guidée par Laveran, réglait la prophylaxie en des instructions réitérées ; — la *prophylaxie de la syphilis* que notre grand syphiligraphie Fournier développait avec une largeur de vues et une précision d'idées qui inspirent encore ses continuateurs ; — l'*alcoolisme*, ce fléau social contre lequel, depuis plus d'un demi-siècle, l'Académie mène la lutte avec une obstination inlassable, appliquant à son action cette maxime de Guillaume le Taciturne : « Je n'ai pas besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer » ; — l'obsédant

problème de la *dépopulation en France* qui a permis à notre Compagnie de semer des idées fécondes et courageuses; — la *diphtérie*, sa prophylaxie rationnelle; l'application curative et préventive du sérum que notre collègue Roux avait fait entrer dans la pratique par sa célèbre Communication de 1894; — l'emploi prophylactique du *sérum antitétanique*; — l'application de la *tuberculine* au diagnostic de la tuberculose des bovidés; — les mesures sanitaires contre la *rage*; — les mesures et règlements sanitaires contre la *peste*; — la *méningite cérébro-spinale*, sa prophylaxie, son traitement; — la *poliomyélite* et l'*encéphalite épidémiques*; — l'*organisation de la médecine publique* en France, car il n'a pas dépendu de notre Compagnie que la patrie de Pasteur fût dotée depuis longtemps de la législation et des institutions sanitaires qu'elle méritait.

Je ne crains pas d'être démenti par le jugement de la postérité en affirmant que dans cette phase de 1885 à 1920, l'Académie, par ses travaux, ses avis et ses initiatives, a pleinement répondu au but de son institution. On lui a parfois reproché de n'avoir pas toujours accéléré la marche du progrès, oubliant que les hommes affranchis des ardeurs de la jeunesse et mûris par l'expérience des choses sont naturellement enclins à tempérer de quelque modération l'impatience des novateurs. Du moins a-t-elle su éclairer, guider les pouvoirs publics, parfois non sans rudesse; féconder heureusement l'opinion médicale, la violenter même pour la bonne cause et consacrer de son autorité les vérités d'expérience. Ce passé, qui ne sera pas sans lustre dans l'histoire de la médecine publique en France, devient le garant de l'avenir : *ex præterito spes in futurum*,

UN SIÈCLE DE MÉDECINE A L'ACADÉMIE

PAR M. A. CHAUFFARD

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Académie m'a fait grand honneur en me chargeant d'exposer devant vous, dans un rapide résumé, la longue suite de ses travaux en médecine pendant son premier siècle d'existence, de 1820 à 1920. Je sens tout le prix de la mission qui m'a été confiée, et voudrais pouvoir m'en bien acquitter, mais j'avoue que la tâche me semble lourde, et que je ne vois que trop combien il est difficile, sans abuser de votre temps et de votre attention, d'évoquer devant vous la succession de ces trois à quatre générations d'hommes, de leurs idées, de leurs travaux. Je ne pourrai essayer de le faire qu'en négligeant beaucoup de recherches particulières, de nombreuses et importantes discussions qui mériteraient d'être rappelées, pour me contenter de vous retracer, sous leurs aspects les plus généraux, l'évolution des hommes et des idées, et les transformations successives de quelques-unes des grandes questions qui ont toujours dominé nos conceptions médicales.

Pour cela j'ai dû feuilleter tous les volumes de nos Bulletins et parcourir avec eux cette longue étape de cent années de travail scientifique; et à mesure qu'avancait ma lecture je la trouvais de plus en plus attachante. Peu à peu, d'entre les pages de nos volumes je voyais se relever et revivre les hommes du passé, avec leurs personnalités souvent si curieuses, leurs habitudes intellectuelles, leurs susceptibilités parfois excessives, leurs procédés ora-

toires. Au cours de toutes les discussions je les retrouvais, je devenais le spectateur de leurs controverses, de leurs luttes, de leurs rivalités. Ils m'apparaissaient vraiment comme des hommes de combat, toujours prompts à l'attaque ou à la riposte, féconds en discours et en citations classiques, fiers de leurs travaux, inébranlables dans leurs convictions. Il y a eu une époque des *doctrinaires*, à la tribune de l'Académie comme dans nos assemblées politiques, avec les longs discours, les discussions qui duraient des mois, les commissions, les ordres du jour, tout l'appareil des grands débats politiques.

Cette tradition s'est longtemps conservée, et je n'ose dire que ce fut pour le plus grand bien de l'avancement médical; l'abus de la parole est une mauvaise discipline intellectuelle, et c'est ce que voulait faire comprendre Pasteur quand le 2 mars 1875 il demandait que « pour introduire dans les discussions de l'Académie le véritable esprit scientifique, nous prenions entre nous une sorte d'engagement moral de ne jamais appeler ce bureau une tribune, de ne jamais appeler discours une communication qui y serait faite, de ne jamais appeler orateur celui qui vient de prendre ou celui qui va prendre la parole ».

La leçon était dure. A-t-elle été entendue? Peut-être, puisqu'en 1894, dans son allocution inaugurale, le président de l'Académie constatait, non peut-être sans quelque mélancolie, que le temps n'est plus « aux joutes oratoires, aux longs débats qui se prolongeaient pendant des mois, où les répliques succédaient aux discours et enthousiasmaient l'auditoire ».

Aujourd'hui, nos mœurs académiques sont devenues très calmes, beaucoup moins oratoires; les discussions, sauf sur quelques questions majeures de médecine sociale, sont plus rares et moins longues qu'autrefois, et elles restent dégagées de tout caractère personnel. Plus de faits et moins de paroles, n'est-ce pas le programme idéal de toute communication scientifique?

Ceci dit, Messieurs, prenons ces vénérables volumes de nos Bulletins, ouvrons-les, cherchons quels enseignements ils nous apportent.

Notons d'abord que pendant une première période de plus de quinze ans, les procès-verbaux des séances de l'Académie sont restés *manuscrits*, conservés dans de précieux registres de notre Bibliothèque, avec des séances assez courtes et des discussions qui n'avaient pas encore l'ampleur qu'elles ont prise plus tard.

Ce ne pouvait être là qu'une étape temporaire, et à mesure que les travaux de l'Académie prenaient une importance plus grande, il parut nécessaire de les faire connaître du grand public médical. Ainsi naquirent nos Comptes Rendus, dont le premier numéro publia la séance du 4 octobre 1836. Quels étaient, à ces débuts publics de l'Académie, les grands courants d'idées qui dominaient la vie médicale ?

Ils peuvent se résumer en trois hommes et en trois œuvres de tendances tout à fait différentes :

Pinel, avec sa *Nosologie philosophique* de 1795 ;

Broussais, avec l'*Examen des doctrines médicales*, paru en 1816 ;

Laënnec, avec le *Traité de l'auscultation médiate*, paru en 1819.

De ces hommes, deux ont disparu de la scène scientifique et n'appartiennent plus qu'à l'histoire de la Médecine ; Laënnec demeure toujours vivant, en pleine gloire, le chef incontesté de la Médecine française, un des bienfaiteurs de la Médecine universelle.

Chacun de ces hommes avait ses disciples, ses défenseurs passionnés. Pinel était déjà plus lointain, homme du XVIII^e siècle plutôt que du XIX^e, contemporain de notre premier président le baron Portal, dont le buste, conservé à la place d'honneur dans notre salle des Pas-Perdus, représente bien un homme d'avant la révolution, avec l'habit à la française et la perruque poudrée,

Broussais était au déclin de son influence, et sa doctrine dite physiologique avait été ruinée par les enquêtes de plus en plus étendues et précises de l'anatomie pathologique. Il conservait cependant des défenseurs à l'Académie, et Bouillaud resta toujours fidèle à sa doctrine thérapeutique des émissions sanguines, dont il se flattait même d'avoir donné une formule nouvelle et encore plus intensive.

A l'école de Laënnec, je rattacherai entre autres un homme dont l'influence a été grande, non seulement en France mais aussi en Angleterre et surtout aux États-Unis, Louis, qui a marqué si profondément son empreinte dans l'histoire de la phthisie pulmonaire et de la fièvre typhoïde. Épris avant tout d'exactitude et de précision, il avait élevé à la hauteur d'une méthode l'enregistrement minutieux et la numération de tous les symptômes ou résultats thérapeutiques observés chez chaque malade, c'était la *méthode numérique*; elle donna lieu en 1837 à une très intéressante discussion à propos d'une vive attaque contre la méthode, faite par Risueno d'Amador, professeur de pathologie générale à Montpellier : « 500 malades d'un côté, disait-il, 500 de l'autre, deux traitements opposés, comptez, voilà la science! » Dubois (d'Amiens), Piorry, Double s'inscrivaient aussi parmi les opposants, tandis que Bouillaud, Chomel, Rochoux défendaient les idées de Louis. « La statistique, écrivit Rochoux, est plus forte qu'une faculté, plus forte qu'une Académie et que toutes les Académies du monde; en un mot la statistique médicale est *vraie*, et cela répond à tout. » Le mot le plus juste était dit par Rayer : « en médecine, le calcul est devenu un élément de la méthode expérimentale », et tout l'effort de notre séméiologie moderne le confirme, quand nous réduisons à des données numériques nos appréciations de la valeur fonctionnelle des différents organes.

Autour de ces idées en évolution, de l'enquête anatomo-pathologique, base de l'organicisme de l'École de Paris, se groupe toute une pléiade de grands lutteurs, Rostan, Gerdy, l'infatigable Bouillaud. Gaultier de Claubry, Piorry, avec son esprit novateur mais plein d'orgueil scientifique, voulant tout plier à ses conceptions personnelles, ramenant toujours la Médecine à ses idées favorites, la plessimétrie, la recherche des états organo-pathologiques et surtout la nomenclature médicale que Piorry voulait entièrement rénover et tirer exclusivement du grec.

C'était l'*onoma-pathologisme*, branche importante de l'ancienne pathologie médicale, devenue, pour Piorry, la pathologie iatrique. Si nous sommes parfois tentés de sourire de cette logomachie



BUREAU DE L'ACADÉMIE 1862

DUBOIS D'AMIENS

LARREY

BOUILLAUD

BÉCLARD

grecque, telle qu'il l'exposait à l'Académie en 1855, n'oublions pas cependant que quelques-uns des termes de cette nouvelle langue scientifique ont survécu, et quand nous parlons de *toxémie* ou de *septicémie*, c'est à Piorry que nous sommes redevables de ces appellations devenues classiques.

Toute cette première époque de l'Académie commence à Laënnec et à Louis, elle établit les bases de l'organicisme clinique et anatomo-pathologique, elle fonde les assises de notre médecine moderne, mais elle trouve sa limite précise et soudaine le 5 décembre 1865, jour où Villemin fait la première de ses retentissantes communications sur l'inoculabilité de la tuberculose. Ce jour-là un monde nouveau est découvert, et la période héroïque commence qui va s'étendre jusqu'à la dernière communication de Pasteur, le 2 novembre 1886. Ces vingt années ont vu se produire en médecine une de ces transformations totales qui n'ont de comparable que ce que la Révolution française a été dans l'ordre politique.

Mais avant d'en arriver à cette glorieuse période, essayons de donner une idée des résultats obtenus pendant cette longue phase initiale des travaux de notre Académie.

Toutes les catégories des connaissances médicales avaient tour à tour été abordées, et des sciences nouvelles étaient nées, filles de la Médecine générale.

La *Médecine légale* et la *toxicologie* avec la suite classique des recherches d'Orfila sur l'arsenic, sur l'absorption des poisons minéraux, sur les procédés de recherche de ces poisons dans les matières organiques, sur les empoisonnements par le tartre stibié, par les sels de cuivre.

La *thérapeutique*, avec l'étude méthodique des grands médicaments galéniques, des médications de la fièvre typhoïde, de la tuberculose pulmonaire, du paludisme, du rhumatisme articulaire aigu.

La *psychiatrie*, avec les travaux classiques d'Esquirol, de Brierre de Boismont, de Foville, de Baillarger.

La *médecine vétérinaire* étudiant à maintes reprises la morve et le farcin, la pustule maligne et le charbon, la rage, la trichinose.

La *physiologie*, avec les longues discussions sur le rôle des racines

rachidiennes, les fonctions de la moelle et du cerveau, la circulation, et surtout la joute mémorable de 1864 où Gavaret fit triompher les découvertes nouvelles de Chauveau et Marey sur la théorie insoutenable que Beau ne se résignait pas à abandonner.

La *neurologie* n'est que peu représentée dans la série ancienne de nos comptes rendus; à part quelques discussions générales sur l'apoplexie, l'hémiplégie, la congestion cérébrale apoplectiforme de Trousseau, il n'y a guère à relever que le cas célèbre d'atrophie musculaire de Cruveilhier, des communications de Bouillaud et de Broca sur l'aphasie et le centre du langage. Ni Duchenne de Boulogne, ni Charcot n'ont jamais pris la parole à l'Académie.

Par contre, c'est ici que Fournier a publié ses recherches mémorables sur la parasyphilis, sur l'origine syphilitique du tabes et de la paralysie générale, découverte capitale et qui constitue le plus grand progrès pathogénique de la neurologie moderne.

Cette doctrine de Fournier n'a été que le couronnement d'une longue série d'études sur la syphilis, dans lesquelles Ricord, puis Fournier ont édifié peu à peu toute la clinique vénéréologique.

On ne peut passer sous silence la célèbre discussion de 1852, où fut soulevée, à propos d'un rapport de Bégin, toute la question de la *syphilisation*, préventive ou curative, telle que la préconisait et pratiquait Auzias Turenne. Ricord n'admettait pas la transmissibilité de la syphilis au singe, que nous avons vu réaliser depuis par Roux et Metchnikoff, mais, dans un discours charmant et plein d'esprit, il protestait contre la syphilisation qu'il qualifiait d'« abominable pratique ». Cependant celle-ci, à titre curatif tout au moins, était défendue avec sympathie par Depaul, avec enthousiasme par Malgaigne. C'est dans cette discussion que Michel Lévy, à propos de la vaccine, prononça des paroles véritablement prophétiques sur les vaccinations curatives et préventives. « La vaccine, disait-il, contient-elle la forme, le plan d'une méthode qui, dans son expression la plus générale, consisterait à poursuivre la guérison, peut-être même la prévention de certaines maladies par l'inoculation de matières identiques ou homologues au virus dont elles sont le produit? On ne peut repousser d'une manière absolue jusqu'à l'idée

d'étendre à d'autres affections virulentes ce qui a si merveilleusement réussi contre la variole; ce qui n'est encore qu'un acte de prophylaxie limitée à une seule maladie peut devenir pour plusieurs une méthode de traitement; elle a échoué avec un triste éclat contre la syphilis; mieux comprise, mieux appliquée, perfectionnée, elle triomphera peut-être d'autres maladies diathésiques virulentes, moins répandues que la syphilis et non moins redoutables. Est-il donc impossible que l'on vienne proclamer un jour à cette tribune que la morve peut être conjurée ou enrayée par un artifice de vaccination? » La vaccination préventive de la morve n'a pas été réalisée, mais c'est cependant la bactériologie qui a réussi à conjurer cette terrible maladie des solipèdes, du jour où le diagnostic des formes latentes de la morve par la malléine est entrée dans la pratique courante.

Cette revision trop rapide ne donnerait qu'une idée incomplète du rôle scientifique de l'Académie pendant les quarante premières années de son existence. Pour en mieux apprécier la valeur, il faut prendre quelques-unes de ces grandes questions sur lesquelles, à maintes reprises, ont porté les discussions de l'Académie; nous en choisirons trois : la *fièvre typhoïde*, l'*alcoolisme*, la *tuberculose*.

La fièvre typhoïde avait été dégagée du chaos des fièvres continues par la découverte de la lésion spécifique des plaques de Peyer, déjà observée en 1813 par Petit et Serres qui avaient donné à la maladie le nom de fièvre entéro-mésentérique, Bretonneau avait proposé l'appellation de dothiésentérie, enfin Louis dans sa célèbre monographie, de 1841, avait fait adopter le nom de *fièvre typhoïde*.

Bien des fois l'Académie a remis à l'étude le sujet de la fièvre typhoïde, et toujours les mêmes questions ont été discutées sans pouvoir arriver à l'accord d'une solution définitive.

La contagion de la fièvre typhoïde déjà affirmée devant l'Académie par Bretonneau, en 1829, était généralement admise par les médecins exerçant dans les petites localités, et nos comptes rendus sont pleins des exemples les plus probants. Mais certains des cliniciens parisiens, comme Bouillaud, observant dans des conditions

moins favorables pour remonter à l'origine des différents cas, restaient dans le doute ou même dans la négative.

Il en était de même pour l'unité ou la dualité de la fièvre typhoïde et du typhus. Gaultier de Claubry restait uniciste, alors que Rochoux, Louis et plus tard mon père, affirmaient la dualité des deux maladies. Le typhus, disait mon père que vous me permettez de citer, différent de la fièvre typhoïde, n'est pas une maladie autochtone. « Il a besoin d'être apporté même aux affamés ». Ce n'est que de nos jours que, grâce à notre séméiologie moderne, par la pratique du séro-diagnostic et de l'hémoculture, la dualité des deux infections a été mise hors de doute, en même temps qu'a été dévoilé le mode de contagion si spécial du typhus.

Mais cette maladie que nous connaissions encore si mal, la fièvre typhoïde, il fallait cependant la traiter, et n'est-ce pas un des côtés les plus émouvants de notre pratique médicale qu'il nous faille ainsi chercher à préciser et choisir nos moyens thérapeutiques, même dans les cas qui nous restent les plus obscurs ? Et c'est ainsi que tour à tour sont étudiés et comparés devant l'Académie le traitement par les purgatifs salins, par la quinine, les boissons abondantes et les lavements, les toniques, les lotions froides, plus tard, sous l'action de Glénard, et non sans de grandes résistances, la balnéothérapie froide de Brand, de nos jours enfin les méthodes bactériothérapeutiques.

Entre temps, Budd et Murchison exposaient leurs interprétations rivales de ce qu'on a appelé l'*origine fécale* de la fièvre typhoïde, et les deux grandes discussions de 1877 et de 1882 reprenaient les mêmes arguments, sans jamais aboutir à une conclusion ferme. En 1887, à propos d'un mémoire de Chantemesse et Widal, Cornil proposait de faire bouillir les eaux de boisson en cas d'épidémie typhique, et en 1894, pour la première fois, l'Académie en donnait le conseil officiel. C'était un grand progrès, mais qu'il avait été long à obtenir et de combien de discussions stériles n'avait-il pas été précédé ! C'est qu'en réalité ces discussions venaient trop tôt ; elles ne pouvaient aboutir faute de la découverte préalable qui seule devait apporter la lumière. Il fallait que vînt l'heure de la bactériologie, et

que le bacille typhique fût isolé pour mettre fin à des controverses insolubles, où les cliniciens et les hygiénistes apportaient le meilleur de leur expérience sans pouvoir atteindre une preuve qui se dérobaît toujours devant eux.

La question de l'*alcoolisme* est une des plus douloureuses que l'Académie ait eu à évoquer dans de nombreuses discussions. Le mot était récent et n'a guère paru dans la médecine française que vers 1850. C'est le 20 décembre 1870, à quelle sombre date, en plein siège de Paris! que Hardy soulève pour la première fois la question de l'alcoolisme, et encore d'une manière indirecte à propos de la gravité de la pneumonie et de l'érysipèle de la face chez les alcooliques. Verneuil montre le pronostic non moins grave au cours des traumatismes, Gubler étudie le *delirium tremens*; dès lors la question est posée, et bien vite on en aperçoit la redoutable gravité. Mon père, le 24 janvier 1871, montre toute la portée de la question de l'alcoolisme posée devant l'Académie après celle de la tuberculose et de la mortalité infantile, « les causes les plus actives, dit-il, de destruction et d'affaiblissement de nos populations, surtout des populations ouvrières et urbaines ». La mission de l'Académie, ajoutait-il, « est à la fois scientifique et sociale. Il faut instruire les générations actuelles et surtout les moraliser. » Mêmes conclusions de Verneuil : « L'instituteur, le philosophe et le médecin doivent se croiser pour cette guerre sainte. » Il oubliait, hélas! le concours le plus nécessaire et le plus difficile à obtenir, celui du législateur.

Partout l'accord était unanime sur le rôle néfaste de l'alcoolisme, et, d'après Magnan, « l'alcool dans ce fatal mois de mai 1871 a ouvert la porte des asiles à plus de la moitié des aliénés ».

Comme conclusion de tout ce long débat, une Commission spéciale nommée par l'Académie publie un avis pour instruire et moraliser les masses, propose de surtaxer l'alcool, de faire considérer l'ivresse comme un délit, d'appuyer les propositions de répression pénale présentées au Parlement par Jeannel et Théophile Roussel, et qui sont devenues la fameuse loi sur l'ivresse, affichée dans tous les débits de vin, mais si peu appliquée!

D'autre part, reprenant la question sous ses aspects cliniques,

Lancereaux étudiait l'absinthisme aigu, chronique, et héréditaire, la pathogénie de la cirrhose des buveurs, l'action nocive du plâtrage des vins; Dujardin-Beaumetz apportait, avec Audigé, ses classiques recherches expérimentales sur l'alcool; Maurice Perrin démontrait l'action de l'alcool éliminé en nature sur les humeurs et sur les tissus.

Toute cette campagne scientifique contre l'alcoolisme n'a cessé depuis lors d'être poursuivie devant l'Académie par Laborde d'abord, puis par les efforts éloquents et courageux de Gilbert-Ballet.

Peut-être, aujourd'hui, depuis la suppression légale de l'absinthe et les surtaxes énormes supportées par l'alcool, le mal a-t-il un peu diminué. J'ai l'impression très nette, pour ma part, que depuis quelques années le nombre des cirrhoses alcooliques et des cas de delirium tremens est en notable décroissance. Mais il reste encore beaucoup à faire, et plus que jamais nous devons nous efforcer de déraciner de notre France ce mal honteux de l'alcoolisme. C'est un triste sujet sur lequel l'Académie aura certainement à revenir.

La troisième grande question dont je voudrais dire un mot est celle de la *tuberculose*. Les deux plus illustres noms de la phtisiologie sont des noms français : Laënnec et Villemin. C'est de leurs œuvres que toutes nos connaissances actuelles découlent comme le fleuve de sa source.

Dès les origines de notre Compagnie, la question de la tuberculose est posée, d'abord au point de vue de l'action curative des climats, et c'est à ce propos que Louis en 1837 énonçait cette belle règle de discipline scientifique : « Il faut chercher pour connaître et non pour prouver. »

C'est encore le côté thérapeutique qu'aborde Piorry quand il donne, en 1859, quelques directions thérapeutiques d'une singulière clairvoyance. Il affirme la curabilité de la tuberculose pulmonaire, dit qu'il faut suralimenter les tuberculeux, les faire cracher, les empêcher d'avaler leurs crachats, leur donner du phosphate de chaux pour obtenir la calcification de leurs lésions, leur faire faire de la gymnastique respiratoire par des inspirations profondes et répétées, effacer par des bandages compressifs la cavité des cavernes

superficielles. Cette dernière prescription ne prévoyait-elle pas déjà l'action thérapeutique que Forlanini devait réaliser plus tard par le pneumothorax artificiel? En somme, de la tuberculose ce n'était guère que le côté thérapeutique qui était discuté. Pour tout le reste le sujet paraissait presque épuisé depuis les œuvres magistrales de Laënnec et de Louis.

Les choses en étaient là quand le 5 décembre 1865 un véritable coup de théâtre se produisit. Un jeune agrégé du Val-de-grâce, peu connu encore, et âgé de trente-huit ans, apporta à l'Académie une courte communication qui est, en science, un événement mémorable; c'est de ce jour que date l'avènement de la médecine expérimentale, l'institution des méthodes rigoureuses qui font de Villemin un précurseur de Pasteur. Quand on voudra remonter aux origines de la méthode expérimentale, trois hommes resteront les maîtres éternels de la discipline scientifique : Claude Bernard avec son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Villemin, avec ses *Études sur la tuberculose*, Pasteur, avec la série de ses communications.

Villemin, dans cette communication du 5 décembre 1865, apportait pour la première fois la démonstration éclatante de cette idée depuis si longtemps soupçonnée de la contagion de la tuberculose, et même de son inoculabilité telle que la redoutait autrefois Morgagni. « La tuberculose, dit Villemin, est inoculable aux lapins; elle appartient donc à la classe des maladies virulentes et devra prendre place dans le cadre nosologique à côté de la syphilis, mais plus près de la morve farcin. » Telle est la conclusion de trois séries d'expériences rigoureuses, faites sur le lapin, et toujours avec des *animaux témoins*, première application d'une règle de pratique expérimentale dont Pasteur devait montrer la nécessité.

Le 30 octobre 1866, Lebert nous apporte un mémoire basé sur les injections de matières tuberculeuses faites sur trois lapins et trois cobayes; travail diffus, mal ordonné, sans développement logique, sans animaux témoins, sans conclusions.

Dans la même séance, Villemin publie une seconde communication, bien courte, six pages à peine, mais que de choses en peu de

mots! Toutes les recherches modernes y sont annoncées et commencées : voies diverses d'inoculation; inoculations en série; réceptivité des différentes races animales; durée de l'incubation; répartition des lésions et confirmation de la loi de Louis; influence de la tuberculose expérimentale sur la parturition, sur la transmission héréditaire, sur la race, description des hypotrophies d'origine tuberculeuse, tout y est et on ne peut voir un plus admirable programme de résultats déjà obtenus et de recherches à continuer.

Comment va réagir l'Académie devant des assertions aussi graves et aussi inattendues?

Le 16 juillet 1867 commença une mémorable discussion où l'on va essayer de repousser l'assaut donné par Villemin au nom de l'expérimentation et de la clinique; les plus véhémentes contradictions vont se produire.

Colin d'Alfort admet la réalité des faits, la nature contagieuse du tubercule, et soupçonne même ce fait majeur des « inoculations secondaires et souvent tardives par un tubercule perdu au sein de l'économie »; mais il récuse les interprétations de Villemin, et, dominé par la théorie récente de Virchow sur les embolies, il ne veut voir dans les tubercules expérimentaux que le transport à distance de la matière tuberculeuse inoculée, et il confond les tubercules vrais avec les pseudo-tubercules par parasitisme vermineux, ou avec les petits abcès miliaires d'origine septicémique. Ce sont ces causes d'erreur qui vont obscurcir et faire dévier tout le débat.

Ce discours de Colin est la seule réponse expérimentale faite alors à Villemin; c'est là, ainsi que dans les expériences de Cruveilhier sur l'embolie, que les médecins iront chercher leurs arguments *de faits*; leurs arguments théoriques, ils les demanderont à la clinique, à la pathologie générale classique, aux notions de spontanéité et de spécificité. On pressentait que les constatations de Villemin menaçaient toute la médecine traditionnelle; on se demandait, avec un des opposants, ce que valait « un simple fait expérimental qui prétend faire taire les convictions fondées sur l'observation clinique et sur les analogies anatomo-pathologiques les plus incontestées ». C'était bien là, en effet, toute la question, et les contradicteurs se

succèdent à la tribune. Nous ne pouvons entrer dans le détail du débat, mais comment ne pas rappeler les deux discours de Pidoux, si curieux, si vivants comme polémique, et qui prennent, pour ainsi dire, le contre-pied des doctrines de Villemin. Là où l'expérimentation montrait l'inoculabilité de la *graine*, Pidoux ne veut voir que les conditions différentes du *terrain*; il oppose l'étiologie clinique à la pathogénie expérimentale, erreur qui dépare une œuvre magistrale de pathologie générale, une très belle page de phtisiologie où tout reste vrai, en retranchant les attaques contre Villemin, et en ajoutant ce qui ne devait venir que plus tard, en 1882, la découverte du bacille de Koch.

Dans toute cette longue discussion, Villemin ne trouva que deux défenseurs, Hérard avec quelques réserves, et Bouley; n'étant pas membre de l'Académie, il ne peut du reste répondre que par une lettre qui n'apportait rien de nouveau au débat et ne répondait pas à l'argumentation clinique de Pidoux.

Il est vrai que, pendant que se poursuivait cette discussion, trop personnelle et souvent plus violente que scientifique, Villemin avait le réconfort de voir se rallier à ses idées un savant de la plus haute autorité, Chauveau, qui, d'après ses expériences d'infection tuberculeuse par la voie digestive, arrivait à la déclaration suivante : « Il me paraît prouvé maintenant que l'identité de la tuberculose et des maladies reconnues virulentes est si complète et si absolue qu'il faut, ou bien reconnaître à la tuberculose le caractère de la virulence, ou bien nier la virulence elle-même. La conséquence que M. Villemin a tirée de ses faits d'inoculation a donc bien la valeur qu'il lui a attribuée. »

Voilà qui compensait largement ce qu'avait de décevant un pareil débat qui se terminait le 18 août, sans conclusion d'ordre scientifique, par le vote de « remerciements et félicitations » à Villemin.

C'était, en apparence, un bien mince résultat. En réalité, la discussion avait été de grande portée, abstraction faite de ce qu'elle avait eu souvent de trop personnel et passionné. Elle avait conduit à faire une revision complète de la question de la tuberculose, à établir des données cliniques très intéressantes, à mettre hors de doute

le fait de l'inoculabilité. Les interprétations avaient été très différentes, et seul, ou à peu près, Villemin avait compris et prévu l'avenir. Ses contradicteurs, plus ou moins hésitants ou réfractaires, avaient été maintenus dans leurs erreurs par les mauvaises méthodes histologiques alors employées, et surtout par leur insuffisante éducation scientifique; ils ne savaient pas *raisonner expérimentalement*.

Pendant ce temps Villemin continuait ses recherches et publiait en 1868 son livre admirable intitulé : *Étude sur la tuberculose. Preuves rationnelles et expérimentales de sa spécificité et de son inoculabilité*, œuvre maîtresse d'un travailleur de génie, aussi modeste que désintéressé, et bien médiocrement récompensé de sa découverte. En médecine militaire, Villemin n'arriva pas au grade le plus élevé de la hiérarchie; il ne fut élu à l'Académie qu'en 1874 à sa cinquième candidature, et il ne fut pas nommé à l'Académie des Sciences. Mais depuis longtemps la postérité plus équitable lui a rendu justice et l'a mis à la place qui lui revient, c'est-à-dire au premier rang, parmi les noms qui ont jeté le plus de gloire sur la médecine française.

En dehors des faits nouveaux qu'il révélait, Villemin a eu encore un autre mérite. Il a le premier instauré l'ère nouvelle, et, par sa rigueur expérimentale, il a préparé les voies à l'homme dont l'heure était proche, à celui qui allait rénover de fond en comble toute la médecine traditionnelle, à *Pasteur*.

Mais avant d'en arriver à cette époque, grande entre toutes, permettez-moi de rappeler ici la mémoire d'un modeste médecin de campagne, dont Grancher a, pour ainsi dire, ressuscité l'œuvre oubliée, et qui a mérité le nom glorieux de *précurseur de Pasteur*.

Jean Hameau était médecin de campagne dans une petite localité des Landes, à la Teste. En 1843 il envoie à l'Académie un mémoire sur les *virus*, et en 1845 il demanda à l'Académie de faire connaître son opinion. Ce n'est que le 14 janvier 1851 que Londe apporte enfin un rapport analytique sur ce mémoire si longtemps oublié.

Hameau distingue d'abord les virus d'avec les poisons et les venins. Il affirme leur nature vivante : « Partout, dit-il, la vie est dans la vie, et la vie dévore la vie. » Les virus ont trois caractères

indélébiles : la *contagion*, l'*incubation* et la *régénération*, « toutes les causes productrices de maladies auxquelles on peut reconnaître ces trois qualités sont des virus ». Mêmes preuves de la nature vivante des virus dans les migrations et transports des maladies infectieuses. Immunité contre la contagion quand il y a eu répulsion du virus par l'organisme.

De ces prémisses cliniques, Hameau tirait également des conclusions thérapeutiques. Nous disposons, dit-il, de quatre moyens d'actions contre les virus : les empêcher de venir en nous; remplacer un virus dangereux par un autre qui le soit moins; les neutraliser, s'il est possible, quand ils nous ont atteints; soutenir l'organisme et le défendre contre leurs effets. « Tout virus peut être tué puisqu'il a vie ». L'organisme est le foyer où se développent les virus, et, ainsi que Hameau le déclare à propos du choléra « les malades sont autant de laboratoires où se recompose et se perpétue le fléau ».

Quelles admirables anticipations, quelles vues prophétiques d'un grand penseur solitaire ! Mais elles ne pouvaient encore être comprises, elles devançaient trop leur époque. Londe termina son rapport par des félicitations, tout en faisant des réserves, et en déclarant que les virus sont formés par « un inconnu ».

De ces magnifiques conceptions, issues de la seule observation clinique et du raisonnement, tout était oublié. Elles ne devaient revivre que le jour où un savant de génie aurait su les découvrir de nouveau et leur apporter les témoignages irréfutables de la démonstration expérimentale. Ce fut l'œuvre de Pasteur et nous arrivons à ce que l'on a appelé très justement l'*épopée pastorienn*e.

Pasteur entra à l'Académie, dans la section des membres libres, le 25 mars 1873, et dès le 20 janvier 1874 il paraît à la tribune, au cours d'une discussion sur les urines ammoniacales; il se demande si la transformation de l'urée en carbonate d'ammoniaque n'est pas toujours due à l'action d'un ferment introduit dans la vessie par la sonde ou même par migration urétrale. Sa dernière communication est du 2 novembre 1886, et, dans ce court espace de douze ans, va se dérouler tout le cycle des découvertes pastoriennes, une science

nouvelle va être fondée, la microbie ou bactériologie, les lois de la méthode expérimentale vont être démontrées par l'exemple; tout va être transformé en médecine, en chirurgie, en obstétrique, en médecine vétérinaire, les conceptions pathogéniques, l'interprétation des lésions morbides, la clinique et la thérapeutique des infections. C'est une grande émotion et la plus belle des joies scientifiques que de relire ces communications de Pasteur, si simples et si logiques dans leur concision, d'un tissu expérimental tellement serré qu'il nous semble qu'elles n'auraient jamais dû être contestées. Il faudrait les reprendre une à une; faute de pouvoir le faire, essayons au moins d'en rappeler l'enchaînement historique.

Tout d'abord, et comme prologue de tout ce qui suivra, Pasteur étudie les putréfactions et distingue deux variétés de germes suivant qu'ils vivent et se développent avec ou sans air, germes aérobies ou anaérobies; il met en évidence ce fait si inattendu de la « vie sans air », et considère l'acte de la fermentation comme un phénomène général, propre à toutes les cellules vivantes.

Puis c'est l'étude du charbon bactérien et sa séparation d'avec les infections septicémiques qui avaient été la cause des erreurs expérimentales commises par ses contradicteurs. C'est la protestation contre les maladies dites spontanées : « Beaucoup de maladies ne sont jamais spontanées. Au point de vue prophylactique comme au point de vue thérapeutique, il y a un abîme pour le médecin comme pour le chirurgien suivant qu'ils prennent pour guide l'une ou l'autre doctrine. »

Le 19 mars 1878 Pasteur présente à l'Académie sa fameuse expérience de la poule, normalement réfractaire au charbon, mais qui, par le refroidissement, perd son immunité naturelle et, inoculée, meurt charbonneuse. Cette expérience de la *poule refroidie* était la réfutation victorieuse des objections de Colin d'Alfort, à qui Pasteur, outré de ses vaines contestations, déclare qu'il sera toujours sans pitié « pour des observations sans valeur », puis, s'adressant aux jeunes gens qui suivaient avec un intérêt passionné les séances de l'Académie : il s'écrie : « Ne venez pas chercher ici les excitations de la polémique, venez vous instruire des méthodes. » Les méthodes!

voilà le grand mot, le mot décisif, celui qui porte en lui toutes les promesses de l'avenir!

Il restera éternellement vrai qu'en science tout progrès ne peut être réalisé que par l'accord de deux conditions : de bonnes méthodes de recherches, et un jugement droit et libre de toute idée préconçue pour en interpréter les résultats. Toute la vie scientifique de Pasteur nous en donne la plus belle démonstration.

Viennent ensuite les recherches sur le vibron septique, faites avec Joubert et Chamberland, si importantes au point de vue de la pratique chirurgicale; la contre-épreuve faite avec les mêmes collaborateurs de l'expérience de la poule refroidie, montrant qu'en la réchauffant on peut guérir la poule devenue charbonneuse par le refroidissement.

Le 11 mars 1879, date mémorable où Pasteur, répondant à Hervieux, dessine au tableau le microbe en chaînettes, cause de l'infection puerpérale, notre streptocoque d'aujourd'hui.

A propos d'une maladie microbienne spéciale qu'il étudie, le choléra des poules, Pasteur signale pour la première fois deux faits d'importance capitale : on peut, par vieillissement des cultures, en *atténuer* le virus; et en cas de guérison l'animal inoculé se trouve en état d'immunisation, « le microbe affaibli devient un vaccin relativement à celui qui tue, à condition qu'il soit fixé dans ce degré de virulence ». C'est de cette expérience fondamentale que sont issues la théorie et la pratique des vaccinations pastoriennes.

La même année, en 1880, découverte dans l'ostéomyélite et dans le furoncle d'un même agent pathogène, celui que nous appelons maintenant le staphylocoque. C'était là une assertion très inattendue, et, réunir dans une même pathogénie deux affections aussi dissemblables que le furoncle et l'ostéomyélite, cela fit scandale dans le petit clan des opposants. C'est pour les faits de ce genre que l'un d'eux, avec une ironie bien déplacée, parlait plus tard de « microbes à tout faire ». Et cependant, cette fois encore Pasteur avait vu juste et était en avance sur son temps. Il nous donnait la première démonstration de ce fait capital en pathologie infectieuse qu'un même germe peut, suivant ses foyers de fixation, provoquer les

lésions et les syndromes les plus dissemblables. Le fait particulier était vrai, mais d'une portée très générale et qui dépassait de beaucoup les limites de cette constatation objective.

Le 13 juillet, Pasteur revient sur l'étiologie du charbon et explique l'infection en surface des terres charbonneuses par un mécanisme prodigieusement inattendu, en montrant que les *vers de terre*, par leur excrétion à la surface du sol des petits cylindres de terre déglutis dans la profondeur, en déterminent la contamination bactérienne. C'est le premier exemple, en pathogénie, du rôle, que nous savons aujourd'hui si fréquent, des animaux *vecteurs* comme cause de propagation des infections.

A ce moment, mais, hélas! pas pour longtemps, Pasteur a désarmé ses contradicteurs; il ne trouve plus de voix dissidentes, et proclame que « on n'arrêtera la marche de la théorie des germes ni en France ni à l'étranger; un souffle de vérité l'emporte vers les champs féconds de l'avenir ».

Il faudrait pouvoir passer en revue toutes les communications de Pasteur, et nous ne pouvons que citer la découverte, dans la salive d'un enfant mort de la rage, d'un microbe nouveau, notre pneumocoque, sur la valeur duquel Pasteur reste d'abord dans le doute, puis reconnaît bientôt qu'il n'a rien à voir avec la rage.

Nous voici en 1881, et le 4 juin est une des grandes dates de l'histoire pastoriennne. Pasteur rapporte à l'Académie les résultats, si éclatants d'évidence, de la célèbre expérience de Pouilly-le-Fort sur la vaccination préventive du charbon. Je dois me borner à vous en rappeler le résultat; dans les délais prévus, état indemne de tous les animaux préventivement inoculés, mort de tous les animaux témoins. Qu'ajouter à une telle victoire, et comment ne pas être pénétré d'admiration devant la prescience du savant, l'audace réfléchie de l'expérimentateur, la grandeur désintéressée de l'homme qui enrichit son pays d'une si précieuse découverte!

Continuant ses recherches de pathologie comparée, Pasteur étudie une maladie infectieuse porcine, le rouget des porcs, et il dévoile un nouveau procédé d'atténuation des cultures, par les inoculations en séries répétées sur le lapin.

Et alors commence la longue suite des recherches sur la rage, point culminant de l'œuvre pastorienne! C'est la démonstration, avec Roux, Chamberland et Thuillier, de la virulence inoculable du bulbe, des lobes frontaux, du liquide céphalo-rachidien du chien enragé, inoculé par trépanation crânienne. C'est, avec Chamberland et Roux, ses collaborateurs dans toute cette suite de recherches, la production à volonté, chez le chien, de la rage furieuse par trépanation, de la rage paralytique par inoculation intraveineuse. C'est, en 1882, le premier cas d'immunisation du chien obtenu par deux trépanations successives, fait plein de promesses et qui permet à Pasteur de dire : « Voilà un premier pas dans la voie de la découverte de la préservation de la rage. »

Le 26 février 1884, nouveau progrès, obtention expérimentale d'un *virus rabique fixe* qui tue les lapins en 7 à 8 jours, les cobayes en 5 à 6, et peut rendre les chiens réfractaires à la rage.

Le 20 mai, Pasteur déclare qu'il entrevoit la possibilité de rendre l'homme mordu réfractaire à la rage en inoculant pendant la période d'incubation un virus fixe, et il promet des expériences décisives sur le chien, qu'il apporte le 27 octobre 1885, par l'emploi progressif des moelles desséchées de lapins rabiques.

Dès lors, les temps sont proches, la grande expérience, l'*experimentum crucis* sur l'homme, peut légitimement être tentée et le premier guéri sera le petit Joseph Meister, âgé de neuf ans, qui subit sa première inoculation antirabique le 6 juillet 1885, à 8 heures du soir, 60 heures après la morsure, et en présence des deux conseils médicaux de Pasteur, Vulpian et Grancher.

Quand Pasteur communiqua, près de quatre mois plus tard, ce grand événement scientifique, on comprend quelle fut l'émotion de l'Académie, et le président Bergeron déclara que « cette date du 27 octobre 1885 restera comme l'une des plus mémorables, si ce n'est la plus mémorable, dans l'histoire des conquêtes de la science et dans les Annales de l'Académie ».

Dès lors, les inoculations se multiplient; le 2 mars 1886, on compte déjà 350 inoculés, et Pasteur peut déclarer « que la prophy-

laxie de la rage est fondée; il y a lieu de créer un établissement vaccinal contre la rage ».

Voilà, messieurs, l'acte de naissance et le titre d'éternelle noblesse de notre Institut Pasteur, qui devait peu à peu semer des filiales dans l'univers entier, et se mettre à la tête du mouvement scientifique contemporain. Son directeur actuel est un des nôtres, il représente la tradition vivante de Pasteur, et nul, parmi nos collègues, n'est plus universellement admiré, respecté et aimé.

Pourquoi de tristes polémiques, aussi violentes que stériles, ont-elles essayé de ternir cette incomparable découverte de la vaccination antirabique! Oublions-les, elles n'ont fait de mal qu'à leurs auteurs, et, dès lors, Pasteur avait pour lui l'assentiment enthousiaste et presque unanime de ses collègues.

Le 2 novembre 1886, Pasteur paraissait pour la dernière fois à la tribune de l'Académie; sa santé, ébranlée par tant d'années d'un labeur ininterrompu et si émouvant, le condamnait au repos.

Son œuvre était accomplie, et, dès le début, il en avait compris toute la grandeur. Dès 1879, il proclamait que « la médecine et la chirurgie se trouvent aujourd'hui dans une époque de transition et de crise; une doctrine vieillit, une autre vient de naître ». Cette doctrine nouvelle devait transformer tout notre monde scientifique et ses conséquences illimitées se déroulent à l'infini.

Rien de plus émouvant, quand on relit ces communications de Pasteur, que le contraste entre la grandeur du sujet, l'ampleur de l'exposition et la simplicité, la droiture, la modestie touchante avec lesquelles elles sont présentées. Pasteur se plaît à reconnaître qu'il n'est ni médecin, ni chirurgien, il en appelle à la compétence clinique de ses collègues, il cherche à les convaincre plutôt qu'à les dominer par son autorité personnelle.

Si Pasteur ne pouvait plus suivre les séances de l'Académie, il y restait présent par l'admiration respectueuse que lui conservaient ses collègues, et deux fois l'Académie devait en apporter un témoignage public.

Le 27 décembre 1892, à la séance inoubliable du Jubilé de Pasteur, notre Secrétaire perpétuel donnait lecture de l'adresse de

l'Académie de Médecine et prononçait un magnifique éloge de Pasteur au nom de la médecine française. Combien on était loin des polémiques passionnées d'antan, et quel oubli profond ensevelissait déjà ses contradicteurs ! Enfin, au lendemain de la mort de Pasteur, survenue le 28 septembre 1895, dans la séance du 12 octobre notre Secrétaire perpétuel rendait « un dernier hommage au grand savant, mieux encore, au grand homme que l'Académie a eu l'honneur de compter parmi ses membres ». Et le Président déclarait que « la perte de M. Pasteur est un malheur public ».

Ce cycle étonnant des découvertes pastoriennes est la plus belle page de l'histoire de l'Académie au XIX^e siècle ; il restera pour notre Compagnie son plus grand titre d'honneur. Au moment où il est clos, la médecine française est franchement entrée dans des voies nouvelles ; mais ici, nous arrivons en pleine histoire contemporaine, c'est l'œuvre des générations d'hier et d'aujourd'hui qui paraît en scène, et il ne nous appartient pas encore de la juger. Tout au plus pouvons-nous rappeler quelques-unes de ses étapes.

Notre chimiothérapie moderne a réalisé dans ces vingt-cinq dernières années les plus précieuses acquisitions, et les travaux de Germain Sée, de Dujardin-Beaumetz, de Bucquoy nous ont appris à connaître et à manier le salicylate de soude, l'antipyrine, la caféine, la théobromine, le strophantus, en même temps que nous devons à Armand Gautier les premiers composés arsenicaux organiques, le cacodylate et le méthylarsinate de soude, qui aient été employés en thérapeutique.

. Et que de communications et de discussions il faudrait citer, sur les pleurésies et la thoracentèse, sur le diabète pancréatique de Lancereaux, sur le tétanos, sur les sérothérapies, dont l'ère thérapeutique date des célèbres travaux de Roux, Yersin, et Louis Martin, sur les opothérapies, sur les courants sinusôidiens et de haute fréquence de d'Arsonval, sur la radiologie, cette science nouvelle et aussi bienfaisante et nécessaire pour les médecins que pour les chirurgiens. Comment ne pas rappeler les communications de Germain Sée, de Dieulafoy, sur les albuminuries, les néphrites, le mal de Bright, les recherches classiques de Dieulafoy sur les appendi-

cites, etc.... Tous ces travaux, si importants, si nombreux, si variés, ceux que je ne puis même citer, embrassent tout l'ensemble de nos connaissances médicales et apportent partout l'appoint précieux de faits bien observés et d'idées nouvelles.

Enfin pendant les quatre terribles années de la dernière guerre, notre Compagnie n'a pas cessé de siéger et de travailler, s'efforçant d'apporter, par ses travaux collectifs aussi bien que par les recherches individuelles de ses membres, sa collaboration la plus active à l'œuvre sacrée de la défense nationale.

Si je ne puis indiquer que d'un mot toute cette partie récente de l'œuvre scientifique de l'Académie, il est cependant deux votes émis par notre Compagnie dont l'importance est si grande que je ne voudrais pas les passer sous silence.

Le premier de ces votes a trait à la *vaccination antityphoïdique préventive*. Nul de nous n'a oublié la longue et passionnée discussion qui a abouti à un vote favorable, dans notre séance du 28 février 1911. Pendant que l'un de nos collègues, Léon Labbé, luttait dans le Parlement pour obtenir l'obligation légale de la vaccination antityphique dans l'armée, notre vote lui apportait un concours précieux. Ceux d'entre nous qui s'y sont associés ont le droit de dire que ce jour-là ils ont contribué à rendre au pays et à notre armée nationale un service dont l'expérience de la guerre devait à bref délai démontrer toute la grandeur.

D'autre part, dans ces dernières années, l'attristante question de la tuberculose a été bien des fois reprise, examinée sous tous ses aspects, et l'Académie, marchant de plus en plus dans la voie de la prophylaxie, n'a pas craint, malgré bien des oppositions, de proposer à deux reprises une mesure grave, adoptée déjà dans de nombreux pays, et qui lui a paru la condition préalable et nécessaire d'une prévention efficace, c'est la *déclaration obligatoire de la tuberculose* votée par nous le 1^{er} juillet 1913, de nouveau le 20 mai 1919, et qui un jour prochain, nous l'espérons, ne trouvera plus dans la pratique médicale les résistances actuelles.

J'en aurais fini, Messieurs, avec cet exposé dont vous voudrez bien excuser les trop nombreuses lacunes, s'il ne me restait à aborder

une dernière question, que l'on ne peut éviter de se poser quand on vient, comme j'ai essayé de le faire, de passer en revue ce siècle de travail ininterrompu de notre Compagnie. Quel est le rôle, quelle est la part d'action d'une Académie telle que la nôtre dans le progrès scientifique d'une époque? N'est-ce pas là un véritable examen de conscience qu'il nous faut aujourd'hui tenter de faire en toute sincérité?

Ce rôle n'est-il que négatif? Quand on voit les polémiques passionnées soulevées par les idées nouvelles, les contradictions irréductibles apportées à Marey et à Chauveau, à Villemin, à Pasteur, on est tenté de se demander si de telles discussions, loin d'être utiles, n'ont pas une action d'inhibition et d'arrêt sur le progrès scientifique. Je n'en crois rien; une conclusion aussi pessimiste me paraît une erreur et le résultat d'une vision trop superficielle des choses.

Dans une assemblée d'hommes différents par leurs âges, par leurs tempéraments, par leurs origines scientifiques, il existe presque toujours quelques esprits plus portés à nier qu'à accepter une idée nouvelle, peu capables de refaire ou de tenir au courant leur éducation scientifique aussi bien que de renoncer à temps à leurs opinions anciennes ou à leurs conceptions personnelles. Ils sont comme fixés dans une attitude mentale immuable, rien ne peut modifier leurs convictions, et suivant une expression de Pasteur : « Ils cherchent plus à contredire qu'à trouver la vérité ». Mais combien sont-ils? Bien peu; un seul contre Chauveau et Marey, quatre ou cinq contre Pasteur, à peu près le même nombre contre Villemin. Ils font beaucoup de bruit et, en réalité, peu de mal. Peut-être même sont-ils presque utiles en incitant le savant qu'ils attaquent à de nouvelles et plus amples démonstrations. A côté d'eux, par dessus eux, la vérité nouvelle accroît chaque jour le nombre de ses défenseurs, les uns qui prennent à leur tour part au débat, les autres, et ce sont les plus nombreux, qui restent des auditeurs silencieux, qui écoutent et qui jugent, mais dont l'adhésion lente et réfléchie fait un jour pencher le plateau de la balance. Ce sont eux qui, pour Pasteur, ont passé peu à peu de l'étonnement à l'admiration, puis au respect inspiré par un si glorieux effort, enfin à la conviction d'autant plus assurée qu'elle a

été le fruit d'une longue et intérieure incubation. Rien ne peut arrêter une vérité nouvelle qui apparaît et évolue dans ses conséquences, et les vaines oppositions qu'elle suscite ne sont que bruits éphémères, sans écho, sans action durable.

C'est ainsi que peu à peu, et par étapes, s'accomplit le progrès. « La science, dit encore Pasteur, fait un pas, puis un autre, puis elle s'arrête et se recueille avant d'en faire un troisième. »

Au cours de cette évolution sans cesse agissante, les Académies ne font pas de découvertes, ce n'est pas leur rôle; mais elles sont des éléments de progrès, si elles savent s'élever au-dessus des controverses personnelles, pour instituer sur les grandes questions de la médecine de vastes *enquêtes collectives*, où les témoignages individuels se complètent, se contrôlent mutuellement. C'est ce que nous nous efforçons de faire, et pour ne citer que les exemples les plus récents, c'est ainsi que l'Académie a mis à l'étude les épidémies graves de grippe et d'encéphalite que nous venons de traverser.

Que l'on ne nous reproche pas les variations de nos doctrines médicales ou thérapeutiques telles qu'elles peuvent apparaître dans les discussions sans cesse renaissantes sur les mêmes sujets. Il faut, au contraire, suivre avec une sympathie reconnaissante ces étapes progressives de l'*effort médical*. Elles sont notre titre d'honneur, et c'est tout cela que l'on voit vivre et évoluer à travers ces longues discussions, souvent d'apparence stérile et sans conclusion. Toutes portent leurs fruits quand l'heure favorable est venue. Chaque époque a ses besoins, ses modes d'expression et de recherche de la vérité, et les corps scientifiques pas plus que les individus ne peuvent échapper à ce transformisme nécessaire. Tantôt la variation procède par *évolution lente*, et c'est le fait de l'apport quotidien du travail scientifique collectif, qui jamais ne s'interrompt dans les centres d'études de plus en plus nombreux qui lui sont consacrés; tantôt c'est par *mutation brusque* quand apparaît un homme de génie, capable de donner au gouvernement un coup de barre vers les terres nouvelles. Notre Académie a eu l'honneur unique d'être intimement associée à la plus glorieuse de ces révolutions scientifiques. Elle en conservera toujours le souvenir avec une profonde et légitime fierté.

LA CHIRURGIE A L'ACADÉMIE

(1820-1920)

ESQUISSE HISTORIQUE

PAR M. EDMOND DELORME

Dans un mémoire admirable, autant par la hauteur des vues que par l'élévation du style, Malgaigne⁽¹⁾ a développé l'idée que pendant les siècles passés, l'évolution de la chirurgie a été dominée par les doctrines philosophiques régnantes. Si, au cours de la période dont nous avons à esquisser ici l'histoire, l'atmosphère académique avait pu parfois l'entraîner dans ce sens, elle se serait montrée réfractaire, tant ses directives étaient contraires et la doctrine positive patronnée par Claude Bernard n'eût pas à la ramener à la rigueur de l'observation.

Dès le commencement du XIX^e siècle, les affections chirurgicales sont classées par appareils, ce qui éloigne les esprits de toute conception générale; l'anatomie pathologique macroscopique si en honneur avec Dupuytren et Cruveilhier fixe l'attention des chirurgiens sur les lésions; l'anatomie microscopique, qui compte ses années d'entraînement, localise encore plus les recherches et les préoccupations opératoires ne permettent guère aux chirurgiens de détourner leur attention des choses tangibles qu'ils ont à dominer. Positive et observatrice, la chirurgie l'était par essence, et c'est dans

1. Malgaigne. Essai sur l'histoire et la philosophie de la chirurgie. *Mémoires de l'Académie de Médecine*, 1847, t. XIII.

son domaine propre qu'elle a pris les motifs comme les éléments des évolutions qu'elle a subies de 1820 à 1920.

Avec Dupuytren et son école, elle est opératoire; l'absence d'anesthésie lui impose une précision quasi mathématique, indispensable pour assurer la rapidité des actes. Quand ses revers, liés à l'imperfection de ses méthodes de pansement la rendent timide et, dit-on, conservatrice, elle classe, développe les connaissances utiles au diagnostic, s'applique à fouiller sa pathologie. Traditionnalistes à l'excès, ses maîtres se laissent alors distancer par l'étranger. Elle déplorait ses échecs, quand vers 1840, l'apparition de la méthode sous-cutanée la réveille, et c'est à l'Académie qu'elle subit le choc. Puis, pendant près de quarante ans, elle poursuit la solution du problème angoissant de la prévention des complications infectieuses des plaies. Tant qu'il ne sera pas résolu, elle restera toujours limitée dans ses initiatives bienfaisantes. Il sera dans le rôle de l'Académie de la délivrer de son cauchemar, de l'insuccès presque fatal des interventions les plus habilement conduites; c'est elle qui donnera la sanction à des pratiques libératrices; c'est dans son enceinte, qu'au prix de luttes légendaires, se consacrera cette splendide évolution scientifique qui l'a élevée au degré de perfection qu'aucun siècle n'a connu.

S'impose donc à nous de nous arrêter, avant tous autres développements, à l'histoire de la *méthode sous-cutanée* et des *infections des plaies*. C'est sous l'aspect de la ténotomie sous-cutanée que se présente tout d'abord la première.

MÉTHODE SOUS-CUTANÉE. — Nous sommes aux environs de 1840. Pendant plusieurs années, l'Académie va, par ses discussions, passionner au plus haut degré le public médical.

La pratique nouvelle, qui s'introduit en chirurgie, est révolutionnaire; son innocuité, l'engouement général la conduisent aux pires excès; la réaction vient, elle est nécessaire. Partisan et adversaire, J. Guérin et Velpeau ne veulent rien céder de leur terrain et ils sont de première force, aussi le débat se perpétue. La réaction, pour obligée qu'elle soit, est excessive, et puis le souci de la science

n'est pas seul en jeu; l'Académie reste partagée. L'excès du mal servira, en fin de compte, la cause du bien; il asseoir définitivement une méthode qui restera une des belles conquêtes de la chirurgie moderne.

Pour J. Guérin, toute difformité persistante des membres, du tronc, de la face est liée à des rétractions musculaires; à leurs degrés extrêmes, les moyens mécaniques sont insuffisants pour les améliorer; c'est à la section musculaire ou tendineuse qu'il faut recourir. Voilà le principe, il semble logique, et Duchêne de Boulogne, n'était pas là pour l'infirmier.

L'opération est simple; elle est sans douleur, bien qu'il ne soit pas question d'anesthésiques; elle est esthétique; s'ouvrent dès lors devant elle des perspectives d'extension qu'aucun acte opératoire n'a jusqu'alors atteint.

Pour un pied bot, la section du tendon d'Achille ne suffira plus; les tendons extenseurs du pied et des orteils, les fléchisseurs, l'aponévrose plantaire seront sectionnés : dans les fausses ankyloses du genou, on coupera les tendons et ligaments; dans les déformations de la hanche, on sacrifiera jusqu'au tenseur du fascia lata; dans les difformités du tronc, on incisera le trapèze, le rhomboïde, l'angulaire, la masse sacro-lombaire, les transversaires épineux. En 1839, J. Guérin avait pratiqué douze fois cette dernière opération.

Dans les déformations des mains, si fréquentes, on portera le ténotome sur les fléchisseurs au niveau des doigts, dans la paume, au poignet; d'autres tendons seront sacrifiés à l'avant-bras.

En 1842, la discussion est engagée par Bouvier, partisan des traitements orthopédiques; les résultats de la ténotomie multipliée sont dits malheureux, les poursuivre serait une faute. Ses détracteurs ne permettent pas à J. Guérin de continuer, à l'Académie, une démonstration. La désignation d'une Commission est critiquée; la discussion se continue pendant douze séances; le contrôle isolé de collègues choisis par J. Guérin, collègues parmi lesquels figuraient Dubois, le président de l'Académie, Blandin, Amussat, est traité sévèrement, ce qui amène une très digne riposte du premier. Le parti pris est évident. Le talent, l'esprit d'à-propos, la singulière énergie déployée

par J. Guérin, jeune académicien dont on jalousait et la vogue et les succès, avaient attiré à ce curieux lutteur de bien vives sympathies. La question reste néanmoins pendante et les opérations abusives se continuent.

Dans la même séance, sur un malade, l'habile opérateur sectionne quarante-deux muscles, tendons ou ligaments pour remédier à une difformité articulaire. Le résultat immédiat avait été splendide, le malade n'avait proféré aucune plainte, le cinquième jour, les plaies étaient cicatrisées, chose bien remarquable pour l'époque, alors que les plaies ouvertes suppuraient presque fatalement, et J. Guérin était suivi.

On s'attaque aux muscles de l'œil dans le strabisme, on les coupe tous, comme Baudens; on les sectionne dans les cas de myopie; chez les bègues on désinsère les génio-glosses ou on coupe la langue en travers.

En 1843, J. Guérin publie, dans la *Gazette médicale de Paris*, les résultats de ses myotomies rachidiennes pratiquées à l'hôpital des Enfants. Malgaigne recherche les opérés, et le 2 avril 1844, deux ans avant sa nomination à l'Académie, il vient lire, à sa tribune, un long mémoire dans lequel il affirme que les améliorations primitives n'avaient pas persisté, et conclut que la myotomie est plus nuisible qu'utile dans le traitement des déviations latérales du rachis.

Directement attaqué à l'Académie par une personnalité étrangère à la Compagnie, chose inadmissible, J. Guérin riposte avec énergie; la discussion dégénère en tumulte. Velpeau procède à une enquête; il appuie les affirmations de Malgaigne et demande l'insertion du Mémoire; le débat est passionné à l'extrême. Sur la proposition de Larrey il prend fin, pour reprendre quelques années plus tard avec les mêmes exagérations.

Ces discussions académiques qui sont restées légendaires dans les fastes de la chirurgie, avaient heureusement tempéré des pratiques outrancières et dangereuses, employées empiriquement et avec une précipitation regrettable; elles avaient montré aussi les difficultés d'un contrôle scientifique recherché à certaines heures, dans le cénacle médical qui semblait offrir les conditions désirables d'équité,

de sérénité, d'autorité, puisque des Commissions nommées avaient été taxées de Commissions de complaisance, qu'un contrôle local, direct, incessamment exercé dans le service de l'opérateur par une réunion de sept académiciens, pendant quatre ans, avait été récusé par les adversaires de J. Guérin, et que le rapport de Velpeau constituait, comme le disait Castel à l'Académie, « un acte d'agression contre un collègue ». Des intérêts corporatifs étaient là en jeu.

Mais la ténotomie sous-cutanée avait, au cours de ces longs et passionnants débats qui avaient fixé l'attention sur elle, affirmé son innocuité, fait ressortir ses indications rationnelles, établi la différence des processus des plaies exposées, vouées à une suppuration fatale et des plaies sous-cutanées, de guérison simple et immédiate. Son extension l'avait consacrée méthode.

Elle allait faire rechercher des pansements occlusifs, inciter au traitement des kystes ovariens et de l'hydarthrose par la ponction, orienter l'extraction des corps étrangers articulaires, inspirer la thoracentèse capillaire, la ponction des abcès froids, et tout cela était en germe de 1839 à 1844.

La lutte n'était pas terminée, mais nous arrêtons là son histoire.

COMPLICATIONS INFECTIEUSES DES PLAIES. INFECTION PURULENTE.

— Aucune des grandes questions de pathologie chirurgicale ne devait être, à l'Académie, à un si haut degré que l'infection purulente, l'objet des préoccupations de ses membres les plus éminents. Pendant plus de dix ans, elle a passionné notre Compagnie, le monde médical et le public; elle a donné lieu à des joutes épiques dont les échos ne sont pas encore pleinement assourdis.

En assimilant l'infection purulente aux fièvres putrides, alors mal définies dans leur essence, médecins et chirurgiens devaient se rapprocher pour la poursuite de la vérité: ils laissaient tomber les barrières artificielles qui séparaient leurs pathologies et la question allait faire ressortir au plus haut degré l'utilité de la grande assemblée médicale qui associait, aux enseignements cliniques, les lumières de l'expérimentation et celles des recherches bactériologiques et chimiques.

L'ampleur excessive du programme a nui longtemps à sa solution. C'était trop, pour une phase de début, d'embrasser toute la pathogénie des infections. Davaine qui allait jusque là, prépara cette solution ; il ne put l'assurer. Il fallut, pendant plus de dix ans, procéder par analyse avant d'arriver à la synthèse. Ce fut le rôle et la gloire de Pasteur.

Les discussions s'annoncent en 1869 avec A. Guérin, à propos du traitement de l'infection purulente par le sulfate de quinine ; la guerre de 1870 les interrompt ; elles sont reprises en 1871.

Pour A. Guérin, l'infection purulente est un empoisonnement produit par un agent toxique, miasmatique, analogue à celui de la fièvre palustre. Produit de la décomposition putride des tissus, il est véhiculé par l'air ; il s'attache à tout ce qui approche du blessé et son action est d'autant plus puissante que ses sources sont plus multipliées par l'encombrement des services hospitaliers.

Verneuil oppose la doctrine d'un poison fixe, pour lui, chimiquement défini, la sepsine ; c'est aussi le produit de la décomposition putride des tissus et sa résorption donne lieu à trois modalités d'infection : la fièvre traumatique, l'infection purulente, la septicémie.

A. Guérin défend ses idées avec ténacité ; son pansement qui assure la filtration d'un air infecté, a fait merveille dans les hôpitaux meurtriers ; Verneuil soutient ses convictions avec éloquence ; la discussion dure toute l'année et remplit les pages du Bulletin de 1871. Tous les enseignements de l'histoire, hélas, compendieuse du fléau sont repris : c'est une mise au point. A la détermination du produit de la décomposition de tissus, on convie la chimie qui répondra plus tard et avec Colin d'Alfort et J. Guérin il n'est fait qu'une allusion discrète à une action microbienne. Ni la tradition, ni la philosophie médicale, ni les systèmes et vagues théories ne pouvaient servir à élucider le problème ; la solution dépendait de l'expérimentation ; J. Guérin l'invoquait et c'est à elle qu'on s'arrêta, mais elle mit du temps pour répondre avec précision ; la question était si complexe et si vaste !

Davaine et Colin d'Alfort, Onimus, Vulpian, Behier et Liouville,

Bouley, mais surtout les premiers, multiplient les expériences avec des liquides infectants de toutes sortes : gangreneux, purulents, putrides, avec du sang de typhoïdiques, du sang de bœuf ; elles donnent des résultats contradictoires, Bouillaud en appelle à Pasteur qui accepte le sens général des idées de Davaine. Pour lui, le ferment putride est un vibrion, mais bien des études sont encore à entreprendre. Davaine avait trop affirmé l'unicité de l'agent septique et l'invariabilité des résultats. On n'en était encore qu'à la période des tâtonnements (1872-1873).

Mais, la pathogénie de l'infection purulente reste dès lors l'objet des préoccupations de l'Académie. Dix ans après le premier débat en 1879, une discussion sur la septicémie et l'infection charbonneuse qui restent soudées, occupe les deux tiers des séances. Si grande et si constante est la préoccupation de voir enfin une lumière éclatante remplacer d'intermittentes et incertaines lueurs que tout ramène à l'étude de la question : c'est la désarticulation coxo-fémorale, c'est l'ostéomyélite (1879). L'atmosphère était créée, le problème était le but principal, constant des recherches.

A l'Académie, on continuait toujours à dépenser beaucoup de talent, d'esprit critique, de verve dans les discussions qui ouvraient le champ à la passion (1877), voire à la violence, quand Pasteur y annonça qu'il avait trouvé dans le liquide sanieux des plaies accidentelles ou chirurgicales les vibrions coupables des désastres. Ce fut un émoi parmi les chirurgiens du monde entier (1878).

Dans un très important mémoire, fait en collaboration avec Joubert, il décrit deux microbes générateurs du pus, tous deux anaérobies, l'un inoffensif qu'on trouve dans le pus bien lié, non putride, l'autre éminemment nocif fourni par le pus putride et leur association donne lieu à des variétés d'infection.

Il était enfin trouvé, l'insaisissable ! Il n'était ni gaz, ni cristal ; c'était un élément vivant dont l'isolement et la culture allaient faire saisir les conditions de vie et indiquer les voies à suivre pour sa destruction. Sa découverte éclairait d'une explication plausible les faits d'observation : la contagion directe, la part apportée au développement de l'élément infectieux par les tissus altérés, l'influence

favorisante de la débilité de l'organisme sur l'infection, celle des races (Bouley).

En 1880, suivait la démonstration, par Pasteur, de l'existence de l'agent pathogène du furoncle, de l'ostéomyélite, de la fièvre puerpérale; en 1882, Chauveau et Arloing, dans un mémoire impatiemment attendu, éclairent la genèse bactérienne de la gangrène gazeuse et en déduisent la thérapeutique. C'est le vibrion septique qu'on trouve dans les liquides sanieux, ou un microbe qui lui ressemble beaucoup¹.

Et quand, en 1886, A. Gautier vint à l'Académie communiquer son remarquable travail sur les ptomaines et les leucomaines, à la tentative faite pour redonner à la théorie septique amicrobienne un regain de vie (Peter, Le Fort), A. Gautier répond que l'apparition des ptomaines est liée à celle des microbes.

Ce serait le moment et le lieu de faire mieux ressortir que nous ne le pouvons ici, la part que les recherches nouvelles ont eue dans l'étonnante et si heureuse révolution que la pratique chirurgicale a subie chez nous, à partir de 1874, sous l'impulsion de notre illustre Lucas-Championnière et plus tard avec Terrier. Sur l'asepsie, l'influence est dominante. Bien qu'incontestable et très grande, elle ne le fut peut-être pas autant que certains l'affirment sur l'expansion de l'antisepsie, à ses débuts. Pasteur n'acceptait pas à l'Académie toutes les idées fondamentales de Lister et quand Lucas-Championnière obtenait à Lariboisière et à l'hôpital Saint-Louis les étonnants succès, que l'on sait dans des salles où tout opéré était menacé de mort, tandis que la pratique antiseptique était *rituellement* bien fixée, la doctrine des germes des infections chirurgicales restait

1. En 1885, l'érysipèle donna lieu à une discussion très importante, soulevée par Verneuil. En trois ans, le chirurgien de la Pitié en avait traité trente cas dans son service. A. Guérin, Le Fort, Panas, Trélat, Bouley, discutent la prophylaxie et le traitement; la discussion se termine par un vœu transmis aux Pouvoirs publics relatif à l'isolement des malades. Cornil, dans une communication qui fut pour beaucoup une révélation, établit que l'érysipèle est provoqué par un streptocoque cultivé pour la première fois par Doleris et décrit dans sa thèse faite à l'instigation de Pasteur. Ce streptocoque qu'on trouve dans le tissu conjonctif, les plasmas lymphatique et sanguin, est surtout dangereux quand il est associé à d'autres micro-organismes tels que ceux de la suppuration, de la septicité, de la fièvre puerpérale, ou qu'il trouve, chez le malade, certaines conditions d'aptitude ou de réceptivité.

expérimentalement contredite; elle était toujours très discutée et ses démonstrations avaient bien des années à attendre avant d'être pleinement convaincantes. Alors que la complication infectieuse était pratiquement vaincue, il fallait encore près de dix ans à Gosselin, professeur de Clinique chirurgicale pour qu'il avouât que sa religion était éclairée. Mais enfin, pratique et théorie se prêtant de mutuels et indestructibles appuis, le problème le plus angoissant de la chirurgie de tous les temps était enfin éclairci et la gloire en revenait à trois hommes aux noms inséparables, dont deux Français : Pasteur, Lister, Lucas-Championnière.

Qu'il était loin le temps où l'audacieux mais désabusé Maisonneuve estimait que le bistouri, multipliant les sources d'infection, ne devait plus servir qu'à inciser la peau !

Parmi les autres et très nombreux sujets d'ordre chirurgical qui ont arrêté l'attention de l'Académie et donné lieu à des discussions marquant dans son histoire, comme dans celle de la chirurgie française, sont à signaler en première ligne, la *lithotritie*, l'*anesthésie*, l'*ovariotomie*, la *thoracentèse* et l'*empyème*, l'étude de *grandes questions de pathologie générale chirurgicale*, l'*étiologie* et le *traitement du tétanos*, l'*appendicite*, les *blessures de guerre*. Que de regrets n'éprouvons-nous pas à nous borner ici — du fait du cadre restreint qui nous est imposé — à de trop rapides aperçus !

LITHOTRITIE. — Cette belle méthode, cette sorte de réaction romantique de la jeune chirurgie française a parcouru à l'Académie deux phases, l'une d'essai et de perfectionnement, l'autre de défense contre sa rivale, la taille.

En 1823, Amusat, alors aide d'anatomie, communique un Mémoire dans lequel il démontre la possibilité de broyer les calculs et décrit le catéthérisme rectiligne qui va, sur les progrès de l'instrumentation, avoir une influence si importante. Civiale, Leroy d'Etiolles signalent leurs tentatives. En 1824, Civiale pratique la première opération sur le vivant : c'est un succès. Sept membres de l'Académie des Sciences avaient assisté à l'application de la « méthode

glorieuse pour la chirurgie française ». La haute Compagnie suivait alors avec un intérêt soutenu et encourageait les efforts ingénieux des très jeunes chirurgiens français, vis-à-vis desquels l'Académie de Médecine prenait une attitude expectante et bientôt sévère.

Les succès se multiplient non seulement en France, mais à l'étranger, ils sont éclatants; des membres de l'Académie de Médecine, A. Dubois, Lisfranc, Oudet ont dû leur guérison à l'opération faite par Civiale. En 1834-35, Leroy d'Étiolles, Civiale, Segalas communiquent à l'Académie des travaux de tout premier ordre qu'elle récompense et qui figurent dans ses Mémoires (1835-36, T. IV et V); Civiale, de 1828 à 1833, avait pratiqué 244 lithotrities et il n'avait eu à déplorer que cinq morts. Le Mémoire de Leroy est l'objet d'un Rapport de Velpeau, partisan intransigeant de la taille qu'il oppose à la méthode nouvelle. Il prononce contre cette dernière un véritable réquisitoire. Amussat, habile dans la pratique de la lithotritie la défend; le débat est passionné à l'excès.

Douze ans plus tard, il se reproduit avec les mêmes hommes, les mêmes arguments, sans faire faire un pas à la question. Pouvait-on demander à des autorités chirurgicales vieilles dans la pratique d'une opération expéditive comme la taille, de consentir aux tâtonnements d'une longue expérience à poursuivre sur le cadavre et sur le vivant? En dépit des oppositions, la lithotritie ne cesse de gagner du terrain sur sa rivale avec Civiale, fondateur de l'École de Necker, et là, au vu des chirurgiens de tous les pays, la souveraine maîtrise de Guyon consacre définitivement l'excellence de la méthode française.

DE L'ANESTHÉSIE. — L'année 1846 avait été marquée par un événement considérable et imprévu qui allait émotionner le monde entier et révolutionner la chirurgie : la découverte de l'anesthésie par l'éther (Jackson et Morton). L'anesthésie par l'éther était à peine consacrée que les succès de Simpson imposaient le chloroforme à action plus prompte.

Les nombreuses discussions que cette conquête a soulevées à l'Académie ont presque toutes été dirigées avec la pensée de dimi-

nuer les risques de l'anesthésique et les responsabilités médicales.

Au début, on exalte les mérites merveilleux de l'éther, puis ceux du chloroforme qu'on lui préfère. Avec le dernier surtout, plus toxique, des morts retentissantes engagent devant les tribunaux la responsabilité des opérateurs et les pouvoirs publics sont amenés à se demander s'y n'y a pas lieu d'en interdire l'emploi. L'Académie, leur conseillère désignée, est appelée à donner son avis ; son verdict décidera, pour l'heure, du sort de la méthode. Sur le rapport de Malgaigne, elle propose d'en continuer l'usage (1848).

En 1857, la discussion n'avait porté que sur le mode d'administration et sur le choix des appareils, mais, en 1882, un grand débat appelle successivement à la tribune trente orateurs. On impute les revers de la chloroformisation à l'impureté du produit et à la façon de l'administrer. Ceux qui n'ont pas à déplorer des morts s'attachent à la formule de Sédillot : « Le chloroforme pur et bien administré ne tue pas ». C'est la pensée de Gosselin. Cette affirmation qui mettait si lourdement en jeu les responsabilités médicale et pharmaceutique soulève de très vives protestations. Elle est excessive, elle est inexacte et on s'étonne qu'elle ait eu l'appui d'une personnalité jouissant de l'autorité du chirurgien de la Pitié dont la réputation de prudence et de sagesse est proverbiale. Verneuil n'a-t-il pas perdu un malade qu'il avait lui-même anesthésié ? Trelat a vu succomber un opéré à la fin d'une chloroformisation régulière. Allait-on oublier qu'on endormait des opérés dont les organes n'étaient pas sains et qu'avant l'emploi des anesthésiques des malades succombaient à la syncope ? Ces morts, quelque regrettables qu'elles pouvaient être, ne devaient pas faire méconnaître les bienfaits de l'anesthésique. « Comptons nos morts, mais aussi nos succès », disait Trélat.

L'Académie termine le long débat en adressant de vifs applaudissements au contradicteur de Gosselin et les malades, semblables aux voyageurs qui se servent des voies rapides malgré les accidents qui, de loin en loin, viennent jeter l'effroi dans les familles, continuèrent à demander le secours de ce puissant agent qui les rendait insensibles à la douleur.

Redoubler d'attention, employer des doses graduelles, intermit-

tentes, ménager l'accès de l'air, rechercher un nouveau moyen de s'assurer de la pureté du chloroforme, le réactif employé étant infidèle (Regnault), telles étaient les données pratiques qui ressortaient du gros débat. Il marque dans l'histoire de l'anesthésie générale.

Signalons, en passant, la grande discussion soulevée par Huchard au sujet de l'emploi du chloroforme chez les cardiaques (1902); celle, récente, provoquée par Reynier qui aboutit à un vœu transmis aux pouvoirs publics (1916). Retenons les propositions de Laborde auquel on doit le moyen si précieux de combattre les troubles respiratoires, la traction rythmée de la langue et rendons justice aux efforts de Reclus qui assurent la diffusion de la pratique si heureuse de l'anesthésie locale.

OVARIOTOMIE. — Quel curieux et profond revirement apportèrent en France, à la chirurgie abdominale, les faits relatés par Kœberlé dans sa Communication et son Mémoire académiques de 1862. L'illustre chirurgien de Strasbourg ne venait-il pas d'obtenir successivement, et en quelques mois, quatre guérisons sur quatre ovariectomisées?

En 1847, les maîtres à l'Académie, avaient condamné l'opération dans les termes les plus violents, les plus attentatoires à l'honorabilité des opérateurs qui auraient osé l'entreprendre. Ils n'avaient même pas voulu la discuter. Cette opération, pour le sarcastique Malgaigne mettait sûrement les femmes à l'abri de la récidive; elle était affreuse (Velpeau); on devait la ranger dans les attributions de l'exécuteur des hautes œuvres, disait Moreau¹. Le discrédit persistait. D'ailleurs Nélaton qui, en novembre 1861, était allé en Angleterre pour s'inspirer de la pratique de Backer Brown, venait de perdre deux malades sur trois et les jeunes chirurgiens qu'il avait encouragés, n'étaient guère plus heureux.

En récompensant Kœberlé, l'Académie revenait sur sa condamnation première; l'ovariotomie prenait droit de cité et de nouveaux

1. Sur une de ses consultations, Velpeau avait osé écrire « celui qui opérera cette femme sera un assassin », et Ricord avait dans la bouche les mêmes termes amènes!

et brillants succès de cet ovariologiste, puis bientôt ceux de Péan, allaient donner chez nous, tout son essor à cette belle opération.

En communiquant à l'Académie la relation de l'ablation d'une volumineuse *tumeur fibro-kystique de la matrice* (1869), Kœberlé montrait que la guérison n'était pas, comme on l'admettait, au-dessus des ressources de l'art. Le mémoire de Boinet rapporté par Demarquoy (1872) n'en concluait pas moins au rejet absolu de l'opération. Il fallait la série des remarquables guérisons obtenues par Péan pour faire disparaître des craintes excessives, l'effet des verdicts trop rigoureux; il fallait surtout la belle méthode de morcellement due au génial chirurgien pour étendre, jusqu'à l'extrême limite, la possibilité et la sécurité de l'opération dans les cas les plus difficiles, les plus compromettants pour la vie de l'opérée (1880).

PLEURÉSIE, THORACENTÈSE, EMPYÈME. — Les nombreux débats qu'a fait naître à l'Académie le traitement de la pleurésie ont puissamment contribué à fixer notre pratique actuelle.

Atteint d'une pleurésie purulente, Dupuytren n'avait pas voulu subir l'opération de l'empyème, préférant, disait-il, mourir de la main de Dieu que de celle des chirurgiens. Exceptionnelles, en effet, étaient alors les guérisons; l'hecticité menaçait l'opéré, aussi en 1836, l'ouverture de la poitrine n'était-elle admise que comme dernière ressource.

Dans l'histoire académique de la pleurésie, c'est la grande discussion de 1872 ouverte par Behier qui marque sur toutes les autres par son importance. Presque tous les médecins et chirurgiens de l'Académie y ont pris part. Trois ans auparavant, l'aspirateur de Dieulafoy avait été présenté à l'Académie et depuis, il avait fait le tour du monde; aussi, en 1872, on discute les indications de la ponction capillaire aspiratrice dans les pleurésies séreuses; on l'oppose à l'expectation; on l'accuse de déterminer la purulence de l'épanchement, mais ses succès font taire la critique. Dans les pleurésies purulentes, elle peut suffire; dans le cas contraire on aura recours à une ponction double ou à l'incision également double antéro-latérale et au drainage. L'empyème large sera pratiqué s'il y a des fausses

membranes. Moutard-Martin propose l'écouvillonnage; il revient aux lavages antiseptiques déjà préconisés par Laveran père et Boudand. Après quelques années d'engouement, écouvillonnage, lavages sont délaissés. Ils sont repris récemment avec l'incision double (Bérard et Duret). L'opération, dès lors bien précisée, est devenue de pratique courante et un chirurgien ne serait plus pardonnable à attendre, comme Nélaton, sa soixantième année et un malade comme Dolbeau pour y avoir recours.

La persistance de la suppuration dans les cavités étendues reste le point noir du pronostic et l'écueil du traitement. Les thoracectomies sont accueillies avec faveur (Berger). MM. Quénu et Delagenière font connaître des modes opératoires nouveaux. Mais dans les cavités plus profondes et hautes, la résection costale se montre trop souvent insuffisante; la décortication pulmonaire constitue alors une précieuse ressource. En janvier 1894, nous communiquons à l'Académie le récit de notre première opération; elle applaudit à notre tentative. Le poumon libéré de sa coque encapsulante avait, sous un effort de toux, follement dépassé les limites de la cage thoracique. Quelque peu délaissée en France, cette opération était pratiquée avec plus de suite à l'étranger; en 1907, 1912, 1918, nous rappelons l'attention sur elle. Grâce à ses succès, elle est actuellement devenue méthode de choix.

TÉTANOS. — A l'Académie, ont été lumineusement éclairés la pathogénie, les formes, le traitement de cette terrible complication des plaies.

A la théorie de la myélite transverse défendue par A. Guérin, Nocard oppose les résultats négatifs de ses recherches, sur les animaux. C'est un point intéressant d'éclaircir.

Les accidents sont-ils dus à l'action directe du bacille? L'expérimentation répond encore. Nocard, au cours de plus de deux cents examens, ne le rencontre ni dans le tissu des nerfs, ni dans la moelle, ni dans le cerveau, ni dans le sang, ni dans les parenchymes. Les accidents sont dus à une toxine.

La théorie équine du tétanos soulevée et soutenue si ardemment

par Verneuil, en 1872, a donné lieu à de biens passionnants débats auxquels ont pris brillamment part tous les membres de la Section de médecine vétérinaire. Nocard, plus que tout autre, contribue à la ruiner en s'appuyant sur les expériences de Peyraud de Libourne (1890) qu'il rapporte. La question s'étend; on discute les modes de contagion : les contagions directe, indirecte par l'air; certains nient toute contagion.

On discute à l'Académie le traitement radical, l'amputation du membre blessé. Les succès que Nocard obtient sur les animaux avec la sérothérapie préventive, lui servent à la préconiser pour l'homme. Des échecs de cette méthode font douter Reynier de son action (1908). M. Vaillard la défend à plusieurs reprises, en s'appuyant sur d'importantes statistiques.

M. Vincent apporte à la genèse des éclaircissements précieux. Expérimentalement, il démontre l'action favorisante du froid, de l'alcool, des lésions viscérales, de l'hématome dont le rôle était jusqu'alors imprécisé.

L'expérience de la grande guerre a apporté une contribution compendieuse à l'histoire du tétanos. Il nous est impossible de citer ici les noms des auteurs des communications. Ils sont trop. L'épreuve de cette lutte a confirmé la courte durée de l'immunisation, la nécessité des injections successives à intervalles rapprochés, celle des injections préopératoires. Les chapitres des tétanos localisés, frustes, retardés, à peine entr'ouverts par nos devanciers, se sont enrichis de nouvelles études et c'est par une suite considérable de travaux basés sur des séries de faits que l'Académie a vu les résultats heureux de la sérothérapie préventive, ceux, médiocres, obtenus par tous les traitements dans le tétanos sévère. La sérothérapie, à haute dose, a trouvé quelques défenseurs.

PATHOLOGIE CHIRURGICALE GÉNÉRALE. — Pour Verneuil et Poncet, ces grands esprits généralisateurs, la chirurgie restait trop organicienne, trop attachée à son art plutôt qu'à sa science. Ils regrettaient la séparation trop constante des recherches médicales et chirurgicales.

Du vaste ensemble de sujets que Verneuil a embrassés, émergent ses études sur l'influence des états constitutionnels, de l'alcoolisme, du paludisme, du diabète, des affections de certains organes comme le foie et le rein sur les traumatismes accidentels ou chirurgicaux et celles sur le microbisme latent. Poncet a ramené dans le cadre de la tuberculose chirurgicale une foule de lésions, de troubles décrits auparavant sous des noms disparates; il a révélé la tuberculose inflammatoire et le rhumatisme tuberculeux. C'est lui, qui, en France, à son heure, a fait l'histoire de l'actinomycose et il en a, à l'Académie, marqué les étapes.

Remontant des courants, l'un et l'autre de ces maîtres, rencontrèrent à l'Académie, à côté de sympathiques appuis, l'indifférence, le scepticisme et, pour Verneuil l'attaque vive. La lutte ne fit qu'aiguïser les armes de cet avisé et curieux chercheur servi par un remarquable talent de parole et d'écrivain. Le temps a fait son œuvre; s'il n'a pas consacré toutes les idées de ces deux illustres pathologistes, il a fait la part de celles qui méritent de subsister et la science chirurgicale, comme l'Académie, leur en reste reconnaissante.

APPENDICITE. — Théorie du vase clos, méfaits multiples, terribles et trop méconnus; nécessité d'une exérèse immédiate, voilà ce qu'avec le nom de Dieulafoy, le mot d'appendicite rappelle au souvenir de ceux qui ont suivi les si brillantes discussions académiques de 1898 à 1919.

Seul ou presque seul contre de redoutables adversaires, médecins et chirurgiens, et parmi ces derniers, Reclus, Labbé, Tillaux, Le Dentu, Chauvel, Richelot, Dieulafoy supporte longtemps tout le poids des débats. Sa riche observation clinique, le nombre imposant de preuves qu'il renouvelle, l'amènent à dégager l'appendicite de toutes les affections avec lesquelles on l'a confondue. Il en précise le diagnostic, signale ses accidents variés, redoutables et en recherche le mécanisme, pour arriver, lui, médecin, à faire admettre que le traitement de l'appendicite est du domaine exclusif de la chirurgie.

Pour forcer ses adversaires à se rallier à l'idée d'une opération toujours imposée, il prononce le fameux axiome : « On ne meurt pas d'appendicite » avec les sous-entendus d'une appendicite sûrement diagnostiquée par le médecin et opérée par le chirurgien. Il profère encore cet autre axiome : « Il n'y a pas de traitement médical de l'appendicite ». Le premier qui engage trop la responsabilité du médecin et du chirurgien soulève les vives protestations de L. Labbé. Tillaux, de son côté, se refuse à admettre qu'il n'y ait pas de traitement médical de l'appendicite et, pour lui, c'est nier l'évidence que de ne pas accepter la possibilité d'une terminaison mortelle d'une appendicite opérée par les plus habiles chirurgiens.

La doctrine de l'opération retardée, à froid, a ses partisans; cependant le plus grand nombre arrive à admettre qu'un appendice touché est un appendice condamné; qu'attendre, c'est risquer gros et que le plus sage est d'opérer toujours.

Si radicaux et opportunistes, opérateurs à chaud, opérateurs à froid continuent à former des camps, Dieulafoy peut être fier des victoires que lui valent sa ténacité, la solidité de ses convictions et l'entraînante démonstration des faits qu'il évoque. Chaque fois qu'une voix de protestation s'élève, à l'Académie, contre l'une de ses formules jugées trop absolues, c'est pour lui une invite pour soutenir ses premières assertions avec une nouvelle force et il arrive chaque fois à se rallier de nouveaux partisans. Les pages qu'il écrit sont superbes; son rôle d'investigateur et de vulgarisateur marquera sa trace parmi les thérapeutes les plus bienfaisants.

Son influence, avec le temps, non seulement ne s'atténue pas, mais elle devient, au contraire, de plus en plus décisive. Lors de la discussion de 1919, avec Témoin et Jalaguier, l'intervention est de règle; le traitement doit rester l'apanage du chirurgien et le premier arrive à persuader que, dans la pratique commune, le plus sage est d'opérer toujours, dès la première atteinte. Le massif ensemble de faits qu'il invoque semble bien la consécration définitive, vécue, de la doctrine de l'illustre médecin de l'Hôtel-Dieu,

auquel on ne peut plus reprocher d'avoir été le plus chirurgien des chirurgiens.

BLESSURES DE GUERRE. — Les journées de 1830-1832 avaient apporté à l'Académie les communications de Roux, de Breschet, de Pelletan, de D. Larrey sur les blessés de Paris et de Gensoul sur ceux de Lyon; elles avaient fait discuter la question des amputations. Les Journées de 1848 ouvrent, à la demande de l'illustre chirurgien en chef du Val-de-Grâce Baudens, une discussion académique qui fait date. Cette discussion confirmait la doctrine de la conservation dans les fractures, sa supériorité sur la résection diaphysaire, le dogme de l'utilité du débridement; elle fournissait à Huguier l'étude des coups de feu explosifs et, avec Devergie, elle éclairait les médecins légistes sur les aspects tant discutés des orifices d'entrée et de sortie des balles.

De 1848 à 1870 s'étaient ajoutés à un beau Mémoire de D. Larrey, ceux de Goétani Bey, de H. Larrey, Hutin, Roux (de Toulon), de Le Fort; de 1870 à 1914 s'étaient espacées une communication de Boinet sur l'emploi de la teinture d'iode comme topique des plaies de guerre, d'autres sur la conservation dans les coups de feu explosifs (1901), sur les effets du fusil Lebel, sur les résultats chirurgicaux de la campagne de Thrace (Laurent, Monprofit, Delorme). Les évacuations, les secours chirurgicaux, en cas de retraite des armées, nous fournissaient — nous étions en 1913 — des aperçus dont il n'a pas, malheureusement, été tenu assez compte dans la grande guerre qui se préparait.

La terrible lutte de 1914-1918, la plus grande de tous les temps, qui a bondé les formations sanitaires de trois millions de blessés, a fourni, de façon continue, à l'Académie, une mine d'observations de tout premier ordre qui a rempli la presque totalité de ses Bulletins pendant quatre ans.

Nous ne pouvons nous arrêter, dans l'énumération d'une masse si imposante de matériaux accumulés, qu'à ceux qui ont marqué d'importantes étapes ou qui ont été l'objet de discussions, tels : les pansements des plaies par la méthode de Carrel-Dakin, la

réunion primitive et secondaire, la pyoculture de Pierre Delbet qui a soulevé les vives critiques de Pozzi, la suture des nerfs après large excision cicatricielle, acceptée dès 1916 par le plus grand nombre des chirurgiens après avoir donné lieu ici, comme ailleurs, à des controverses (Delorme, 1915), enfin les modes variés de recherche et d'extraction des corps étrangers, en particulier la méthode si originale de M. Petit de la Villéon.

Les audaces que les modes d'exploration perfectionnés et sûrs de la radiologie autorisaient, ont conduit progressivement les jeunes chirurgiens français dans toutes les régions du corps jugées les plus inaccessibles et les plus redoutées. L'Académie a eu communication des extractions de projectiles intracardiaques faites par MM. Beausenat, Le Fort (de Lille), Paul Delbet; elle a été informée de toutes les tentatives analogues. M. le professeur Le Fort (de Lille) a pris une part très personnelle à cette chirurgie transcendante, en parcourant très souvent, et avec succès, les régions cardiaques, médiastines et les hiles pulmonaires.

Nous n'avons pas perdu le souvenir des résultats merveilleux qu'a obtenus Morestin par ses restaurations remarquables des mutilations de la face qui lui ont mérité de chaleureux applaudissements de l'Académie. Grâce à une habileté qui n'a pu être dépassée, et à une méthode qu'il a faite sienne, il a atteint des degrés de perfection esthétique inconnus jusqu'alors.

Et à les puiser dans une incomparable richesse documentaire, que de noms, que d'intéressantes recherches n'aurions-nous pas à ajouter à ceux que nous venons de mentionner?

Nous sommes arrivés maintenant à l'ensemble considérable des communications souvent originales, toujours attachantes, à une masse de travaux importants qui ont marqué ou consacré des progrès dans l'art ou la science chirurgicaux. Il n'est pas de région, pas d'affections qu'ils n'aient embrassées, pas de perfectionnements de thérapeutique chirurgicale qu'ils n'aient annoncés. *Greffes, chirurgie des tumeurs, chirurgie vasculaire, chirurgie des os et des articulations, du crâne et du cerveau, du rachis, de la face, du cou, de la*

poitrine, de l'abdomen, des organes génitaux, sont autant de chapitres qu'il nous faut parcourir pour donner une idée exacte du remarquable rendement scientifique de l'Académie. La moisson est si abondante que nous devons nous contenter de réunir les plus beaux épis.

GREFFES. — A propos des greffes, sont à rappeler : la greffe autoplastique d'Ollier (1872), la greffe épidermique de Reverdin (1873), les lambeaux cutanés détachés de L. Le Fort, les surprenantes nouveautés de Carrel, greffes d'organes, les sensationnelles greffes mortes de Nageotte et Sencert (1917).

TUMEURS. — Condenser le grand chapitre des tumeurs, tel qu'il est écrit à l'Académie, c'est dérouler la lutte violente que dut subir Cruveilhier quand, au nom de l'anatomie pathologique, il sépara les adénomes des autres tumeurs du sein et demanda qu'on ne les soumette pas à une exérèse systématique; c'est rappeler l'œuvre grandiose de Broca, son *Mémoire*, véritable *Traité des tumeurs* (*Mémoires*, t. XVI, 1852); puis les beaux travaux de J. Roux, de Richet sur les tumeurs vasculaires des os (*Mémoires*, t. XVII, 1853); ceux de Cornil, de Lannelongue, de Dolbeau, de Verneuil, de Le Dentu; c'est reprendre la controverse passionnée au sujet de l'unicité et de la spécificité du cancer, entre les micrographes et les cliniciens représentés par Velpeau, traditionaliste intransigeant, qui dédaignait la classe des chirurgiens dits microscopiques; c'est rappeler la discussion qu'a soulevée Pamard (d'Avignon) sur la curabilité du cancer; entendre l'Académie réprouver, avec indignation, des expériences de greffes humaines et gourmander sévèrement Cornil, rapporteur d'un travail anonyme; ce serait enfin présenter une longue liste de communications de chercheurs qui sondent, presque en vain, la pathogénie de la terrible affection ou tentent, dans des voies diverses, son traitement jusqu'ici presque désespérant.

L'émotion causée par l'annonce de sérums curateurs (1897-1901) a été toute passagère. L'épreuve de la guerre a modifié complètement

nos idées sur le rôle favorisant du traumatisme (Forgue, Bérard). La question du cancer reste à l'ordre du jour de l'Académie. Elle y a été discutée en 1919. C'est dans son enceinte qu'a pris corps l'idée d'une ligue (Poirier, Verneuil).

CHIRURGIE VASCULAIRE. — Très belle est la contribution apportée à la chirurgie vasculaire. Elle s'enrichit des remarquables expériences d'Amussat sur l'entrée de l'air dans les veines, niée par les uns, exagérée dans sa fréquence par les autres. Non sans difficultés, il arrive à convaincre de sa réalité et fixe le mécanisme des accidents.

Au même chirurgien, on doit la torsion artérielle, qui semblait surtout précieuse à l'époque où les ligatures étaient faites par des fils qui entretenaient la suppuration et s'opposaient à la réunion des plaies. Elle reste une bonne arme de réserve pour l'oblitération des artères petites et moyennes.

Des méthodes originales de traitement des gros anévrysmes, l'électrolyse, les injections coagulantes de Pravaz, la fibrination provoquée par des fils métalliques (méthode de Moore) ont leur moment de grande vogue. Discutées, elles sont rejetées. L'injection sous-cutanée de gélatine de Lancereaux paraissait appelée à meilleur avenir; elle comptait de beaux succès. Elle donna lieu à d'importants débats. En 1903, 25 morts qui lui étaient imputables la firent tomber dans l'oubli.

Des Mémoires très importants, classiques, sont consacrés aux ligatures des artères : celui de Breschet à la ligature des grosses artères du corps (Mémoires, t. III, 1833); celui de Mirault (d'Angers) à celle de la linguale (Mémoires, t. IV); celui de Jobert de Lamballe à la ligature des carotides (Mémoires, t. IX); de Le Fort aux accidents de la même ligature (1869); celui de Peixoto à la ligature du tronc brachio-céphalique (Mémoires, 1855); celui de Deguise à l'iliaque primitive (T. IX); de Mirault à l'iliaque externe (T. VII); de Poncet à l'iliaque interne; de Delorme (Mémoires, 1882) aux ligatures des artères de la main et du pied.

D. Larrey, Roux multiplient, de 1820 à 1836, les observations

d'anévrismes. Ce dernier laisse des pages admirables dans nos Mémoires. Breschet, Diday, Blandin, Robert, fournissent des écrits bien connus; Amussat, à la suite d'expériences faites sur les animaux, donne le signe qui, dans un anévrisme traumatique, conduit sûrement et vite sur la perforation artérielle.

Chose curieuse, l'hémostase par les pinces, la forcipressure, cette méthode générale si précieuse, si rapidement consacrée, passe presque inaperçue avec la communication de Kœberlé.

MM. Achard et Binet, intéressés par les faits de migration des projectiles dans les vaisseaux révélée par la radiologie, recherchent les conditions de ces cheminements (1918).

CHIRURGIE DES OS ET DES ARTICULATIONS. — Les réparations osseuses sont magistralement étudiées par Cornil et Coudray; l'ostéomyélite, par Roux (de Toulon) et Lannelongue.

Parmi les nombreux travaux consacrés aux fractures, sont à signaler : le beau Mémoire de Robert, sur les fractures du col fémoral (1847); l'immobilisation directe, conseillée par Béranger Féraud (1864); l'original traitement de Lucas-Championnière, le massage et cette mobilisation articulaire précoce qui inspirera M. Willems (de Gand) pour les fractures articulaires; puis, le traitement des pseudarthroses par le procédé du tenon, l'enchevillement (col fémoral); l'importante communication de Béranger Féraud sur la thérapeutique générale des pseudarthroses.

Pour les lésions articulaires, aux Mémoires sur les luxations traumatiques ou pathologiques dus à Malgaigne (1835), Sédillot, Malle (1838), Le Pelletier, Blanchard et D. Larrey, Murville, Scutteten, Pravaz (1843), Ricard, Calot, s'ajoutent celui de Roux (de Toulon), sur le traitement de l'hydarthrose par les injections iodées, qui donna lieu à une vive discussion; celui de L. Labbé, sur la thérapeutique de l'hydarthrose chronique par les injections phéniquées; le remarquable Mémoire de Richet, sur les tumeurs blanches, qui lui coûta douze ans de recherches (1853). Les injections périphériques de chlorure de zinc ont pris, grâce à Lannelongue, l'extension d'une grande méthode, la méthode sclérogène (1896). L. Le Fort, avec ses

injections intra-articulaires de sulfate de zinc, la revendique sans succès. Lannelongue réagit contre le pessimisme des chirurgiens appelés à traiter les coxalgies suppurées. Il montre le bénéfice des injections antiseptiques.

L'Académie prend parti contre le traitement des ankyloses incomplètes par le redressement mécanique de Louvrier (1840); elle se montre moins hostile au redressement manuel de Bonnet (1858); nous le recommandons pour les nombreux blessés de la guerre (1915). A l'orthopédie, Malgaigne fournit un Mémoire qui marque une époque.

Parler des résections, c'est rappeler les beaux succès obtenus par Roux avec la résection du coude; invoquer surtout le nom d'Ollier. L'Académie encouragea, dès ses débuts, l'illustre chirurgien lyonnais, en lui accordant ses plus belles récompenses. A différentes reprises celui-ci lui communiqua la série importante de ses guérisons définitives des réséqués du coude, de l'épaule, de la hanche et la radiologie vint affirmer l'existence de ses restaurations osseuses (1897).

L'enquête minutieuse, faite dans les hôpitaux de Londres par L. Le Fort (Mémoire, 1861, t. XXV), sur les résultats de la résection de la hanche, si elle n'a pas eu pour effet d'inciter les chirurgiens français à la pratiquer, a eu pour résultat d'ouvrir à l'Académie un très long et fort intéressant débat sur l'hygiène hospitalière, dont il ne m'appartient pas de rappeler ici et les phases et les conséquences, bien qu'un grand nombre de ses chirurgiens y aient pris part.

Péan a poussé très loin l'exérèse des résections épiphyso-diaphysaires. Les prothèses intratissulaires dont il a muni ses opérés n'ont pas été tolérées. Curieuses ont paru et étaient les tentatives de restauration des os d'une articulation réséquée, soit par une greffe animale (Dubar), soit par les segments d'une articulation similaire prise sur un sujet amputé (Tuffier).

Les amputations rappellent des pratiques qui nous paraissent bien étranges et que la crainte des infections avait fait adopter, l'exérèse par les caustiques, l'écraseur qui, à Bardet (de Limoges),

a servi pour une amputation de cuisse, etc.; le remarquable Mémoire, si souvent cité, de Trélat, sur les amputations dans les hôpitaux de Paris (Mémoires, t. XXVII, 1865-66), ceux de Blandin, Arnal et Martin. L'effrayante amputation qu'est la désarticulation de la hanche, a fourni à Hénot matière à un important Mémoire (1847); à Bégin, un lumineux Rapport (1849-1850); à Richet, une magistrale Communication, amorce d'une discussion qui a abouti à l'exposé du procédé de Verneuil, rajeunissement de celui de Ravaton.

CHIRURGIE DU CRANE ET DU CERVEAU. — Robert a étudié l'anévrisme cirsoïde du cuir chevelu; Le Dentu, la pneumotocèle; A. Guérin, Ricard et Reynier, les greffes craniennes.

Sous l'impulsion de Lannelongue, nombre de chirurgiens pratiquaient des craniectomies dans le but de permettre l'expansion du cerveau des enfants idiots ou arriérés. De Bourneville, médecin de la Salpêtrière, affirme que le principe d'une synostose est hypothétique; il recommande un traitement pédagogique.

Lucas-Championnière multiplie ses tentatives chirurgicales pour combattre l'épilepsie non traumatique. Ses résultats ne sont pas jugés assez nets, ses guérisons ne sont pas assez anciennes pour qu'on puisse tabler définitivement sur la valeur de la méthode.

Péan donne, de la constitution du crâne, des notions utiles au chirurgien; Broca fournit de curieux détails sur la trépanation chez les Incas, et Pâris (d'Angoulême) sur la même opération chez les Arabes (1866). M. Babinski discute sur la craniectomie décompressive dans les cas de tumeurs cérébrales. Il la préfère à l'ablation directe de ces tumeurs. Dieulafoy (1901) provoque une importante discussion sur l'épilepsie symptomatique des tumeurs craniennes.

RACHIS. — Après Lauth, Chedevergne de Poitiers, en 1869, a donné aux Mémoires de l'Académie un remarquable travail sur les fractures indirectes de la colonne vertébrale dorso-lombaire.

En 1897, MM. Calot et Chipault ont vivement attiré l'attention du monde médical en communiquant à l'Académie leurs tentatives

de redressement brusque des gibbosités du mal de Pott. « Plus de bossus » semblait être plus qu'une espérance, une réalité. Dans son rapport, M. Monod se montra réservé et estima qu'il y avait lieu d'attendre des résultats définitifs avant de se prononcer. En 1898, M. Calot présentait vingt malades redressés depuis quatre ans, mais pour M. Ménard, la cavité vertébrale produite par le redressement ne se comble pas.

J. Roux traitait le spina bifida par la ponction. Perier apporte à son traitement une méthode nouvelle : l'excision de la poche après réduction des éléments médullaires herniés (1887). Il applique cette méthode à la méningo-encéphalocèle. Berger a perfectionné l'opération en obturant, par un fragment osseux, l'ouverture rachidienne (1892).

CHIRURGIE DE LA FACE. — La contribution apportée par l'Académie à la chirurgie de la face est particulièrement variée, riche et précieuse.

Les chirurgiens français, à l'exemple de Delpéch, Lisfranc, Denonvilliers, s'étaient toujours attachés à la pratique de l'autoplastie pour faire disparaître les grosses difformités nasales. Nélaton avait perfectionné un procédé; P. Berger et nous même montrons que les tentatives faites pour prévenir, par l'application d'un trépid métallique, l'affaissement presque fatal du lambeau sont décevantes (1899). Il fallait attendre la récente et admirable extension, qu'avec son incomparable maîtrise, Morestin, servi par une série extraordinaire de cas, a donnée à la greffe cartilagineuse, pour voir l'autolapsie nasale prendre la belle place qu'elle a aujourd'hui.

On n'en est plus, à l'heure présente, à corriger exclusivement des difformités massives de la face, à la décortication nasale du nez éléphantiasique des ivrognes et des acnéiques, tentée par Ollier et A. Guérin. L'Académie a entendu récemment l'exposé sensationnel d'opérations délicates destinées à faire disparaître, sans laisser de cicatrices, des rides du visage, de simples déviations du nez ou de l'oreille.

Pour ses progrès les plus importants, la chirurgie du palais

retient plusieurs noms d'académiciens. C'est J. Roux, l'un des opérateurs français les plus habiles, qui imagine la staphylorrhaphie. Il en affirme la valeur par de nombreux succès, de 1826 à 1830, mais il abandonne à la prothèse les pertes de substance palatines. Baizeau avait imprimé à la chirurgie de la voûte le progrès qu'on attendait en dégageant des lambeaux périostiques. A cette belle méthode, Ehrmann (de Mulhouse), associé de l'Académie, apporte dans deux beaux travaux (Mémoires de l'Académie, 1869-1875), la consécration d'une longue pratique au mode opératoire du chirurgien du Val-de-Grâce. Les résultats définitifs ne sont cependant pas toujours à l'abri de la critique, quand l'opération est pratiquée, comme le voulait Ehrmann, sur de très jeunes enfants. Trélat, qui s'était fait de l'uranoplastie une spécialité, demande, dans une lumineuse Communication, que le traitement opératoire soit précédé, pendant sept ans, d'exercices de gymnastique phonétique.

Nous donnons à l'Académie la description de notre méthode de restauration des grandes pertes de substance antéro-postérieures, trop béantes pour être obturées par des lambeaux périostiques (1896). Au cours de la guerre, M. Morestin a consacré cette méthode. L'Académie avait été prise à témoin de notre restauration heureuse des deux tiers antérieurs de la voûte palatine par un lambeau jugal.

Péan renchérit sur Gensoul et Maisonneuve dont les noms sont liés, le premier, à la résection du maxillaire supérieur; le second, à celle des deux maxillaires supérieurs. Le chirurgien de Saint-Louis enlève sur le même opéré les deux maxillaires supérieurs, l'inférieur, les malaires, le sphénoïde, en réalité presque tout le squelette de la face, par son procédé du morcellement. Une prothèse ingénieuse corrige bien la difformité.

L'ablation des polypes naso-pharyngiens se réclame de la résection ostéoplastique, temporaire d'Huguier; M. Le Dentu l'utilise dans certaines urano-staphylorrhaphies.

Au bec-de-lièvre Debrou; MM. Jalaguier et Kirmisson, aux fissures doubles de la face, apportent leur contribution.

Panas et Motais (d'Angers) perfectionnent l'opération du stra-

bisme; Panas, des premiers, fait bénéficier la chirurgie oculaire des bienfaits de l'antisepsie; il réhabilite l'opération de Daviel. MM. Vachez (d'Orléans), Valude, Coullomb (de Genève) par sa description des keratomycoses (1901), Chauvel par ses nombreux Rapports, Lagrange et de Lapersonne par leurs Communications s'attachent à des sujets intéressants et divers de pathologie oculaire chirurgicale.

L'observation d'anévrisme de l'artère ophtalmique traitée par la ligature de la carotide par Legouest est classique.

CHIRURGIE DU COU. — Pouvait-on pousser l'audace jusqu'à pratiquer une ligature des deux carotides? En se basant sur les expériences qu'il avait faites sur des animaux, Jobert de Lamballe le pensait (Mémoires, 1841.) L. Le Fort (1869), s'appuyant sur les troubles consécutifs à la ligature de la carotide, la condamne.

M. Le Dentu, puis M. Monod, montrent par leurs succès, les avantages de la ligature simultanée de la carotide primitive et de la sous-clavière dans les anévrismes du tronc brachiocéphalique (méthode de Brasdor) et Perier, sur un blessé frappé d'un coup d'épée, lie simultanément la carotide primitive, l'interne, l'externe, la thyroïdienne supérieure, la jugulaire interne. Son opéré guérit.

La sympathicectomie est, à plusieurs reprises, l'objet d'importantes Communications, patronnée qu'elle est par Poncet, Jaboulay et M. Jonnesco (de Bucarest). Poncet, puis MM. Chipault, Combemale, Gaudier (de Lille), Jonnesco la recommandent dans le traitement du goître exophtalmique (1897). M. Jonnesco propose la résection bilatérale du sympathique dans les cas de glaucome et d'épilepsie (1897), Laborde n'en est pas partisan pour les épileptiques et, pour les glaucomateux, Lagrange en montrera l'insuffisance. M. Chipault réclame la sympathicectomie pour combattre les névralgies faciales rebelles. Il l'avait pratiquée 50 fois.

Dans les paralysies faciales, J.-Louis Faure anastomose le facial au spinal (1897); dans les fistules parotidiennes, on conseille l'arrachement du nerf auriculo-temporal.

La Mémoire d'H. Larrey sur les adénites cervicales est classique (Mémoires, 1852).

Le 6 février 1894, Poncet et Jaboulay appellent l'attention de l'Académie sur le traitement chirurgical des goîtres par l'exothyropexie. Ils annoncent que l'exposition à l'air d'une portion de la tumeur, opération bien plus facile et moins offensive que l'extirpation, suffit à faire disparaître les accidents observés. Cette ingénieuse méthode marque dans l'histoire du goître. Les chirurgiens lyonnais en étendaient alors l'indication à la maladie de Basedow.

Curieuse est l'observation de Perier, de l'extraction, par la laryngotomie, d'un fragment d'os volumineux, trente-cinq jours après l'accident. Avec L. Labbé, le même habile et consciencieux opérateur communique souvent des opérations d'extirpation du larynx sans qu'il ait eu recours à la trachéotomie préalable. Munis d'appareils, ses opérés parlaient distinctement. Il en était de même de l'opéré de Jaboulay. Péan va plus loin dans ses audaces; on lui réserve d'ailleurs les cas extrêmes; avec le larynx, il enlève, tantôt partie de l'œsophage, tantôt de nombreux anneaux de la trachée et ses opérés munis d'appareils compliqués, mais très habilement construits, parlent bien.

M. Moure fait ressortir combien la mortalité de cette opération, l'extirpation du larynx, qui, au début, était de 90 pour 100, est tombée, grâce à une pratique plus hâtive, à une trachéotomie préparatoire et à l'anesthésie locale. La léthalité n'est plus que de 25 pour 100. Le même laryngologiste relate (1916) des interventions heureuses pour des laryngo-sténoses cicatricielles.

La belle méthode qu'est le tubage du larynx imaginée par Bouchut, et tant critiquée, a été à l'Académie l'objet d'un rapport de Trousseau; on sait la belle place qui est aujourd'hui réservée à cette originale acquisition (1858).

Trousseau a consacré au catéthérisme de l'œsophage un beau travail qui figure dans les Mémoires de l'Académie (1847). Maisonneuve, le premier, pratique l'œsophagotomie interne (1861); Trélat, Dolbeau, Le Dentu apportent des perfectionnements opératoires à la section œsophagienne; M. Guisez communique une observation

d'excision d'un diaphragme cicatriciel sous le contrôle de l'endoscope (1917). Pour certains rétrécissements œsophagiens graves et bas situés, M. Sencert a recours à une dilatation faite de bas en haut après gastrotomie. Le chirurgien de Strasbourg a eu recours douze fois avec succès à ce mode de traitement; aussi le considère-t-il comme méthode de choix.

A titre de curiosité est à signaler l'observation de M. Lejars, qui eut à extraire dix-sept pièces de monnaie; onze étaient arrêtées dans l'œsophage, il en pratiqua l'ablation directe; six tombées dans l'estomac furent extraites par la gastrotomie (1899).

CHIRURGIE DE LA POITRINE. — Le grand essor qu'a pris la chirurgie de la poitrine ne date que d'une trentaine d'années. Les thoracotomies avaient enhardi les opérateurs; le large accès ménagé par notre volet thoracique a augmenté leur audace en les conduisant sûrement sur les poumons et le cœur (1893-1899).

D. Larrey a communiqué à l'Académie un remarquable travail sur les plaies de poitrine qui figure dans nos Mémoires (T. I) et qu'on lit toujours avec intérêt. Dans une discussion ouverte en 1899, Lucas-Championnière se rallie à la doctrine de l'expectation, même dans les cas de plaies pulmonaires compliquées d'hémorragies graves et persistantes. Nous préconisons, au contraire, la suture pulmonaire, la compression ou la ligature. M. Duval, récemment, a recommandé cette pratique dans les plaies de guerre en s'appuyant sur une épreuve importante. Le même auteur conseille l'assainissement mécanique de ces plaies.

L'Académie avait, avant la guerre, entendu la lecture des observations de MM. Fontan et Launay qui, en s'aidant d'un volet thoracique, avaient suturé des plaies du cœur. Elle devait être prise à témoin, au cours de la guerre, d'audaces plus grandes encore. Nous avons dit, à propos des blessures de guerre, les grands progrès que la recherche méthodique des projectiles profonds avait fait réaliser à la chirurgie pulmonaire, médiastine, hilare et cardiaque. Parmi les communications multipliées de 1915 à 1918, certaines étaient particulièrement impressionnantes.

Nous n'avons pas à revenir sur l'empyème.

Roger avait consacré à la péricardite un mémoire de tout premier ordre. Il y étudiait la ponction, mais il la considérait comme une opération d'exception. L'Académie a distingué par l'une de ses plus hautes récompenses le travail anatomo-clinique et opératoire dans lequel, reprenant l'histoire des péricardites, M. le professeur Mignon et nous, proposons des modes de ponction et d'incision aujourd'hui classiques qui mettent à l'abri de l'ouverture et de l'infection de la plèvre (1896).

M. Marfan (1913) préfère à l'accès costal la voie épigastrique indiquée par D. Larrey.

En 1897, l'Académie entend notre Communication sur le traitement chirurgical de la symphyse cardiaque. MM. Pierre Delbet et Delagenière apportent des observations de péricardiolyse.

M. Waquez, en 1919, situe la chirurgie cardiaque.

En 1914, M. Tuffier avait donné la relation des curieuses expériences de Carrel sur la section des valvules aortiques après arrêt momentané de la circulation cardiaque et avait incidemment parlé d'une dilatation d'un orifice aortique faite sur l'homme.

CHIRURGIE DE L'ABDOMEN. — Sédillot, en 1847, avait pratiqué le premier, la gastrotomie; son opéré avait succombé. Dans la presse médicale comme dans la presse quotidienne il n'est question, en 1876, que de l'opération accomplie par L. Labbé en présence d'H. Larrey et de Gosselin, sur un homme qui avait avalé une fourchette. La réputation de Labbé devenait dès lors légendaire; c'était l'homme à la fourchette. Son audace était grande. Les gastrotomies, jusque-là, n'avaient pas fourni de succès. L'exemple et le mode opératoire bien réglé par Labbé sont suivis. Le Dentu gastrotomise un homme dans l'estomac duquel il avait tout lieu de compter trouver une cuiller de bois de 28 centimètres de long. Il l'extrait du petit bassin; elle n'était pas entrée dans le ventre par la bouche. Avec Monnier plus près de nous, le fait divers se corse : c'est 25 cuillers ou fourchettes entières ou fragmentées qui sont enlevées de l'estomac d'un aliéné. Mais le temps avait marché depuis 1876.

Verneuil, enhardi par l'exemple de L. Labbé, Polaillon, Lannelongue pratiquent une bouche stomacale sur des rétrécis de l'œsophage.

Autres audaces. Péan, en 1879, fait la première résection de l'estomac. Treize ans après, en 1892, Doyen, en s'appuyant sur douze opérations, préconise la gastrectomie combinée avec la gastro-entérostomie dans le traitement du cancer. Les opérations se multiplient. M. Tuffier, en 1897, conseille d'intervenir dans les rétrécissements non cancéreux, les sténoses pyloriques et son rapporteur, M. Hayem rend hommage à la chirurgie. J. Bœckel (de Strasbourg), pratique, le premier en France, une ablation totale de l'estomac (1900). Fait intéressant, à la fois au point de vue physiologique et chirurgical, son opérée avait en trente-huit jours, récupéré 20 livres de poids. Dans la voie tracée, parmi beaucoup d'autres, deux chirurgiens de la province, MM. Témoin (de Bourges) et Pauchet (d'Amiens) accumulent les cas. S'appuyant sur un ensemble imposant d'interventions, puisque, pour le dernier de ces habiles chirurgiens, il se chiffre par un millier, ces opérateurs préconisent récemment la gastrectomie comme opération de choix du cancer stomacal et de maints ulcus gastriques.

Qui ne sait ce que la chirurgie intestinale doit à Jobert de Lamballe? Le maître génial réalise avec l'affrontement de deux tissus similaires, séro-séreux, la condition fondamentale d'une réunion intestinale. La base physiologique de la méthode était fixée. Lemberbert (1826) donnait un procédé définitif de suture que ceux de Gely, de Denans avec ses viroles, de Beranger Feraud, avec ses lièges armés, de Péan avec ses serres fines, ne pouvaient supplanter.

Broussais était mort d'un cancer du rectum. Amussat avait été appelé à lui donner ses soins; à un moment donné il avait songé à l'anus artificiel, il n'avait pas eu à le pratiquer sur son auguste malade. Il étudie sur le cadavre les rapports de l'S iliaque avec la paroi abdominale, les dispositifs de la bande longitudinale de l'intestin non recouverte par le péritoine et bientôt, sur un malade, il pratique l'anus lombaire qui porte à juste titre son nom.

A l'Académie, J. Rochard revendique pour le chirurgien de la

marine Duret la paternité de l'opération de l'anus iliaque. (Mémoires, T. XXIII, 1859).

Le taxis forcé dans les hernies, leur contention par les brayers furent, en leur temps, très discutés à l'Académie. Avant d'atteindre une technique presque définitive avec Lucas-Championnière, la cure radicale de la hernie avait été l'objet de curieuses tentatives qui témoignent du génie inventif français. L'invagination de Gerdy était du nombre. Elle comptait à son avoir des succès mais aussi de nombreux revers, aussi tomba-t-elle dans l'oubli. Par contre, la méthode à ciel ouvert, simple et sûre, à laquelle Lucas-Championnière a attaché son nom, se généralise bientôt après qu'elle eut montré sa presque constante innocuité sur des milliers et des milliers d'opérés. Sa communication sur la hernie inguinale avec ectopie testiculaire, appuyée de 42 observations, était d'un intérêt capital; elle fixait alors sur les pratiques qu'elle réclamait.

Au cours d'interventions abdominales, la nécessité s'impose parfois de sacrifices étendus de l'intestin, en particulier de l'intestin grêle. Kœberlé, à l'étonnement de tous, semble avoir atteint les limites de cette suppression qu'il a portées à deux mètres (1881).

Dutroulau avait consacré aux abcès du foie un mémoire bien connu (Mémoires de l'Académie, 1856). L'ouverture large de ces abcès, aujourd'hui classique, avait besoin pour s'imposer, de bénéficier des pratiques antiseptiques; Little, à Schangai l'avait montré. J. Rochard (1880) fait connaître à l'Académie la méthode du chirurgien anglais et contribue puissamment à la faire adopter avec Hache, Chauvel, puis Zancarel d'Alexandrie qui lave les poches et les comprime et Fontan qui les curette.

Le médecin général de la marine Bertrand nous fixe sur la flore bactérienne de ces abcès.

Duret avait fixé un estomac ptosique; plus difficile était d'assurer la fixité d'un foie déplacé. Gerard Marchand, le premier, essaye de le faire sans réussir. Richelot, après lui, obtient un succès. J. Roux montre qu'il ne faut pas désespérer d'une hémorragie grave du foie; Terrillon donne un procédé d'hémostase à utiliser quand la plaie résulte d'une excision chirurgicale. En fait d'excision n'était-elle pas

fort curieuse, celle d'une tumeur que l'examen histologique montra constituée exclusivement par les éléments multipliés de la glande et qu'on appela hépatome? A l'Académie, le nom de Terrier, surtout, se rattache à l'histoire des opérations pratiquées sur les voies biliaires; il fait, en France, les premières. Monod et Schwartz communiquent leurs succès (1893); au traitement des kystes s'arrêtent Dieulafoy et Pierre Delbet (1896).

Péan fait la première splénectomie. C'était en 1867. Richelot (1893) extirpe une rate tombée dans le petit bassin et prise pour un fibrome; Le Dentu, P. Delbet sacrifient des rates blessées (1903); M. Jonnesco (de Bucarest) conseille la splénectomie précoce chez certains paludéens et fournit 23 observations (1898); M. Hartmann, récemment, la pratique chez des ictériques hémolytiques splénomégamiques. M. Houzel reproduit, pour la rate, ce que Poncet avait fait pour le corps thyroïde; il l'expose à l'air: c'est l'exosplénie (1897).

Le Fort, le premier en France, extirpe un rein pour guérir une fistule de l'uretère. Sa conduite est appuyée par Labbé; Ollier, communique des succès. L'Académie se montre réservée. A cette période de début de la chirurgie rénale, s'attache le nom de Le Dentu; M. Bazy fait des implantations d'uretère. Pour extraire les calculs rénaux, il conseille la voie postérieure, en vue d'éviter les vaisseaux, mais la pratique qu'il propose n'est pas acceptée. Pour éclairer le diagnostic des lésions rénales, M. Luys imagine un séparateur des urines.

L'opération de la taille donne lieu à un nombre considérable de travaux, surtout de 1820 à 1836. D. Larrey, Sanson auquel on doit la taille recto-vésicale, Civiale, Leroy d'Etiolles, Souberbielle, Ségalas, Velpeau, Amussat, Begin, Fleury apportent, par leurs Mémoires, leurs Communications, une très importante contribution à son histoire. Avec les plaies, les anévrismes et la lithotritie, la taille est le sujet habituel des discussions académiques de cette période.

Pinel Grandchamp préconise la suture de la vessie en cas de plaie (1826). A la ponction de la vessie, Voillemier ouvre la voie sous-pubienne. M. Tuffier enlève la totalité d'une vessie atteinte d'épithélioma; Albarran atteint le viscère par une symphysectomie.

L'extrophie de la vessie est l'objet de tentatives opératoires de Le Fort, Berger, Tuffier. Ce dernier implante le trigone vésical et les uretères dans le côlon pelvien (1898).

La chirurgie de la femme rayonne de tout l'éclat des novations de Kœberlé et de Péan. Après eux se rangent Huguier, Boinet, L. Labbé.

L'histoire des kystes de l'ovaire, à l'Académie, évoque le nom de Bauchet (*Mémoires*, T. XXIII, 1859), celui de Nélaton, avocat malheureux de l'ovariotomie; celui de Boinet qui, avant l'adoption de cette méthode, avait donné la ponction combinée à l'injection iodée, efficace dans certaines variétés de kystes; puis elle rappelle le souvenir des Kœberlé, des Péan, de L. Labbé; l'hystérectomie, les noms de Kœberlé et de Péan.

Faut-il redire ce que l'étude des affections utérines doit à Récamier, à Hervez de Chegouin, à Lisfranc dont les opérations sur le col utérin attirent, pendant si longtemps, l'attention de l'Académie; à Velpeau, à Huguier auquel on doit un mémoire des plus remarquables sur l'hypertrophie du col utérin (*Mémoires*, T. XXIII, 1859)? Son traitement n'a pas été accepté.

Jobert de Lamballe décrit en 1840 (*Mémoires de l'Académie*) sa méthode de traitement des fistules vésico-vaginales; Vidal de Cassis est réprouvé pour avoir proposé l'occlusion du vagin; Verneuil vante le procédé dit américain auquel il doit des succès; Duplay (1895) attaque par la voie vésicale des fistules inopérables par la voie habituelle.

L'endoscope, ce merveilleux instrument dû à Desormeaux, et dont la chirurgie étrangère va tirer un si beau parti, est l'objet d'une timide Communication de son auteur. L'Académie l'avait récompensé. L'École de Necker non seulement n'appréciait pas alors à leur valeur la méthode et l'instrument, mais elle ne leur ménageait pas ses sarcasmes.

M. Legueu apporte un perfectionnement à la pratique de la prostatectomie; M. Luys décrit sa méthode de traitement des obstructions prostatiques par l'électrolyse sous l'endoscope. Pour certains prostatiques, à état particulièrement grave, Poncet décrit la déri-

vation vésicale à laquelle il a donné le nom de cystostomie sus-pubienne (1899). Les rétrécissements cicatriciels du canal de l'urètre provoquent l'apparition de méthodes ingénieuses, des travaux importants dus à Amussat, Laugier (Mémoire 1859), Guillon, Reybard, Bourguet (d'Aix), Gaillard de Poitiers, Maisonneuve. L'autoplastie urétrale donne ceux de Segalas (Mémoire 1845), de Ricord, Dubar, Le Dentu. En 1899, Poncet décrit sous le nom d'urétrostomie périnéale une bouche urétrale applicable à des rétrécissements incurables. Vingt-trois observations en affirment l'utilité.

Malgaigne, dans un beau mémoire sur la tuberculose testiculaire, défend les interventions partielles (1851); il provoque une importante discussion; M. Pierre Delbet se loue des résultats d'une implantation épидидymo-déférentielle.

Le nom de Lisfranc est attaché à l'étude du cancer du rectum; les interventions de l'illustre chirurgien sont l'objet d'incessantes communications; en 1833, il fournit un Mémoire classique (Mémoires, t. III); Roux de Brignoles décrit (Mémoires, t. IV) le mode de traitement adopté des imperforations anales; Malgaigne (Mémoires, t. VII, 1838) étudie la rectocèle vaginale et Robert (Mémoires, t. X, 1843) la chute du rectum. Nous appelons l'attention sur une méthode opératoire originale du prolapsus rectal et recto-colique consistant dans l'ablation muqueuse (1900).

Des exemples d'hermaphrodisme curieux sont signalés, dont un par M. Schwartz; et les monstres à réunions abdominales sont l'objet des communications retentissantes de Doyen, Lannelongue, Chapot-Provost.

Ce serait restreindre l'influence de l'Académie sur les progrès de la chirurgie en France que de les rattacher d'une façon exclusive aux discussions qui ont solutionné, éclairé de très grandes questions ou à l'ensemble des communications souvent originales dues à ses membres ou à des chirurgiens étrangers à notre Compagnie.

Le *Bulletin de l'Académie* n'est pas seul témoin et garant de notre activité scientifique. Depuis 1828 jusqu'en 1906, notre Compagnie a fourni quarante Tomes de MÉMOIRES *in-quarto* qui représentent une

moisson surabondante de travaux importants dus à ses membres et plus souvent aux lauréats de ses prix¹. Le renom qui s'attache au titre de lauréat, la consécration que ce titre fait de la valeur de l'œuvre, incitent à une production scientifique imposante, et en présence d'un ensemble annuel d'auteurs et de chercheurs également méritants, l'Académie regrette bien souvent d'être trop limitée dans ses encouragements.

Le prix LABORIE, destiné aux auteurs qui ont fait notablement avancer la science de la chirurgie; le prix AMUSSAT de chirurgie expérimentale; le prix d'ARGENTEUIL qui consacre des perfectionnements apportés au traitement des affections des voies urinaires, ont, entre autres, provoqué l'apport des Mémoires dont beaucoup sont classiques. Il n'est guère de chirurgiens de renom qui n'ait acquis quelqu'un de ces prix.

Après avoir dépeint l'œuvre, parlons de ses principaux artisans disparus, les vivants appartenant au siècle qui s'annonce pour nous.

Dans un aréopage aussi élevé que l'est l'Académie de Médecine, toutes les personnalités chirurgicales sont des sommités qui honorent la Compagnie comme elles honorent le pays. Beaucoup ont leur vie écrite dans les ÉLOGES dignes d'un Plutarque que les Pariset, les Dubois d'Amiens, les Béclard et d'autres membres de l'Académie leur ont consacrés. Mais dans l'orientation de la haute Assemblée, dans son influence directe sur le progrès scientifique, partant dans la reconnaissance qu'elle leur doit, la participation est inégale. Certains en sont comme absents, d'autres se donnent à elle tout entiers et lui apportent un tribut diversifié, simple reflet ou forte empreinte de leur caractère.

Le Sénat chirurgical a ses sages, ses hommes de grande autorité; ils maintiennent dans l'Assemblée l'atmosphère haute et sereine. Ce sont les Boyer, les Dupuytren, les Cloquet, les D. et H. Larrey, les Begin, les Denonvilliers, les Nélaton, les Legouest, les Gosselin, les Richet, les M. Perrin, les Tillaux, les Guyon.

1. On regrette et on s'étonne qu'une si belle Collection ait été interrompue.

Elle a ses maîtres écrivains en Richerand, en J. Roux, l'un des trois hommes qui avec Boyer et Dupuytren ont dominé la chirurgie de la première moitié du XIX^e siècle; en Malgaigne, surtout, auquel on doit les pages les plus admirables qui aient jamais été écrites sur la chirurgie; en J. Rochard, au style étincelant et souple, traduction toujours exacte d'une pensée juste et noble; en H. Larrey, en Trélat, en Verneuil.

Elle a ses orateurs précieux dans les discussions qu'ils élèvent, animent ou passionnent. Malgaigne, à la tribune, rappelle le souvenir du député tribun, de l'avocat improvisé, mais particulièrement éloquent qui, en défendant sa propre cause devant un tribunal, laisse au barreau le regret de ne pas le compter parmi ses membres. C'est le maître de la parole. Velpeau, puissant par l'ampleur et la variété de son érudition soutient, jusqu'à sa dernière heure, l'héritage des connaissances traditionnelles; c'est J. Guérin, joueur incomparable, aussi prompt à l'attaque qu'à la défense, que la chirurgie peut aussi bien revendiquer que la médecine; c'est Verneuil qui met à soutenir des idées nouvelles une ardeur, une éloquence qui impressionnent même ses adversaires les plus déclarés; c'est Reclus, étincelant, qui nous amène à Dieulafoy. La chirurgie est reconnaissante au médecin de l'Hôtel-Dieu de la ferveur de ses convictions et de l'éclat qu'il a mis à soutenir si brillamment la cause de la chirurgie agissante.

Dans les mêmes hommes, l'Académie trouve des critiques brillants : Malgaigne combatif, imperturbable, est un adversaire redouté; Velpeau, judicieux, froidement incisif; son intransigeance vis-à-vis des nouveautés ne se donne que trop souvent carrière; Giraudeau, érudit et ardent; Verneuil, souple et riche d'arguments; A. Guérin, rigoureux et tenace. Chassagnac se montre polémiste vaillant, mais aigri. Gerdy, véhément, apporte dans les discussions une telle impétuosité et souvent de tels partis pris qu'il force le président de l'Académie à lever la séance. Il ne ménage ni les hommes ni les doctrines. C'était l'heure où l'Académie servait de champ clos à des colères sans cesse avivées par le souvenir de luttes professorales. En traits vifs, Pozzi et Reclus sapent des convictions contraires aux leurs.

A l'inverse des précédents, J. Roux, qui prenait part à presque toutes les discussions, y apportait la mesure, le calme et la saine raison, Blandin, Robert l'imitaient. Gosselin mérite le surnom de Nestor de la chirurgie et, à certaines heures, H. Larrey met, avec autorité, un frein à de regrettables débats. Les verdicts équitables de Trélat sont presque toujours définitifs. D'une rare conscience, Le Fort demande aux faits des lumières qui assurent une conviction inébranlable.

J. Roux, qui fut longtemps l'âme de l'Académie, garde la tête des laborieux avec D. Larrey, Lisfranc, Amussat, Cloquet; il soutient, avec eux, l'intérêt des séances, de 1820 à 1836; après eux viennent Civiale, Velpeau, Blandin, Robert, H. Larrey. Broca, homme de science presque universelle, ne prend qu'exceptionnellement la parole, mais il donne avec Richet des Mémoires qui, dans la science, marquent une époque; Péan, Lucas-Championnière, Perier, Berger, font à l'Académie des Communications fréquentes et importantes. Chauvel s'arrête à des Rapports étudiés.

On pourrait s'étonner de ne pas nous avoir encore entendu joindre aux noms des chirurgiens que nous venons de citer ceux de tant d'autres non moins éminents ou non moins illustres. Faut-il le dire? Beaucoup d'entre eux, par le peu d'empressement que, pour des raisons diverses, ils ont mis à prendre part aux travaux, à l'action scientifique de l'Académie, sont allés d'eux-mêmes au-devant de l'oubli obligé d'un historien impartial. Boyer, Dupuytren, Laugier, Sanson, Denonvilliers ne parlent pas; Nélaton, le maître clinicien, se contente de provoquer une discussion sur l'ovariotomie; Guyon, un chef d'école, s'arrête à une communication secondaire; Tillaux, si sympathique à tous, se fait regretter à la tribune, et Terrier, le père de l'asepsie, qui avait cette même tribune toute désignée pour proclamer les bienfaits de sa grande méthode et l'aider à la répandre, s'abstient de prendre la parole après sa nomination. Sur un ensemble de plus de cent chirurgiens, près de la moitié ne figure que sur les annuaires et, en y lisant leurs noms, on éprouve de vifs regrets de leur silence. Entre les deux formules également absolues : « la parole est d'argent et le silence est d'or » et « de la discussion naît

la lumière », on peut se demander s'il n'y a pas place pour d'autres axiomes qui, tout en tenant compte du caractère du savant, sollicitent son effort pour la plus grande gloire de son nom et la renommée de la haute Assemblée à laquelle il a l'honneur d'appartenir.

Mais voici, par compensation, ceux qui laissent, pour l'avenir, les souvenirs les plus précieux parce qu'ils sont les plus durables ; ce sont les primesautiers dont les traditions ne peuvent arrêter la marche, un Léon Labbé, un Ollier, un Kœberlé, un Péan, un Lucas-Championnière auquel on n'a pas encore fait la belle place qu'il mérite ; ce sont les grands penseurs qui exploitent des mines d'idées nouvelles, les Verneuil, les Poncet. Puis viennent les inventeurs qui s'arrêtent à des perfectionnements dans l'art chirurgical, ou qui imaginent des méthodes. Le nombre est vraiment imposant de ces privilégiés qui, en prenant l'Académie à témoin de leurs recherches et en lui offrant généreusement leur plus bel héritage, celui de leur génie, ont mérité d'elle son indestructible reconnaissance. Et ce n'est que justice qu'elle la leur accorde, car en portant haut leur renommée, elle venge leur mémoire des tribulations, des déceptions, des attaques que la jalousie leur a suscitées pendant leur vie et qui ne sont que trop le lot des inventeurs.

L'hystérectomie vaginale et l'invention du spéculum rappellent le nom de Récamier ; l'entérotome celui de Dupuytren ; la staphyloporraphie celui de J. Roux ; les amputations du col utérin et du rectum celui de Lisfranc, la taille recto-vésicale celui de Sanson.

Amussat, que l'Académie s'attache, alors qu'il n'était que jeune docteur en médecine, est l'une des plus originales figures chirurgicales de la première moitié du XIX^e siècle. Il institue la chirurgie expérimentale (1835), imagine le catéthérisme rectiligne de l'urètre, marque de sa géniale intuition la lithotritie (1824), invente la torsion artérielle, dote la chirurgie abdominale de l'anus iliaque. Reconnaisant de l'honneur qu'elle lui a fait, il donne toujours la primeur de ses découvertes à l'Académie qui, libérale et singulièrement avisée, avait pour lui, comme pour Ségalas, Cloquet, Civiale, estimé que l'originalité d'un homme jeune, servie par une grande activité scientifique, affirmée par de belles recherches, constituait un titre suffi-

sant pour fixer son choix. Amussat n'avait pas trente ans quand il fut nommé à l'Académie; Ségalas en avait vingt-trois; Civiale, quarante-deux, Cloquet, trente, et les trois premiers n'avaient ni situations officielles, ni services hospitaliers.

Civiale assure l'avenir de la lithotritie par son instrumentation et ses succès; Ségalas contribue à ses progrès. Ce dernier, avec Bourguet, Gaillard (de Poitiers), Goyrand (d'Aix) et Ricord apporteront des perfectionnements à la chirurgie urétrale.

A l'ingénieur Huguier on doit l'hystéromètre et la résection ostéoplastique du maxillaire supérieur; à J. Guérin, l'expansion de la méthode sous-cutanée.

Jobert de Lamballe hésite à parler à l'Académie, mais il lui apporte ses méthodes géniales : son mode opératoire des fistules vésico-vaginales, la suture séro-séreuse intestinale. Cette dernière réveille sur-le-champ le souvenir de la découverte de l'entéro-anastomose due à Maisonneuve, cette autre grande méthode à laquelle la chirurgie gastro-intestinale doit aujourd'hui une si étonnante et si heureuse expansion; elle fait revivre à nos yeux ce chirurgien génial, père de l'urétrotome, instrument définitif qui a donné la principale solution opératoire des rétrécissements urétraux, ce Maisonneuve dont le nom est inséparable des audaces et des perfectionnements de la chirurgie de la face. L'Académie a eu connaissance des grands éclairs de son génie. Nous avons, à plusieurs reprises, cherché son nom sur la liste de ses membres; c'était en vain. La postérité ne pourra que regretter qu'elle ne lui ait pas ouvert largement ses portes.

Par contre, elle a encouragé Ollier qui, en élevant un monument aux résections, a illustré à jamais la science française.

Chassaignac, avec son écraseur et surtout son drainage, Nélaton, avec un perfectionnement à la chirurgie de la face; Boinet avec l'iode qui dans la chirurgie des kystes a rendu tant de services (1847); A. Guérin avec son pansement ouaté; Labbé avec son mode opératoire pour la gastrotomie; Lannelongue avec la craniectomie et la méthode sclérrogène; Voillemier avec la ponction sous-pubienne; Poncet avec l'exothyropexie et ses stomies sus-pubienne et péri-

néale; Lucas-Championnière avec la cure de la hernie, l'extension qu'il a donnée à la chirurgie articulaire, son traitement nouveau des fractures, bien plus par la révolution antiseptique qu'il a assurée en France, la révolution qui a renouvelé toute notre chirurgie — et je n'ai pas épuisé la liste de ces hommes éminents ou illustres, qui ont pris l'Académie à témoin de leurs innovations — tous ont bien mérité d'elle et de la chirurgie française.

De Dupuytren qui avait ouvert si glorieusement en France l'ère chirurgicale du *xix^e* siècle, A. Guérin disait que c'était le dernier des chirurgiens légendaires. Il préjugait trop de l'avenir. Un autre devait la terminer avec plus de rayonnement encore, c'est Péan.

Dupuytren, autoritaire, jaloux à l'extrême de sa renommée, attentif à en écarter tout ce qui pourrait l'amoindrir, ne laisse rien à l'imprévu. Avec une admirable constance, il consacre toutes ses facultés à l'enseignement de la jeunesse. C'est en répandant la science, à pleines mains, pendant trente ans, à l'hôpital, à l'amphithéâtre qu'il fait école; c'est la raison de son ascendant, le secret de la dictature du grand maître clinicien.

Sa main est habile, son sang-froid imperturbable, mais il ne recherche pas les difficultés; s'il les rencontre, il les domine, mais il les a subies. Les voies nouvelles ne l'attirent pas, comme elles le font pour J. Roux, son habile et ingénieux second qu'il écarte; son nom ne se rattache à aucune des découvertes importantes qui jalonnent l'histoire de l'art.

Péan n'a pas le grand théâtre pour s'imposer; d'ailleurs il n'en a cure et il n'y aurait pas conquis la première place. C'est ailleurs, c'est en suivant une autre voie qu'il acquiert ses titres à une universelle et éclatante renommée.

Simple prosecteur, il accuse déjà une originalité pleine de promesses; il s'arrête sagement dans la voie des concours quand il a acquis, comme chirurgien des hôpitaux, le service qui va lui fournir les moyens de développer ses éminentes qualités. Ne voyant que son but, il dédaigne les jalousies qu'il suscite et il se défend l'accès

de Sociétés où l'activité se disperse et où le tempérament s'énerve, et parfois s'émousse des résistances éprouvées et des critiques. Il est tout à l'action et il a le génie inné de la chirurgie.

Les difficultés, voire les impossibilités, l'attirent et on les lui réserve. Il a tout d'ailleurs pour les vaincre : la possession absolue du moi, l'audace réfléchie, l'esprit de décision, l'ingéniosité, la fertilité et l'à-propos des moyens, et il a su imaginer des modes d'hémostase variés et admirables qui le rendent toujours libre dans ses actes.

Il commence par un coup de maître. Prosecteur, il pratique en France une opération que les chirurgiens d'autorité, hésitent à entreprendre, l'ovariotomie. Il montre toute son audace en enlevant le premier la rate (1867); il est original et ouvre une voie nouvelle à la chirurgie en réséquant, encore le premier, l'estomac (1870); il est génial en appliquant à toutes les tumeurs sa méthode de morcellement qui permet, dans toutes les régions du corps, d'atteindre celles dont l'étendue, la profondeur, les rapports rendent l'extirpation impossible ou dangereuse (1873).

C'est lui qui, avec Kœberlé, et plus encore que lui, a ouvert par ses travaux sur l'hystérectomie, cette voie triomphale de la grande chirurgie de l'abdomen où devaient s'engager, après eux, les chirurgiens du monde entier, comme l'a remarqué un maître en gynécologie (J.-L. Faure). Le traitement des suppurations pelviennes par la castration vaginale, opération de Péan, lui revient en propre. C'est, dit de cette castration, le même gynécologue impartial, une conquête définitive qui, dans certaines affections annexielles subaiguës fait des miracles. Son œuvre est à la base de tous les progrès de la chirurgie abdominale de la femme.

C'est là son principal mérite, mais attaché autant à la pratique de la chirurgie générale, voire des spécialités, qu'à celle de la chirurgie abdominale, il n'est point de région du corps qui ne puisse témoigner de sa souveraine originalité et de son incomparable maîtrise.

Péan domine la chirurgie française du siècle, à l'Académie, en France, dans le monde entier.

Saluons aujourd'hui, pour la chirurgie, à l'Académie, l'aurore d'un siècle nouveau. Il ajoutera des anneaux à la chaîne que les devanciers ont forgée; il s'engagera dans des voies nouvelles, il poursuivra le progrès avec d'autres armes. A l'égal des maîtres des autres arts, si les chirurgiens ajoutent d'autres chefs-d'œuvre à ceux des devanciers, ils ne feront jamais oublier l'éclat que ceux-ci ont jeté jusqu'ici, à l'Académie, sur la chirurgie française.

LES BIENFAITEURS DE L'ACADÉMIE

PAR M. MAURICE HANRIOT

MESDAMES, MESSIEURS,

En vous convoquant aux fêtes de son Centenaire, l'Académie a eu pour but d'évoquer devant vous la part considérable qu'elle a prise dans la lutte contre la maladie pendant les cent ans qui se sont écoulés depuis sa fondation.

Elle a chargé un certain nombre de ses membres de vous montrer comment la connaissance plus approfondie des causes des maladies a permis de lutter contre elles avec succès, et comment les découvertes immortelles de Pasteur ont amené la cessation des grandes épidémies qui ont décimé le monde jusqu'au siècle dernier. La douleur elle-même, plus cruelle peut-être que la mort qu'elle accompagne, a été vaincue par les découvertes des savants. Aussi, ne peut-on s'empêcher de proclamer que la Science médicale a droit à la reconnaissance des malades et au titre de bienfaitrice de l'humanité, et que l'Académie, qui en est la plus haute expression, n'a pas failli au rôle que ses fondateurs lui avaient assigné.

Elle a été aidée, dans l'œuvre qu'elle a poursuivie, par des collaborateurs plus modestes qui n'en ont pas moins droit à la reconnaissance publique pour leur geste généreux et pour les progrès qu'il a permis de réaliser.

J'entends parler des donateurs, qui, par leurs libéralités, ont encouragé les chercheurs et suscité des découvertes.

Créée pour être conseillère du Gouvernement en matière de Santé publique, l'Académie devait, pour répondre aux questions qui lui étaient posées, provoquer des enquêtes ou des travaux lui permettant d'éclaircir les points obscurs de la science médicale. Aussi l'article 7 de l'ordonnance de 1820 spécifie-t-il que : « l'Académie royale de médecine pourra accepter, en se conformant aux lois et règlements, des legs et donations destinés à favoriser les progrès de la science. »

Le Gouvernement fut son premier donateur; en effet, je trouve dans le règlement de 1820 cet article : « L'Académie propose tous les ans, pour sujets de prix, des questions sur des matières susceptibles, autant que faire se peut, d'expériences, d'observations et de recherches positives. »

Ces prix étaient alors au nombre de quatre : un pour la médecine, un pour la chirurgie, un pour la pharmacie, et un quatrième pour des sujets d'intérêt commun à plusieurs sections. Le montant de ces prix était inscrit au budget de l'Académie; ils disparurent peu à peu, à mesure que se développaient les prix provenant de donations ou de legs particuliers. Aujourd'hui, un seul de ces prix, d'une valeur de 1 000 francs, reste inscrit à notre budget.

L'Académie fixait, chaque année, le sujet des prix mis au concours. Les candidats ne devaient, sous peine d'exclusion, faire connaître leur nom avant la décision du jury, en sorte que les mémoires récompensés étaient de véritables dissertations où la science médicale n'avait guère à gagner. Les travailleurs sérieux s'abstenaient de concourir, et souvent le même sujet était remis au concours plusieurs années de suite.

Un même candidat, habile metteur au point, put obtenir le prix, 4 fois en 6 ans, sur les sujets les plus divers que je cite textuellement :

1839. — « Déterminer, particulièrement par des nécropsies, si la phthisie tuberculeuse a été *quelquefois* guérie. En cas d'affirmative, assigner les conditions probables à la faveur desquelles la guérison s'est opérée. »

1840. — « Faire l'histoire physiologique de la menstruation,

ACADÉMIE DE MÉDECINE



Portrait de VÉSALE

Par LE TITIEN

faire connaître l'influence que cette fonction exerce sur les maladies et celle qu'elle en reçoit. »

1841. — « Faire l'histoire des découvertes relatives au système veineux depuis Morgani jusqu'à nos jours. »

1845. — « De l'analogie et des différences entre les tubercules et les scrofules. »

Ne croyez pas qu'un lauréat à connaissances si variées fût un Bichat ou un Laënnec. Il n'est connu que de moi seul : je ne trahirai pas son nom.

Les prix sur question posée ne pouvaient donc faire avancer sérieusement la science médicale. Les juges de ces concours en eurent nettement l'impression, et deux membres de l'Académie, qui furent nos premiers bienfaiteurs, adoptèrent une formule plus large.

En 1826, Moreau (de la Sarthe) donnait ses livres de médecine « à celui des élèves qui aura montré le plus de savoir, dans la littérature et la philosophie médicales ».

En 1833, le baron Portal, président d'honneur de l'Académie, lui léguait :

1° Le portrait de Vésale, peint par le Titien ;

2° Le portrait de Lassonne ;

3° Une somme de 12 000 francs destinée à la fondation d'un prix annuel pour le meilleur travail sur l'anatomie médicale.

On a souvent contesté l'utilité des libéralités faites aux Académies, surtout quand elles sont destinées à fonder des prix. Un humoriste a même pu dire que les prix de vertu avaient été créés par des personnes qui voulaient se renseigner sur ce que pouvait bien être la vertu.

On ne pourra faire semblable critique aux prix de l'Académie, car ils ont été fondés en grande partie par des membres de notre Compagnie. Ce fait seul prouve l'utilité incontestable de ces prix, puisque ceux qui étaient chargés de les attribuer, parfaitement à même de se rendre compte de leur valeur, n'avaient pas hésité à

sacrifier une partie de leur fortune personnelle à l'avancement de la science qui leur était chère.

Souvent, les prix qu'ils fondaient avaient pour objet la continuation des recherches qu'ils avaient commencées eux-mêmes et que le temps ne leur avait pas permis de mener à bien.

C'est trop souvent avec une préoccupation analogue que les personnes étrangères à la science médicale ont fondé des prix sur des questions précises : tantôt, c'est un malade, souffrant d'une affection douloureuse ou incurable, qui désire éviter aux autres les maux qui l'ont frappé; tantôt, c'est une famille, qui a perdu un enfant chéri d'une cruelle maladie, qui met au concours chaque année un travail sur cette affection. Le jury est lié par le sujet précis que doit traiter le mémoire à récompenser, et c'est souvent à regret qu'il décerne le prix à un travail insuffisant en respectant les conditions trop étroites du donateur.

Il ne saurait entrer dans le cadre de cette étude de retracer devant vous l'histoire de chaque donation. Les nombreux bienfaiteurs figurent dans la liste ci-jointe, et l'Académie a tenu à inscrire dans la salle d'honneur leurs noms en lettres d'or à côté de ceux de ses présidents.

MEMBRES BIENFAITEURS DE L'ACADÉMIE

Baron Portal.
M^{me} Bernard de Civrieux.
Lebascle, marquis d'Argenteuil.
Itard.
Lefèvre.
Capuron.
Nadau.
Baron Barbier.
Famille Amussat.
M^{me} veuve Orfila.
E. Godard.
Rufz de Ravison.
Marquis d'Ourches.
J. Saint-Lager.
P. Falret.
M^{me} veuve Huguier.

V. Gerdy.
Desportes.
Demarquay.
M^{me} veuve Buignet.
J.-C. Herpin.
M. Pourat.
Alfaro.
J. Daudet.
A. Monbinne.
M. et M^{me} V. Saint-Paul.
P. Stansky.
M^{me} veuve Vernois.
M^{me} veuve Perron.
M^{me} veuve Louis.
M^{me} veuve Laval.
Comte A. Hugo.

Jacquemier.
 A. Morin.
 Meynot aîné père et fils.
 Oulmont.
 M^{me} veuve Laborie.
 Mège.
 A. Tremblay.
 P.-F. Alvarenga.
 A. Buisson.
 J. Saintour.
 A. Nativelle.
 M. Bourceret.
 Ricord.
 Guinchard.
 L.-G. Demarle.
 A. Boulongne.
 Roger.
 Baillarger.
 M^{me} veuve Boullard.
 A. Aubert.
 A. Chevillon.
 Anonyme, concours Laënnec.
 Féréol.
 Tarnier.
 Worms.
 Mesnet.
 Hervieux.
 E. Caventou.
 Pinard.
 Bergeron.
 Guyon.
 Hergott.
 Hallopeau.
 Laboulbène.
 H. Lorquet.
 J.-B. Chevallier.
 M^{me} veuve Delafosse.
 Nivet.
 Baron H.-I.-P. Larrey.
 Demosthen.
 L.-C. Herpin.

M^{me} Titus d'Ernesti.
 M^{me} veuve F.-J. Audiffred.
 M^{me} veuve Clarens.
 Weber.
 E. Dupierris.
 Magitot.
 Les fils de J. Lefort.
 M^{me} veuve Jacquemier.
 L. Boggio.
 M^{me} veuve Guzman.
 Reynal.
 G. Apostoli.
 P. Blondel.
 Lannelongue.
 M^{lle} B.-A. Morin.
 E.-A. Rebouleau.
 G.-M.-A. Roussilhe.
 M^{me} veuve Liard.
 P.-A. Leveau.
 P. Picard (anonyme).
 M^{me} veuve Day.
 L.-H. Sabatier.
 L.-P.-J. Argut.
 D.-L. Osiris (Prix Potain).
 M^{me} veuve Vautrin.
 M^{lle} R. Berraute.
 Huchard.
 D.-A. Zambaco.
 M^{me} veuve Dieulafoy.
 B. Le Piez.
 M. Seé.
 C. Pannetier.
 J. Tellier et F. Martin.
 M. Sigaut.
 M^{me} veuve Dreyfous.
 M^{me} veuve L. Labbé.
 V. Magnan.
 Dragovitch.
 P.-L. Guérétin.
 E. Maurel.
 M^{me} veuve Redard.

Je voudrais seulement indiquer ici les notions d'ordre général qui se dégagent de ces diverses donations.

J'ai indiqué plus haut les inconvénients multiples que présentent les prix sur question posée, et montré la formule plus large adoptée par Portal en 1833; puis vinrent, en 1837 et 1838, deux prix fondés pour être décernés, l'un à l'auteur du meilleur ouvrage sur le traitement et la guérison des maladies provenant de la surexcitation nerveuse; l'autre à l'auteur du perfectionnement le plus important apporté aux moyens curatifs des rétrécissements de l'urètre (prix Civrieux).

Voici donc une nouvelle forme de prix; ils ne sont plus destinés à discourir sur une question posée par l'Académie, mais à récompenser un travail fait dans un cadre déterminé, tout en laissant à l'auteur l'initiative du sujet et des recherches à effectuer. Et cependant, cette formule est encore trop étroite et ne répond plus aux exigences de la science moderne.

Regardez la belle médaille de notre collègue P. Richer et dégagez-en l'enseignement qu'elle contient.

L'Académie de 1820-1920 médite dans son fauteuil sur les découvertes que l'on lui apporte; celle de demain se lève et marche au devant du progrès. Pour permettre à celui-ci de se réaliser, une évolution doit également se faire dans notre façon de décerner les prix.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet notre regretté collègue R. Blanchard, dans son rapport de 1912 : « Les prix à clause étroite et intangible reflètent sans doute la préoccupation de leur fondateur, mais ces conditions peuvent rendre difficile l'attribution du prix, notamment parce que, au bout de quelques années, sa formule n'est plus d'accord avec l'état de la science. Un tel inconvénient est préjudiciable à tous, même à celui qui, en fondant un prix, a évidemment obéi à deux préoccupations : d'abord être utile à la science et en favoriser les progrès, puis perpétuer son propre souvenir ou celui des personnes dont le prix porte le nom. »

Le nombre des donateurs approche de 80, et la somme à distribuer annuellement varie de 120 à 130 000 francs. Malgré l'importance de cette somme, nous sommes souvent dans l'impossibilité de récompenser comme nous le voudrions les travaux les plus impor-

tants, qui, par leur originalité même, ne rentrent pas dans les limites trop étroites des prix que nous avons à décerner.

Il n'existe pas à l'Académie un seul prix pour les recherches de bactériologie, pour celles sur les diverses radiations qui depuis quelques années ont bouleversé la science pure et ont eu tant d'applications heureuses en médecine et en chirurgie. De tels travaux n'ont pu être récompensés que sur les prix généraux, malheureusement trop rares et trop encombrés de candidats.

C'est donc un appel pressant que j'adresse aux futurs donateurs pour qu'ils fassent confiance à l'Académie de demain, s'en rapportant à elle pour récompenser le chercheur le plus méritant, quel que soit le point des sciences médicales qu'il ait abordé. C'est le moyen de faire produire à leur donation le maximum d'effet utile.

L'un de nos donateurs, le D^r Blondel, léguait toute sa fortune à l'Académie dans des termes qui méritent d'être reproduits ici :

« Mon intention n'étant pas de faire faire de ces dissertations académiques qui n'avancent en rien la science, et mon intention étant d'indemniser pécuniairement, autant qu'il est en mon pouvoir, ceux qui auront fait des expériences plus ou moins dispendieuses pour faire un nouveau pas en avant, voilà pourquoi je désire que le prix soit attribué presque toujours à une seule personne, et voilà pourquoi je m'éloigne de ce qui a été fait à peu près constamment jusqu'ici, ne voulant pas enchaîner les chercheurs à un ordre de maladies déterminées. L'esprit souffle où il veut. »

Voilà de belles paroles et qui devraient servir d'exemple à nos futurs donateurs.

Depuis quelques années, un certain nombre de prix ont été mis sans condition à la disposition de l'Académie; citons les prix : Alvarenga, Buisson, Mme Dieulafoy, Godard, Labbé, Laborie, Monbinne, Pannetier, Potain, Sabatier, Saintour. Ce sont ceux qui attirent le plus de candidats qui y apportent généralement des mémoires de haute valeur.

Parmi les donations qui nous ont été faites, il en est une qui, par

son importance, par le but élevé qu'elle se propose, mérite de retenir spécialement notre attention.

En 1896, Mme Jouanique, veuve Audiffred, voulant réaliser des intentions manifestées par son mari, a fait don à l'Académie « d'un titre de rente de 24 000 francs destiné à constituer un prix qui portera la dénomination de Prix François-Joseph Audiffred, et sera décerné à la personne, sans distinction de nationalité ni de profession, fût-ce un membre de l'Académie, qui aura découvert un remède curatif ou préventif, reconnu comme efficace et souverain contre la tuberculose, par l'Académie de Médecine de Paris, dont la décision ne pourra être sujette à aucune contestation ».

Ici, le but à atteindre est seul précisé : il s'agit de préserver l'humanité tout entière de ce terrible fléau qu'est la tuberculose. Mais les chercheurs ont toute latitude pour orienter leurs recherches, et la récompense est à la hauteur de l'œuvre poursuivie.

J'imagine la joie qu'eût ressentie Mme Audiffred si de son vivant le prix eût été décerné, et si elle eût eu la certitude que sa libéralité, en sauvant des milliers d'existences, avait épargné à tant d'autres la douleur de voir souffrir et mourir des êtres chéris.

Nos bienfaiteurs ne se sont pas contentés d'encourager des recherches scientifiques; ils ont enrichi l'Académie elle-même de façons diverses.

Nous vous avons distribué le catalogue des nombreuses et importantes richesses artistiques de l'Académie, qui, toutes, proviennent de dons particuliers.

Notre Bibliothèque présente des trésors incomparables, provenant pour la plupart des libéralités de nos anciens membres qui ont voulu que les collections qu'ils avaient réunies à grand'peine ne soient pas dispersées et restent à la disposition des médecins et des travailleurs. Les fonds Daremberg, Marjolin, Larrey, et tant d'autres, ont une telle origine.

En 1877, un membre de notre Compagnie, Demarquay, frappé des conditions défectueuses de notre installation de la rue des

Saints-Pères, légua à l'Académie une somme de 100 000 francs « pour l'aider à trouver un local digne d'elle ».

Le fonds Demarquay ne tarda pas à s'accroître de dons divers : un de nos présidents, Tarnier, nous donna 40 000 francs ; d'autres membres nous donnèrent des sommes importantes, l'Académie obtint du ministère que les intérêts secondaires des prix seraient provisoirement versés au legs Demarquay, si bien qu'en 1902, lorsque le gouvernement obtint les crédits qui permirent de reconstruire l'Académie sur son emplacement actuel, celle-ci put contribuer pour une somme de 463 000 francs à son édification, donnant ainsi un exemple peut-être unique d'une institution d'État qui, au lieu de tout demander à celui-ci, lui apporte une contribution volontaire pour assurer son installation.

Il est enfin une dernière variété de fondations qui doit retenir particulièrement notre attention.

En 1891, la fille d'un médecin, Mme d'Ernesti, née Bader, légua à l'Académie la totalité de sa fortune, évaluée à 1 100 000 francs. Les intérêts de cette somme devaient être consacrés à la fondation et à l'entretien d'une maison de retraite qui devait abriter : 4 médecins âgés de plus de soixante ans, 2 peintres et 2 musiciens, dont 1 compositeur et 1 pianiste.

Le testament était bien conçu, mais mal rédigé ; il fut attaqué, et nous dûmes, à la suite d'avis autorisés, accepter avec les héritiers une transaction qui nous permit de verser une somme de 100 000 francs au fonds Demarquay. Mais l'idée était lancée, et ce fut la première ébauche de la maison du médecin, qui devait, quelques années plus tard, être brillamment mise sur pied, sous le patronage de notre collègue Reynier.

Dans le même ordre d'idées, en 1911, un de nos collègues, Henri Huchard, fondait, en souvenir de sa fille Marcelle, un prix de dévouement médical « qui doit être attribué à des personnes de nationalité française appartenant de préférence au corps médical, étudiants, médecins, chirurgiens, etc., par exception à des per-

sonnes n'en faisant pas partie, s'étant le plus distinguées par leur dévouement aux malades ou à la science médicale ».

Ici, plus de découverte scientifique à provoquer ou à consacrer, mais du dévouement à récompenser, et des infortunes à soulager : ici, l'Académie est particulièrement compétente, car il s'agit de dévouement professionnel. La carrière médicale n'enrichit qu'exceptionnellement ceux qui s'y adonnent; l'expérience a de plus montré qu'elle est peut-être la plus meurtrière de toutes.

Lorsque la maladie met le chef de famille hors d'état de continuer sa pratique journalière, lorsqu'une mort prématurée l'enlève, c'est souvent la misère pour ceux qu'il affectionnait. Huchard a connu de telles infortunes et a voulu y remédier.

Il a espéré que son geste serait imité et que la somme importante qu'il a laissée s'accroîtrait bientôt de donations analogues qui permettraient chaque année de secourir bien des misères imméritées.

Le prix Huchard a été décerné cette année pour la première fois; les candidats ont été peu nombreux. Il appartient au corps médical tout entier de signaler à la Commission les actes de dévouement que ce prix pourrait récompenser.

Nous traversons depuis la guerre une crise économique qui atteint toutes les couches de la Société moderne. Le renchérissement de la vie, coïncidant avec la dépréciation des signes monétaires, amène une diminution de la valeur propre du prix. Leur valeur morale seule reste intacte.

Les 600 francs de rente légués par notre premier donateur, le baron Portal, constituaient en 1822 une somme importante qui devait, d'après lui, « permettre au lauréat de subvenir à ses besoins pendant six mois ». En 1920, cette même somme ne représente qu'une valeur minime qui ne couvrirait certainement pas les frais matériels des recherches occasionnées par le moindre travail scientifique.

Certes, nous n'avons pas à craindre de voir pour cela nos prix délaissés; nous ne nous croyons nullement menacés d'une grève de candidats. Si, pendant la guerre, ceux-ci furent peu nombreux, c'est

que d'autres préoccupations absorbaient l'activité intellectuelle de chacun. Depuis la guerre le nombre des prix non décernés diminue chaque année : de 25 en 1916, il est tombé à 17 en 1919 et à 11 en 1920, chiffre voisin de ce qu'il était avant la guerre.

Redisons-le avec un juste orgueil. Les prix décernés par l'Académie valent mieux par le prestige accordé au bénéficiaire que par la somme souvent modeste qui les accompagne. Le titre de lauréat de l'Académie est l'objet d'une juste ambition; il n'est donné qu'à qui le mérite réellement.

Tantôt, ce sont des médecins qui ont partagé leur temps entre une vaste clientèle et des recherches scientifiques dont ils viennent soumettre les conclusions aux jugements de l'Académie; tantôt, ce sont des personnages illustres qui reçoivent avec une légitime satisfaction une de nos médailles. Tous considèrent comme un honneur justement apprécié de recueillir ainsi les suffrages de notre Compagnie.

D'où vient ce lustre tout particulier qui s'attache au titre de lauréat de l'Académie de Médecine? Il est né du juste renom scientifique que celle-ci a su conquérir par ses travaux mémorables, par les illustrations dans les diverses branches de l'art de guérir qui ont marqué dans son sein les étapes du progrès au cours de tout un siècle.

Le prestige du titre de lauréat est dû à cette haute compétence et à l'intégrité indiscutée des juges qui se sont toujours efforcés de l'accorder au plus digne.

Ce patrimoine de science et d'honorabilité, légué à l'Académie par nos devanciers et conservé par tous avec un soin jaloux, donne aux décisions de l'Académie leur force dans le monde médical, et leur autorité auprès des pouvoirs publics; il contribue à maintenir la réputation mondiale de notre pays dans le domaine des sciences expérimentales.

Gloire à nos aînés qui nous ont légué un tel patrimoine. Eux aussi sont les bienfaiteurs de l'Académie de Médecine.

UN SIÈCLE D'HYDROLOGIE A L'ACADÉMIE

PAR M. G. MEILLÈRE

L'eau, un des quatre éléments d'Aristote, a été considérée de tout temps comme le principe même de la vie. Cette opinion, déjà nettement formulée par le philosophe Thalès de Milet, 600 ans avant notre ère, n'a pas été infirmée depuis. C'est en effet la condensation de l'eau qui a amené la vie sur notre globe, et sa disparition transformerait notre planète en un astre mort. Le rôle biologique de l'eau est considérable, essentiel pourrait-on dire, et l'hydrologie, prise dans son sens le plus général, domine les sciences naturelles. Déjà, le cadre plus restreint de l'hydrologie purement médicale s'étend-il sur un très vaste domaine, et l'exposé de la contribution apportée à son étude par l'Académie de Médecine dépasserait considérablement les limites d'une simple conférence. Nous devrions, en effet, vous rappeler les discussions passionnées sur l'origine hydrique de la plupart des maladies épidémiques, — le choléra et la typhoïde en particulier — origine désormais incontestée. Nous devrions également mentionner tous les travaux des grands hygiénistes de cette assemblée, qui ont abouti aux suggestions dont est sorti, en matière d'Hygiène publique et de Police sanitaire, tout ce qui concerne la surveillance des eaux.

Nous nous limiterons donc, si vous le voulez bien, à l'historique de ce qui a trait aux eaux minérales et aux stations thermales, en regrettant toutefois de ne pouvoir vous offrir, comme nos collègues,

la relation passionnante de grandes controverses et d'ardentes polémiques.

Vous voudrez donc bien excuser ce que cet exposé aura de terne auprès des brillants plaidoyers qui l'auront précédé ou suivi.

Les eaux minérales, remèdes naturels, ont eu de tout temps une incontestable notoriété ; elles constituent, par excellence, la médication des affections chroniques qu'elles guérissent parfois, qu'elles soulagent toujours. Leur pouvoir thérapeutique n'a jamais été mis en question, et s'il fut entouré à l'origine de mystérieuses légendes, l'interprétation rigoureuse de son mécanisme est à peine entrée dans la voie de l'analyse scientifique. D'ailleurs, quel que soit le résultat de ces recherches, il ne changera rien aux directives de la pratique thermale actuelle qui est l'aboutissant de plusieurs siècles d'expérience.

Avant d'esquisser à grands traits l'importante contribution apportée par l'Académie de médecine à l'étude des eaux minérales, permettez-moi de jeter avec vous un regard vers le passé, pour essayer d'établir par quelle suite logique de circonstances notre Compagnie s'est trouvée chargée d'une sorte de tutelle scientifique des eaux minérales et de leurs applications à la thérapeutique.

Région privilégiée par excellence au point de vue du climat, notre pays est peut-être le seul qui possède une gamme aussi variée, aussi complète de stations thermales et climatiques, incomparables joyaux constituant la plus belle parure qu'un pays puisse rêver.

Nos ancêtres avaient su apprécier ces avantages naturels, et l'une des déités de leur théogonie — cependant peu compliquée — protégeait les sources, comme la nymphe Hygie du paganisme gréco-romain. Les sources sacrées étaient le siège de cérémonies rituelles où les propriétés réelles ou supposées des eaux jouaient un rôle d'attraction qui n'a pas été dépassé par nos modernes pèlerinages. Des fouilles ont amené la découverte de médailles, de statues allégoriques, d'ex-voto, qui ne laissent aucun doute sur la faveur dont jouissaient les sources à cette époque de notre histoire.

L'occupation romaine devait mettre toutes ces richesses en valeur ; des thermes somptueux furent érigés en maints endroits, et, pendant toute la période gallo-romaine, la Gaule transalpine n'eut rien à envier, sur ce point, aux pays de vieille civilisation. Cependant, l'immense convulsion provoquée par les invasions répétées des barbares aurait détruit tous ces témoins de l'occupation romaine, si la race d'élite qui occupait le pays n'avait trouvé, dans ses qualités d'endurance, cette force de résister aux pires cataclysmes qu'elle devait affirmer en maintes occasions au cours des siècles. Ne pouvant rejeter les hordes de barbares se renouvelant sans cesse, elle sut du moins les plier à sa civilisation, leur imposer ses coutumes, et peu à peu sa propre mentalité, affirmant déjà le triomphe inévitable de la raison et du droit sur la force brutale.

Réunie plus tard sous le sceptre de Charlemagne, la Gaule connut encore des heures — trop courtes, hélas ! — de prospérité. Le grand empereur, qui devait porter le flambeau de la civilisation jusqu'au sein de l'irréductible Germanie, ne négligea rien pour mettre en valeur les richesses naturelles de son vaste empire. Les eaux thermales attirèrent spécialement son attention, et c'est à cette circonstance qu'on doit la création des thermes d'Aix-la-Chapelle et la réfection d'autres installations thermales détruites par les barbares. D'ailleurs, par un sage éclectisme, Charlemagne, en même temps qu'il créait les Thermes d'Aix-la-Chapelle, faisait venir des plants de vigne de l'Orléanais (et plus spécialement de l'abbaye de Saint-Joseph, où étaient élevés les fils de ses officiers) pour créer le vignoble des bords du Rhin. Hygie et Bacchus recevaient donc en même temps satisfaction.

Le moyen âge — avec l'ascétisme religieux qui fut une de ses caractéristiques — devait regarder comme un luxe inutile, — voire même comme une luxure — la fréquentation des établissements thermaux, trop facilement confondus avec les étuves et autres bains publics à renommée plus qu'équivoque. Aussi, les établissements thermaux traversèrent-ils à cette époque la phase la plus critique de leur histoire. Pour les sauver de l'oubli, il ne fallut rien moins que la ténacité de la foi populaire en leur efficacité, se perpétuant à

travers les âges et frappant les esprits par son côté mystérieux. La Renaissance devait, dans ce domaine comme dans tant d'autres, renouer la tradition latine, et, quand les querelles religieuses eurent un peu perdu de leur acuité, les pouvoirs publics purent s'occuper d'une exploitation rationnelle des richesses du pays; l'agriculture, l'industrie et le commerce prirent un essor normal, des communications plus fréquentes et surtout plus aisées s'établirent entre les diverses provinces, les stations thermales devenues plus accessibles virent leur renommée dépasser les étroites limites de leur région; une ère nouvelle s'ouvrait pour elles, que rien ne devait plus désormais entraver. C'est à cette époque que parut la première réglementation officielle des eaux minérales. Henri IV nomma, par ses édits et lettres patentes du mois de mai 1603, des surintendants et intendants généraux, qui étaient chargés de la haute surveillance des « eaux, bains et fontaines minérales du royaume ».

Pour bien marquer l'insigne faveur qui s'attachait à ces titres, la surintendance générale devint un apanage du titre de premier médecin du roi.

Ces édits furent confirmés à plusieurs reprises par les successeurs du roi Henri, et, dès cette époque, de grands personnages ne dédaignent pas de se mêler à la foule des baigneurs. Fagon, médecin de Louis XIV, étudie les eaux sulfureuses des Pyrénées pour voir si elles ne seraient pas propres à guérir l'infirmité dont le roi était atteint; M^{me} de Sévigné parle dans ses lettres de ses cures à Bourbon-l'Archambault et recommande vivement cette station à ses amis; M^{me} de Maintenon conduit, à trois reprises, le jeune duc du Maine aux eaux de Barèges; Chirac cherche à traiter une blessure du régent par les eaux de Baraduc. Désormais, les sources minérales ont acquis leurs lettres de grande naturalisation.

En même temps que se dessinait ce mouvement de sympathie, d'ailleurs intéressé, le monde savant de l'époque, chimistes et médecins de qualité, essayait de déchiffrer l'origine et la composition des eaux minérales. L'Académie des Sciences chargeait deux de ses membres, Duclos et Bourdelin, de faire l'analyse des eaux minérales du royaume (1670); Geoffroy (1707), Boulduc (1729),

Leroy, de Montpellier (1752), Horne (1756), Bayen (1772), apportaient successivement d'heureuses modifications aux méthodes d'analyse encore très empiriques. En 1773, le Gouvernement confiait à Venel et à Bayen un travail d'ensemble sur les eaux de la France. Déjà, en 1755, Venel avait présenté à l'Académie des Sciences la première imitation des eaux de Seltz, et Duchanoy publiait en 1779 un traité complet sur les eaux artificielles.

Ce ne fut cependant qu'après les travaux de Lavoisier, de Berthollet, de Guyton de Morveau et de Fourcroy, et la découverte de la « chimie pneumatique », que des analyses à peu près rationnelles purent être effectuées. Vauquelin, Deyeux, Thénard, puis Bouillon-Lagrange devaient suivre la même voie en perfectionnant encore les méthodes en usage. Ceci nous amène en 1820, époque à laquelle Longchamps publie une méthode d'analyse qui marque un réel progrès sur celles de ses devanciers.

Parallèlement à ces recherches exclusivement basées sur la chimie, d'autres travaux étaient entrepris au point de vue strictement médical, œuvre bien délicate pour l'époque. Les eaux n'avaient en général, à ce moment, aucune spécialisation bien déterminée, et, à cet égard, les choses en étaient au même point qu'à l'époque où Pline, dans son *Histoire naturelle*, s'exprimait en ces termes, à propos des eaux de Tongres (aujourd'hui station minérale du Limbourg).

« *Tungri, civitas Galliæ, fontem habet insignem, multis bullis stillantem, ferruginei saporis, quod ipsum non nisi in fine potius intelligitur : purgat corpora, tertianas febres discutit, calculorumque vitia. Eadem aqua, igne admoto, turbida fit, ad postremum rubescit.* »

Beaucoup de bons esprits commençaient cependant à critiquer cette fâcheuse tendance à recevoir et à traiter dans la même station toutes les catégories de malades, et la verve de Montaigne, si dure à la médecine de son temps, eut beau jeu de s'exercer sur ce thème facile.

Un premier remède fut apporté à cette situation par Sénac, premier médecin de Louis XV, chargé de la surintendance générale des

eaux du royaume, et cela, grâce à la création de médecins nommés auprès de chaque source pour veiller « à l'administration correcte des eaux et au soulagement des malades ».

Une sorte d'*Inspectorat des eaux minérales* était ainsi créé, qui entreprit de lutter contre l'empirisme, autant que la chose était possible à cette époque.

En 1746-1748, Bordeu étudie les eaux du Béarn et obtient, à la suite de ce travail, la surintendance des eaux d'Aquitaine. Il fonde à cette époque le *Journal de Barèges*, premier organe consacré à l'hydrologie, dont la publication se poursuit pendant trente ans. A la mort de Sénac, 1772, Louis XV confia à une Commission médicale l'administration des sources du royaume et le soin de recueillir toutes les observations concernant la médecine thermale. Cette même Commission était chargée de l'examen des remèdes particuliers (Remèdes secrets de l'époque). En 1780, la Société royale de Médecine chargea un de ses membres, Carrère, de composer un catalogue raisonné des ouvrages publiés sur les eaux minérales, déjà fort nombreux à cette époque, et exprima le vœu que l'on fit de nouvelles analyses des eaux. Nous avons vu plus haut comment ce désir, encore un peu prématuré pour l'époque, fut à la longue réalisé. Toute cette sollicitude des pouvoirs publics, secondée par la bonne volonté des médecins et des chimistes, ne se ralentit même pas durant la crise révolutionnaire, au cours de laquelle trois arrêtés du Directoire exécutif (23 vendémiaire an VI, 29 floréal an VII, 28 prairial an VII) règlent, dans leurs grandes lignes, l'exploitation et l'inspection des eaux minérales, ainsi que l'admission des indigents au bénéfice des cures thermales. Ces conditions furent précisées par deux arrêtés des Consuls (3 floréal an VIII et 6 nivôse an XI). Notons également la désignation de douze stations où les officiers et soldats pouvaient recevoir des soins dans les hôpitaux ou infirmeries spécialement réservés à cet effet. On avait déjà remarqué, à cette époque, quelle influence salutaire les cures thermales et climatiques exerçaient sur les infirmités contractées au cours des campagnes.

Ces traditions, un peu négligées pendant l'épopée napoléonienne,

ne furent reprises qu'en 1819, par le ministre de l'Intérieur Siméon, qui institua, près de la Faculté de Médecine, une *Commission des Eaux minérales* chargée de visiter les sources du royaume. Cette Commission fut dissoute lors de la création de l'*Académie royale de Médecine*, qui devait avoir précisément dans ses attributions l'étude des eaux minérales.

Comme on le voit, l'Académie héritait de toute une tradition de mesures sagement conçues auxquelles il n'avait manqué qu'un peu de coordination, d'esprit de suite, pour donner de meilleurs résultats.

L'Académie de Médecine, groupant dans son sein les compétences les plus variées, jouissant par son mode de recrutement de la plus complète indépendance, allait pouvoir consacrer toute son activité à continuer, dans les meilleures conditions possibles, la tâche jusque-là dévolue aux cinq institutions dont elle prenait la suite, et, en particulier, à la *Commission des Eaux minérales et des Remèdes particuliers* qui, depuis l'année 1772, exerçait sa vigilance sur notre domaine thermal.

Le premier soin de l'Académie fut d'instituer une Commission permanente des Eaux minérales et de créer un laboratoire des travaux chimiques, à la tête duquel fut placé un chef des travaux. Toutes les questions concernant les Eaux minérales furent renvoyées à l'examen préalable de cette Commission, avant leur discussion au sein de l'Académie. Les demandes en autorisation d'exploiter, en particulier, furent examinées par cette Commission avec le concours du chef des travaux chimiques. On aura une idée de l'importance du travail ainsi accompli, par le seul fait de l'examen des dossiers d'autorisation, dans la simple énumération du nombre de sources examinées au point de vue du captage, de la minéralisation et des propriétés chimiques et physiques par les chefs des travaux chimiques qui se sont succédé depuis la création de ce service, MM. Pomarède, Ossian Henry père et fils, Bouis, Hardy et Meillère, qui eurent respectivement à examiner 32, 223, 228, 295 et 421 sources françaises ou étrangères. Si l'on veut bien observer que chaque examen de source comporte, depuis 1892, l'analyse de deux prélève-

ments au point de vue chimique et au point de vue bactériologique, on voit à quel nombre respectable d'essais se montent ces analyses d'eaux minérales dont l'exécution a permis de contrôler la fixité de minéralisation, de débit et de température des sources régulièrement captées. De l'examen méthodique de ces dossiers richement documentés au point de vue géologique et au point de vue chimique sont sorties une foule d'observations du plus haut intérêt pour les progrès de l'hydrologie.

L'Académie ne s'est pas occupée seulement de l'examen des dossiers de demandes en autorisation; elle s'est toujours intéressée à la médecine thermale en elle-même, et, pour entretenir parmi les médecins consultants aux eaux minérales une saine émulation, elle a obtenu des pouvoirs publics l'attribution d'un certain nombre de récompenses (*Médailles de bronze, d'argent, de vermeil et médaille d'or*), décernées chaque année, par le Gouvernement, sur ses propositions. Depuis la création de ces récompenses, de nombreux concurrents envoient à l'Académie d'intéressantes études cliniques qui ont beaucoup contribué à élever le niveau de la médecine thermale et à en vulgariser les notions pratiques. Ces études constituent, en effet, une précieuse documentation sur l'hydrologie médicale; grâce à elles, les techniques balnéaires ont été l'objet d'incessantes mises au point, de constants progrès qui auraient été difficilement réalisés sans ce précieux concours.

Une fondation, connue sous le nom de *Prix Gerdy*, eut de son côté une très heureuse influence sur les progrès de la médecine thermale. Les arrérages de cette fondation sont en effet destinés à permettre à des étudiants en médecine d'accomplir un certain nombre de missions d'études auprès des stations thermales. Ces *stagiaires de l'Académie aux eaux minérales* sont choisis par voie de concours, parmi les internes des hôpitaux des villes possédant une Faculté de Médecine. Ils peuvent être chargés par l'Académie, au cours de leur scolarité médicale, de trois ou quatre missions successives pouvant avoir pour objet, soit l'étude d'une station française, soit un parallèle entre deux stations affectées au traitement de la même maladie,

soit à l'étude comparative d'une station française et d'une station étrangère similaire. On voit tout l'intérêt que peuvent présenter les mémoires établis dans de pareilles conditions. De fait, beaucoup de ces stagiaires aux eaux minérales ont, grâce à cette fondation, pris goût à la médecine thermique, et sont devenus, par la suite, d'éminents praticiens de nos villes d'eaux.

On peut regretter que l'exemple donné par Gerdy n'ait pas été suivi par d'autres bienfaiteurs de l'Académie, ce qui aurait permis d'élargir le cadre un peu étroit de ces missions, ou même de les étendre à d'autres parties de la médecine. Il est surtout regrettable que lesdits bienfaiteurs — quoique très bien intentionnés — ne laissent pas à l'Académie le soin d'employer, au mieux des intérêts de la science médicale, les ressources qu'ils lui ont ainsi créées, au lieu de soumettre l'acceptation des dons à l'exécution littérale de conditions pouvant devenir surannées ou même inexécutables.

Parmi les membres de l'Académie qui ont le plus aidé cette Compagnie dans son œuvre de constante sollicitude pour les Eaux minérales, quelques figures se détachent, qui retiendront un moment notre attention. Les uns, comme les deux Ossian Henry, Jules Lefort, G. Bouchardat, Armand Gautier et le professeur Moureu, ont plus spécialement étudié le côté chimique et géologique du problème; d'autres, de Patissier au professeur Robin, ont consacré leurs efforts à la clinique thermique et climatique. Enfin, quelques-uns, comme M. Hanriot, ont étudié les conditions de captage, d'entretien, de conservation et d'exploitation des sources, étendant leurs investigations jusqu'à notre domaine colonial. Tous n'ont eu qu'un but : augmenter le patrimoine scientifique et économique de notre pays. L'avenir impartial dira qu'ils ont pleinement réussi dans la tâche qu'ils s'étaient tracée.

Nous allons passer rapidement en revue les travaux de ces maîtres de l'hydrologie contemporaine.

La chimie hydrologique doit faire usage de procédés qui ne le cèdent en rien par leur délicatesse à ceux qu'emprunte la toxicologie. Comme cette dernière science, la chimie hydrologique est

parfois aux prises avec des difficultés que complique la faible teneur des eaux en principes utiles à déceler.

Cette chimie un peu spéciale doit aux deux Ossian Henry une étude plus rigoureuse des procédés analytiques applicables aux eaux minérales. Ces deux chimistes, qui se succédèrent au laboratoire des travaux chimiques de l'Académie, furent les premiers à se dégager des formules par trop empiriques employées par leurs devanciers. Plus de 200 sources analysées par eux témoignent de l'effort qu'ils ont accompli dans cette direction. Avec Jules Lefort, spécialisé également dans ces recherches délicates, la diagnose et le dosage des éléments relativement rares, comme l'arsenic et la lithine, acquirent une certaine précision, le spectroscope devint d'un emploi courant, et les analyses purent donner une physionomie assez exacte de la minéralisation des eaux.

Gustave Bouchardat fut le premier titulaire de la chaire d'hydrologie et de minéralogie créée à l'École de Pharmacie. On doit à cet éminent chimiste toute une série d'intéressantes études sur les eaux minérales. Mais c'est avec Armand Gautier que devaient être inaugurés des travaux de grande envergure sur la genèse et sur la composition des eaux minérales. Dans sa remarquable conception de l'origine profonde des eaux minérales proprement dites, opposée à l'origine des eaux communes (Communication à l'Académie de Médecine du 13 mars 1906), Armand Gautier a posé et résolu un des plus intéressants problèmes de l'hydrologie : l'action que les eaux exercent sur les couches profondes du globe renfermant des roches portées à une haute température. Il ne s'agit pas là de vues purement théoriques, car on a pu reproduire synthétiquement le mécanisme des réactions hydroxygénées qui jouent un si grand rôle dans les phénomènes géologiques actuels, derniers vestiges d'une activité appelée à s'éteindre au cours des siècles. Les recherches d'Armand Gautier sur la diffusion de certains éléments, tels que l'arsenic, l'iode et le fluor, les méthodes analytiques de haute précision que ces travaux ont suscitées comptent parmi les plus précieuses acquisitions de la chimie et de la physique contemporaines. La présence des métaux lourds ou métaux proprement dits

dans toutes les eaux d'origine profonde, affirmée par les méthodes chimiques et vérifiée par la spectrographie, apporte, désormais, aux conceptions d'Armand Gautier une confirmation indiscutable. Engagée dans cette voie, l'analyse hydrologique ne devait pas s'arrêter. La découverte des corps radioactifs et des gaz rares, suivie de près par la constatation de la radioactivité des eaux et de la présence des gaz rares dans celles-ci, allait permettre de soulever un coin du voile qui cache encore à nos yeux le mystère de l'action thérapeutique des eaux minérales. Le nom du professeur Moureu et ceux de ses élèves resteront attachés à cette phase décisive de l'hydrologie scientifique, comme un modèle de recherches savantes et méthodiques.

On nous excusera d'avoir accordé la première place aux recherches chimiques et physiques dans cet exposé, et cela parce que ces derniers travaux ont eu le mérite de chercher à fixer sur un substratum défini, nettement décelable et mesurable, les causes de l'activité des eaux minérales, que le clinicien constate, mais ne peut guère expliquer. La médecine thermale, moins bien servie à cet égard que les sciences physiques, a cependant joué un rôle important dans cette évolution. Elle a su apporter dans le cadre des constatations cliniques les qualités maîtresses de l'esprit scientifique français, fait de clarté et de critique avisée. Aussi a-t-elle pu suivre, pas à pas, les progrès des travaux de laboratoire, quand elle ne les a pas suscités ou suggérés en portant l'analyse des faits de son domaine aussi loin que ses moyens d'investigation le lui permettaient. Le médecin français a toujours su associer sa culture littéraire à un goût prononcé pour les sciences exactes; il ne néglige aucune occasion pour compléter ce que sa formation a pu avoir parfois d'incomplet à cet égard, et nous avons, dans cet éclectisme rationnel, l'explication du grand rôle qu'il a pu jouer dans l'évolution scientifique moderne. Est-il besoin d'insister ici sur la notoriété que cette heureuse association de culture classique et de culture scientifique a valu à quelques-uns des grands cliniciens qui ont illustré notre Compagnie?

Parmi ceux de ces derniers auxquels l'hydrologie est le plus rede-

vable, se distingue particulièrement le professeur Albert Robin, l'éminent doyen de notre Commission permanente des Eaux minérales, dont la maîtrise n'a cessé de s'exercer en faveur de la clinique thermale et climatique. Sous l'impulsion de ces hautes directions, la pratique thermale a été amenée à préciser le mode d'emploi des eaux, leurs indications et contre-indications, labeur considérable qui devait conduire à une spécialisation rigoureuse des stations dans le plus grand intérêt des progrès de la médecine thermale. Aux réclames un peu désordonnées qui laissaient le praticien et le public désorientés quand ils voulaient avoir recours à la thérapeutique thermale, succédait une sélection peut-être encore un peu trop schématique, mais à coup sûr très profitable au malade.

Au nom du professeur Robin, associé dans cette tâche à celui de son collaborateur G. Bardet, est également attaché la création de l'*Institut d'hydrologie*. Cette nouvelle fondation pourra, grâce aux moyens d'action dont elle dispose, élargir le programme dont l'Académie de Médecine, faute de ressources suffisantes, n'a pu souvent qu'esquisser les grandes lignes.

Au cours de plusieurs missions, M. le professeur Hanriot a étudié des sources minérales étrangères, mais il a surtout mis en lumière la grande richesse thermale de l'Afrique du Nord française. Cette œuvre importante a montré l'intérêt qui s'attache pour la métropole à donner aux colons comme aux indigènes les moyens de lutter contre un climat exigeant une hygiène spéciale. Le nom de M. Hanriot est également attaché à toutes les grandes discussions sur les modifications apportées au régime d'exploitation des eaux minérales, aux conditions de captage des sources et au régime éventuel des eaux de table.

Parmi les grandes questions d'ordre pratique concernant les eaux minérales qui ont été agitées au sein de l'Académie, une des plus passionnantes a été celle de l'Inspectorat des Eaux minérales. Il existait autrefois, en effet, comme nous l'avons dit plus haut, auprès de chaque source, un médecin portant le titre de médecin inspecteur, chargé de fournir à l'Académie et aux administrations intéressées

tous renseignements utiles sur le fonctionnement des sources et des établissements thermaux. Après avoir donné, au début, quelques résultats pratiques, cette institution est devenue si peu utile par suite du désintéressement des titulaires, que la fonction d'inspecteur auprès des eaux minérales a été supprimée. Depuis, un revirement s'est produit dans les esprits; on a vu combien il était fâcheux de laisser les établissements thermaux sans aucune surveillance technique officielle, et l'on réclame maintenant non pas le rétablissement de l'Inspectorat tel qu'il était compris autrefois, mais la création d'un contrôle efficace aux mains d'inspecteurs non distraits de leurs fonctions par l'exercice de la médecine thermale. Sous la haute surveillance de missions émanant des grandes organisations ou fondations qualifiées, l'Inspectorat, ainsi modifié, sera appelé à rendre les plus grands services.

Un autre point d'une importance capitale pour le développement de nos stations est la nécessité d'instituer un enseignement régulier de la médecine thermale.

Pendant longtemps, le praticien qui désirait aborder cette branche de la médecine n'eut à sa disposition que la lecture des ouvrages consacrés à l'utilisation des eaux de la station où il comptait se fixer. Ces monographies établies *pro domo*, sans généralités sur les grandes directives de la médecine thermale, constituaient une base d'enseignement tout à fait insuffisante, aussi fallait-il parfois quelques années au praticien pour acquérir ce sens clinique spécial qui, — en médecine thermale peut-être plus que dans toute autre branche de la médecine — permet d'obtenir d'un traitement le maximum d'efficacité et surtout d'en bien connaître les indications et les contre-indications.

Seuls, les stagiaires de la fondation Gerdy pouvaient acquérir au cours de leurs missions quelques idées générales sur les modalités parfois si délicates du traitement thermal. Aussi l'Académie de médecine n'a-t-elle cessé de signaler, dans ses rapports annuels sur le Service des Eaux minérales, l'urgente nécessité de créer dans nos Écoles de médecine un enseignement régulier de la médecine thermale.

Une première satisfaction nous fut donnée par la création d'une chaire d'hydrologie à l'Université de Toulouse, dont le titulaire, le D^r Garrigou, est connu par ses recherches sur la présence des métaux lourds dans les eaux minérales d'origine profonde. Plus tard, des cours furent également créés à Lyon, à Lille et à Bordeaux, mais rien n'a encore été fait — du moins à titre officiel — pour les autres grands centres d'enseignement médical.

A Paris, toutefois, les professeurs Landouzy, Gilbert et Carnot, qui se sont succédé à la chaire de thérapeutique, ont annexé, à leur cours principal, des conférences qui ont acquis peu à peu l'envergure d'un véritable cours didactique. Les spécialistes les plus autorisés de la médecine thermale ont donné leur concours à cette institution, et, désormais, les médecins — qu'ils désirent ou non se spécialiser dans cette branche de leur art — pourront acquérir, en suivant ces cours, les notions essentielles de crénothérapie complétées par tout ce qui concerne la cure climatique de plus en plus inséparable de la cure balnéaire. Les directives des cures de régime et de physiothérapie, compléments indispensables du traitement thermo-climatique, sont également enseignées dans ces conférences.

Pour mieux faire apprécier ces ressources naturelles du pays, tant aux médecins français qu'aux médecins étrangers, des congrès de crénothérapie, de thalassothérapie et de climatologie ont été organisés pour la réussite desquels plusieurs de nos collègues ont dépensé sans compter leur temps, leur science et leur influence. C'est ainsi que les noms des professeurs Albert Robin et Gilbert et celui de Son Altesse le prince de Monaco et ceux de leurs collaborateurs, demeurent attachés à l'organisation et au succès incontesté de ces grandes assises de la physiothérapie.

Sans attendre que les possibilités matérielles aient permis l'organisation définitive de cet enseignement de l'hydrologie, nos collègues les professeurs Landouzy et Gilbert ont organisé des voyages d'études¹ aux stations thermales françaises, destinés à faire mieux

1. L'idée première de ces voyages d'études revient au D^r Carron de la Carrière.

connaître aux médecins français et étrangers les incomparables ressources de notre domaine hydrologique et climatique. Ces visites aux principales stations thermales se trouvent complétées par des conférences du plus haut intérêt faites par les médecins les plus qualifiés des stations visitées. Grâce à toutes ces initiatives, et au dévouement des organisateurs de ces cours et voyages d'études, il n'est plus permis à un médecin de négliger l'important facteur thérapeutique que lui offre l'utilisation raisonnée des ressources naturelles du pays.

Nous ne voudrions pas fatiguer votre attention par l'aride nomenclature des autres questions soulevées et résolues au cours d'un siècle par l'Académie dans le domaine de l'hydrologie. Il n'est pas un point de l'existence des sources, depuis leur captage, les soins exigés pour la conservation des eaux dans leur originelle pureté, ainsi que les moindres détails de leur exploitation, qui n'ait été à plusieurs reprises examiné par l'Académie, soit à propos d'une source se présentant dans des conditions spéciales, soit à propos d'une discussion d'ordre général. Dès sa fondation, l'Académie prenait une part prépondérante à la rédaction de la loi de 1823, qui constitue encore à l'heure actuelle la charte des Eaux minérales naturelles et artificielles. Chaque point de cette loi dut fréquemment être remanié sur l'indication de l'Académie. Mais c'est surtout à propos des conditions exigées pour l'autorisation d'exploiter des eaux minérales françaises, ou d'introduire des eaux minérales étrangères, que l'action de l'Académie se fit particulièrement remarquer par son continuel souci de sauvegarder les intérêts de la santé publique. Les dispositions qu'elle a fait prendre à cet égard par les pouvoirs publics peuvent être données en modèle et assurent le maximum de sécurité. L'Académie a prévu même le cas où des sources primitivement autorisées dans des conditions données pourraient subir des modifications du fait de travaux intempestifs ou de causes ignorées. Dans ce but, elle a d'abord réclamé un travail de revision des analyses et de l'enquête géologique exécuté par MM. Jacquot et Willm, puis elle a décidé que les autorisations

ne seraient plus données que pour une période de trente ans, une nouvelle instance en autorisation devant alors intervenir, comme au cas où une source se serait modifiée avant ce délai.

Arrivé au terme de cet exposé, nous voudrions encore vous dire un mot du programme que l'Académie s'est tracé pour l'avenir. Une des premières questions appelées à solliciter son attention sera l'élaboration d'un statut des eaux de table exploitées à l'heure actuelle sous un régime un peu trop arbitraire et ne donnant aucune sécurité à la santé publique. Les discussions entamées sur ce sujet, tant à l'Académie que dans les Conseils d'hygiène, sont restées à l'état d'ébauche par suite des difficultés inhérentes au problème. La persistance de cet état de choses conduit à de véritables abus et laisse les pouvoirs publics désarmés. Une solution s'impose donc à bref délai.

Un autre point d'égale importance concerne tout ce qui a trait à l'hygiène des stations thermales et climatiques. Dans cet exposé, revient souvent, associé à celui des stations thermales, le nom des stations climatiques. C'est qu'il devient de plus en plus difficile de séparer les uns des autres les intérêts respectifs de deux ordres de stations dont le rôle final est le même, qui est de mettre toutes les richesses de la nature au service de la santé publique. Tout récemment, au cours et à l'issue de la guerre mondiale, stations minérales et stations climatiques ont été également et presque indifféremment mises à contribution pour compléter le traitement médical ou chirurgical des unités rendues indisponibles par la fatigue, la maladie ou les blessures. Il en était d'ailleurs déjà ainsi au temps de l'occupation romaine de la Gaule, comme en témoignent une foule de souvenirs, tel ce tombeau d'un Romain de la XVII^e légion envoyé en traitement aux thermes de Vichy (Aqua Calidis) et inhumé en cet endroit (¹). Les troupes romaines étaient d'ailleurs régulièrement envoyées au repos dans les stations thermales qui jalonnaient en quelque sorte les zones d'occupation. Ces cantonnements thermaux et climatiques, choisis avec un discernement doublé d'une

1. *Histoire des Eaux minérales de Vichy*, par A. MALLAT, tome I. page 50.

sorte d'intuition, ont gardé leur notoriété malgré des fortunes diverses. La plupart de nos stations actuelles ont ainsi un passé très honorable qui leur constitue de véritables lettres de noblesse.

Bénéficiant ainsi d'une expérience plusieurs fois millénaire, la crénothérapie et la thalassothérapie sont, à l'heure actuelle, autant de modalités d'une science qui s'impose de plus en plus à l'attention des médecins et des hygiénistes, la physiothérapie, la grande thérapeutique de l'avenir.

En accordant tous nos soins, toute notre vigilance au développement normal — suivant les règles d'une hygiène rationnelle — de nos stations thermales et climatiques, nous rendrons non seulement un service signalé à un pays qui saigne encore de profondes blessures, mais nous aurons aussi la satisfaction intime de voir augmenter l'affection que nos vrais amis ressentent pour la douce France, cette héritière à tous égards de la vieille civilisation gréco-latine, qui constitue pour eux comme une seconde patrie.

LA VACCINE A L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

(de 1820 à 1920)

PAR M. L. CAMUS

MESDAMES, MESSIEURS,

L'Ordonnance royale du 20 décembre 1820, qui a chargé l'Académie de l'importante mission d'assurer la propagation de la vaccine, fit disparaître l'une des associations philanthropiques et scientifiques qui ont le mieux mérité de la médecine et de l'humanité, le Comité central de Vaccine.

L'éloge du Comité central de Vaccine a été prononcé ici, en son temps, je n'ai pas à y revenir, mais je dois aujourd'hui rappeler comment l'Académie recueillit la précieuse succession de cette Société et comment elle s'est acquittée de la charge qui lui fut confiée.

Les services rendus par la Vaccine étaient tellement éclatants dès 1820 que les pouvoirs publics, désireux d'en faciliter l'extension, n'hésitèrent pas à y intéresser activement l'Assemblée des plus hautes compétences médicales. Telle est la raison première de l'attribution qui fut faite à l'Académie de Médecine.

Si, en principe, l'Ordonnance royale du 20 décembre 1820 a substitué l'Académie au Comité central de Vaccine, ce n'est en réalité qu'à la suite de l'arrêté ministériel du 16 juillet 1823 que cette substitution devint définitive.

CENTENAIRE DE L'ACADÉMIE

L. Camus

Voici cet arrêté :

Arrêté de S. Exc. le Ministre de l'Intérieur, qui supprime la Société et le Comité central de Vaccine, et qui, conformément à l'Ordonnance du roi du 20 décembre 1820, investit de leurs fonctions l'Académie royale de Médecine.

NOUS, MINISTRE, SECRÉTAIRE D'ÉTAT au département de l'Intérieur,

Vu l'arrêté de l'un de nos prédécesseurs, en date du 14 germinal an 12 (4 avril 1804), qui a créé une Société centrale de Vaccine et un Comité choisi dans le sein de la Société;

Vu l'Ordonnance du roi du 20 décembre 1820, portant création de l'Académie royale de médecine;

Considérant que la propagation de la vaccine a été placée par ladite Ordonnance au nombre des objets sur lesquels doivent porter les travaux de l'Académie;

NOUS AVONS ARRÊTÉ ce qui suit :

ART. 1.

La Société et le Comité central de Vaccine sont supprimés.

ART. 2.

Les états de vaccinations pratiquées dans les départements, et tous les documents transmis par les préfets, relativement à la vaccine, seront à l'avenir communiqués à l'Académie royale de Médecine, qui nous soumettra annuellement un rapport sur les travaux entrepris pour la propagation de la vaccine.

Les prix et les médailles qui doivent être accordés aux plus zélés vaccinateurs seront décernés par nous, sur la proposition de l'Académie.

ART. 3.

L'Académie aura, dans le lieu de ses séances, une salle spéciale où seront pratiquées des vaccinations gratuites, au moins deux fois par semaine.

Elle prendra aussi les mesures nécessaires pour pouvoir faire dans les départements tous les envois de vaccin qui lui seront demandés.

ART. 4.

Les archives du Comité central de Vaccine seront remises à l'Académie royale de Médecine.

Paris, le 16 juillet 1823.

Signé : CORBIÈRE.

Pour copie conforme :

Le conseiller d'État secrétaire général,

Signé : BARON CAPELLE.



Edouard JENNER
1749-1823



William WOODVILLE M.D. F.R.S.
1752-1805

*Médecin de l'Hôpital de la petite
Vérole et de l'Inoculation, à
Londres. Importateur de la
Vaccine en France (1800)*



Le Duc de
LAROCHÉFOUCAULD LIANCOURT
1747-1827

*Pair de France
Fondateur de la Société
Centrale de Vaccine.*

Handwritten signature: H. H.



H.M. HUSSON
1772-1853

*Secrétaire du Comité Central
de Vaccine (1800-1821)
Président de l'Académie
de Médecine.*

Retracer ce qui fut fait à l'Académie de Médecine sur la vaccine pendant ce siècle, c'est dire l'histoire de la Vaccine en France depuis la disparition du Comité central de Vaccine. Il n'est pas en effet de question intéressant la lutte antivariolique qui n'ait pris naissance à l'Académie ou qui n'ait été portée à sa tribune. Rien de ce qui touche à la pratique vaccinale n'a été étranger aux soins de sa Commission de Vaccine, et aucune des grandes questions scientifiques relatives à la vaccine ou à la variole n'a été traitée sans qu'elle n'ait eu à en connaître.

Pour simplifier l'exposition de ce que fit l'Académie pendant ce siècle pour la vaccine, nous rappellerons successivement : son influence dans la lutte contre la variole — l'impulsion qu'elle a donnée aux recherches scientifiques sur la vaccine — puis nous résumerons l'histoire du Centre vaccinogène de l'Académie.

*
* *

Ce siècle de lutte antivariolique peut, sous forme schématique, se subdiviser en trois périodes qui se caractérisent : la première par les soins donnés à la propagation de la méthode jennérienne et par les discussions qui ont permis d'accréditer la revaccination ; la seconde par la vaccination animale et la troisième par la vaccination obligatoire et l'emploi des préparations de vaccin.

Les deux premières périodes ont eu chacune une durée d'environ quarante ans, et la troisième d'environ vingt ans.

La méthode jennérienne, la transmission de bras à bras du vaccin, était simple, son efficacité certaine, et, pour en faciliter l'expansion, des circulaires avaient prescrit l'établissement de Comités de Vaccine aux chefs-lieux de départements et même aux chefs-lieux de sous-préfecture.

Les difficultés restaient toutefois nombreuses, les unes tenant à la rareté de la lymphé vaccinale qui ne pouvait être recueillie que sur des sujets récemment vaccinés, les autres à l'organisation des séances de vaccination.

Malgré les envois de vaccin aussi abondants que pouvait les

faire l'Académie, malgré les encouragements donnés de toutes les façons, malgré les récompenses accordées aux plus zélés vaccinateurs, la vaccine n'arrivait jamais à pénétrer complètement l'ensemble de la population.

Beaucoup d'individus échappaient à la vaccination, quelques-uns par mauvaise volonté, quelques autres parce qu'on ne vaccinait pas au moment qui leur eût été propice, le plus grand nombre par indifférence. Aussi, quand certaines régions paraissaient délivrées de la variole, voyait-on celle-ci s'étendre sur d'autres et revenir bientôt dans les milieux qu'elle avait précédemment abandonnés.

Cette lutte sans repos, l'Académie n'a cessé de la soutenir et de l'encourager, mais manifestement les moyens étaient insuffisants. La vaccination de bras à bras, d'une part, était une méthode sans souplesse, qui ne se prêtait pas à toutes les exigences des circonstances et, d'autre part, la propagation par conviction aurait eu besoin d'être soutenue par l'obligation légale, pour vaincre certaines résistances.

Mais voici qu'au milieu de cette lutte pénible, surgit une plus grande difficulté. La vaccine, dont on proclamait partout la puissance absolue, semble ne plus protéger complètement contre la variole. Le vaccin semble avoir des défaillances, quelques vaccinés contractent des varioles bénignes, certains même des varioles graves.

Le vaccin aurait-il perdu de sa puissance ou les individus de leur immunité?

L'idée première, à ce moment, fut que le vaccin avait dû s'affaiblir dans ses transmissions successives et qu'il était dégénéré. On chercha à montrer, sans y parvenir, que le vaccin des dernières années était inférieur au vaccin des premiers temps et qu'il fallait le reprendre à sa source.

De tous côtés, les correspondants de l'Académie lui font part de leurs inquiétudes, les uns timidement, d'autres avec la plus grande énergie. Aux uns et aux autres l'Académie répond dans ses rapports annuels, en leur opposant les observations des vaccinateurs

plus heureux qui sont en désaccord avec les leurs, et elle s'efforce de ramener la confiance ; à ceux qui viennent lui proposer la revaccination, elle ménage ses encouragements, car elle craint, si cette pratique est reconnue par elle, que la confiance en la vaccine disparaisse et que son expansion soit compromise.

Pendant vingt-cinq ans, elle lutte ainsi, soutenant l'infailibilité de la vaccine, tout en enregistrant les succès des revaccinateurs. Non seulement les médecins et les Comités de Vaccine lui font part de leurs craintes, mais c'est l'Académie des Sciences qui, par la voix de Bréchet, son rapporteur, signale que des cas de variole ont été observés à l'étranger chez des sujets vaccinés et que la revaccination a donné des succès.

Ce sont aussi les pouvoirs publics qui interrogent l'Académie. Le 8 octobre 1838, le Ministre de l'Instruction publique écrit à l'Académie :

J'ai lieu de penser qu'il pourrait être utile de soumettre les élèves des établissements d'instruction publique au renouvellement de la vaccine dans l'année où chacun de ces élèves termine son cours d'étude.

J'ai l'honneur de vous prier de me faire connaître l'avis de l'Académie de Médecine à ce sujet, en m'indiquant l'époque de l'année qui serait la plus favorable pour cette opération.

Signé : SALVANDY.

Pour donner plus de poids à sa réponse, l'Académie ouvre une enquête générale parmi les médecins vaccinateurs, et en attendant elle croit devoir répondre négativement.

L'année suivante elle motive sa réponse en l'appuyant sur les témoignages d'une Société médicale, de 7 Comités centraux, de 11 Comités d'arrondissement et de 170 vaccinateurs réputés qui sont opposés à la revaccination. C'est qu'en effet il était difficile d'établir l'accord : les résultats sont essentiellement variables avec les individus ; certains sont immunisés pour toute leur vie, et d'autres seulement pour quelques années.

La multiplication des statistiques finit par apporter la lumière, et devant l'évidence des faits il n'y eut bientôt plus que des parti-

sans de la revaccination. La protection absolue des revaccinés dans toutes les épidémies est surtout éclatante.

En 1845, l'Hôtel-Dieu se trouvait encombré de varioleux et les malades soignés pour d'autres affections allaient être victimes de la contagion. Magendie fait revacciner tous ses malades et pas un seul ne contracte la variole.

L'Académie ne redoute plus de voir discréditer la vaccine par la revaccination, elle se met à la tête du mouvement et entraîne les derniers hésitants. Les nouveaux arguments de Bousquet, le directeur de la Vaccine, sont acceptés sans peine : « Pourquoi, dit-il, contesterait-on à la seconde vaccination ce qu'on accorde à la première ? Ce que la première a commencé, la seconde l'achève et double la garantie. »

Chaque année de nouveaux encouragements sont donnés à la revaccination et on précise les époques où il convient de la recommander.

Pendant que certains médecins cherchaient à remédier aux défaillances du vaccin par la revaccination, d'autres, persuadés que l'activité du virus était en cause, s'ingéniaient à trouver de nouveaux cas de cow-pox naturel. De différents côtés on recherche, sans succès, ce cow-pox spontané, puis coup sur coup, en 1836, on en signale plusieurs cas à Passy, à Amiens et à Rambouillet.

Celui de dame Fleury, laitière à Passy, fut particulièrement bien étudié. Ses premières inoculations furent suivies avec la plus grande attention, son évolution est enregistrée jour par jour, on précise tous les caractères des boutons, on les fait dessiner, et on discute toutes les différences que les inoculations comparatives de l'ancien vaccin permettent de constater.

Je ne puis retracer ici tous les soins apportés par l'Académie dans cette étude. Nous savons actuellement que toutes ces variations de grosseur des pustules, de durée de leur évolution, d'intensité des réactions locales, sont non seulement conditionnées par la plus ou moins grande activité du virus, mais aussi par son état de pureté et par l'état de réceptivité des sujets.

La rareté du cow-pox spontané avait incité certains vaccinateurs

à reporter le vaccin sur la vache, ils espéraient lui rendre la virulence qu'il avait perdue et s'en servir ensuite avec plus d'avantages.

Mais, devant les succès des revaccinations, l'étude de la virulence du vaccin perd de son intérêt. « Inutile de s'aveugler sur les conséquences du renouvellement du vaccin, déclare Bousquet, rien ne pourra tenir lieu de la revaccination : au lieu de renouveler le vaccin nous voulons qu'on renouvelle la vaccination. »

Il a fallu quarante ans pour établir l'utilité et la puissance de la revaccination ; il a fallu quarante ans pour déposséder la vaccine de son caractère d'*inviolabilité* sans rien lui faire perdre de son prestige.

L'Académie avait mission de soutenir la vaccine, elle l'a soutenue, elle a attendu l'heure propice pour recommander la revaccination qui dès l'abord lui avait paru très recommandable, mais qui risquait de ne pas être comprise. Elle a attendu que l'opinion générale fût convenablement éclairée par des enquêtes aussi complètes que possible. Elle a attendu que des preuves d'une puissance éclatante fussent produites pour prendre elle-même la tête d'un mouvement qui devint alors irrésistible.

L'Académie eût-elle mieux fait, dès la première heure, de recommander la revaccination et de risquer de compromettre l'avenir de la vaccine ? Quelques-uns ont pu le penser, d'autres pourront en discuter. Quant à nous qui avons assisté pendant cette guerre au plus grand triomphe de la revaccination, nous n'avons pas à regretter ce qui fut fait. Cette méthode bien acceptée fut appliquée partout sans défaillances et nous a valu le plus beau succès sur la variole qui ait jamais été enregistré.

Dès le début de la pratique jennérienne, la crainte de transmettre par la vaccination au sujet vacciné une maladie contagieuse du vaccinifère, un vice du sang, comme on dit vulgairement, a hanté l'esprit des médecins et du public.

La réalisation sans accidents, de nombreuses vaccinations et aussi de nombreuses expériences avec du vaccin prélevé chez des individus infectés donnèrent toute confiance. Les médecins vaccinateurs se crurent alors autorisés à affirmer que toutes les craintes de con-

tamination sont sans fondement, et, qu'il est impossible de transmettre une maladie quelconque avec le vaccin convenablement prélevé dans une pustule.

« Le vaccin est toujours *sui generis*, disait Husson, il se renouvelle indépendamment des circonstances malades de l'individu sur lequel il est inoculé. »

En 1830, pour entraîner la confiance générale, l'Académie considérant comme bien établi le principe de l'exclusion réciproque des virus, rédigeait une instruction sur la vaccination qui fut envoyée à tous les vaccinateurs du royaume. « Des faits *innombrables*, y est-il dit, ont démontré que le virus-vaccin puisé chez des sujets atteints de maladies susceptibles de se communiquer par contagion, comme la syphilis et la petite vérole, etc., ne se charge, dans aucun cas, d'autres principes, et ne donne que la vaccine. »

Bousquet, en 1833, avec beaucoup de netteté et non moins d'autorité, réédite les mêmes affirmations. « On a pris, dit-il, nombre de fois, par ignorance, et quelquefois à dessein, du vaccin sur des enfants atteints de syphilis. Qu'est-il arrivé? Le vaccin s'est toujours reproduit dans *toute sa pureté* et sans causer aucun accident qui pût faire soupçonner la source impure où on l'avait puisé. »

Mais les protestations se font jour et, en s'accumulant, se précisent. Des accidents ont été bien observés et par des médecins compétents, on commence à en parler entre savants dans diverses réunions. Depaul, le nouveau Directeur de la Vaccine, se renseigne, sa conviction est bientôt faite, et il n'hésite pas à proclamer le danger. « Vous allez compromettre la vaccination, » lui dit-on de tous côtés. « La vaccine, se contente-t-il de répondre, a beaucoup plus à gagner qu'à perdre en mettant au grand jour des faits que tous les médecins doivent connaître. » Et il lit à cette tribune, le 29 novembre 1864, son mémorable projet de rapport à Son Excellence M. le Ministre de l'Agriculture, du Commerce et des Travaux publics au nom de la Commission de Vaccine. Toute l'histoire de la syphilis vaccinale est refaite, tous les cas de contamination sont relatés, cas isolés ou cas groupés, qui ont pu faire croire à des manifestations épidémiques. Épidémie de Sospiro : sur 46 enfants

vaccinés, 40 furent infectés, 19 moururent. Épidémie de Crémone : sur 64 enfants vaccinés, presque tous furent infectés, 8 enfants et 2 femmes succombèrent. Épidémie de Lupara : 23 enfants furent infectés et infectèrent leurs nourrices. Épidémie de Rivalta : où 52 personnes furent infectées....

La lecture de ce projet de rapport a laissé ici d'impérissables souvenirs. Ce fut à cette tribune une lutte mémorable, où quelquefois, dans l'ardeur de l'interprétation des faits et de la critique des théories, quelques paroles un peu vives furent échangées.

Le rapport de Depaul fut renvoyé à la Commission de Vaccine. La syphilis vaccinale, de l'avis de tout le monde, est une rareté, mais elle est une réalité et la terreur qu'elle répand a dépassé de beaucoup les limites de cette Académie. On cherche les palliatifs qui mettront à l'abri de ses atteintes. Pour éviter la contamination, aucune des précautions qui sont alors préconisées ne donne entière sécurité et la confiance dans la pratique jennérienne se trouve sérieusement ébranlée.

Tandis que quelques-uns cherchent à ranimer cette confiance, voici qu'apparaît l'épidémie de syphilis vaccinale du Morbihan (mai 1866), où furent retrouvés successivement 45 cas de syphilis vaccinale; puis celle du Lot, en août 1866, où sur 22 enfants vaccinés avec le même produit il y en eut 13 qui contractèrent la syphilis.

Cependant la variole est en permanence de tous côtés : « Ce n'est pas la syphilis qui est à nos portes, c'est la variole, nous dit Ricord; il vient de se produire en quelques mois 130 décès sur 1 600 varioleux... il faut avant tout vacciner; la variole est une terrible maladie qu'il faut à tout prix éviter. »

En présence du danger, divers remèdes sont proposés, les uns s'ingénient à trouver des conditions de sécurité pour l'emploi du vaccin jennérien, d'autres proposent d'y renoncer et d'adopter le vaccin animal.

Vous connaissez les études de Lanoix, son voyage en Italie, l'histoire de la génisse vaccinée qu'il a ramenée de Naples, ses cultures et ses expériences de transmission de génisse à génisse et de génisse à bras.

Depaul suit ces recherches avec grande attention, vous recevez ici l'écho de tous ces travaux et chaque semaine, dans votre salle de vaccine, la génisse sert à de nombreuses inoculations. .

Toutefois la méthode jennérienne a conservé de très nombreux partisans. Pendant que certains s'efforcent de trouver des conditions meilleures pour la vaccination, d'autres s'emploient à démontrer que la crainte de la contamination par le vaccin est illusoire.

Quelques courageux et imprudents médecins, comme le D^r Delzenne, s'inoculent à plusieurs reprises le vaccin provenant de sujets syphilitiques. Le D^r Delzenne eut la chance de ne point s'infecter, mais après lui le D^r Cory, directeur de l'Institut vaccinal de Londres, fut moins heureux; à la quatrième expérience il s'infecta gravement.

L'attachement à la méthode jennérienne est tellement profond et les dangers d'une nouvelle extension de la variole sont tellement à redouter que l'on s'ingénie de toutes les manières à lui rendre toute la confiance.

Écoutez le résumé des précautions qui devront être prises et que les médecins sont disposés à adopter :

1° On n'acceptera comme vaccinifères que des enfants âgés d'au moins plusieurs mois, âgés d'un an quand on pourra en trouver de tels. Et cela, parce qu'il est montré que la syphilis héréditaire fait ses manifestations le plus habituellement dans les premières semaines ou les premiers mois.

2° On n'acceptera comme vaccinifères que des enfants de santé bien connue et de santé actuelle irréprochable; c'est-à-dire, pour préciser, qu'on surveillera médicalement depuis leur naissance les enfants destinés à servir de vaccinifères, et que, de plus, au moment où ces enfants devront livrer leur vaccin à autrui, on les examinera derechef et intégralement, quant à leur peau, quant à leurs muqueuses, quant à l'état viscéral, etc..., de façon à dépister la syphilis sous toutes les formes qu'elle puisse prendre.

3° Enfin, on n'acceptera comme vaccinifères que des enfants dont les parents seront connus et sur lesquels on n'aura pas à suspecter la syphilis.

Ce programme, ces mesures de prophylaxie vaccino-syphilitique sont excellents, nous dit Fournier, je ne puis qu'y applaudir, mais en pratique toutes ces recherches et ces longues observations des vaccinifères sont souvent impossibles à réaliser, et puis il y a encore la syphilis en puissance, la syphilis *latente*, qui pourra toujours échapper. Il n'est pas toujours possible d'examiner les parents et de connaître leurs antécédents pathologiques. Le médecin de famille est souvent, avec beaucoup d'habileté, tenu dans l'ignorance d'une syphilis des parents, les exemples sont nombreux. « En somme, ajoute Fournier, la sécurité absolue n'existe pas, ne saurait exister avec le vaccin humain. »

Si donc vous recherchez une sécurité absolue, cette sécurité vous ne l'obtiendrez qu'avec le vaccin animal, il faut de toute nécessité, conclut Fournier, « *prendre un parti radical et substituer le vaccin animal au vaccin humain* ».

C'est en 1889 que Fournier donnait ses belles leçons sur la syphilis vaccinale, mais pourquoi, dira-t-on, traitait-il ce sujet à cette époque, il ne devait plus avoir aucun intérêt.

La grande discussion de la syphilis vaccinale avait été soulevée en 1864, c'est-à-dire vingt-cinq ans avant, et l'on ne devait plus pratiquer, en 1889, que la vaccination animale.

Détrompez-vous, à Depaul comme directeur de la Vaccine avait succédé Blot en 1873 ; à Blot Hervieux, en 1888, et tous deux continuèrent à utiliser la méthode jennérienne, à vacciner de bras à bras, n'employant qu'accessoirement le vaccin animal.

« Nous n'entendons nullement, disait Hervieux en 1887, abandonner la vaccination jennérienne qui, depuis un siècle qu'elle est en honneur dans le monde entier, a fait surabondamment ses preuves, et qui mise en parallèle avec sa rivale encore jeune est loin de lui être inférieure sur tous les points. »

L'attachement à une vieille méthode qui avait rendu les plus grands et les plus incontestables services était bien compréhensible, mais cet attachement était surtout motivé par la pauvreté de la subvention qui ne permettait pas à l'Académie de se procurer des génisses et de les utiliser comme elle l'aurait désiré. « La

génisse qui nous est amenée le jeudi de chaque semaine, nous dit Hervieux, ne sert que pour les vaccinations. Elle n'est pas et ne peut pas être utilisée pour la récolte du vaccin animal, cette récolte exigeant beaucoup de temps et de soins, et un outillage spécial. Nous ne pouvons disposer de la génisse qu'en nous adressant à l'obligeance et à la libéralité de notre fournisseur de génisses. »

L'Académie, comme vous le voyez, fut toujours aux prises avec les difficultés budgétaires, elle n'est pas libre de son travail; ses recherches et ses initiatives sont toujours limitées par la question d'argent. Déjà, en 1824, pour vérifier les expériences du D^r Boisson qui vaccinait avec du vaccin recueilli sur des génisses, et qui préconisait ce procédé, l'Académie devait implorer la générosité du Gouvernement. Ce qu'elle ne pouvait obtenir en 1824, elle ne l'obtenait pas davantage en 1888. Tout ce qu'elle pouvait faire à cette époque, « grâce au supplément de subvention que vous avez bien voulu accorder à l'Académie, disait le Rapporteur dans sa lettre à M. le Ministre, c'est de consacrer une séance par semaine à la vaccination animale, en plus des séances réglementaires du mardi et du samedi, affectées à la vaccination jennérienne ». Et voilà, il faut bien le dire, la raison principale du maintien de la vaccination jennérienne à l'Académie, vingt-cinq ans après la dernière introduction de la vaccine animale en France.

La leçon de Fournier en 1889 était donc bien, hélas! d'actualité.

La vaccine animale fut surtout adoptée pour l'avantage qu'elle offrait de mettre sûrement à l'abri de la transmission de la syphilis. Pour s'implanter elle eut à vaincre cependant quelques oppositions. On avait mis en doute la puissance de sa protection, on lui reprochait de ne posséder qu'une virulence de peu de durée, ses préparations se conservaient mal. Le rapporteur de la Commission fit justice de toutes ces accusations; d'autres surgirent : si le vaccin animal ne donne jamais la syphilis il pourrait bien transmettre d'autres maladies — la tuberculose? M. Vallin fait connaître, d'après une statistique de M. Veyssière, que sur plus de 60 000 veaux examinés à l'abattoir de Rouen, 3 seulement ont été trouvés porteurs de lésions tuberculeuses. Puis les expériences de Chauveau, de

Josserand et celles de Strauss établissent que le danger de l'infection tuberculeuse est improbable et presque chimérique.

Néanmoins, par surcroît de prudence, on devra toujours, comme on l'a souvent recommandé, n'expédier la pulpe vaccinale préparée, qu'après que l'animal qui a servi à la récolte du vaccin a été sacrifié et ses viscères examinés.

De nombreuses observations sur des points particuliers sont adressées à l'Académie, qui démontrent : celle-ci, les avantages de la vaccination de génisse à bras, celle-là, la supériorité des préparations de pulpe glycinée. Ici, on traite des conditions de la culture du vaccin, là de l'époque la plus favorable pour la récolte, et ailleurs de l'influence des microbes de la peau. M. Lemoine met en évidence les avantages et les inconvénients de la purification.

En 1884, Blot rappelle la technique instituée au Val-de-Grâce par M. le professeur agrégé Vaillard, la façon de choisir les animaux, les soins à leur donner, le mode d'inoculation, les conditions de la récolte, la préparation des produits récoltés. Bref, l'emploi des génisses comme vaccinifères se répandant de plus en plus, toutes les difficultés inhérentes à la vaccination animale disparaissent.

Mais tous les avantages de la vaccine animale feraient-ils défaut dans les régions où les génisses ne se rencontrent pas ? Il n'y a pas de craintes à avoir, dès 1892 M. le professeur Calmette a trouvé le palliatif souhaité : il opère à Saïgon sur de jeunes buffles et obtient un vaccin animal d'excellente qualité qui, en tous points, se montre équivalent au vaccin de génisse.

Les dangers de la syphilis vaccinale sont définitivement écartés avec le vaccin animal, les avantages de la nouvelle méthode sont partout appréciés et ce nouveau vaccin, qui peut être obtenu en plus grande quantité et plus facilement que le vaccin humain, va permettre, maintenant, la solution d'un autre problème depuis longtemps à l'étude : *la vaccination obligatoire*.

Malgré l'efficacité de la revaccination, partout reconnue, malgré aussi plus de facilité pour la production du vaccin, grâce à l'emploi du vaccin animal, la mortalité variolique ne disparaissait pas.

Pour lutter efficacement, il eût fallu ne laisser nulle part une occasion de développement aux germes varioliques. Il eût fallu réaliser une barrière complète par l'immunisation vaccinale. Dans les groupements où ce principe était appliqué, le succès était complet : dans les lycées, dans les administrations, dans l'armée, la démonstration de son efficacité ne laissait aucun doute. Les pays qui s'étaient résolus à réaliser strictement la revaccination de toute la population avaient aussi fait disparaître la mortalité variolique. Or, pour obtenir cette vaccination de tout le monde, le zèle des vaccinateurs, les avertissements des médecins, les publications de toutes sortes, les encouragements et les récompenses se montraient inefficaces. Aussi, pour sauvegarder l'intérêt supérieur de la collectivité compromis par les indifférents, l'Académie a-t-elle de très bonne heure réclamé le secours d'une mesure radicale : l'obligation légale. Des difficultés de toutes sortes, pendant plus de cinquante ans, entravèrent l'application de cette mesure.

En 1847, pour la première fois, le rapporteur annuel de la Commission de Vaccine s'explique sur la nécessité de rendre la vaccine obligatoire. « Ce serait ici, dit-il, le lieu de parler des mesures d'administration à prendre, pour obliger les parents à faire vacciner leurs enfants. Tous les gouvernements du Nord ont rendu cette pratique obligatoire, et en cela nous croyons que, non seulement ils n'ont pas outrepassé leurs droits, mais qu'ils n'ont fait que leur devoir. S'il n'est permis à personne de mettre le feu à sa maison, parce que les flammes pourraient gagner celle du voisin, pour la même raison nul ne peut attendre la contagion, car, après l'avoir reçue, il peut la transmettre. »

Vingt ans plus tard, en 1868, le D^r Monteils soumettait aux Chambres le projet de loi suivant :

ARTICLE PREMIER. — A partir du 1^{er} janvier 1869, la pratique de la vaccine est rendue obligatoire dans toute l'étendue de l'empire.

ART. 2. — Tout enfant né en France devra être vacciné avant l'âge de dix-huit mois. En cas de non succès, la vaccination devra être renouvelée jusqu'à ce qu'elle ait réussi, ou que les enfants soumis à cette opération soient reconnus réfractaires à l'action du virus-vaccin.

ART. 3. — Les pères ou mères ou tuteurs des enfants nouveau-nés seront

tenus, sous leur responsabilité personnelle, de les soumettre à cette opération en temps utile et réglementaire. Ils seront assujettis, les indigents exceptés, à une contribution de 3 francs une fois payée, pour chaque enfant, comme droit de visite ou de vaccination. Ceux qui négligeraient de faire vacciner leurs enfants ou pupilles seront passibles d'une amende de 20 à 100 francs.

Ce projet de loi fut repoussé par le Sénat.

A partir de 1872, le rapporteur annuel de la Commission de Vaccine se fait un devoir de rappeler au Ministre, chaque année, la nécessité d'obtenir une loi rendant la vaccination obligatoire. Nous nous associons de grand cœur, dit Blot, en 1872, aux vœux exprimés par plusieurs de nos honorables confrères des départements pour demander de chercher par tous les moyens à rendre les *vaccinations obligatoires*. Chaque année, ce sont les mêmes réclamations qui sont rééditées.

Les pouvoirs publics ont enfin pris l'initiative de la loi sur la vaccination obligatoire si impérieusement réclamée. Le 8 mars 1881 la Chambre vient de commencer le vote du projet de loi Liouville, mais le baron Larrey étant intervenu, ce vote a été suspendu et le ministre demande d'urgence l'avis de l'Académie.

Immédiatement, une Commission composée de MM. Guyon, Parrot, Hervieux, Colin (Gabriel), Legouest, Guéniot, membres de la Commission permanente de Vaccine pour l'année 1881, et de MM. Tarnier, Depaul, Blot, Fauvel, le baron Larrey et Th. Roussel fut chargée de l'examen de ces documents et fut priée de soumettre dans le plus bref délai possible un rapport à la discussion de l'Académie.

Le 29 mars, quinze jours après la nomination de la Commission, M. Blot, directeur du Service de la Vaccine et rapporteur de cette Commission, donnait lecture en séance publique de son rapport.

Dans la discussion qui s'engagea à la suite de cette lecture, Depaul plaida avec beaucoup d'ardeur contre le principe de l'obligation, cherchant à montrer que non seulement il était vexatoire, mais qu'il était incapable d'agir efficacement dans la lutte contre la variole. Pour lui, la variole doit être combattue par la vaccination, en créant

de nouveaux foyers de vaccine, et en rémunérant convenablement les vaccinateurs.

D'importants arguments furent développés par Fauvel, des objections furent faites par Hardy, Guérin, Larrey, qui déterminèrent une nouvelle réplique du rapporteur, enfin, la discussion fut close le 26 avril, et le vote des conclusions eut lieu le 3 mai, soit un mois et demi après que l'Académie avait été saisie de la question.

Finalement, conformément aux votes successivement émis par l'Académie au cours de cette discussion, les résolutions suivantes sont adoptées :

« L'Académie pense qu'il est urgent et d'un grand intérêt public qu'une loi rende la vaccination obligatoire.

« Quant à la revaccination, elle doit être encouragée de toutes les manières, et même imposée par des règlements d'administration, dans toutes les circonstances où cela est possible, notamment par les pouvoirs municipaux, partout où les médecins des épidémies et les Conseils d'Hygiène, leur auront signalé la nécessité de cette obligation.

« L'Académie émet, en outre, le vœu que l'isolement des varioleux, surtout dans les établissements hospitaliers, soit imposé par des mesures législatives. »

A l'unanimité, moins une voix, le rapport avait été adopté en Commission, il fut adopté à l'Académie par 46 voix contre 19, sur 67 votants.

Comme il arrive bien souvent, la victoire resta définitivement à la minorité, et pour le malheur de la France, la loi ne sortit plus du Parlement.

Parmi les causes qui s'opposèrent à l'adoption de ce projet de loi, il faut reconnaître qu'une des principales fut l'impossibilité, qui existait alors, d'obtenir en quantité suffisante le vaccin nécessaire à l'ensemble des opérations. On devait encore, à cette époque, compter sur le vaccin humain, comme appoint très important, et tout le monde en redoutait les dangers. Les ressources pécuniaires étaient également insuffisantes pour réaliser une bonne organisation du Service vaccinal, et beaucoup de personnes espé-

raient que la nouvelle loi donnerait à ce service toute l'extension désirable.

Les années qui suivirent, les demandes en faveur de la vaccination obligatoire continuèrent d'être adressées à l'Académie, et l'Académie avec une persévérance inlassable, pendant vingt ans encore, continua de les appuyer de toute son autorité en les transmettant au Ministre.

Le 22 juillet 1890, à la suite d'une importante communication de Lagneau, l'Académie avait nommé une Commission chargée d'étudier la grave question de la *dépopulation de la France*. Cette Commission, composée de MM. Brouardel, Javal, Théophile Roussel, Roger, Guéniot, Rochard et Lagneau, dès le début de ses travaux, distingua parmi les maladies qui causent notre dépopulation, celles qui étaient évitables, et la variole fut aussitôt l'objet de toute son attention.

Successivement, Hervieux, Le Fort, Proust, Colin (Léon), Lagneau, Brouardel développent d'intéressantes considérations sur les moyens de combattre efficacement la variole. Hervieux fait connaître les avantages que les colonies ont retirés de l'obligation vaccinale là où elle a été imposée. Il indique que, relativement à l'adoption d'une loi pour la vaccination obligatoire, 88 Conseils départementaux ayant été consultés, 63 ont répondu et 59 se rallient aux vœux du Conseil Central d'Hygiène et de Salubrité des Pyrénées-Orientales qui le premier réclamait la vaccination obligatoire.

Le Fort déclare qu'il est partisan de la vaccination, mais qu'il n'admet pas l'obligation; il est partisan de l'isolement obligatoire des contagieux, et pense que l'isolement des varioleux sera plus efficace pour combattre la variole que la vaccination obligatoire.

Proust fit la démonstration de l'utilité des deux moyens qui sont d'ailleurs tous deux employés en Allemagne pour combattre la variole, mais de ces deux moyens, la vaccination obligatoire est de beaucoup le plus efficace, le plus facile à appliquer et le moins vexatoire.

Après de brillantes interventions de Léon Colin, de Dujardin-

Beaumetz et de Brouardel, la longue discussion sur le faible accroissement de la population en France, se termina le 5 mai 1891 par le vote des cinq vœux suivants concernant la vaccination :

« 1° Que la vaccination et la revaccination soient rendues obligatoires par une loi;

« 2° En attendant que cette loi d'intérêt national ait été adoptée par le Parlement, l'Académie émet le vœu que la vaccination et la revaccination soient encouragées et facilitées par tous les moyens possibles, en tout temps, et notamment toutes les fois que la nécessité d'y avoir recours aura été signalée aux pouvoirs municipaux par le Conseil d'Hygiène ou les médecins des épidémies, mais surtout lorsqu'apparaît une menace d'épidémie de variole, parce que, contrairement au préjugé populaire, la vaccination et la revaccination sont le plus sûr moyen d'en arrêter les progrès;

« 3° Que les enfants soient tous vaccinés et revaccinés dans les écoles, comme les soldats le sont dans l'armée de terre et dans l'armée de mer;

« 4° Que l'isolement des varioleux, surtout dans les établissements hospitaliers, soit imposé par des mesures législatives;

« 5° Qu'un service régulier de vaccination, fonctionnant dans toute l'étendue du territoire, soit organisé de telle façon que chacun puisse se faire vacciner ou revacciner à jour fixe, sans déplacement notable et sans frais ».

En 1891, l'augmentation de la subvention au Service vaccinal de l'Académie, qui a permis d'étendre la production vaccinale, a notablement réduit la mortalité variolique à Paris. « Vienne, ajoute le rapporteur, une loi sérieuse qui substitue des prescriptions inflexibles à des injonctions facultatives, ce n'est plus une réduction de notre mortalité par variole que nous obtiendrons, mais la suppression du fléau. »

En 1901, le Sénat commence à s'occuper du dossier de la vaccine obligatoire, qui lui était revenu ratifié par la Chambre, depuis quelques années.

1. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1891, t. XXV, p. 718.

Le 15 février 1902 est enfin promulguée la loi si réclamée et depuis si longtemps attendue « *relative à la protection de la santé publique* ».

Tout ce qui concerne la vaccine est condensé dans l'article 6 ainsi rédigé :

ART. 6. — La vaccination antivariolique est obligatoire au cours de la première année de la vie, ainsi que la revaccination au cours de la onzième et de la vingt et unième année.

Les parents ou tuteurs sont tenus personnellement de l'exécution de ladite mesure.

Un règlement d'administration publique, rendu après avis de l'Académie de Médecine et du Comité consultatif d'Hygiène publique de France, fixera les mesures nécessitées par l'application du présent article.

Il fallut encore quelques années, environ cinq ans, pour mettre au point les règlements et les mesures nécessités par l'application du présent article et aussi pour organiser l'ensemble du service. Ce n'est qu'à partir de 1907 que la loi fut à peu près bien appliquée.

Les difficultés qu'elle eut à surmonter ne surprisent personne ici ; on les avait prévues, on avait même imprimé à l'avance que l'indifférence du peuple serait invincible, que la loi resterait lettre morte, car elle ne pouvait recevoir aucune sanction.

Depuis 1907, en effet, il a été souvent déploré ici que la loi ne fût pas complètement obéie et qu'elle n'eût pas de sanction. Mais, sans trop s'attarder aux imperfections qui pourront être et qui seront améliorées un jour, si l'on cherche à se renseigner sur l'influence de l'obligation, si l'on veut apprécier les avantages qu'elle a procurés, il faut considérer la courbe de la mortalité variolique.

En France, depuis 1877, la mortalité variolique annuelle oscillait entre 1.500 et 3.000. A partir de 1907, c'est-à-dire depuis treize ans, cette mortalité n'a plus atteint la centaine, sauf en 1913, et uniquement à cause de Marseille où les vaccinations n'ont été sérieusement faites qu'à partir de 1913¹.

Quant à Paris, la mortalité variolique annuelle, depuis 1907, a

1. Depuis 1913, grâce à l'intervention du Dr Arnaud, directeur du Bureau municipal d'Hygiène, le service des vaccinations a été complètement réorganisé.

toujours été inférieure à la dizaine. En 1910, exceptionnellement, il y eut 18 cas, et, en 1919, 34 cas. Notons enfin, que pendant les premières années de la guerre, la mortalité variolique fut nulle, ce qui ne s'était jamais vu.

Cet abrégé de statistique est suffisamment démonstratif. Il montre d'une part, que tout ce que l'on pouvait espérer de la vaccination obligatoire a été obtenu. La loi obligatoire n'a soulevé nulle part ces mouvements de révolte, ni même de protestation dont nous avaient menacés les adversaires de l'obligation. L'inertie des masses, au contraire, a été ébranlée, et peu à peu les populations indifférentes se sont laissées entraîner ou convaincre par les avantages de la vaccination.

Et comment en aurait-il pu être autrement?

Si l'éloquence des faits et des statistiques ne suffisait pas, si une dernière preuve était encore nécessaire, ne vient-elle pas de nous être donnée par la disparition de la variole au début de la guerre, au moment où elle était le plus à redouter. Est-elle assez démonstrative cette disparition de la variole au moment même où toutes les conditions favorables à la faire apparaître et à en assurer le développement se trouvaient réunies? Ne montre-t-elle pas jusqu'à l'évidence, que la puissance de la revaccination est réellement capable de faire disparaître, et la mortalité, et la morbidité varioliques, si on l'utilise convenablement?

Mais, diront peut-être les derniers opposants de la vaccination obligatoire, ce n'est pas l'obligation qui a supprimé la mortalité variolique, ce sont les conditions nouvelles de la vaccination. Depuis 1906, on produit du vaccin en quantité illimitée, on trouve partout du vaccin et ce vaccin d'activité contrôlée donne à tous coups d'excellents résultats.

Je n'aurais garde de méconnaître la valeur de cet argument, je sais mieux que personne que des perfectionnements de technique ont complètement transformé la production vaccinale et rendu de très importants services, mais cela ne diminue en rien les avantages qui sont dus à l'obligation. S'il est indispensable d'avoir du bon vaccin et en quantité illimitée, cela ne suffit pas, je n'en veux pour

preuve que ce qui vient de se produire à Paris, en 1919. Le vaccin n'a pas manqué à Paris en 1919, il était en aussi grande quantité que pendant la guerre, sa qualité n'a pas été inférieure à ce qu'elle était les années précédentes, mais il est mort à Paris, en 1919, 34 personnes de variole.

Qu'est-ce à dire? — Ce retour de la variole montre simplement qu'aussitôt que la crainte du danger se dissipe et si l'obligation n'intervient pas, on cesse les revaccinations : et aussitôt que l'on cesse les revaccinations, les germes varioliques retrouvent un terrain favorable à leur développement.

En somme, l'espérance que l'on caressait en réclamant la loi de l'obligation vaccinale n'était pas une chimère, la loi de 1902 a été véritablement un bienfait, elle a permis de réaliser une économie très importante, car elle a sauvé de nombreuses existences.

Si tous les avantages que nous retirons actuellement de la vaccine ne nous viennent pas de l'obligation légale, nous devons cependant à la loi sur la vaccination obligatoire, la plupart des améliorations qui ont été réalisées. Ce sont, en effet, les besoins impérieux nécessités par l'application de la loi, ce sont aussi les conditions des recherches améliorées, à l'occasion de cette même loi, qui ont permis de mieux surveiller la qualité des semences, d'augmenter le rendement des cultures, d'en contrôler la pureté et l'activité avec plus de précision.

En résumé, directement ou indirectement, les progrès réalisés depuis 1902 dans la lutte contre la variole, et les économies qui en résultent, sont dus au vote de la *loi relative à la protection de la santé publique*.

*
*
*

L'étude de la vaccine, comme l'étude de toute maladie, a posé une série de problèmes relatifs : à la nature de l'agent infectieux — à son origine — à sa transmission — à son évolution dans l'organisme — à son influence sur l'état de santé et de maladie des individus — à sa durée et aux conséquences de son action. Toutes ces questions furent étudiées ou discutées par l'Académie.

La nature du virus vaccinal fut l'objet d'assez nombreuses investigations. On s'était demandé s'il s'agissait d'un ferment soluble ou d'un ferment figuré. Chauveau, en 1868, par d'ingénieuses expériences, sans se servir du microscope, a montré que le virus vaccinal est un agent figuré. Plus tard, on reconnut par la filtration que la ténuité de ce virus est très grande et qu'il peut traverser les pores de certaines bougies.

De nombreuses et belles expériences furent faites aussi pour établir l'origine du vaccin. Jenner, le premier, s'était préoccupé de cette origine, et ses observations l'avaient amené à cette opinion que le Cow-pox est une affection transmise à la vache par le cheval : « Si vous rencontrez le Cow-pox dans un troupeau de vaches, disait-il, tenez pour certain qu'il a été apporté par des hommes qui venaient de panser des chevaux malades de cette maladie que les Anglais appellent *the grease*. »

L'expérimentation qui eut été nécessaire pour confirmer cette hypothèse échoua entre les mains de Jenner, elle réussit plus tard entre celles de nombreux expérimentateurs, mais d'une façon très inconstante.

En France, le grease fut considéré soit comme l'analogue du javart, soit, plus généralement, comme identique à la maladie appelée *les eaux aux jambes*. Ni Bousquet, ni Depaul ne réussirent à obtenir du vaccin en inoculant les eaux aux jambes, mais quelques observations fortuites, complétées par des inoculations expérimentales, permirent d'étudier la question des relations de la vaccine équine et de la vaccine bovine.

Ce fut à Toulouse que le hasard, en 1860, conduisit les investigateurs. Une épizootie avait atteint une centaine de chevaux à Rieumes, et avec l'un d'eux conduit à l'école vétérinaire de Toulouse, des essais expérimentaux montrèrent que l'affection était inoculable à la vache, puis secondairement à l'homme, et que l'éruption donnait lieu à un vaccin typique identique à la vaccine ordinaire. Cette vaccine immunisait contre l'inoculation du vaccin couramment employé.

Leblanc appelé à formuler un avis sur cette épidémie, arriva trop

tard à Toulouse pour déterminer la nature de l'épizootie, mais ce qu'il vit des accidents, en voie de guérison, lui permit d'affirmer qu'il ne s'agissait pas des eaux aux jambes.

La Commission toulousaine, nommée à l'occasion de cette épizootie, en a fixé les caractères de son mieu et son rapport¹ établit qu'il s'agissait d'une affection pustuleuse voisine de la variole et de la vaccine.

De cette observation Bousquet n'a pas conclu que le Cow-pox fut engendré par le cheval, car il y a des exemples de Cow-pox sur les vaches, loin de toute fréquentation des chevaux et inversement. Pour lui, la vache et le cheval seraient sujets à une affection commune capable d'engendrer la vaccine. Depaul pense qu'il y a identité d'origine et de nature pour la vaccine et pour la variole. « La vaccine, dit-il², n'étant pour moi autre chose que la variole inoculée aux animaux (chez lesquels elle produit le Cow-pox pour la vache, la clavelée pour le mouton), et reportée de ceux-ci à l'homme. Il est présumable que l'éruption observée chez la jument qui a servi à l'expérience de Toulouse était une affection de ce genre. Toutes ces maladies inoculables d'une espèce à une autre ne sont au fond que la même maladie, la variole. Tout cela exclut à mes yeux l'idée que les eaux aux jambes aient rien de commun avec la vaccine. »

L'opinion de Depaul fut combattue. Reynal montra que l'on s'était peut-être trop pressé d'admettre l'opinion que les eaux aux jambes ne peuvent pas engendrer la vaccine. Dans l'évolution de la maladie des eaux aux jambes, il y a plusieurs phases et il se pourrait bien que l'on ne puisse réussir les inoculations à la génisse qu'au début de l'infection. Quant au *javart* donné comme correspondant au *grease*, c'est une erreur de traduction reconnue par le traducteur lui-même. Enfin, l'expérimentation contredit l'opinion que la variole du cheval soit analogue à celle de la vache, du mouton et de l'homme.

Un exposé de la question par Leblanc conduisit à cette conclu-

1. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1862, t. XXVII, p. 835.

2. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1862, t. XXVII, p. 879.

sion que la maladie observée à Toulouse peut donner le Cow-pox à la vache, mais que cette maladie n'est pas les eaux aux jambes.

Sur ces entrefaites, le 23 juin 1863, Henri Bouley présente à l'Académie un fait d'un caractère *révolutionnaire*, comme il l'appelle. Il a inoculé, à Alfort, une vache avec le liquide de vésicules rosées rencontrées dans la bouche d'un cheval et il a produit le Cow-pox. Deux enfants ont été vaccinés avec ce soi-disant Cow-pox et l'un d'eux a présenté une très belle éruption vaccinale.

Depaul, après avoir étudié les faits annoncés par Bouley, après avoir vu l'éruption buccale des chevaux fut amené à considérer ces boutons non comme de simples aphtes de la bouche, mais comme la manifestation d'une maladie éruptive générale. Pour lui, cette affection a tous les caractères de la variole. Aussi, cherche-t-il les pustules ailleurs que dans la bouche, et en constate-t-il la présence sur les membres.

Bouley, cependant, continue ses observations et réussit de nouvelles inoculations; il montre que cette affection n'est pas la variole, c'est bien une affection générale comme le pense Depaul, mais c'est une infection qui a une individualité propre, et il la dénomme « Horse-pox ». Il montre que le Horse-pox ne se confond ni avec la fièvre aphteuse, ni avec la clavelée, ni avec le javart, mais qu'il est identique au Cow-pox et à la Vaccine. La conception de Jenner se justifie et les irrégularités constatées dans l'inoculation des eaux aux jambes s'expliquent aussi.

Une étude rétrospective très intéressante de Bouvier permet de reconnaître que le grease du temps de Jenner, le grease observé par Loy, le grease constitutionnel, comme il l'appelait, est bien le Horse-pox. Quand la stomatite aphteuse s'accompagne d'éruption aux jambes, celle-ci en effet peut facilement être confondue à certains moments de son évolution avec les eaux aux jambes. C'est cette éruption qui fut observée à Rieumes, dans l'épidémie dite de Toulouse et dont un spécimen fut réinoculé par Lafosse.

Une lutte oratoire des plus vives, se poursuivant parfois sur le ton aigre, eut lieu à l'occasion de ces belles expériences d'Alfort, d'abord entre Bouley et Depaul, puis, entre Guérin, Depaul et

Bousquet qui amena successivement à la tribune Leblanc, Reynal, Magne, Bouvier, Devergie et Briquet. La question personnelle fut mise en cause à plusieurs reprises, mais si laissant aujourd'hui de côté ces rivalités qui n'intéressent plus que quelques rares amateurs des petites histoires du temps passé, on cherche à résumer les notions nouvelles établies, on peut les indiquer de la façon suivante : il existe chez le cheval une maladie générale, pustuleuse, le Horse-pox, qui reporté sur la vache engendre le Cow-pox. Le grease de Jenner, le grease constitutionnel n'est rien d'autre que le Horse-pox. L'éruption de Horse-pox quand elle se manifeste sur les jambes, peut ressembler aux eaux aux jambes et peut être confondue avec cette dernière affection. Le grease n'a donc que quelques points de contact avec les différentes lésions qualifiées d'eaux aux jambes, javart, feu de Saint-Antoine, mal du talon, ulcération du jarret.

En somme, restait bien acquise la description d'une affection nouvelle nettement caractérisée, le Horse-pox, à laquelle la conception doctrinale de Depaul avait donné toute son ampleur. La trouvaille expérimentale de Bouley, comme il l'appelait, était donc devenue véritablement une belle découverte expérimentale.

Quant aux discussions entre Depaul, Guérin, Bousquet, il en était résulté une impression générale assez nette, à savoir : que la variole n'est pas une maladie unique qui change de caractère avec l'espèce animale sur laquelle elle évolue, la variole est distincte de la vaccine, de la clavelée et des autres affections dites varioliques.

La variole qui a des liens si étroits avec la vaccine n'aurait-elle donc aucune parenté avec la Vaccine et avec le Horse-pox ?

La conception de Depaul, la vieille conception de Jenner ne manque cependant pas d'être très séduisante. Avec Jenner et depuis Jenner, beaucoup de médecins se sont déclarés unicistes convaincus. A la simple considération théorique, certains ont essayé d'ajouter la confirmation expérimentale. Or, l'expérience, suivant les circonstances, s'est quelquefois montrée favorable à la conception de l'unicité des germes, mais le plus souvent est restée muette. Entre certaines mains, le virus variolique semble s'être prêté à la trans-

formation désirée, ayant l'air de perdre sa virulence première pour devenir vaccin, mais entre d'autres il est resté ce qu'il était, refusant d'évoluer sur un terrain qui n'était pas son terrain habituel; tantôt disparaissant, tantôt conservant en sommeil sa virulence originelle et reproduisant la variole dès que les circonstances devenaient favorables.

Il faut bien le dire, l'expérimentation resta souvent stérile entre les mains des médecins français. Chez nous, la transformation du virus variolique en vaccin a échoué entre les mains des plus habiles et des plus réputés, et ceux qui l'admirent, l'ont admise surtout d'après une conception théorique.

Les discussions qui venaient de se produire à propos de la découverte du Horse-pox avaient ranimé cette controverse et la théorie de Depaul appelait de nouvelles recherches expérimentales. Bousquet qui n'avait jamais réussi dans ses tentatives de transformation du virus mettait Depaul au défi de déclarer publiquement qu'il ait réussi à transformer le virus variolique en vaccin. Depaul, en effet, faisait surtout valoir les arguments qui dans la littérature lui étaient favorables, et n'abordait pas volontiers le terrain expérimental, ou n'y touchait que discrètement.

Ce que ne fit pas Depaul, d'autres le firent, et l'année suivante l'Académie était mise au courant des belles recherches de la Société des Sciences médicales de Lyon, par son président Chauveau. Toutes ces expériences étaient savamment conçues et furent correctement exécutées, je ne les rapporterai pas ici, car elles sont certainement encore présentes à la mémoire de tous ceux que la variole et la vaccine intéressent. Cinquante bêtes, vaches et chevaux, furent inoculées soit avec le virus variolique, soit avec du vaccin et ont donné des résultats non douteux. Le vaccin a toujours donné de la vaccine et le virus variolique de la variole, voici d'ailleurs les conclusions rapportées par Chauveau¹ :

« 1° La variole humaine s'inocule au bœuf et au cheval avec la même certitude que la vaccine.

1. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1865, t. XXX, p. 815.

« 2° Les effets produits par l'inoculation des deux virus diffèrent absolument.

« Chez le bœuf, la variole ne produit qu'une éruption de papules, si petites, qu'elles passent inaperçues quand on n'est point prévenu de leur existence. La vaccine, au contraire, engendre l'éruption vaccinale, type dont les pustules sont si larges, si bien caractérisées.

« Chez le cheval, c'est aussi une éruption papuleuse, sans sécrétion ni croûtes, qu'engendre la variole; mais quoique cette éruption soit beaucoup plus grave que celle du bœuf, on ne saurait jamais la confondre avec le Horse-pox, si remarquable par l'abondance de sa sécrétion et l'épaisseur de ses croûtes.

« 3° La vaccine inoculée isolément aux animaux des espèces bovine et chevaline les préserve en général de la variole.

« 4° La variole inoculée à ces mêmes animaux s'oppose généralement au développement ultérieur de la vaccine.

« 5° Cultivée méthodiquement sur ces mêmes animaux, c'est-à-dire transmise du bœuf au bœuf et du cheval au cheval, la variole ne se rapproche pas de l'éruption vaccinale. Cette variole reste ce qu'elle est ou s'éteint tout à fait.

« 6° Transmise à l'homme, elle lui donne la variole.

« 7° Transmise à l'homme et transportée de nouveau sur le bœuf ou le cheval, elle ne donne pas davantage, à cette seconde invasion, le Cow-pox ou le Horse-pox.

« Donc, malgré les liens évidents qui, chez les animaux comme chez l'homme, rapprochent la variole de la vaccine, ces deux affections n'en sont pas moins parfaitement indépendantes, et ne peuvent pas se transformer l'une dans l'autre. »

C'est en vain que Depaul cherche dans les expériences lyonnaises des faits favorables à sa doctrine uniciste. Les expériences retracées par Chauveau ne se prêtent pas à une autre interprétation que celle qu'il a donnée. Il fait connaître en dernier lieu, pour prévenir de nouveaux désastres, que le produit variolique qu'il a recueilli après passage sur la génisse a servi à vacciner dix enfants. « Les dix enfants qui ont subi cette inoculation ont tous eu une éruption généralisée, discrète et bénigne, dans quatre cas, confluyente et plus

ou moins grave dans les six autres cas. Sur ces six varioles graves, trois, malgré l'intensité des symptômes ne furent pas inquiétantes; deux mirent les malades à deux doigts de leur perte, une entraîna la mort de l'enfant¹. »

Après les communications de Chauveau, il n'y eut plus en France de nouvelles tentatives de vaccination humaine avec des produits varioliques transplantés. Les recherches expérimentales sur la variole ne furent plus que des recherches de laboratoire ayant toujours pour but de surprendre, si possible, des liaisons de filiation entre la variole et la vaccine.

Les expériences de Juhel Renoy et Dupuy furent relatées ici, et vous les avez certainement encore présentes à la mémoire. Celles poursuivies dans ces dernières années à l'hôpital Claude-Bernard et à l'Institut supérieur de Vaccine sont dues à la collaboration de MM. Kelsch, Teissier, Wurtz, Camus, Tanon, Duvoir et Marie.

Tout ce qui avait été fait par Chauveau et la Commission lyonnaise nous le refîmes, avec un matériel de choix et dans des conditions qui nous parurent excellentes. Tout ce qu'on peut employer comme produits varioliques, nous l'avons essayé : sérosité transparente, liquide pustuleux plus ou moins louche, liquide épais plus ou moins crémeux, croûtes fraîches ou croûtes anciennes, et l'inoculation fut faite soit au moment même où les produits furent recueillis, soit au contraire après les avoir fait vieillir un certain temps. Tous ces produits furent inoculés, tantôt sans mélange, tantôt après trituration avec de la glycérine, suivant le procédé en usage pour la préparation du vaccin. Quoi que nous ayons fait, jamais dans aucune de nos tentatives nous n'avons obtenu de pustules ayant l'aspect des pustules vaccinales. Quant aux suites des inoculations, elles furent à Paris ce qu'elles avaient été à Lyon. Les animaux se montrèrent plus ou moins immunisés, plus ou moins réfractaires à l'inoculation de la vaccine et leur sérum fut reconnu parallèlement plus ou moins antivirulent. Nous avons pu nous convaincre que les inoculations avaient été correctement faites, car toutes les fois que nous avons

1. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 1865, t. XXX, p. 1190.

reporté le virus variolique sur le singe, nous avons toujours obtenu des pustules typiques de variole.

Sans abandonner ces recherches de l'hôpital Claude-Bernard, nous avons poursuivi, au laboratoire de l'Académie, des expériences complémentaires qui ont eu le mérite d'attirer une fois de plus l'attention sur une erreur possible. Quand des recherches de ce genre sont conduites dans un Institut de vaccine, des inoculations accidentelles de vaccin peuvent se produire et en imposer pour une évolution pustuleuse des germes varioliques. Parmi les génisses inoculées à l'Académie simplement avec de la glycérine, quelques-unes ont présenté des pustules aux endroits scarifiés.

Si les virus ne se transforment pas les uns dans les autres, ou du moins s'ils se transforment si difficilement, si capricieusement qu'il est actuellement impossible de réaliser à volonté cette modification, il serait peut-être possible de déterminer comment ces virus interviennent dans les manifestations morbides dites spontanées. C'est ce nouveau et très intéressant problème que Chauveau s'est posé. Il s'est demandé s'il ne pourrait pas faire apparaître l'éruption de la Vaccine ou l'éruption du Horse-pox ailleurs qu'aux points inoculés. Il a cherché à mettre l'organisme dans les conditions de réagir comme il le fait naturellement en dehors de toute intervention locale. Chauveau a pensé qu'il importait avant tout de faire suivre aux germes leurs voies habituelles de pénétration dans l'organisme. Cette entrée des germes ne se produisant pas par la peau et peu vraisemblablement non plus par le tube digestif, il était probable que la voie pulmonaire devait être la voie ordinaire d'infection. Or, on sait que le passage des poussières par les voies respiratoires n'est pas facile, et pour ne pas rester trop longtemps à attendre la réalisation des conditions favorables, Chauveau pensa que des résultats intéressants pourraient être obtenus en simplifiant cette introduction des germes, en les faisant pénétrer directement dans le sang ou dans la lymphe.

Ses premières injections de vaccin dans le sang n'ayant eu aucun résultat, il abandonna cette voie et injecta le virus dans la lymphe. Deux chevaux ainsi inoculés présentèrent au nez, aux lèvres, dans la

région inguinale et aux plis du paturon des pustules spontanées qu'il fut facile d'identifier avec la vaccine, car elles en avaient toutes les propriétés. Il reprit aussitôt les injections intraveineuses, et sur un jument obtint le même succès. Il essaya alors la voie sous-cutanée, et il obtint encore sur le cheval un résultat positif.

Par cette série d'expériences, Chauveau montrait que le Horse-pox artificiel peut être général comme le Horse-pox naturel, et avec les mêmes manifestations.

Le Horse-pox est donc bien une affection générale de l'organisme, dont l'éruption se localise dans des régions de prédilection.

Les relations du Horse-pox et du Cow-pox semblaient devoir se révéler complètement à la lumière de ces nouveaux résultats. Chauveau essaya immédiatement de reproduire le Cow-pox généralisé, le Cow-pox avec ses manifestations pustuleuses spontanées, en procédant sur la génisse comme il avait procédé sur le cheval. Trente-quatre fois il injecta du vaccin à des bovidés, variant les conditions autant qu'il le pouvait, changeant les doses, prenant tantôt des animaux jeunes, tantôt des animaux âgés, tantôt des animaux d'un sexe, tantôt des animaux d'un autre, employant soit la voie lymphatique, soit la voie sanguine, soit encore la voie sous-cutanée, sans jamais obtenir la moindre pustule spontanée.

Déçu dans ses espérances, Chauveau s'arrêta à la conclusion suivante : « De tout ce qui précède, et surtout de ce fait, vraiment fondamental, qu'il a été impossible de reproduire, sur les animaux de l'espèce bovine, le fac-similé des exanthèmes de vaccin, reproduction si facile sur le cheval, concluons que l'organisme de ce dernier animal est incontestablement plus apte à la culture de la vaccine.

« N'allons pas au delà, et ne nions pas que l'organisme du bœuf ne se prête pas à l'évolution naturelle de la vaccine. Tout porte à croire que les échecs constants des tentatives faites pour reproduire expérimentalement le Cow-pox naturel ou spontané tiennent, non à un défaut d'aptitude des sujets d'expériences, mais à ce qu'on n'a pas su réaliser les conditions nécessaires au développement de cet exanthème. »

Plus tard Chauveau reprenant ses expériences sur le cheval ne serait plus arrivé à reproduire cette vaccine généralisée qu'il avait déclarée si facile à obtenir dans l'espèce chevaline.

Reprenant à notre tour, cinquante ans plus tard, l'étude des manifestations spontanées du virus vaccinal, nous sommes arrivés à reproduire à volonté des exanthèmes généralisés chez toutes les espèces animales dont nous pouvions disposer : chez le chien, chez le chat, chez le lapin, chez le cobaye, chez le singe et aussi chez la génisse. C'est qu'en effet nous avons déterminé la condition expérimentale qui avait échappé à Chauveau, cette condition c'est la quantité de virus qu'il faut injecter. Alors que Chauveau croyait qu'une minime quantité de virus suffit pour infecter et pour provoquer une éruption générale, nous avons montré qu'il était nécessaire d'employer une dose déterminée, et cette dose est variable avec l'espèce animale.

Cette détermination quantitative fut établie par de nombreuses expériences, et sans revenir sur les particularités des réactions qui s'observent chez les différentes espèces animales, on peut conclure qu'une loi très générale conditionne l'évolution de la vaccine généralisée.

Quand l'organisme est influencé par une très petite quantité de virus il se produit lentement une immunisation sans symptômes généraux apparents. Si la quantité de virus est plus grande, des symptômes généraux se montrent et de rares éléments pustuleux commencent à apparaître. En augmentant la dose, les manifestations générales s'accusent, et l'éruption devient plus importante. Une quantité encore plus grande de virus peut enfin pousser les réactions de l'organisme à leurs extrêmes limites et l'animal peut mourir avant que l'éruption ait eu le temps d'apparaître.

Nous voici donc maîtres de reproduire à volonté la maladie vaccinale. Ici, par l'inoculation cutanée, une maladie tronquée à simple manifestation locale avec des symptômes généraux plus ou moins marqués, suivant le nombre et la grandeur des piqûres ou des scarifications; là, par l'inoculation intravasculaire, une maladie complète avec ses manifestations générales et son exanthème naturel plus ou

moins intense, suivant le degré d'infection, disons mieux suivant la quantité de virus injectée.

Il ne reste plus qu'à établir les conditions naturelles ordinaires de l'infection vaccinale et de l'infection variolique.

L'étude des maladies, celle de leur développement et de leur régression, ne se limitent plus aujourd'hui à la connaissance de la symptomatologie. On peut se renseigner davantage par une analyse minutieuse des éléments constitutifs des organes, et par les modifications que subissent les humeurs de l'organisme.

La physiologie pathologique s'efforce, dans cette nouvelle voie, de reconnaître les propriétés nouvelles qui apparaissent dans les humeurs au cours des maladies et cherche à en suivre l'évolution.

Ici, tout d'abord, c'est la présence du virus dans le sang et la durée de son existence qu'il importe de déterminer. Les expériences de MM. Calmette et Guérin nous renseignent très exactement. Le vaccin ne subsiste pas longtemps dans le sang, vingt-quatre ou quarante-huit heures après une injection de vaccin dans le sang, il devient très difficile d'en reconnaître la présence par l'inoculation; mais pendant ce délai, si l'on fait un traumatisme cutané, on provoque une localisation pustuleuse.

L'évolution du virus modifie la composition du sang. La nouvelle formule sanguine qui caractérise l'infection vaccinale et l'infection variolique a été bien étudiée par MM. Courmont, Roger, Teissier et leurs élèves.

Le liquide sanguin lui-même, le plasma et le sérum acquièrent de nouvelles propriétés au cours des infections varioliques et vaccinales. C'est tout d'abord l'apparition d'une substance antagoniste du virus, c'est la formation de la substance anti-virulente dont les premières notions suivies bientôt d'une étude très complète vous ont été présentées ici par MM. Bécclère, Chambon et Ménard.

Partant du fait bien connu qu'un individu qui a subi l'influence du virus vaccinal et du virus variolique devient réfractaire à une nouvelle infection vaccinale ou variolique, ces auteurs ont pensé que le mécanisme de cette immunité devait être commandé par une réaction humorale. MM. Bécclère, Chambon et Ménard sont ainsi arrivés

à montrer que mélangé au sérum d'un individu immunisé le vaccin devient impropre à se développer. La neutralisation du virus se fait par des quantités bien déterminées, aussi récemment cette proportionnalité a-t-elle été utilisée pour doser l'activité du virus. Il suffit de constituer un stock de sérum antivirulent et de déterminer la quantité de vaccin dont l'activité peut être neutralisée par l'unité de poids de ce sérum.

Parmi les éléments constitutifs du sérum, MM. Bécclère, Chambon, Ménard, Jousset ont poursuivi la distribution de la substance antivirulente et dernièrement leurs recherches ont été reprises et étendues encore.

La marche de l'immunité, sa progression et son affaiblissement peuvent être suivis par la recherche de la propriété antivirulente. La longue persistance de l'immunité chez certains individus s'accompagne, comme l'ont montré MM. Bécclère, Chambon et Ménard, d'une persistance égale du pouvoir antivirulent du sérum.

Dans la transmission de l'immunité de la mère à l'enfant, c'est encore cette substance antivirulente qui conditionne l'immunité; à mesure de sa disparition, l'enfant se montre de plus en plus réceptif au vaccin et à la variole.

Il restait à glaner dans cette voie féconde si largement ouverte; aussi avons-nous pu étudier comparativement l'action antivirulente du sérum, du liquide céphalo-rachidien, de l'humeur aqueuse, de l'individu immunisé, et reconnaître que parmi ces liquides ce sont les plus pauvres en matières albuminoïdes qui sont les moins actifs.

Les tissus baignés par ces humeurs sont d'autant plus réfractaires au virus que le liquide qui les baigne est plus actif. La cornée, influencée par l'humeur aqueuse qui est rarement antivirulente, même chez les individus les mieux immunisés, reste toujours sensible au virus vaccinal. Si l'on remplace l'humeur aqueuse par un sérum très antivirulent, on peut, après plusieurs interventions, rendre les cellules de la cornée réfractaires au virus. Quand l'expérience est réalisée sur un individu normal, on peut arriver à provoquer l'immunité locale sans qu'il se produise d'immunité générale.

L'immunité humorale conduit naturellement à étudier l'immunité

propre des tissus. Chez un individu immunisé de longue date, on trouve certaines régions des téguments pour lesquelles l'immunité semble disparaître plus vite que pour d'autres, et, comme le sang qui circule est le même partout, on est porté à admettre que les cellules peuvent avoir une immunité propre quelque peu indépendante de l'immunité humorale.

En agissant directement sur la cornée on peut, par une vaccination ménagée, rendre ses éléments réfractaires au vaccin sans que l'individu, dans son ensemble, cesse d'être réceptif à ce virus, et l'humeur aqueuse ne devient pas antivirulente.

A leurs belles études de la propriété antivirulente du sérum, MM. Bécère, Chambon et Ménard avaient entrevu une conséquence qui pouvait être d'un très haut intérêt pour la thérapeutique; c'est l'utilisation de la propriété antivirulente pour traiter les varioleux.

Une première série d'expériences avait d'abord montré que le sérum des génisses immunisées n'est pas doué d'une très grande puissance. Pour empêcher l'évolution du vaccin inoculé, il faut faire des transfusions énormes de sérum. L'application du sérum au traitement des varioleux a confirmé cette constatation expérimentale. De nouvelles recherches destinées à renforcer l'activité antivirulente du sérum ont été reprises récemment, mais actuellement la sérothérapie de la variole n'a pas encore l'efficacité qu'on désirerait obtenir.

Une autre propriété du sérum, décelable *in vitro*, apparaît encore au cours de l'infection de l'organisme par le virus vaccinal ou variolique. MM. Teissier et Gastinel ont montré que dans le sérum des individus infectés par ces virus il existe une sensibilisatrice qui dévie le complément en présence de la lymphe vaccinale ou variolique prise comme antigène. Cette sensibilisatrice disparaît quinze à vingt jours après le début de l'infection et fait place à la substance antivirulente.

Les réactions allergiques ont été aussi étudiées par MM. Teissier et Gastinel; de son côté M. Netter a fait connaître d'intéressantes applications de l'allergie vaccinale à la clinique.

En somme, si, en France, nos recherches, conduites parallèlement

sur la vaccine et sur la variole, ne nous ont pas permis de transformer un virus en un autre, si nous n'avons pas résolu par un résultat positif ce problème de la filiation des germes, nous avons cependant enrichi la pathologie spéciale et la pathologie générale de faits nouveaux assez nombreux qui garderont une place honorable dans l'histoire de la vaccine et de la variole.

Quant au *variolo-vaccin*, nous nous consolerons aisément de ne pas l'obtenir, car, sans lui, avec le seul Cow-pox, dans des conditions plus difficiles que celles qui ont existé dans les Empires centraux, nous avons réussi, pendant la guerre, à supprimer la variole, beaucoup mieux que ne le firent avec lui les Austro-Allemands.

* *

L'histoire du Centre vaccinogène de l'Académie touche en beaucoup de points à l'histoire de la vaccine en France, et l'énumération des directeurs successifs de ce Centre vaccinogène vous en remémorera les grandes étapes. Le directeur de la Vaccine a toujours fait partie de la Commission permanente de la Vaccine et en a toujours été le rapporteur annuel, aussi, à ce double titre, s'est-il trouvé amené à prendre part à toutes les grandes discussions vaccinales.

Bousquet, dès 1820, fut chargé du Service de la vaccine et fut directeur de 1850 à 1864, puis vint Depaul jusqu'en 1873 — puis Blot jusqu'en 1888 — puis Hervieux jusqu'en 1905 — puis Kelsch jusqu'en 1911 et Wurtz jusqu'en 1919.

Avec Bousquet, nous avons vu s'établir et se propager peu à peu la revaccination; avec lui encore ont lieu les débuts des grandes discussions sur la syphilis vaccinale, mais c'est Depaul qui prit la plus grande part, qui joua le plus grand rôle dans ces discussions, c'est lui qui le premier s'occupa de substituer partiellement la vaccination animale à la vaccination humaine. Il joua également un rôle important dans la découverte du Horse-pox, et dans la discussion sur la transformation de la variole en vaccine.

La grande question de la substitution de la vaccine animale à la vaccine jennérienne se continua avec son successeur Blot, de 1873 à 1888, et même avec Hervieux, car la génisse ne remplaça

définitivement l'enfant comme vaccinifère qu'à partir de 1889.

Avec Hervieux, de 1888 à 1905, la vaccination de génisse à bras donna tout ce qu'elle pouvait donner, et les préparations glycérinées prirent progressivement de plus en plus d'importance.

Quant à la vaccination obligatoire déjà réclamée au temps de Bousquet, elle trouva successivement de très ardents défenseurs après Depaul, dans Blot et Hervieux, et elle ne fut enfin établie qu'avec Kelsch qui prit une part très importante à la rédaction des règlements et à l'organisation de l'Institut supérieur de Vaccine, créé pour l'application de cette loi.

L'Académie, nous l'avons rappelé, avait été chargée de propager la vaccine, et son service dut s'efforcer, non seulement de vacciner le plus de monde possible, mais encore de distribuer le plus de vaccin possible, pour permettre de vacciner le plus grand nombre possible de personnes. Ses envois de vaccin toujours gratuits commencèrent en 1823, soit sous forme de tubes — soit sous forme de plaques — soit encore sous forme de lancettes chargées de vaccin : ils furent toujours régulièrement faits et durèrent jusqu'en 1907, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où les instituts reconnus par la loi de 1902 furent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes et jusqu'au moment où l'Institut supérieur de Vaccine fut devenu un organisme de contrôle.

Jusqu'en 1907, le laboratoire de l'Académie ne fut qu'un laboratoire de préparation et d'expédition du vaccin, le travail y fut toujours exécuté avec zèle et exactitude, mais sans organisation véritablement scientifique. Les travaux scientifiques exécutés de 1820 à 1907 étaient donc basés surtout sur les données de la clinique et sur les observations des sujets vaccinés.

A partir de Kelsch il n'y eut plus que des directeurs nommés par l'Académie, et Kelsch fut le premier directeur et le premier organisateur de l'Institut supérieur de Vaccine.

Tout était à faire — pas de laboratoire — pas d'instrumentation — et les locaux se prêtaient assez mal à une installation moderne.

Appelé en 1906, dès le début, comme chef technique à prêter mon

concours à cette organisation, nous fîmes, Kelsch et moi, en collaboration, de notre mieux.

Entretien des semences — amélioration des cultures — organisation de la conservation des vaccins par le froid — technique nouvelle de préparation du vaccin sec — contrôle des vaccins — contrôle des instituts, furent parmi toutes les questions celles auxquelles nous donnâmes nos premiers soins.

Actuellement les cultures de vaccin se font avec des rendements inconnus autrefois — les vaccins conservent plus longtemps leur virulence et peuvent être utilisés plus économiquement. On ne délivre plus de vaccin qui ne soit contrôlé et dont la pureté et l'activité ne soient certaines. De ces changements considérables dans la production vaccinale il est résulté que le vaccin ne fait plus défaut, qu'il donne d'excellents résultats et que l'on peut espérer voir disparaître la variole si les vaccinations sont régulièrement pratiquées.

Si les progrès considérables qui furent réalisés au point de vue pratique (je dis pratique car je ne reviendrai pas sur les travaux scientifiques qui sont sortis également de l'Institut supérieur de Vaccine) si ces progrès ont été obtenus aussi rapidement, n'en doutez pas c'est parce que les moyens nous en ont été donnés.

Les maîtres qui nous ont précédés ont travaillé plus lentement parce qu'ils n'avaient, il faut bien en convenir, ni laboratoires, ni ressources nécessaires pour expérimenter, aussi, ne faut-il pas trop s'étonner qu'il ait fallu plus de 40 ans pour faire accepter la revaccination, 25 ans pour faire adopter la vaccine animale et 50 ans pour obtenir la vaccination obligatoire.

A notre époque, la troisième République a mieux compris ses devoirs envers la Science et les services que les laboratoires peuvent rendre au Pays. Après avoir fait voter la loi de la vaccination obligatoire, le gouvernement nous a donné quelques ressources pour en assurer l'application et pour améliorer les conditions de la vaccination.

Si nous devons aujourd'hui rendre nos comptes au Gouvernement, nous lui dirions :

« Vous nous avez chargés de conserver les semences vaccinales, eh bien ! ces semences ont donné satisfaction à tous les besoins.

« Vous nous avez chargés de surveiller le vaccin, ce vaccin qui était votre grande préoccupation quand vous avez imposé la vaccination obligatoire, ce vaccin que vous craigniez de ne pas trouver en quantité suffisante, ce vaccin qui aurait pu ne pas avoir toute l'activité désirable, ce vaccin qui pouvait déterminer des accidents, — ce vaccin qu'a-t-il donné ?

« Vous avez eu pendant cette guerre des besoins en vaccin qui ont dépassé tout ce que vous pouviez prévoir. On vous a toujours fourni ce vaccin sans délai, ce vaccin était toujours contrôlé, il a toujours été de qualité irréprochable, il s'est montré toujours très actif, et il n'a jamais donné lieu au moindre accident. Enfin, résultat inespéré, vous avez constaté pendant cette guerre, la disparition de la variole. » Voilà les résultats que nous vous avons procurés en créant ou en améliorant ici des moyens de production, de conservation et de contrôle du vaccin.

Et maintenant vous pouvez vous demander si en nous fournissant les ressources nécessaires à notre travail, vous avez fait une bonne opération, si votre placement a été avantageux.

Calculez comme vous le voudrez les pertes que la France eût éprouvées si nous eussions donné prise aux épidémies de variole. Rappelez-vous les 23 000 hommes de notre armée morts en 1870 de variole, notre effectif n'étant alors que de 800 000 hommes et la guerre n'ayant duré que 6 mois. Rappelez-vous les 15 000 morts de variole dans Paris en 1871, les 200 000 cas de la France entière à cette époque : prenez d'autres bases de calcul si vous le préférez, tablez sur les 2 000 ou 3 000 morts de variole que nous avions annuellement en France avant 1902, mais quoi que vous fassiez vous conviendrez avec nous que vous avez véritablement fait une bonne opération et que nous avons bien employé votre subvention.

S'il me fallait faire le bilan complet de notre situation, s'il me fallait vous rendre compte de tous nos travaux, je vous dirais encore que nous ne nous sommes pas contentés de poursuivre des recherches d'ordre pratique, ce qui nous avait paru être le premier

de nos devoirs, mais qu'en même temps nous avons étudié les questions scientifiques qui se rattachent à la vaccine et à la variole. Je vous ai déjà relaté nos expériences sur la variole-vaccine, nos dernières recherches sur l'immunité, nos expériences sur la vaccine généralisée et cela me dispense d'entrer dans plus de détails.

Mais de tout cela, me direz-vous, c'est un certain lustre qui résulte pour l'Institut supérieur de Vaccine. Soit, je l'admets volontiers, mais ce lustre n'est-il profitable qu'à l'Institut supérieur de Vaccine et à ceux qui y travaillent? N'est-il pas utile aussi à la France et à la Science?

Cette considération et cette confiance que l'étranger accorde à nos travaux, croyez-vous qu'à certains jours elles ne soient pas utiles au pays? Et ces progrès réalisés en vaccine qui ont amené le public à avoir plus de confiance dans la vaccine, croyez-vous qu'ils soient sans importance pour le progrès de l'hygiène? Ne croyez-vous pas que la marche triomphale de la vaccine ait été un chemin largement ouvert aux nouvelles initiatives? Croyez-vous que de nouveaux moyens d'immunisation eussent trouvé aussi facilement crédit si la vaccine ne les eût pas précédés?

N'en doutez pas, les traitements préventifs plus ou moins calqués sur la méthode vaccinale ne seraient pas arrivés à se répandre si vite, si la vaccine n'eût fait honneur à ses promesses. C'est la confiance que vous a donnée la vaccine qui vous a permis d'imposer les inoculations contre la fièvre typhoïde et de faire accepter de nouvelles inoculations contre d'autres infections.

Pour renforcer la thèse que je soutiens, serait-il nécessaire de vous rappeler que pour mieux marcher sous l'égide de la vaccine les promoteurs des nouvelles méthodes ont été jusqu'à lui emprunter son nom; jusqu'à qualifier de vaccin et de vaccination des produits et des méthodes qui n'ont aucune parenté avec la génisse?

Nous ne nous plaignons pas de cette usurpation, la vaccine est assez généreuse pour faire bénéficier la science et l'humanité, non seulement de ses méthodes mais aussi de la gloire de son nom.

J'en ai fini, j'ai été long, bien long pour votre attention, mais

certainement trop court pour dire complètement ce que fit l'Académie pour la vaccine pendant ce siècle. J'espère cependant en avoir assez dit pour vous montrer que l'Académie a bien continué et largement étendu l'œuvre du Comité central de Vaccine, qu'elle a su faire triompher la Vaccine aux heures difficiles de son histoire, qu'elle lui a maintenu une place glorieuse dans la science, mieux encore qu'elle en a convenablement développé et habilement fait fructifier toutes les qualités.

Ayant ainsi accru l'importance du dépôt qui lui fut confié, il y a cent ans, l'Académie est aujourd'hui pleinement satisfaite d'avoir contribué par l'ensemble de ses travaux à faire mieux apprécier la belle découverte de l'immortel Jenner.

TABLE

Ordonnance portant création de l'Académie Royale de Médecine. . . .	1
Centenaire de l'Académie de Médecine	7
Séance inaugurale.	9
Discours de M. LAVERAN, président de l'Académie	13
Adresses, lettres et dépêches reçues par l'Académie.	21
Discours de M. ACHARD, secrétaire annuel.	67
Discours de M. A. HONNORAT, Ministre de l'Instruction publique. .	69
Réception à l'Hôtel de Ville	77
Discours de M. LE CORBEILLER, président du Conseil Municipal . .	79
Discours de M. AUTRAND, préfet de la Seine.	82
Discours de M. le D ^r RICHELOT, Vice-président de l'Académie de Médecine.	85
Discours de M. le P ^r D'ESPINE, délégué de la Faculté de Médecine de Genève	86
Banquet. Toasts.	88

CONFÉRENCES

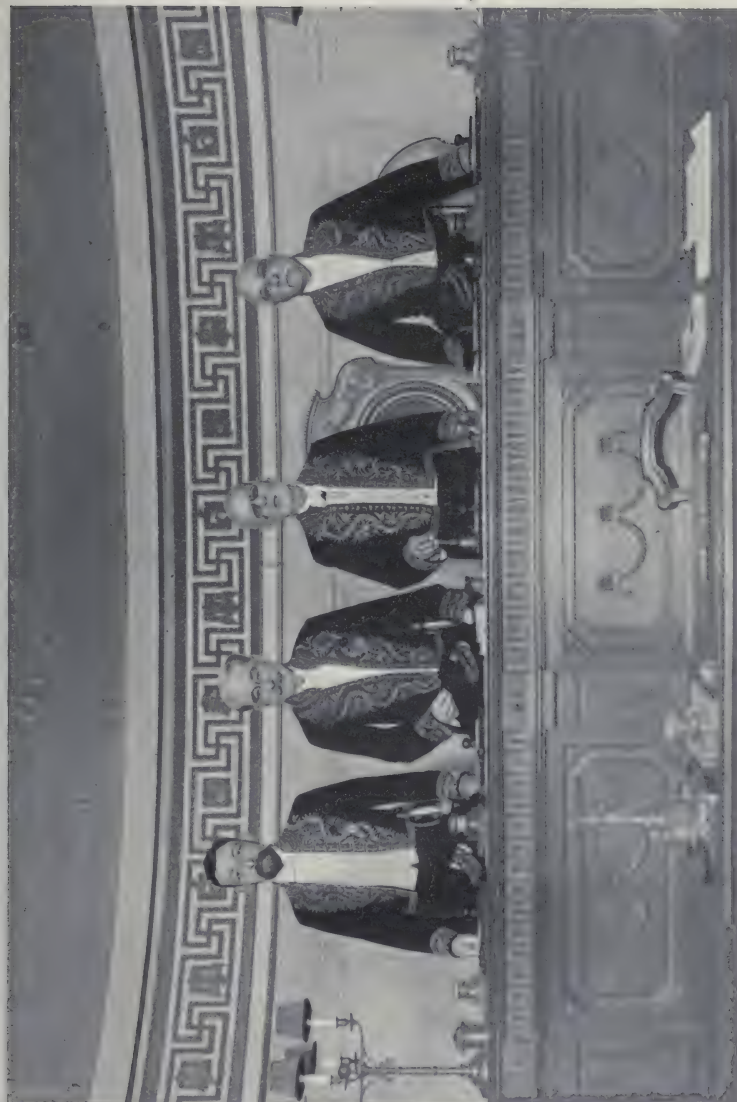
Rôle de l'Académie dans l'évolution de l'hygiène publique, par M. VAIL- LARD.	109
Un siècle de Médecine à l'Académie, par M. A. CHAUFFARD	141
La chirurgie à l'Académie. Esquisse historique, par M. EDMOND DELORME.	165
Les Bienfaiteurs de l'Académie, par M. MAURICE HANRIOT.	209
Un siècle d'hydrologie à l'Académie, par M. G. MEILLÈRE.	221
La vaccine à l'Académie de Médecine (de 1820 à 1920), par M. L. CAMUS.	239

PORTRAITS DES MEMBRES CONSTITUANT L'ACADÉMIE EN 1920

IMPRIMERIE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS — PARIS

LE BUREAU (1920)



ACHARD

RICHELOT

LAVERAN

HANRIOT

1^{re} SECTION. — ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE



PRENANT
NICOLAS

SÉBILEAU
HENNECUI

LANGLOIS
HENNECUI

DELEZENNE
CH. RICHEL

CAMUS
GLEY

II^e SECTION. — PATHOLOGIE MÉDICALE



LABBÉ	JEANSELME	SERGENT	TEISSIER	DARIER	DOPTER	GUILLAIN
MARFAN	MARIE	CHAUFFARD	BABINSKI			

III^e SECTION. — PATHOLOGIE CHIRURGICALE



DE LAPERSONNE
JALAGUIER

SIEUR
QUÉNU
DELORME

HARTMANN
SCHWARTZ

IV^e SECTION. — THERAPEUTIQUE ET HISTOIRE NATURELLE MÉDICALE



MARTIN	BALZER	LERMOYER	VAQUEZ	RÉNON
HUTINEL		HAYEM	BRUMPT	GILBERT
			LAVERAN	

V^e SECTION. — MÉDECINE OPÉRATOIRE



WALTHER

RICHELOT

BAZY

ROUTIER

VI^e SECTION. — ANATOMIE PATHOLOGIQUE



ROGER SIREDEY ACHARD BRAULT MÉNÉTRIER
LETULLE

VII^e SECTION



DOLÉRIE

PINARD

BAR

CUÉNIOT

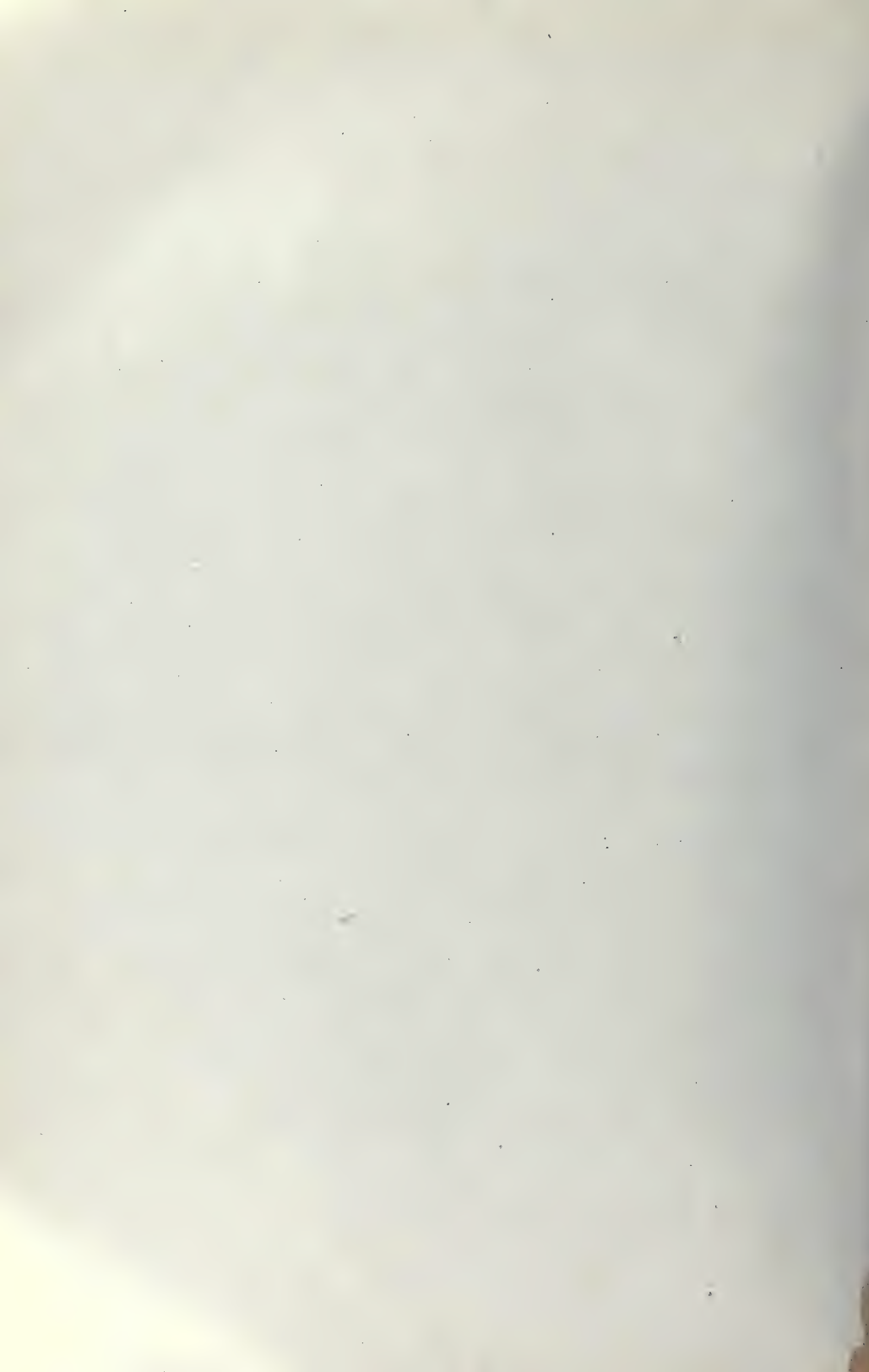


BALTHAZARD
VINCENT

CALMETTE
NETTER

BERNARD
VAILLARD

THIBERGE
DUPRÉ



IX^e SECTION. — MÉDECINE VÉTÉINAIRE



CADIOT
BARRIER

MARTEL
RAILLET
KAUFMANN

X^e SECTION. — PHYSIQUE ET CHIMIE MÉDICALES



DEGREZ	A BROCA	BÉCLÈRE	D'ARSONVAL	POUCHET
REGNARD	GARIEL	A. ROBIN	HANRIOT	

XI^e SECTION. — PHARMACIE



FOURNEAU
PATEIN

GRIMBERT

MOUREU

MEILLÈRE
GUIGNARD

D. BERTHELOT
LÉGER

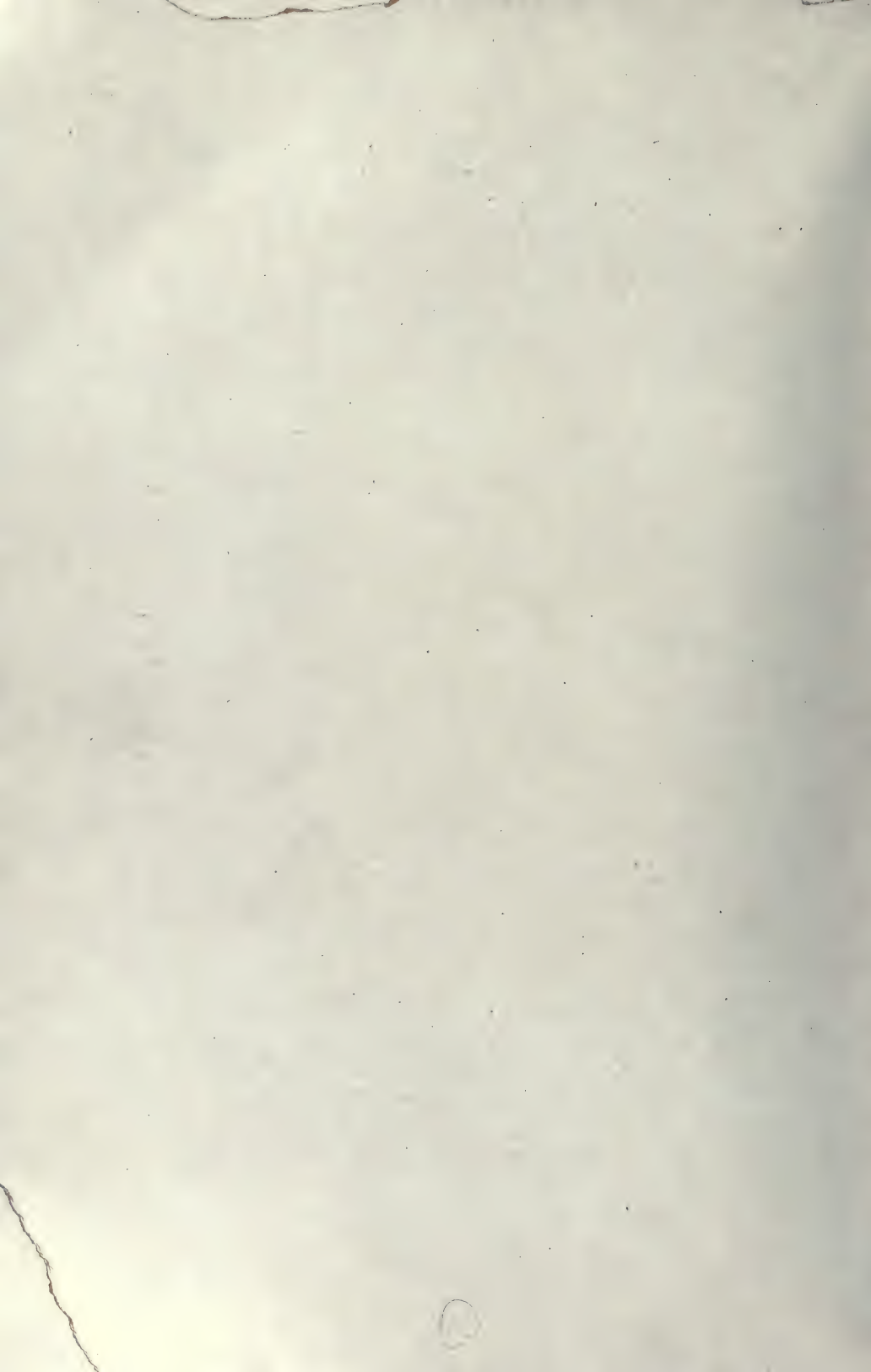


BESANÇON	VALLIN	DUPLAY	BÉHAL	FRANÇOIS FRANCK	G. CLÉMENTEAU	RIBEMONT-DESSAIGNES
ED. PERRIER	WEISS	KIRMISSON	CH. MONOD	CHAMPETIER DE RIBES	LE DENTU	PETIT
		RANVIER			PORAK	

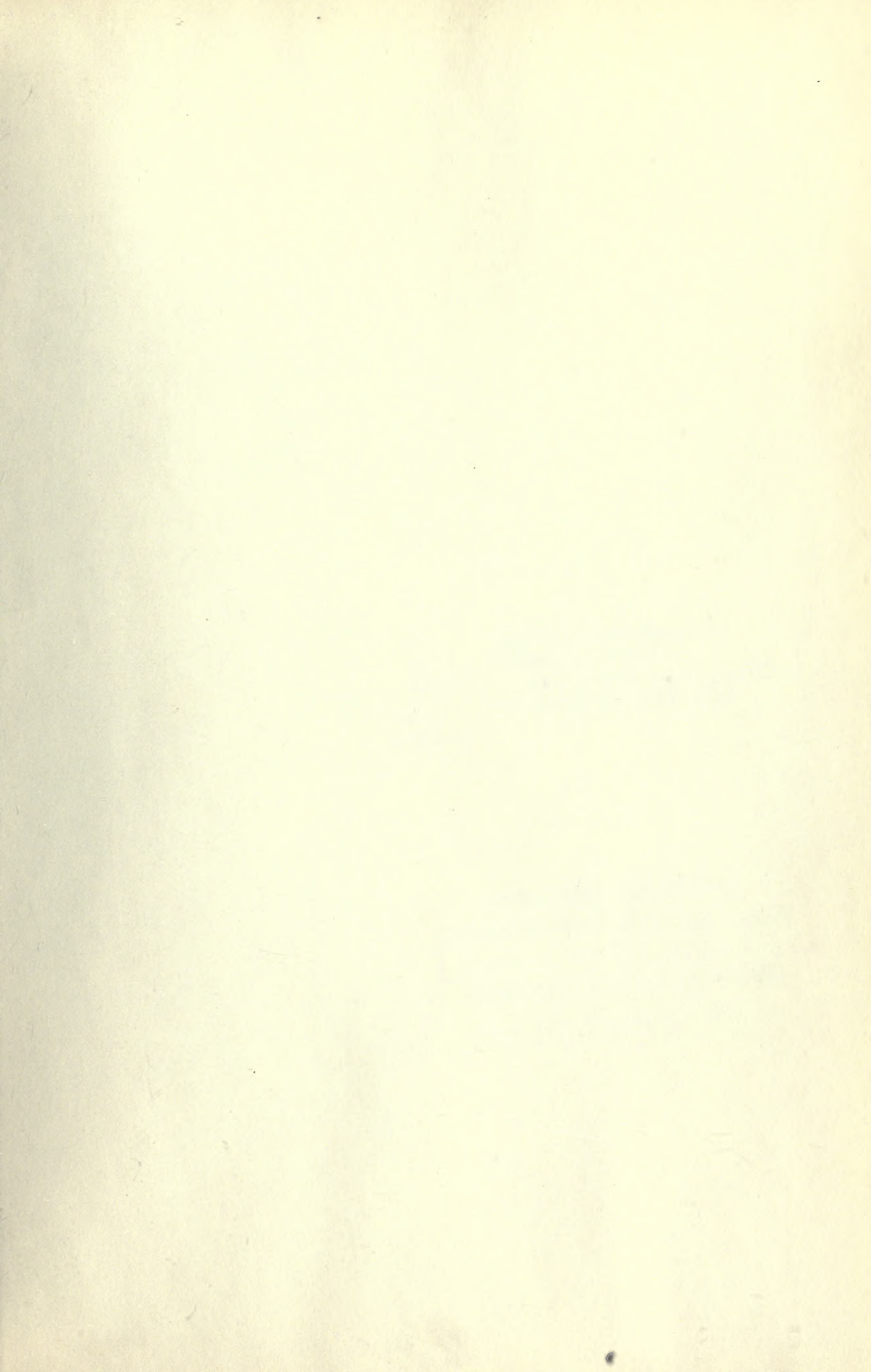
MEMBRES LIBRES



DE FLEURY CAPTAN MESUREUR
STRAUSS P. RICHER GALIPPE
ROUX







R Académie Nationale de
45 Médecine, Paris
A25A3 Centenaire de l'Académie
de médecine, 1820-1920
Biolog
Medical

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
